

## CARNETS D'UNE APOCALYPSE

*Encyclopaedia Universalis, Vol. 2*

---

### APOCALYPTIQUE (LITTÉRATURE)

---

Pour un esprit moderne, le terme « apocalypse » évoque une catastrophe à l'échelle mondiale. En réalité, c'est la transcription de *αποκαλυψις*, mot grec qui signifie simplement « mise à nu », « dévoilement ». Peu usité dans le grec profane, il apparaît assez fréquemment dans la traduction biblique des Septante, où il désigne la « mise à nu » au sens matériel, mais surtout, au sens figuré, la « révélation » des secrets humains ou divins.

*Satprem*

# Carnets d'une Apocalypse

tome 1  
1973-1978

*à Sujata*

*avec qui, pas à pas,  
nous avons traversé  
ces terribles épreuves  
portés par notre seul  
amour pour Mère  
et notre volonté désespérée  
de continuer Leur Œuvre  
jusqu'au bout*

## INTRODUCTION

D'âge en âge l'« avatar » vient pour « changer la loi ».

Nous ne mesurons pas ce que signifie cette « loi », parce que nous sommes dedans, et il nous paraît que cela ne peut être qu'une amélioration de notre habitude d'être, ou au contraire la vieille destruction millénaire d'une civilisation après l'autre pour recommencer en un peu mieux ou dans le même vieux pire, avec quelques modifications de frontières ou de vocabulaire; et ce que nous pouvons penser de « différent » est encore une différence de la même loi animale et humaine avec une « intelligence » plus grande peut-être — mais c'est toujours l'intelligence d'une certaine « loi » dans laquelle nous sommes enfermés ou circonscrits comme l'étaient les ichthyoïdes sous les eaux. Et il nous paraît maintenant, avec les moyens démoniaques à notre disposition, que la « différence » sera sans doute catastrophique et pulvérisante ou asphyxiante — et on recommence, sur une autre planète peut-être, avec des moyens qui seront ceux de la vieille loi. Les pinces du crabe ont pris un pouce et un index intelligents pour pincer le même vieux monde.

Mais nous en avons assez, peut-être, et l'on pourrait rêver de quelque Nirvana définitif sur quelque plateau d'aucun Tibet, qui ne soit plus la possession de cette race-ci ou là, impénitente et cruelle.

Or, quelqu'un est venu « changer la loi ». C'est prodigieux et incompréhensible parce que nous ne comprenons que nos vieux murs et nos vieilles pinces en plus ou en moins. Ce « quelqu'un » s'appelait Sri Aurobindo-Mère.

Qui les comprenait parmi ceux-mêmes qui se disaient leurs disciples. Ils pouvaient comprendre peut-être abstraitement et intellectuellement, mais le Moyen d'aller là ou le Pouvoir? Le chemin pour aller là? Les pas terrestres et matériels?

Ce tragique 1973 est venu : Mère est partie, comme Sri Aurobindo avant elle, le dernier chaînon du Mystère s'est enfoncé dans une tombe, après tant d'autres milliers de tombes. Ce premier soir-là, debout devant cette tombe pas encore cimentée et scellée, un enfant d'homme a crié dans son cœur :

« ON VA LA TIRER DE LA. »

C'était comme un cri qui traverse les murs — nos Murs — et va toucher quelque chose de très haut ou très au fond de toutes les tombes, comme un Avenir tout-là et tout battant, un Impossible qui éclatait et trouait tous les vieux possibles.

Ce SERA. Il faut le FAIRE.

Et tout de suite, le vieux démenti s'est jeté sur cet enfant d'homme, les vieilles Forces qui gouvernent le monde, la vieille loi sauvagement, toutes griffes dehors. Instantanément c'était le NON qui, chaque fois, s'est emparé du grain de Vérité, pour en faire un nouveau Mensonge solennel et sacré, béni par le sang même de celui qui tentait de changer la loi.

Et d'abord, ce petit bonhomme au bord de cette tombe avait ce prodigieux Document de Mère, cet *Agenda* de Mère, ce cheminement dans l'inconnu de la Terre : le « ce-qui-pourrait » défaire toutes les tombes et les murs de la vieille espèce dite humaine. Le Moyen.

Il était tout seul au milieu d'une foule hostile qui ne comprenait pas, ou qui comprenait que j'en

savais de trop et que j'allais déranger la belle affaire « yoguique » ou « spirituelle » (une fois de plus), la « nouvelle religion » de Sri Aurobindo et Mère — qu'ils avaient poussés dans la tombe.

Car cet hérétique rebelle savait que cette poignée de gouvernants, ces grands-prêtres impeccables et en blanc, étaient des assassins — bien élevés, bien entendu, et même de la famille, sans poignard mais armés d'un poison murmurant et perfide, quand il n'était pas ouvertement brutal : « Je suis suspendue par un fil ténu dans une atmosphère complètement pourrie », me disait Mère. « Elle est vieille, elle est vieille... » répétait Mère avec cette peine poignante. « On ne veut plus de toi. »

Quelque dix ans plus tôt, Mère me racontait avec un étrange sourire ce qu'elle avait déjà dit à Pavitra et devant Sujata fin 1950, peu après le départ de Sri Aurobindo : elle avait reçu une lettre de M<sup>me</sup> Alexandra David-Neel, une « vieille amie » qu'elle avait bien connue à Paris, et dans cette lettre, celle-ci lui prédisait que Mère serait « assassinée par ses propres disciples ».

Cette lettre doit toujours exister dans les archives de l'Ashram.

Les plateaux tibétains peuvent préférer le Nirvana bouddhique, mais Mère, comme le petit bonhomme qui écrit ces lignes, voulait que ça change et que la terre soit à jamais délivrée de ce règne du Mensonge et de la Mort.

Ce cauchemar.

C'est Sujata qui m'a empêché de déchaîner la meute trop tôt, sinon j'aurais perdu la vie avant de pouvoir dire — c'est seulement trois ans plus tard qu'ils tenteront de m'assassiner. C'est elle aussi qui m'a dissuadé d'aller me brûler à la porte de l'Ashram tant j'étais outragé de cet abominable mensonge. Il fallait DIRE. Personne ne savait ce qu'était ce prodigieux *Agenda* de Mère, le Pouvoir qu'il contenait — le Chemin. Cet unique Chemin au bout de tant de millénaires de Malheur, cette Réponse à nos âmes et à nos corps qui avaient tant brûlé en vain, tant souffert en vain dans une prison ou une autre, sous une Inquisition ou une autre, ou disparu dans une vaine Révolte de hors-la-loi. Cette fois-ci la loi changeait, il fallait le dire, et le Moyen. Et l'extraordinaire déchaînement souterrain, abyssal, qu'ils avaient déclenché — troué dans leur propre corps — et qui allait remuer les fondations du monde. Alors j'ai écrit cette surhumaine (ou non-humaine) *Trilogie* comme si je m'attendais à la mort chaque jour : il fallait faire vite — quelquefois je m'évanouissais d'épuisement sur ma table après cinq ou six heures de concentration féroce dans un total Silence « à l'écoute ».

Puis j'ai écrit des lettres et des lettres pour faire comprendre l'Enjeu, à des amis, au gouvernement de l'Inde et même à la présidence du Sénat en France — des dizaines de lettres désespérées comme un appel et un cri de mon âme. Personne ne savait ce Trésor, j'étais tout seul, c'était écrasant de responsabilité au milieu de ces petits assassinats quotidiens, perfides, souterrains — alors j'ai compris dans mon corps les gémissements de Mère au milieu de son entourage : « J'ai envie de crier » me disait-elle. Alors j'ai compris tant de choses sans savoir que j'étais en train de « faire le trou » comme Elle dans cette Forteresse de Mensonge à travers mon propre corps. Là, j'ai compris ce que c'était que de prier avec son corps et d'appeler cet Avenir Divin à travers un millier et un million de Négations « humaines » — la Gestapo pouvait être charmante et visible à côté de ces innombrables cruautés perfides et hypocrites et invisibles, et « cosmiques », pourrait-on dire, comme si c'était le monde même qui était en question et les Forces hideuses qui gouvernent ce monde. Alors, oui : on voit à nu, sans rien voir, sauf par les blessures de son corps et de son âme.

Et puis on voit cette Grâce prodigieuse qui vous porte à travers tout et en dépit de tout, qui fait venir juste à temps l'aide voulue, les personnes voulues, l'intervention humaine voulue et la protection suprême juste à la dernière seconde désespérée. Alors, aussi, on s'aperçoit matériellement, physiquement, que LE CHEMIN EST FAIT, sinon on n'aurait jamais pu faire un pas là-dedans. On comprend ce que disait Sri Aurobindo à sa manière si discrète : « Cette fois-ci quelque chose sera fait. » Cette fois-ci après tant de fois sanglantes et millénaires.

Donc, j'ai déclenché la meute en déclarant que je ne m'occuperais plus du *Bulletin* de l'Ashram

que j'avais publié pendant tant d'années avec Mère, et en annonçant aux « gouvernants » de l'Ashram mon intention de publier cet *Agenda*.

C'était le commencement ouvert de la « bataille de l'*Agenda* ».

Tout de suite, ils ont demandé à voir mes papiers et enregistrements afin de « considérer » ce qu'il était « souhaitable » de dire et publier au grand public. La censure était là évidemment (mais elle était là depuis 73 avec mes lettres subtilisées par la poste, les surveillances et filatures pas trop discrètes autour de ma maison). Cette fois-ci, ils étaient vociférants et éhontés, même la famille de Mère s'en mêlait activement pour couvrir de son autorité et sa respectabilité leurs impostures et leurs calomnies. J'avais « volé » les papiers de Mère, j'étais un « employé » de l'Ashram qui avait trahi la confiance qu'« on » me faisait. Toute l'Inde officielle était avertie, depuis les imprimeurs jusqu'aux libraires, les policiers, les magistrats, et surtout le ministère de l'Intérieur qui s'occupait des étrangers — j'étais un ETRANGER, pas oublier ! on voulait me retirer mon visa, me chasser de l'Inde, et les procès pour vol et « faux », car bien entendu mes papiers étaient faux et mes enregistrements étaient « truqués ». Ils ont même imprimé un faux *Agenda* pour annuler d'avance mes tentatives de publication, et c'est là où le plus grave pour moi est arrivé — pire que les assassinats —, ils sont allés voir mon éditeur à Paris (ce très cher Robert Laffont) famille en tête avec le fils de Mère, septuagénaire honorable, pour faire passer leur « faux *Agenda* » et lui dire ma « trahison de Mère » et faire entendre le procès possible car ils étaient « les propriétaires » de Mère et de tous mes livres publiés en original par l'Ashram... J'étais étranglé de tous les côtés.

Vraiment, il y a une grâce sublime qui a fait sentir à Robert Laffont ce que j'étais en réalité, et une même grâce qui a envoyé le Directeur de *Air India*, Monsieur J. R. D. Tata pour m'aider à sauver en France toutes les bandes magnétiques des enregistrements de mes conversations avec Mère, et tous mes précieux papiers. Et finalement, un émissaire d'Indira Gandhi, Sir C. P. N. Singh, qui a mis un peu de peur dans leurs lâchetés.

Par la dimension de cet assaut sur ce petit bonhomme, on peut comprendre l'importance de l'Œuvre et la puissance des Forces qui voulaient m'étrangler. Mais c'était seulement la première partie, sordide et meurtrière, de mon combat — restait la VRAIE partie.

Tout de même, après beaucoup d'hésitations, nous avons voulu publier dans ce premier volume de mes *Carnets* quelques-unes des innombrables lettres écrites comme un cri d'appel pour « faire comprendre » qui était Mère, ce qu'Elle faisait, ce qu'Elle voulait pour la terre, et mes brèves notations succinctes et elliptiques des faits en cours.

Mais le But de ces *Carnets*, la vraie bataille restait devant moi : incarner, mettre dans mon propre corps ce qu'ils l'ont empêchée de faire toute vivante. C'était sans doute cela, « la tirer de là », la faire sortir de cette tombe inacceptable pour jeter dans la conscience terrestre le pas-à-pas dans l'inconnu de la Terre à travers un corps simplement humain qui se donnait corps et âme à un Avenir mystérieux et à une espèce à devenir.

C'est en 1982 seulement qu'un jour nous nous sommes dit « on va essayer », après avoir matérialisé et dit tout ce qui était dicible dans notre langage humain, et après leur dernière tentative auprès de la Cour suprême de l'Inde pour faire reconnaître que l'enseignement de Sri Aurobindo était une « nouvelle religion »...

Les *Carnets* qui suivront vous diront ce long cheminement dont on ne sait pas si c'est la mort ou le commencement d'une Vie nouvelle, pour la Terre et pour les hommes. Un non-chemin noir et inconnu où l'on va pas à pas sans savoir, avec, de temps en temps, des visions de la Nouvelle Conscience qui vous montre si concrètement et si gracieusement le pas, ou le sens du pas, le danger devant et la « situation » mondiale ou tout autour, l'intention des gens et les visages dans leur réalité, avec un humour et une exactitude matérielle impensables, mais quelquefois énigmatiques, et un Sourire Divin comme pour vous dire « tu vois, je suis là, je chemine avec toi... » Un chemin merveilleux et impossible, et suprêmement Possible par cet Amour qui nous porte et porte tout.

Je déboucherai dans ces *Carnets* peu à peu, mais en fait, le pas-à-pas dans le Noir et cette trouée criante dans les cellules d'un corps avait commencé dès ce 1973 fatidique, et peut-être même des siècles avant.

D'âge en âge la même histoire se répète, mais cette fois...

Et à-Mère-vat !

Satprem  
20 décembre 1998

## PROLOGUE

Visions et Faits  
avant le départ de Mère

1946

*Ma première vision*

*(C'était la première vision de ma vie. À Pondichéry, au Palais du Gouvernement. J'avais vu Sri Aurobindo et Mère en avril 1946. Puis j'avais lu dans un livre de Pourani que les « rêves » avaient un sens. J'étais complètement matérialiste et occidental. Je me suis dit, ce soir-là : « Ah ! voyons ce que c'est. » Et voici ce que j'ai vu la nuit même. C'était l'annonce de tout le chemin qui allait suivre, avant et après le départ de Mère, pour l'individu que j'étais et pour l'Avenir de la terre.)*

J'étais dans une citadelle moyenâgeuse assez sombre — une citadelle occidentale, c'était en Occident — et je descendais une ruelle étroite pavée d'énormes dalles. Je les vois encore, solides, polies, inégales, et de hauts murs qui avaient l'air de pencher sur moi avec des petits balcons en fer forgé. Je marchais là, tout petit, au milieu d'une foule obscure et étrangère. C'était cette foule qui avait une odeur. Une foule étrangement silencieuse : chaque être était tapi dans le silence. Et une odeur de souterrain. Je me voyais au milieu d'eux, très petit, presque sombre, comme vu par-dessus mes épaules. J'allais vers une porte, je savais qu'il y avait une porte en bas\*. Mais à mesure que j'avançais, j'avais le sentiment que je n'étais pas habillé comme il fallait, que je ne faisais pas ce qu'il fallait, que je n'étais pas comme eux, que j'étais d'un autre lieu ou d'un autre temps, peut-être : une sorte d'intrus, et que l'on me regardait. Et ces regards-là devenaient de plus en plus menaçants, agressifs. Et plus je sentais mon étrangeté, plus leur hostilité montait. Elle montait de partout, même des murs, des pierres — un monde de pierre. Et je ne savais pas ce qu'il fallait faire; je cherchais désespérément le geste, la parole : je me courbais, je rasais les murs, je m'emplissais de gris — rien ne servait. J'étais repéré par cette foule muette. Et mon malaise grandissait, grandissait, devenait presque intolérable, étouffant, comme si mes vêtements étaient faux, odieusement faux, mon visage aussi, ma couleur — j'étais pris dans une espèce de gnome-moi, qui était moi quand même, et je n'arrivais pas à trouver quelque chose qui m'aïlle, je n'arrivais pas à faire comme eux, je ne savais pas le mot, je ne savais pas les gestes, tout pesait. Et puis les policiers allaient venir, c'est sûr, et je n'avais pas de passeport non plus, je n'avais rien, j'étais enfermé, prisonnier dans cette horrible forteresse de pierre... Et soudain, jailli je ne sais d'où, au milieu de la ruelle, un énorme cheval blanc est apparu — blanc, lumineux, oh ! un animal merveilleux, et haut, si haut qu'il touchait presque les murs et dominait la foule. Un poitrail gigantesque, formidable. Et avant même que j'aie pu comprendre ce qui se passait, je me suis retrouvé sur son dos, galopant : un galop fantastique. Un galop de dieu, tout s'ouvrait devant moi : la foule, les portes, les gardes, rien ne résistait. Et puis le large tout d'un coup, la liberté, l'air pur — tous les rhododendrons de l'Himalaya dans un souffle. J'en avais plein les poumons, je me dilatais, m'élargissais, m'allumais presque — je reprenais ma taille et ma couleur. Une libération.

Je sentais encore cette crinière blanche dans mes mains, les flancs chauds contre mes cuisses, et puis le vent qui cinglait ma figure, l'allégresse dans mes veines. Emporté par une puissance triomphante, irrésistible... Nous entrons dans une forêt.

P.S. Cette vision, restée toute fraîche et vivante des années ou des décades après, a été notée très exactement dans *Par le Corps de la Terre ou Sannyasin*. Mais combien d'années faut-il, ou de décades, pour comprendre la réalité ou le vrai sens de ce qu'on a vu ? Les choses importantes de la vie peuvent se lire à rebours, comme les couches géologiques, strate après strate, avec un mystère toujours plus profond.

Ce que je ne comprenais pas à l'époque, c'est que cette citadelle moyenâgeuse représentait non seulement le Moyen-Âge (religieux) du XI<sup>e</sup> siècle mais le Moyen-Âge (scientifique) du XX<sup>e</sup> siècle. C'est-à-dire tout l'Occident. Et ce que je ne savais pas non plus à l'époque, c'est que ce formidable cheval blanc, dans la tradition indienne, est la monture de *Kalki*, le dernier « avatar » (pour nous, Sri Aurobindo), celui qui vient à la fin du cycle humain pour « changer la Loi » de la Mort et du Mensonge régnant pour établir le règne de la Vie Divine et de l'Homme Vrai.

1956

L'Île de Mère

ou

Les trois Bateliers de ma vie

*Vision de Sujata*

*(C'était la vision annonciatrice de tout le chemin de Sujata, non seulement passé et présent, mais à venir aussi, après le départ de Mère. Rappelons que Sujata, conduite par son père, est venue pour la première fois à Pondichéry rencontrer Mère et Sri Aurobindo en février 1935, après le départ de sa mère, elle avait donc juste neuf ans, puis elle est venue définitivement*

*s'installer près de Mère en mai 1938, quand elle avait douze ans et demi.)*

**Mercredi 4 janvier 1956**

Cet après-midi, c'est le jour où je dois aller faire une classe (de dessins géométriques). Mais je me suis endormie.

J'ai vu ma mère (Suhag Kumari\*) debout au bord d'un lac, au milieu duquel se trouve un temple. Comme un temple jaïn au Bihar (impression du Jalamandir de Pawapouri). Il est délabré. Sur la terre, on voit certaines constructions en assez mauvais état. Ma mère pensait (et je l'entendais comme si elle parlait) : « Trois fois je suis venue dans cette ville, mais jamais je n'ai vu ce temple ! »

À ce moment, je me suis réveillée tout d'un coup. Aucune envie de me lever. Ma montre disait 1 h 20. Oh ! je peux encore avoir quelques minutes dans mon lit, me dis-je, et me retourne et m'endors. Le rêve continue.

Nous nous trouvions, ma mère et moi, dans un petit bateau en bois — un bateau comme on en voyait autrefois sur le Gange. C'était le même lac, je crois, mais l'eau était limpide, et surtout très calme. J'ai une vague impression que mon père aussi se trouvait sur le bateau avec nous, mais n'en suis pas sûre.

Et puis, tout d'un coup, j'ai aperçu ma mère marchant sur une sorte de pont qui reliait la terre au temple, lequel se trouvait au beau milieu du lac. Ma mère allait vers le temple. Tout droit. Sans regarder à droite ou à gauche. À ce moment, j'ai regardé et vu que le petit bateau où je me trouvais était à peu près à dix ou quinze mètres de la terre. (J'ai aussi une très vague impression d'avoir vu des constructions sur la terre, qui me donnaient l'impression d'être en ruine.)

La scène a changé abruptement. Cette fois, j'étais avec Mère. C'était le bateau de Mère. Elle était la « capitaine ». Elle allait et venait ; donnait des instructions à l'un ou à l'autre — car, cette fois, il y avait pas mal de monde sur le bateau. Il était grand, le bateau, comme un « schooner » peut-être ? Moi, je ne connais rien aux bateaux, alors je ne peux pas dire. En tout cas, c'était la mer, nous étions cette fois carrément sur la mer, elle était assez calme. Le bateau de Mère allait rapidement mais sans secousses. Ceci a duré un bon bout de temps. Je ne voyais plus la terre.

Encore un changement de scène abrupte. Cette fois, nous étions carrément au large. C'était le bateau de Satprem (Bernard\*). Nous étions peu nombreux. Mais nettement Satprem était le capitaine cette fois. C'était petit, le bateau. Comme un canot. Et c'est lui qui le dirigeait. Mais alors, les vagues ! Des vagues énormes ! Une fois, nous étions sur la crête d'une vague, l'instant d'après, jetés dans le creux de deux vagues. On était secoué (pour dire très modestement !) Et c'étaient des vagues et des vagues, sans arrêt. J'ai vu le visage du capitaine. Sérieux, pas un sourire nulle part, concentré, absorbé dans ce qu'il devait faire. *Grim*, je dirais en anglais.

Et puis, après, quand nous étions bien secoués, j'ai aperçu une île. Et nous avançons vers cette île.

Presque en même temps, devant et à ma gauche, j'ai vu un paquebot. Un ancien paquebot à vapeur. Énorme alors ! Mais le bateau coulait... Et les passagers coulaient avec. C'est-à-dire la plupart des passagers. Car un certain nombre essayaient de nager dans la mer. Beaucoup d'entre eux semblaient avoir perdu leur sens de direction. Mais il y en avait quelques-uns qui essayaient de nager vers l'île.

Pendant que je regardais tout cela, j'ai reçu un choc. Et perdu la conscience. Probablement sous le choc de l'atterrissage. Quand j'ai ouvert mes yeux, je me trouvais allongée par terre, à plat ventre. J'ai aperçu Satprem qui était descendu de son bateau sur la rive. Et il y avait une autre personne dans le bateau, que je ne connais pas, car son dos était tourné vers moi. Il me semble qu'au début, il y avait plusieurs personnes, mais il n'en restait plus qu'une à la fin. J'ai aussi aperçu l'un des nageurs du paquebot qui avait réussi à arriver sur une côte de l'île (mais il n'était pas encore complètement à terre : il s'accrochait).

Il y avait quelques arbres sur cette île, j'ai oublié de le dire.

Mais comme je regardais, j'ai vu comme un grand arbre, ou comme un haut mont. Et c'était Mère.

Alors j'ai su que « nous sommes arrivés à l'Île de Mère\* ».

1960

L'inondation saumâtre,  
le grand Passage

*Vision de Mère*

**23 juillet 1960**

Cette nuit, il s'est passé quelque chose d'intéressant, exactement entre dix et onze heures. J'étais dans un véhicule quelconque. Je ne voyais pas le véhicule mais j'étais dedans. Il y avait quelqu'un en face de moi qui dirigeait; je ne voyais que son dos; je ne me suis pas occupée de qui c'était : c'était la personne qui devait le faire.

Et alors, c'était comme si les portes de la destruction avaient été ouvertes. Et des flots — des flots aussi vastes qu'un océan — étaient en train de dévaler sur... quelque chose... la terre? C'était comme un courant formidable qui allait à une allure insensée, avec une puissance que rien ne pouvait arrêter. C'était une eau saumâtre : ce n'était pas transparent, c'était saumâtre. Et il fallait absolument arriver à un certain endroit AVANT l'eau. Parce que si l'eau arrivait avant, on ne pouvait plus rien faire. Tandis que si j'arrivais avant (je dis « moi », mais ce n'était pas moi comme ça, avec ce corps), si j'arrivais là avant l'eau, de l'autre côté, c'était la sécurité totale; et depuis cette sécurité, on pouvait, on avait une chance d'aider ceux qui étaient restés en arrière.

Et ce véhicule allait (je le voyais, je le sentais n'est-ce pas, au mouvement) il allait avec une rapidité plus grande que cette inondation. Une inondation formidable, mais la rapidité du véhicule était encore plus grande. Et c'était si merveilleux... De place en place, il y avait des endroits particulièrement difficiles et dangereux, et TOUJOURS j'arrivais avant l'eau, juste avant que l'eau ne vienne barrer le passage. Et ça allait, ça allait, ça allait. Puis, avec un dernier effort (il n'y avait pas d'effort vraiment : c'était une volonté), avec une dernière poussée on a franchi; et l'eau immédiatement arrivait — elle dévalait n'est-ce pas, à une allure fantastique. Un endroit de passé. Et puis juste de l'autre côté, ça changeait de couleur. C'était... ça changeait de couleur; et il y avait une dominante d'un bleu — de ce bleu puissant qui est la force, la force organisée dans le monde le plus matériel. C'était là, et le véhicule s'est arrêté net. Et moi qui regardais toujours vers l'avant, dans ce mouvement, je me suis retournée et j'ai dit : « Ah ! voyons, on va commencer à aider ceux qui sont en arrière. »

Tiens, je vais te faire un dessin, voilà :

L'eau s'en allait comme cela vers la droite. De temps en temps, sur le chemin du véhicule, il y avait des sortes de dépressions avec des fissures, et l'eau pouvait passer par là; et en fait elle a dû passer dès que moi j'étais passée; c'était cela qui était dangereux : si on arrivait un peu trop tard, l'eau était déjà partie là-dedans et on ne pouvait plus passer; même si c'était quelques gouttes on ne pouvait plus passer, c'était comme cela. Non pas que c'était très large, mais... Et l'eau s'infiltrait (« s'infiltrait »... n'est-ce pas, on emploie des petits mots), elle s'infiltrait, mais je voyais

ça en avant, et le véhicule arrivait à toute allure, et puis au lieu de s'arrêter, dans un mouvement fou il passait, vrît ! juste à temps, comme les montagnes russes, tout à fait comme les montagnes russes. On arrivait toujours à temps pour passer. Et puis encore la même chose : cassé ici, cassé là (il y avait beaucoup de fissures comme cela, je n'en ai dessiné que deux : il y en avait beaucoup, cinq, six), et puis encore on sautait comme cela et puis ça s'en allait, jusqu'à l'endroit où j'ai mis l'eau qui tourne.

Tout au bout, il y avait un espace où l'eau devait tourner pour descendre — c'était là le Grand Passage. Si on était pris là-dedans, c'était fini. Il fallait arriver là et franchir avant que l'eau ne passe. C'est ici qu'on pouvait passer. Alors une dernière dégringolade, et puis, comme une flèche, comme si on avait sauté de vitesse, et passé ici.

Et quand on était de l'autre côté, immédiatement, sans même que le niveau du sol remonte (on ne sait pas pourquoi), immédiatement c'était la sécurité. Et le courant allait comme ça, comme ça, des vagues et des vagues et des vagues, à perte de vue comme cela, mais c'était canalisé ici, au Grand Tournant, et dès qu'il passait là, c'était l'inondation totale, il se répandait sur quelque chose... la terre. Et le courant a tourné — il a tourné — mais déjà j'étais de l'autre côté. Et tout ça, en dessous, c'était fini, ça dévalait partout. Seulement, dès qu'on était là, de l'autre côté, ça ne pouvait pas toucher : l'eau ne pouvait pas passer par là, elle était arrêtée par quelque chose d'invisible, et elle tournait.

D'ailleurs c'était comme si tout était prêt, comme s'il y avait un chemin prêt pour que l'eau tourne.

Là, au-dessous de moi, au-dessous du véhicule, j'avais l'impression que c'était la terre, vraiment ça avait l'air d'être la terre : l'eau dévalait vers cela.

Le chemin du véhicule, ce n'était pas la terre, c'était au-dessus (dans des régions interstellaires probablement !), un chemin qui était spécialement pour ce véhicule. Et on ne savait pas d'où l'eau venait : je ne voyais pas le commencement, ça se perdait à l'horizon. Mais ça venait en descendant, comme des torrents — pas à pic, pas comme une cascade, mais comme un torrent, et ça descendait. Mon chemin passait entre ces torrents d'eau et ça, en dessous, la terre. Mais je voyais l'eau en face de moi, partout, en avant, en arrière — c'était cela qui était si extraordinaire, je la voyais comme si elle était... elle était partout, n'est-ce pas, sauf sur ce chemin (et encore, il y avait des infiltrations). C'était l'eau dans ce mouvement. Mais il y avait une sorte de volonté consciente dans ce mouvement, et il fallait arriver là, au Grand Passage, avant cette volonté consciente. Ça avait une ressemblance avec les choses physiques, cette eau, mais il y avait une conscience, une volonté consciente, et il fallait... c'était comme une bataille entre la volonté que je représentais et cette volonté-là. Et à chaque fissure, juste à temps je passais. C'est quand je suis arrivée au Grand Tournant que j'ai vu comme une volonté qui animait cette eau. Et je suis arrivée juste avant. Passée comme un éclair, une allure fantastique ! On n'a même pas vu le temps de... c'est passé comme un éclair. Et puis, tout d'un coup, comme un arrêt — et alors c'était bleu. Un carré.

Sur le moment, je ne savais pas ce que voulait dire tout cela ; puis ce matin j'ai pensé : « Ça doit avoir quelque chose à faire avec la situation mondiale. »

Ça avait toutes les proportions d'une chose presque... n'est-ce pas, la terre paraissait petite en comparaison. Mais ça ressemblait à ce qui se passe ici quand l'eau est lâchée sur le monde, comme dans les inondations, mais à une échelle beaucoup plus grande.

Ce qui était... plaisant, et vraiment intéressant, c'était cette allure formidable, comme une flèche, et d'arriver toujours comme ça, toujours à temps, juste à temps, juste à temps. Et quand j'étais passée de l'autre côté (on sentait bien que rien ne pouvait rester, c'était comme un déluge), mais de l'autre côté c'était fini, il n'y avait plus AUCUNE espèce de possibilité que ça touche : c'était cela surtout mon sentiment. C'était arrêté net. Rien ne pouvait toucher.

Je me suis retournée et j'ai vu tout cela qui dévalait, et j'ai pensé : « Maintenant, voyons si on peut faire quelque chose ici. » Il y avait quelqu'un derrière qui m'intéressait, quelqu'un ou quelque

chose — c'était encore quelque chose —, c'était très sympathique et ça avait un peu de cette couleur bleue qu'on trouvait là de l'autre côté (pas des individus mais comme des êtres représentatifs de quelque chose et qui me suivaient d'assez près : quand j'étais là, c'était là, mais ça n'arrivait pas, ça perdait — à mesure que mon allure progressait, la sienne diminuait. Ça ne pouvait pas garder la distance). Et il m'intéressait particulièrement. Je me disais : « Oh ! il est si proche (il est, ou c'est si proche), il pourrait juste passer. » Et alors j'ai vu que toute cette volonté destructrice avec son instrument d'eau, symboliquement d'eau, avait passé et que ça se répandait. Mais ceux qui étaient sur cette ligne, on avait encore une chance de les sauver. Et tout de suite j'ai pensé à cela, ça a été ma première volonté : « Voyons si ça peut encore passer, si on peut arriver à ce que ça passe. » Je me souvenais des endroits particulièrement dangereux (en passant, n'est-ce pas, avec cette rapidité, j'avais noté : « Ah ! on peut faire encore ceci... on peut encore faire cela » — les choses avaient la même rapidité dans ma conscience, et je notais tout sur tout le chemin), et alors une fois que j'étais établie là-bas, de l'autre côté, j'envoyais le message à cet endroit-là.

En dessous, l'eau en avait à cœur joie, c'était... c'était sans espoir. Mais là, sur cette ligne, il y avait encore un espoir, même, même après le passage : probablement je disposais d'un certain pouvoir pour faire franchir aux endroits qui étaient fissurés. Mais ça, je ne l'ai pas vu parce que je me suis réveillée. Alors ça a arrêté tout. C'est probablement parce que je me suis réveillée assez brusquement que je n'ai pas su ce que cela voulait dire.

Tout cela, c'est une traduction en langage humain, n'est-ce pas, parce que c'était... Enfin voilà.

Et ça se passait de bonne heure dans la nuit — de bonne heure, ce ne sont pas des visions, pas des choses que l'on observe : ce sont des choses que l'on fait.

Depuis longtemps je vois, les nuits sont des actions. Ce ne sont plus des images ou des symboles ou des représentations : c'est tout des actions. Et qui se passent à une échelle qui n'est certainement pas humaine.

*(Satprem :) Est-ce que cela signifie la guerre ?*

Je ne sens pas la guerre.

S.M.\* est venu l'autre jour... Lui, n'est-ce pas, est tout à fait au courant des événements comme on les connaît dans les gouvernements. Il m'apporte les nouvelles du gouvernement (pas celles que l'on donne au public). Elles ne sont pas bonnes. Mais il voulait savoir, parce qu'il a confiance (tellement confiance qu'il va dire à Nehru et aux autres : « Oh ! Mère a dit que... ceci, cela. » Et il se trouve que c'est vrai, heureusement !) Alors, après m'avoir décrit la situation, il m'a demandé.

Logiquement, avec la raison, il semble impossible qu'il n'y ait pas la guerre. Mais comme il me demandait, j'ai regardé — justement, j'ai regardé les nuits, et puis autrement. Alors j'ai dit : « Je ne sens pas. Je ne sens pas la guerre. »

Et ce matin encore, quand j'ai regardé cette sorte de vision, je me suis posé la question : « Est-ce qu'il y aura la guerre ? » — Je ne le sens pas comme cela... C'est peut-être pire.

Ça n'avait pas l'air humain, n'est-ce pas.

Je me souviens il y a quelque temps, je me promenais quelque part, une nuit. Ce n'est plus très clair maintenant mais une chose est restée, c'est que j'étais sortie de l'Inde, puis je suis rentrée dans l'Inde, et j'ai trouvé PARTOUT, installés, d'énormes éléphants — des éléphants formidables. À ce moment-là, je ne savais pas du tout que les communistes avaient pris l'éléphant comme symbole dans l'Inde. Je l'ai su plus tard. Je me suis dit : « Qu'est-ce que cela représente ? est-ce que ça représente les armées de l'Inde?... », mais ça ne ressemblait pas à des éléphants de guerre. C'étaient des éléphants comme des mammoths, immenses, et qui avaient l'air de s'installer, comme ça, avec toute la puissance d'une formidable inertie. C'était cela l'impression : quelque chose qui pèse d'une façon inerte, très tamatique, et qui ne bouge plus. Je n'aimais pas cette occupation. Quand je suis rentrée, cela m'a fait une impression un peu pénible et, pendant quelques

jours, je me suis demandé si cela voulait dire la guerre. Puis j'ai appris par hasard, dans une conversation, que les communistes avaient pris l'éléphant comme symbole tandis que le Congrès avait choisi le bœuf... Dans ma vision je passais (comme toujours, n'est-ce pas), je passais au milieu d'eux, et rien ne bougeait. Et même, si j'avais besoin de place, certains essayaient de se déranger.

Mais je crois que quand il s'agit d'êtres humains, les visions prennent une forme spéciale : c'est une image spéciale. Pas ça, pas cette inondation. C'était très, très impersonnel. C'étaient des forces. L'impression que les écluses étaient ouvertes : quelque chose qui était gardé, retenu, empêché, et qui tout d'un coup...

Ça, le véhicule et l'avance, c'est la sâdhanâ [discipline yoguique] : ça ne fait pas l'ombre d'un pli. J'ai compris que la rapidité de la sâdhanâ était plus grande que la rapidité des forces de destruction. Et cela s'est terminé par une victoire certaine, ça ne fait pas l'ombre d'un doute... Cette impression de POUVOIR une fois qu'on est établi là (dans le « carré »), un pouvoir suffisant pour aider les autres.

C'étaient des forces universelles. Je ne peux pas dire que cela signifiait la guerre. Et puis la guerre (j'ai prévu tant de guerres : des guerres générales, des guerres locales, tant de guerres) et jamais pour moi, jusqu'à présent, ça ne s'est présenté comme cela. Ça s'est toujours présenté comme un incendie : des flammes, des flammes, la maison qui brûle. Pas comme une inondation.

#### *Un cataclysme ?*

Ça, il y en a déjà eu. On annonce beaucoup, de différents côtés, qu'en 1962 il y aura... il y a même des gens qui prévoient la fin de la terre, mais c'est une imbécillité ! Parce que la terre a été construite dans un certain but, et avant que les choses soient accomplies, elle ne disparaîtra pas.

Mais il y aura peut-être des... changements.

(*Agenda* Vol. 1,  
23 juillet 1960)

1961

## Le départ de Mère

### *Vision de Satprem*

**11 février 1961**

*(Satprem :) J'ai fait un rêve, hier soir, te concernant, qui m'a vivement impressionné. C'est probablement absurde, mais c'était tellement réel !... J'étais appelé par toi parce que tu allais quitter ton corps : tu avais décidé de partir et tu voulais, en quelque sorte, dire au revoir. Mais c'était tellement vrai ! Je suis venu donc près de toi. À un moment, tu as pris ma tête sur tes genoux : j'étais comme emplis de lumière, c'était très doux. Mais en même temps, je savais que c'était comme si tu me disais au revoir, tu allais quitter ton corps — d'ailleurs j'ai pleuré dans mon rêve. Puis je suis allé m'asseoir dans un coin parce qu'il y avait d'autres gens qui probablement devaient venir te voir aussi. Je suis resté assis dans le coin, j'étais comme frappé — c'était tellement vrai, tu comprends ! Puis, à ce moment-là, il y avait dans la pièce un monsieur que je ne connaissais pas, un étranger (j'ai compris que c'était un Français), un étranger vêtu de noir, semble-t-il, mais qui faisait beaucoup de bruit dans la pièce (il avait une pipe, il fumait la pipe), un homme très grossier et qui voulait faire sortir les gens qui étaient là, les disciples\*... Mais c'était tellement réel ! Tout d'un coup je me suis réveillé, je me suis presque écrié : « Ah ! c'est un rêve ! c'est seulement un rêve ! »*

*(Mère :) Oh ! c'était à ce point-là.*

*Oui, c'était à ce point-là, et c'était dans le premier sommeil : à 11 h 40 du soir. C'était très-très vivant. Tout d'un coup je me suis réveillé et je me suis dit : ah ! mais c'est un rêve !... Tu comprends, c'était VRAI. C'était très impressionnant. Je suis resté longtemps éveillé après, à me demander qu'est-ce que ça veut dire ?... Tu avais une toute petite figure (tu étais toute vêtue de blanc), une toute petite figure très... (comment dirais-je ?) aminuée, comme si tu souffrais.*

*(Mère reste longtemps silencieuse, puis répond :) Que les forces adverses absolument veulent non seulement convaincre tout le monde mais me convaincre aussi que c'est comme cela que ça va tourner, c'est évident.*

Pour moi, je n'ai pas encore d'indications.

Parce que j'ai demandé à être prévenue, pas pour des raisons... (ça peut arriver à n'importe quel moment, je suis toujours prête; et pour le travail je ne peux rien faire d'autre que ce que je fais maintenant, je n'ai aucune mesure pratique à prendre parce que je les ai toutes prises déjà. Par conséquent, ce n'est pas pour cela), mais c'est pour... n'est-ce pas, retirer du corps, AUTANT QUE POSSIBLE, tout ce qui y a été mis — il y a une accumulation là-dedans ! de force, de conscience, de

pouvoir, oh !... toutes les cellules sont imprégnées et cela prendra du temps s'il faut sortir tout ça.

.....

Ça a commencé par des attaques extrêmement violentes. Et alors, si ton rêve n'est pas prémonitoire, c'est un effet de « leur » formation afin d'infiltrer partout autant que possible la conviction que c'est fini...

.....

J'ai vu, il y a deux nuits (pas la nuit dernière, la nuit d'avant, je crois), il y avait une formation de maladie sur tout l'Ashram, une sorte de formation adverse. Et ça voulait m'empêcher de sortir de ma chambre; alors il fallait que je me cache pour pouvoir sortir, que je sorte comme cela, en me cachant. Et c'était... oh ! c'était une atmosphère terrible, si lourde, si grise — et tout le monde était malade.

.....

J'ai plutôt l'impression que ton rêve fait encore partie de cette attaque en masse, mais...

*Il y a un détail bizarre, un petit détail bizarre : quelqu'un me disait que tu allais partir parce que tu avais avalé quelque chose, et il m'a semblé comprendre que tu avais avalé « un grain de riz », et que c'était pour cela que tu devais partir ! Tu avais avalé quelque chose... C'est cela qui te faisait partir.*

*(Après un long silence)* Ce serait plutôt, alors, ceux qui désapprouvent mon non-ascétisme. Ça viendrait de ce côté-là, ces forces-là.

.....

On verra, mon petit, quoi ? ! On verra bien ce qui arrive. *(Mère rit)*

*Mais je ne me pose pas de questions à cet égard ! C'est venu comme cela, ce n'est pas parce que dans ma conscience j'étais préoccupé de ton avenir physique. Simplement ce rêve est venu d'une façon tellement inattendue et avec une telle vivacité...*

Non-non, mais je sais ! Je te dis, ce ne peut être que deux choses : ou un bon coup de pied de l'Ennemi qui veut trouver encore un soutien dans une mentalité quelque part, ou bien prémonitoire.

*J'espère que non !*

Mais le grain de riz me fait plutôt penser autrement — plutôt penser que ça vient de ce quartier-là.

On verra. On verra ! Il n'y a qu'à attendre. On est sûr de savoir un jour !

.....

En tout cas, je n'ai pas besoin de te le dire, la meilleure attitude vis-à-vis de ce rêve, c'est : « Que Ta Volonté soit faite », et tranquille-tranquille-tranquille.

Et tu peux même, toi-même, avoir la réponse, savoir d'où vient ce rêve si tu es comme ça *(geste)*, si tu te tournes vers la Vérité suprême, que tu restes comme ça *(immobile)* et que tu dises : « Que Ta Volonté soit faite. » Il faut que ça aille très haut, très haut, tout en haut, tout en haut, jusqu'à ce qui est la Liberté suprême. Et alors, si tu es tout à fait silencieux, tu auras toi-même, pas une pensée ou un mot mais en tout cas une sorte de sentiment, et tu sauras.

Pour moi, pour le moment, ton rêve ne correspond pas à un fait précis. Voilà, au revoir mon petit.

*(Mère se lève, et soudain, sur le pas de la porte se retourne, nous regarde avec ces yeux de diamant et d'un ton que nous ne lui avons jamais entendu, comme si c'était un Ordre d'en haut :)*

En tout cas, une chose : n'oublie jamais que ce que nous avons à faire, nous le ferons ; et que nous le ferons ensemble parce que nous avons à le faire ensemble, c'est tout — comme ceci, comme cela, de cette manière-ci, de cette manière-là (*Mère penche sa main à droite et à gauche, comme pour désigner ce côté du monde et l'autre côté, la « vie » ou la « mort »*), ça n'a pas d'importance. Mais ça, c'est le fait... vrai.

Voilà, petit.

(*Agenda* Vol. 2,  
11 février 1961)

1962

## La foule repousse Satprem

### *Vision de Mère*

**14 juillet 1962**

(Mère : ) Mon petit, pour la première fois la nuit dernière, je t'ai vu, comme tu es, venir à moi, et je t'ai dit : « Oh ! comme c'est bien ! » Tu es venu comme cela (*Mère fait un geste tout près de son visage*) et tu me regardais. Je me suis dit : « Il est conscient ! »

Tu n'étais pas conscient ?

(Satprem : ) ?...

Il était à peu près trois heures du matin.

Mais des visions, des visions symboliques dans le domaine mental, je t'ai vu très souvent, mais là, ce n'était pas ça : c'était le physique subtil, comme cela (*même geste*), et puis tu es venu comme une action délibérée, tu m'as regardée. Je t'ai dit : « Oh ! comme c'est bien ! »

*J'ai eu un rêve de toi, mais j'ai l'impression que c'était quelque chose de fabriqué par le subconscient.*

Non, alors c'est une transcription.

*Un rêve bizarre, très bizarre. Il y avait une foule de gens qui t'attendaient, et puis tu devais apparaître — tu es apparue, tu es venue — et puis tu t'es évanouie tout d'un coup. Tu t'es évanouie parce que, je ne sais pas, tu étais malade physiquement ou quelque chose. Alors on t'a emportée. Il y avait une foule de gens qui attendaient pour te voir et qui me repoussaient en arrière (je me suis aperçu que j'étais vêtu en sannyasin, entre parenthèses). Finalement, tout d'un coup, je suis allé près de toi (j'ai quitté toute cette foule), je suis allé tout près de toi et puis... tu m'as dit certaines choses. Lesquelles, je ne sais pas. Tu avais l'air toute petite — toute blanche mais toute petite et fatiguée, comme si justement tu venais de t'évanouir. Enfin tu vois, des choses comme cela\*...*

Non, je ne dormais pas, j'étais en concentration, et c'est dans la concentration, pendant que j'étais tout enveloppée des forces, c'est A TRAVERS ÇA que tu es venu, c'était très bien !

Bon. Ça va venir, c'est bon signe. J'étais très contente, j'avais l'impression : « Ah ! quelque chose est en train d'arriver. »

Ça va venir.

.....

Oui, je me souviens cette nuit, j'ai dit : « Ah enfin ça, c'est bien. Enfin ! nous y sommes. »

Ça va se traduire (*matériellement*). Et je te voyais comme cela, comme je te vois maintenant, exactement pareil, seulement avec une intensité de vibration de plus, quelque chose de plus vibrant — n'est-ce pas, le monde physique pour moi est tout le temps voilé, c'est comme si on avait mis un éteignoir dessus —, eh bien, l'éteignoir n'était pas là ; c'était exactement toi, les mêmes traits, la même expression, mais... intense. Intense, et tu me regardais (*Mère fait un geste comme si le disciple la regardait sous le nez*), comme si tu disais : « Ah ! tu es comme cela ? ! » (*Rires*)

Alors j'étais très contente. Très contente : « Ah enfin ! nous y sommes », c'était ça, l'impression. Enfin nous y sommes.

(*Agenda* Vol. 3,  
14 juillet 1962)

1963

## La fausse Mère

### *Vision de Sujata*

**26 juin 1963**

*(Lettre de Sujata à Mère)*

Petite Mère,

J'ai eu un rêve cet après-midi. Je l'ai raconté à Satprem qui me dit de te l'écrire.

Je me trouvais sur les marches d'un escalier qui ressemblait à celui de la salle de méditation. Il y avait deux jeunes filles de l'Ashram, d'environ 16-17 ans, qui attendaient. Elles devaient monter voir « mère ». Quand j'ai entendu cela, j'étais remplie d'un sentiment de grand danger. Parce que je SAVAIS que Toi, Tu n'étais pas là. Alors j'ai commencé à donner des instructions à ces deux filles, que je connaissais d'ailleurs, surtout une. Je ne me souviens plus ce que je disais mais que c'était une question de volonté — de vie et de mort. La fille qui me connaissait bien m'a promis de faire ce que je lui ai dit, l'autre n'avait pas l'air de comprendre et le temps pressait. En fait, à peine la première a-t-elle eu le temps de comprendre, que la porte s'ouvrait et la « mère » était là pour nous recevoir. J'ai pu avoir un aperçu d'elle. Elle était plus petite que Toi en taille, mais la figure ressemblait à la tienne, mais pas le regard. Et puis elle était toute couverte de taches rondes noires (pas noir-noir mais noir brunâtre). Autrement elle était blanche.

Après cet aperçu, j'ai fait demi-tour parce que, petite Mère, je sentais que si, une fois, cette fausse Mère m'avait entre ses mains, là, je ne sortais plus vivante. Tandis que si je pouvais sortir de cet endroit, peut-être que j'arriverais à sauver la vie d'une des filles au moins. Donc, avant qu'on s'aperçoive de mon absence, j'ai commencé à descendre. L'escalier est devenu étroit. La porte est fermée et un gardien, sombre, est là. Il est étonné de me voir et ne veut pas me laisser passer. J'insiste pour qu'il ouvre la porte. Il me demande si j'ai vu « la Mère ». Je réponds que oui. Il a l'air de douter. J'ajoute qu'elle est pleine de taches noires. Il est obligé de me laisser passer mais pense que peut-être le deuxième gardien plus loin m'arrêtera. Je descends, je vois le deuxième gardien mais je prends un autre chemin, et puis c'est plein de portes fermées et j'ouvre des portes qui, d'après eux, ne pouvaient pas être ouvertes par moi. Et finalement je me trouve dans une cour, avec la dernière porte fermée derrière moi. Il fallait encore que je traverse la cour sans être vue et que je franchisse les hauts murs qui entouraient la maison. À ce moment-là, j'ai été réveillée par des domestiques avant de savoir si j'ai pu sortir ou pas.

Avec mes pranams\* à tes pieds.

Ton enfant qui t'aime

*Signé : Sujata*

\*

*(Quelques jours plus tard, le 29 juin, Mère a commenté ainsi cette vision de Sujata :)*

*(Satprem à Mère :) Tu n'as rien vu de spécial pour ce rêve de Sujata ?*

*(Mère :) Ah ! j'ai oublié de te dire. C'est une promenade dans le vital. Tu peux lui dire qu'elle s'en est bien tirée. Au point de vue occulte, si, par exemple, elle avait dit aux gens qui gardaient les portes : « Au nom de la Mère, laissez-moi passer », probablement portes et gens, tout aurait disparu. Il est difficile de se souvenir de ces choses-là quand on rêve. Mais enfin, elle a une confiance intérieure qui a fait qu'elle s'en est bien tirée.*

*Ce n'est pas un hasard qu'on l'ait réveillée — ce n'est pas un hasard : elle a été AIDEE. Probablement d'autres personnes qu'elle n'auraient pas vu les taches.*

*Ooh !*

*C'est sa sincérité qui lui a fait voir les taches. Et c'est parce qu'elle a révélé ça que le gardien était dans l'impossibilité de l'empêcher de passer, parce que c'était le signe d'un pouvoir de sincérité intérieure.*

*Ça m'a laissée un peu songeuse... en ce sens que je ne trouve pas très admissible qu'il y ait des personnes (*la fausse* « Mère ») qui s'amuse à faire des choses comme cela — mais je sais que ça arrive, je sais qu'il y en a.*

*Mais je pense que ça a aidé à nettoyer un peu l'atmosphère.*

*Oui, je lui ai dit de t'écrire parce qu'il y avait non seulement elle, mais deux filles de l'Ashram aussi, qui étaient en danger, semble-t-il.*

*Oui. Oh ! mais ça, il y en a beaucoup qui sont en danger — parce qu'ils ne sont pas sincères, n'importe qui peut les tromper. Ça, dans ces cas-là, pour le danger occulte, il n'y a qu'UNE CHOSE qui soit absolument indispensable, c'est la sincérité. Et c'est la sauvegarde, c'est la sécurité. La sincérité, c'est la sécurité. C'est-à-dire que justement les gens qui sont insincères, en présence de cet être, auraient dit : « Ah ! mais c'est La Mère. » Tu comprends, ILS N'AURAIENT PAS VU. Et elle, elle a vu — c'est sa sincérité qui a vu.*

*La seule chose... (enfin ça ne fait rien, ça viendra), c'est que si au lieu de vouloir s'enfuir, elle avait pris une attitude décidée et dit : « Au nom de la Mère, ouvrez », brrrt ! elle aurait vu : tout se serait évanoui. Mais ça... je ne pense pas que ça se reproduira, mais si ça se reproduit, elle saura faire la prochaine fois. C'est une sorte de sens de la bataille.*

*Tu as bien fait de lui dire d'écrire, c'était assez important que je sache parce que je dois nettoyer un peu le coin. Mais je te dis, il y a trop-trop d'insincérités, c'est ça qui ouvre les portes — l'insincérité, c'est tout à fait comme la sentinelle qui ouvre la porte, ce n'est pas autre chose, c'est ça. Et malheureusement, il y en a beaucoup-beaucoup.*

*Mais enfin elle s'en est bien tirée.*

*Tiens, je vais te donner une rose pour elle. Je vais t'en donner une grosse, une très grosse, voilà !*

*(Agenda, Vol. 4,  
26 et 29 juin 1963)*

1964

La pluie d'étoiles,  
les rescapés de la catastrophe

*Vision de Sujata*

**29 janvier 1964**

.....

*(Satprem :) Écoute, Sujata a fait un rêve qui est exactement ce que tu viens de dire !*

*(Mère :) Oh ! mais elle est épatante, ta Sujata !*

*Elle regardait le ciel, puis elle a commencé à voir des étoiles qui tombaient partout par terre, comme une pluie d'étoiles sur la terre. Et alors le sol, par terre, s'était changé en une masse unie de glace, comme aux pôles : ce n'était pas brillant, mais comme de la glace partout par terre. Et là-dessus, une sorte de bateau s'est levé, de couleur un peu grise, avec des passagers, aussi d'une couleur... pas brillante mais un peu grise, un peu bleue, et c'était comme s'ils étaient des rescapés de vieilles choses... comme s'ils échappaient d'une catastrophe ou qu'ils sortaient d'une catastrophe\*...*

Tiens !

*Et partout, il y avait, comme aux pôles, cette glace.*

C'est cela. Tiens, c'est curieux. Et la pluie d'étoiles... Tiens, c'est intéressant.

*(Agenda, Vol. 5,  
29 janvier 1964)*

1972

« 1000 ans »

*Vision de Sujata*

**Nuit du 1<sup>er</sup> au 2 avril 1972**

Nous entrons dans la cour d'un bâtiment, Satprem et moi. Nous voyons des gens au visage triste, la tête courbée, solennels et silencieux. La Mère est morte. Tout le monde pense que Mère est morte.

Les gens sont éparpillés ici et là dans la cour, seuls ou par groupes de trois ou quatre; certains sortent par une petite porte dans la cour, d'autres sortent par une porte au premier étage, à l'extrémité d'une longue passerelle. Un escalier monte de la cour jusqu'à la passerelle.

À l'extrémité gauche de la passerelle, se trouve la porte par où les gens sortent; nous tournons à droite sur la passerelle et arrivons dans la chambre de Mère.

Nous entrons dans la chambre de Mère. Mère est allongée sur un lit. Elle est habillée de satin ou de soie blanche (le lit aussi est couvert de satin blanc). Quatre ou cinq personnes se trouvent dans la chambre, l'air désolé. Lentement, ils sortent. Une ou deux personnes passent dans la chambre contiguë. Reste une personne (un homme) qui semble un peu errer dans la chambre sans voir Mère; il reste à regarder une peinture accrochée au mur, comme si la peinture l'intéressait plus que le reste. Finalement, seuls Satprem et moi restons dans la chambre. Il est tout près du lit de Mère, je suis un peu derrière. Mère a l'air très pâle et blanche. Soudain, je suis surprise de la voir s'asseoir sur son lit

et parler à Satprem. Elle parle pendant très longtemps à Satprem. Elle lui explique la transformation du corps.

À ce moment-là, de la chambre voisine, Sri Aurobindo me fait signe; cette chambre est séparée de celle de Mère par une simple partition avec une porte. C'est sa chambre. Lui aussi est allongé sur son lit : un grand lit. Champaklal est debout à ses pieds, c'est le seul. Je m'approche de Sri Aurobindo. Il pose deux doigts de sa main (l'index et le médium) dans la paume de ma main droite, et il me dit : « Tu dois porter la foi et l'aspiration pendant mille ans. »

Puis Satprem et moi sortons de la chambre de Mère et suivons la passerelle qui conduit à la porte de sortie (à gauche), afin d'annoncer au monde... que MERE EST VIVANTE.  
Mon rêve s'arrête avant que nous ayons franchi le seuil de la porte.

*(Agenda, Vol. 13,  
2 avril 1972)*

1973

## Avant le départ de Mère

*(Je ne notais pas tout dans mes carnets, ou je ne notais que succinctement, car je craignais les « perquisitions » des équipes de Pranab, le « gardien » de Mère.)*

### **7 avril 1973**

La Belle-au-Bois-Dormant. Mère : « Tout le monde pensera que c'est la fin. » S. : « *Je peux leur dire.* » Mère : « Est-ce qu'il te croira ? » Puis entre Pranab. Colère de Pranab. À la fin, Mère dit à S. : « Est-ce que tu peux venir tous les jours ? »

### **8 avril 1973**

Satprem à Abhay Singh [le frère de Sujata] : « Un jour, Pranab me fermera la porte (de Mère). »

### **10 avril 1973**

Pranab à Pradyot [un « officiel » de l'Ashram] : « Préparez-vous au départ de Mère. » Pradyot, choqué, vient trouver Sujata.

### **11 avril 1973**

Sujata rencontre André M. (le fils de Mère) et lui dit les horribles choses que Pranab fait circuler. Stupéfaite, Sujata s'entend répondre : « Il a raison, il faut préparer les gens. »

Ils sont tous complices.

### **15 mai 1973, après-midi\***

« Krishna en or »

*Une vision de Sujata*

Un endroit analogue au Terrain de Jeu de l'Ashram. Ça et là, quelques personnes vont et viennent et discutent.

Je me trouve quelque part au milieu du Terrain, face à la porte de la chambre de Mère.

Par le portail du Terrain de Jeu, entre un véhicule (mi-fiacre, mi-charrette) tiré par deux bœufs. Il s'arrête à quelques mètres de moi. Le conducteur fait agenouiller les bœufs. Du véhicule, sort un monsieur. La charrette s'en va.

Le monsieur est habillé en blanc, à la mode indienne (*dhoti, punjabi*). Il a le visage rond et le teint clair. Il me rappelle les « Zaminédars » [grands propriétaires terriens] du Nord de l'Inde. En fait, il est le nouveau propriétaire\*\* et il vient prendre possession des lieux.

Derrière moi, les portes de Mère sont fermées à clef. Il a les clefs.

Mais il est censé ne pas ouvrir une certaine chambre : celle que je crois être la chambre de Mère. Mais il se dirige droit dessus et tourne la clef dans la serrure.

Il entre. Moi aussi, comme si j'avais le droit de le faire.

Nous avançons à tâtons jusqu'au fond de cette pièce. J'ai une vague impression qu'il y a une petite lucarne dans le mur du fond. Dans le coin à gauche, il y a un grand trône, très haut et richement décoré. Assis sur le trône, se trouve la Divinité.

Il est tout petit (environ 80 cm) sur cet énorme trône. La Divinité est faite d'or massif.

À ses pieds, se trouvent les symboles et objets du culte.

Comme nous nous approchons de lui, une sorte de prière ou d'aspiration intense s'empare de moi. Nous nous tenons devant lui et le regardons — tout mon être est comme une prière ou une invocation ardente. La Divinité devient vivante. Il sourit légèrement, puis descend de son trône.

Il arrive à peine à hauteur de ma poitrine et ressemble à un petit garçon de huit ou dix ans.

Tous les trois, nous sortons de la chambre. La scène a changé. Maintenant, c'est la campagne. De vastes étendues sans borne. Quelques champs sont cultivés ; la plupart des terres sont à l'abandon.

Nous marchons. Nous marchons sur un étroit talus, au bord d'une rizière cultivée qui se trouve à notre droite. C'est vert. Je suis la plus proche de la rizière ; le monsieur est le plus éloigné. La Divinité est entre nous deux. Il a une drôle de démarche. Il est si lourd dans son or massif qu'il semble rouler d'un bord sur l'autre. Je crains un peu pour lui et lui prend la main pour l'aider. Je me sens aussi une sorte de tendresse pour cet enfant.

Puis je me retourne vers lui pour le rassurer. Mais au lieu que ce soit moi qui le regarde de haut en bas, c'est lui qui me regarde d'en haut ! Je suis tout à fait étonnée de voir comme il a grandi pendant cette courte marche ! Maintenant, c'est moi qui arrive à peine à hauteur de son épaule. Il semble avoir grandi et être devenu un jeune garçon de treize ou quatorze ans.

Comme je lève les yeux, il baisse les siens et me sourit. Ooh ! quel sourire ! Si absolument charmant et plein de malice. Un sourire qui contenait un monde. « Tu vois, je vais très bien ! Maintenant, tu vas voir, on va bien s'amuser ! »

Nous avons continué notre marche. À notre gauche, assis les jambes croisées, la tête penchée, se trouve M. [un disciple très versé dans les textes sanscrits]. Comme nous continuons d'avancer, je pense : « Quel dommage ! On passe juste devant lui et il ne saura même pas QUI a passé ! » Mais au moment où nous allions le dépasser, il relève la tête et voit. Je suis contente pour M.

Nous continuons de marcher. Maintenant la scène change rapidement. On rencontre de plus en plus de gens. Des arbres. Des routes. Et toujours plus de gens. Partout où nous passons, il y a du désordre, des émeutes, de la confusion. Comme si la Divinité semait le chaos partout. Le « Zaminédar » commence à être fâché. Il avait fait sortir la Divinité pour montrer au monde quel merveilleux homme il était, lui, et puis voilà. Tout le monde aurait dû lui montrer un grand respect, lui obéir, car n'était-il pas le Propriétaire ? Mais le Dieu avait juste l'effet contraire ! — Il ne fallait pas qu'il reste davantage dehors. « Il faut le remettre à sa place, et sous clef », dit le Propriétaire.

Ainsi, nous retournons au sanctuaire. Cette fois, je reste dehors. Le « Zaminédar » remet le Dieu dedans. Puis il essaye de verrouiller la porte.

Alors je vois le Dieu en or qui grandit-grandit.

Le plafond dégringole. La tête, la poitrine du Dieu traversent le plafond. Il arrache les murs et jette des briques partout. Le Zaminédar disparaît sous les débris.

Le Dieu d'or grandit. De plus en plus haut, de plus en plus puissant. Il ne tolère aucune résistance. De ses mains formidables, il démolit les murs de son ancien sanctuaire.

Quand je me suis réveillée, je l'ai appelé « Krishna en or\* ».

(Agenda, Vol. 13,  
15 mai 1973)

### **19 mai 1973**

*Dernière entrevue avec Mère.*

### **Nuit du 20-21 juin 1973**

#### *Vision de Sujata*

Koumoud, l'assistante de Mère, en haut de l'escalier à la porte de Mère avec une seringue à la main : « Personne ne peut voir Mère sans s'être fait inoculer. » Sujata aperçoit Mère dans une demi-obscurité. Tout le monde se fait inoculer, même Nolini qui monte péniblement les escaliers en se faisant aider et arrive à peine à marcher. Sujata n'aime pas cela, mais elle accepte pour ne pas faire de scandale. Ils la piquent pour prendre un échantillon de son sang, mais aucun sang ne sort ! — ils ne peuvent pas l'inoculer.

L'inoculation collective du Mensonge a commencé.

### **3 juillet 1973**

*(Billet de Sujata à Satprem. Sujata, comme Satprem, ne pouvait plus voir Mère, mais lui transmettait les quelques nouvelles qu'elle pouvait obtenir de l'« entourage ».)*

Êtes-vous bien ? Les nouvelles de Mère sont bonnes. Elle marche !

Avec tant de tendresse.

Douce

### **13 juillet 1973**

*(Billet de Sujata à Satprem)*

Douce Mère est très intériorisée ce matin. Elle a pris beaucoup de temps et presque pas mangé.

Soyez bien portant.

Douce

**29 juillet 1973**

*(Une lettre à Yolande Lemoine, l'amie de J. R. D. Tata, le directeur de Air India qui jouera un rôle dans la délivrance de l'Agenda de Mère.)*

Yolande,

Un post-scriptum à une dernière lettre. Peut-être ne savez-vous pas la situation actuelle dans l'Inde — ouvrez un poste de radio, n'importe lequel, écoutez les haut-parleurs hurler au coin des rues et débiter un mélange de jazz européen entrecoupé de sitar et de miaulements hawaïens, regardez les affiches de cinéma qui apportent dans tous les villages de l'Inde les trémoussements du Moulin Rouge via Konarak. C'est une dégradation générale des consciences, un abrutissement organisé, une exploitation des instincts les plus bas, mais combien payants. J'ai suivi cette dégradation pas à pas depuis bientôt vingt ans dans l'Inde et je l'ai trouvée jusque dans les villages de l'Himalaya.

Il y aurait là, vraiment, une œuvre mémorable et salutaire à faire pour tout un peuple.

Satprem

**1<sup>er</sup> octobre 1973**

*(Billet de Sujata à Satprem)*

J'ai entendu Mère gémir encore ce matin, quand j'étais au Samâdhi\*. Donc pas pris de fleurs pour vous.

Je vous aime beaucoup.

Douce

**31 octobre 1973**

*(Billet de Sujata à Satprem)*

Ce matin après le petit déjeuner j'ai entendu des cris de Mère. Et savez-vous ? à l'entrée de Nandanam\*\*, ce matin, toute une partie du mur s'est écroulée vers l'étang.

Ici la pluie reprend.

À bientôt, à très bientôt.

Tendrement

Douce

**Nuit du 10-11 novembre 1973**

L'étrange façon dont Mère m'annonce son départ\* : Mère à genoux comme un animal, un chien, toute lumineuse, devant une assiette ou une écuelle vide et brillante (comme du platine ou un

vermeil extraordinaire) — « Ce que Tu veux ». Elle fait semblant d'aboyer. Puis elle se relève et subitement tombe par terre comme évanouie. *Aussitôt* une équipe de Pranab arrive et l'emporte.

En français on dit aussi « traiter comme un chien ».

#### **14 novembre 1973**

Vers minuit, Mère demande à marcher, « *otherwise I will become paralyzed* » [« autrement je vais être paralysée »].

#### **16 novembre 1973**

Mère à Pranab : « Je veux marcher. »

#### **17 novembre 1973**

Départ de Mère.

1973

Après le départ de Mère

## 18 novembre 1973

À peine assis devant ce corps... Nolini\* me fait appeler dans sa chambre. Je refuse de traduire le « message » de Nolini : « *Her body was not meant to be the New Body.* » [« Son corps n'était pas destiné à être le Nouveau Corps. »]

Pendant que Mère était allongée là au milieu de la foule dans cette « salle de méditation » où ils l'avaient descendue quelques heures à peine après son départ, j'entends un formidable carillon à toute volée sur l'univers :

PAS D'OBSTACLE — RIEN N'EMPECHE  
PAS D'OBSTACLE — RIEN N'EMPECHE...

## 20 novembre 1973

8 h 15 — On visse le couvercle sur Mère pendant qu'une voix, du haut de l'Ashram, débite des mensonges solennels — envie de m'enfuir. Tout cela est un affreux Mensonge, y compris le corps de Mère « mort ».

8 h 20 — On dépose Mère dans le Samâdhi. Sujata, dans le couloir du 1<sup>er</sup> étage, à l'endroit où se tenait Mère il y a vingt-trois ans quand on inhumait Sri Aurobindo, voit se dessiner sur le couvercle provisoire du Samâdhi le visage de Mère, très jeune, souriante, le visage rond.

## 22 novembre 1973

Discours de Koumoud : « Nous avons si bien fait... » Koumoud raconte une prophétie qu'elle a entendue : « *She will lose the link* » [« Elle perdra le lien »].

Oui, le lien = Satprem auquel on a fermé la porte.

\*

Le terrible « pourquoi ? »

J'entends Mère, d'une voix assez formidable qui me dit : « Tu ne veux pas que ce soit un échec ? — EH BIEN, FAIS-LE. »

## 26 novembre 1973

Satprem à Sujata : « Nous avons une clef à trouver. Elle est partie pour que nous trouvions quelque chose. »

## 27 novembre 1973

Il faut quelque chose *de notre côté* qui la tire de son cercueil.

## **28 novembre 1973**

Il y a dix ans, en 1963, dans *L'Aventure de la Conscience* (p. 378), j'écrivais : « Et la mort s'en mêle. Entre les deux fonctionnements, le vieux et le nouveau qui doit remplacer les organes symboliques par la Vibration Vraie, la ligne est très mince, parfois, qui sépare la vie de la mort — peut-être même faut-il être capable de passer la ligne et de revenir pour vraiment triompher? C'est ce que Mère appelait mourir à la mort. »

## **1<sup>er</sup> décembre 1973**

Télégramme de Harper & Row, de New York demandant les *world English rights* [droits mondiaux pour l'anglais] pour une vaste publication de *L'Aventure de la Conscience*. Counouma (le *trustee* en chef de l'Ashram) suggère de répondre à Harper en cédant les droits pour cinq ans seulement. Raison : *Income* [revenus] pour l'Ashram. Tout le monde pense à l'*Income*, personne au But.

## **3 décembre 1973**

### *Vision*

Une grande faille noire au milieu d'un désert, comme un abîme que je devais traverser (pas très large) et une seule arête aiguë qui traverse cet abîme, trop mince pour que l'on puisse marcher. Je me jette à plat-ventre sur cette arête pour joindre l'autre côté... avec ma bicyclette sur le dos. Impossible d'avancer : deux bras m'ont tiré de l'autre côté.

La bicyclette = symbole du yoga. Ce n'est pas le yoga qui me porte, c'est moi qui porte le yoga.

## **4 décembre 1973**

Discours de Pranab au Terrain de jeu de l'Ashram. Nirod précède le discours : « *Pranab has protected the Mother... he is identified with The Mother\**. »... L'inoculation générale. « *I was fully prepared from the beginning\*\** », dit Pranab. À la fin de son discours, Pranab déclare « *It makes no difference to me\*\*\** » (le départ de Mère).

## **13 décembre 1973**

Je commence la relecture des œuvres de Mère pour le livre.

Pranab part en pique-nique, « l'oiseau libéré ».

## 14 décembre 1973

(*Satprem à Sujata :*) les cinq piliers de l'Ashram : Pranab [le « gardien »], Counouma, Dyuman [deux des *trustees*], Nava [le « propriétaire »], André M. [le fils de Mère]... Avec ce genre d'êtres et de forces, le résultat est prévisible. On pourrait penser à la désintégration de l'Ashram, et ce serait peut-être une grâce, mais le Mensonge est trop solide pour se laisser désintégrer. Soyons prêts. Ils ne nous enlèveront pas le Samâdhi... Mais j'ai peur pour les papiers de Mère.

## 20 décembre 1973

(*Indian Express du 19 décembre. L'avion de la Lufthansa piraté, huit otages occidentaux tués dans l'avion qui atterrit à Koweït : « Les commandos se sont mis à battre l'une des femmes otages devant le microphone ouvert et annoncent à la tour de contrôle d'Athènes : “Vous pouvez entendre — cette femme va mourir.” Soudain ils ont traîné une femme devant le microphone et elle s'est mise à hurler, dit le porte-parole de la Lufthansa. »*)

(*Satprem à Sujata :*) Nous sommes entrés dans une accélération sinistre. Nous allons vers le trou... ou le commencement d'Autre Chose. Tout va peut-être bientôt être périmé. Quelque chose a vibré très fort. L'Occident laisse battre ses femmes (au micro de la Lufthansa) aux oreilles du monde entier pour avoir le pétrole des Arabes et leur vendre des armes.

## 21 décembre 1973

(*Billet de Sujata avec une fleur du Samâdhi*)

Voilà la réponse de la Grâce :

VICTOIRE

très tendrement  
Douce

## 23 décembre 1973

Nous voyons seulement une petite carte du Grand Château de Cartes s'écrouler, puis une autre, parce que nous voyons les choses jour par jour — mais tout le château s'est écroulé. C'est la fin de la Mécanique. Le monde est ruiné.

Dans ma « note de l'éditeur » annonçant la prochaine parution de *l'Agenda de Mère* (en fascicules)\*, je disais : « et peut-être n'y aura-t-il pas besoin de dire : nous verrons. » Peut-être même cet Agenda sera-t-il périmé — et on verra que le chemin EST FAIT. D'ailleurs je me demande si nous aurons encore des machines à imprimer !... J'attends un gouvernement militaire dans l'Inde. Et en Occident... essaieront-ils, dans un dernier sursaut de leur ruine, d'abattre leur poigne sur les quelques cheiks arabes qui détiennent les clefs de leur mécanique ? Alors, qui affrontera qui ?

Lu dans *le Monde* hebdomadaire du 10 décembre : « En novembre 1973 s'est ouverte une nouvelle ère dans l'histoire du monde » (à propos de la « guerre du pétrole »). Ils ne savent peut-être pas qu'ils disent si bien ni à quel point.

### **24 décembre 1973**

Cette nuit, vu arriver une énorme nuée d'oiseaux noirs (plus petits que des corbeaux) qui apparaissent dans le ciel et se précipitent sur un arbre qui était près de moi (comme le manguier sous ma fenêtre) pour en manger les fruits. Quel est cet arbre ?

Ce matin, Sujata soumet à Nolini le projet de publication de *l'Agenda* en fascicules. Est-ce que cet arbre serait l'Agenda de Mère ?\*

### **28 décembre 1973**

Suicide de mon frère (François).

### **31 décembre 1973**

*(Billet de Sujata avec une fleur du Samâdhi)*

Voici la fleur : « l'aspiration ».  
Que l'année s'achève  
avec notre aspiration  
constante  
et intense !  
Comme je vous aime

Votre Douce

1974

**1<sup>er</sup> janvier 1974**

*(Billet de Sujata à Satprem)*

« Que notre aspiration ait le pouvoir de révéler ce qui est caché et de manifester l'inattendu. »

\*

*(Lettre de Satprem à sa mère)*

1<sup>er</sup> janvier 74

Ma petite mère,

Ton télégramme est arrivé quand j'allais poster la lettre ci-jointe.

Nous communions dans le chagrin.

Toutes ces douleurs me poussent à aller encore plus profondément au-dedans, à la Source qui seule est Réelle. C'est cela qu'il faut rejoindre, sinon tout est comme une illusion douloureuse.

Et je prie pour toi. Je sais ce que tu traverses.

J'ai vu plusieurs fois François ces temps derniers, peut-être au moment où il s'en allait, et c'étaient des rencontres pleines d'affection comme je n'en avais pas eues depuis des années, comme si je le retrouvais. Tout ce qu'il faut est fait pour que son passage soit aussi protégé que possible. Je ne connais pas les circonstances extérieures de son départ, mais ce que j'ai vu m'assure qu'il est parti sans perdre le contact avec la Lumière — son âme est avec moi.

T'avait-il parlé de moi avant son départ ? Dans la dernière lettre que je lui ai écrite, je lui disais de venir me rejoindre ici...

Il y a une chose importante : ce sont toutes les lettres que j'ai écrites à mon frère. J'ai mis là le meilleur de mon cœur pendant des années et des années — il n'y a aucun être au monde à qui j'aie donné plus qu'à François. Cette correspondance, c'était une lutte contre la mort. Je voudrais que cela serve un jour, à d'autres comme François, et leur évite peut-être des chemins douloureux — que la douleur de ce pauvre gosse serve au moins à d'autres. Alors je voudrais récupérer toute cette correspondance — je ne sais comment... Tu comprends, que, de ce désastre, il sorte au moins quelque chose de constructif pour le monde, pour ces malheureux. Un jour, je ferai un livre avec ces lettres et avec certaines très belles lettres de François. Oh ! ma petite mère, tout ce que nous pouvons faire, c'est de tirer quelque lumière d'aide et de compassion hors de tout ce désastre. Avec le départ de Mère et de François ma vie est comme brisée. Je ne sais pas ce qu'il me reste à vivre, mais je veux employer ces années ou ces jours qui me restent, à donner tout de moi dans le meilleur de mon Art, car c'est tout ce que je sais faire. Ce n'est pas notre douleur, c'est la douleur du monde.

Avec amour,

je suis avec toi

Satprem

**2 janvier 1974**

Comment pourrais-je être libre tant que mon frère sera dans l'enfer ?

16 janvier 1974

*(Lettre de Satprem à sa mère)*

Ma petite mère,

J'ai reçu hier ta première lettre et une lettre de Colette depuis le départ de François et ce télégramme laconique.

J'ai des choses importantes à te dire. N'est-ce pas, la vie finit vite et il est important de comprendre ce pour quoi l'on est venu, et de faire le progrès pour lequel on est venu dans un corps terrestre. Si François avait voulu vraiment comprendre, il ne serait pas parti et il aurait fait le progrès qu'il devait faire — on meurt parce que l'on est incapable de faire le progrès voulu.

Ton fils François, mon frère que j'aimais comme nul autre au monde, n'était pas un être ordinaire (pas plus que ton fils Satprem, et pour les mêmes raisons), mais ces êtres pas ordinaires ont aussi des difficultés pas ordinaires et ils ne peuvent les résoudre que par des moyens pas ordinaires. François, comme ton fils Satprem, était né pour incarner quelque chose de l'Amour divin et créer quelque chose par la force de cet Amour. Mais l'Amour divin n'a rien à voir avec l'amour sentimental des hommes — il aime tout et partout, mais il ne s'enferme nulle part. C'est une force universelle. La difficulté de François a été résumée en quelques mots par une phrase de Colette, qui ne savait pas si bien dire : « Son pauvre cœur n'était pas à la dimension de son amour. » Oui, son amour était grand, parce qu'il avait une source divine, mais il a voulu enfermer cet Amour dans une famille, un foyer, des enfants, une médecine — et il a tout perdu. Parce que cet Amour n'était pas fait pour vivre dans ces limites, ce n'était pas destiné à une petite histoire bien-pensante (« le médecin des âmes », le « père idéal » etc.), c'était fait pour être plus vaste que cela, plus universel, et pour créer. François n'a jamais pu créer parce qu'il n'a jamais pu mettre son amour sur le plan d'en haut, et la force créatrice, non utilisée, s'est retournée en force destructrice. Non, François n'était pas un homme ordinaire, mais son cœur n'a pas été à la hauteur de ce qui voulait passer à travers lui. Et tous, vous étiez à pousser dans le mauvais sens : vous vouliez lui faire un « foyer bien chaud », lui redonner une « médecine », l'entourer de ces limites mêmes qu'il devait franchir s'il devait survivre. Et pour finir, Lorient\* — il y avait de quoi se tuer, évidemment. Ce n'était pas cela qui pouvait sauver François, il fallait au contraire qu'il trouve la force d'envoyer promener sa famille, son métier, sa mère, et qu'il débouche sur sa propre Réalité, sa Source d'Amour — qu'il s'universalise. C'était pour cela qu'il était né. Et ce n'est pas la première fois que François se suicide — je connais mon frère depuis plusieurs vies et chaque fois il a commis la même bêtise, il n'a pas eu la force de sauter le pas, il a été faussement enfermé par une famille qui voulait son « bien » — mais un petit bien religieux, moral, médical ou autre pour lequel il n'était pas fait. François a été la victime du « bien » plus que du « mal », et quand il a sauté dans l'autre extrême — les drogues, les excès sexuels ou autres — c'était encore pour se délivrer d'un « Bien » qui l'étouffait. Je sais ce que c'est : il m'a fallu un camp de concentration et quelques enfers solitaires pour me délivrer à tout jamais de ma bonne éducation et de ma famille — sinon j'aurais fini comme François, je me serais suicidé aussi. Et comme François, je me suis suicidé plus d'une fois en d'autres vies — c'est pour cela que je connais bien mon frère, que je comprenais bien son mal et ce qui pouvait le sauver. Il y a un nœud du destin et chaque fois on revient sur terre pour dénouer le nœud, c'est-à-dire progresser, s'élargir, aimer plus vastement — c'est pour cela qu'on naît. Et si l'on ne dénoue pas son nœud dans cette vie, il faut revenir et encore revenir jusqu'à ce que le travail soit fait et que l'on soit libre pour accomplir la mission de son âme.

Tu es étroitement mêlée à ce nœud, tu as été plus d'une fois le témoin d'une tragique destinée de tes deux fils, François et Satprem. C'est pour cela, c'est ce souvenir subconscient, qui donne une intensité particulière à ta douleur. Mais c'est pour cela aussi qu'il faut que tu comprennes — c'est-

à-dire que, toi aussi, tu dois faire le progrès voulu et t'élargir. Il ne faut pas qu'encore une fois la tragique erreur se renouvelle. Je ne sais pas si tu comprends mon langage, mais une fois au moins la Vérité sera dite. Car, n'est-ce pas, à quoi sert la vie si ce n'est pas pour y mettre un peu plus de vérité et grandir. Les vieilles vérités doivent être brisées pour que l'on puisse passer à la vérité plus large — sinon on s'enferme et on meurt, ou on se consume sur une douleur négative. Ma mère aussi n'est pas un être ordinaire, et ses épreuves ne sont pas ordinaires, mais il faut qu'elle ait le courage d'employer des moyens pas ordinaires et de passer au-dessus de ses limites. Alors elle aura rempli ce pour quoi elle est née et elle pourra mieux aider François à dénouer son nœud. Ton amour maternel n'a pas aidé François, bien que tu aies pu en avoir l'illusion, au contraire. Cette illusion était si forte que tu m'écris même « il semblait si bien... nous le croyions sauvé... il allait à Lorient au rendez-vous du propriétaire »... Mais moi, je voyais pas à pas la mort venir sur lui, et je *savais* qu'il mourrait s'il restait auprès de vous, et je n'ai pas arrêté de dire : mais envoyez-le ici, poussez-le dans l'avion, c'est la seule chose qui peut le sauver. Oui, il est allé jusqu'au port de Lorient — L'Orient — et il n'a pas eu le courage de s'embarquer pour l'Orient et il s'est suicidé.

C'est ainsi. Il n'y a de reproches à faire à personne, chacun a fait du mieux qu'il a pu selon ce qu'il concevait. Mais il serait utile que chacun comprenne, que chacun arrive au vrai Sens de sa vie. Tu n'es pas faite pour finir ta vie sans son vrai sens, en te laissant aller à un chagrin égoïste — car, en vérité, on ne pleure jamais que sur soi-même. (...)

L'amour — l'Amour vrai — n'est pas de cette sorte sentimentale et bien-pensante ou bien-voulante qui veut incliner les gens selon une certaine façon : il est au-dessus, il rayonne purement, *sans vouloir* quoi que ce soit ; et par sa seule propre force pure et rayonnante il transmue ce qui est autour *sans même chercher* à transmuier. Et il est sûr de bien faire parce qu'il n'a pas *voulu* telle ou telle chose, même pas voulu le bien (parce que, encore une fois, notre soi-disant bien est sujet à caution et il s'avère toujours que notre bien ne vaut rien pour le voisin et pas même, surtout pas, pour nos propres enfants).

.....

Voilà, alors si tu veux venir à Pondichéry, tu as peut-être une occasion de te mettre devant la vraie profondeur de ta vie — il ne s'agit pas de venir ici pour « cacher sa douleur », mais pour franchir le pas, trouver ce qui est derrière la douleur, la Source — dénouer le nœud. Et si tu dénoues ce nœud en cœur et en esprit, tu auras fait ce qui peut le mieux aider François, même de l'autre côté, et nous aider tous. Alors tu rayonneras vraiment, purement, et ta vie aura son sens. Parce que ma petite mère n'est pas un être ordinaire et il n'est pas digne d'elle qu'elle finisse vaincue par la douleur — c'est-à-dire, finalement, vaincue par l'égoïsme parce qu'il n'y a de douleur que de soi.

Je t'invite donc à venir, tu m'apporteras le gros carton de cette correspondance et le journal de François — nous ferons un livre, un beau livre de tout cela, parce que, là aussi, il faut donner son *sens* aux choses, au lieu de laisser finir tout cela dans la poussière du chagrin. Et il est clair que tu ne viens pas pour voir ton « fils », mais pour trouver ce qui est à trouver. Je ne suis vraiment ton fils que dans la mesure où tu sors de la famille et grimpes dans la vaste lumière — là nous nous retrouvons et l'amour coule naturellement sans rien vouloir prendre ni même donner (oh ! ces « dons » qui sont seulement l'envers du « prendre »). J'ai d'ailleurs beaucoup de travail grave depuis le départ de Mère et je suis complètement retiré pour pouvoir écrire le livre que je dois écrire sur Mère — là aussi j'essaye de trouver un Sens positif, il faut toujours trouver le sens qui monte. Alors nous nous verrons, mais pas dans les conditions d'autrefois — sans contrainte et quand ce sera nécessaire ou intérieurement senti. Tu pourras être tranquille chez Reg, te mettre dans l'atmosphère du Samâdhi, et je suis sûr, je *sais* que Sri Aurobindo t'aidera à franchir le pas et à sortir de là élargie, plus grande, plus aidante vraiment pour tous. Ton fils existe seulement dans la mesure où il est Satprem — Bernard est un vieux mort qui n'a pas besoin d'être remué dans son cercueil.

Et Satprem t'aime  
dans la Vérité — à bientôt.

Satprem

31 janvier 1974

André Brincourt à *Deer House*\*.

16 février 1974

*Vision de Sujata*

Mère reprend ses activités.  
Les plaies en train de se cicatriser dans son dos.

*(conversation enregistrée le 6 janvier 1991)*

*(Satprem :)* Je voudrais que tu essaies de revisualiser, tirer cette vision que tu avais eue très peu de temps après le départ de Mère. C'était en février 74 : trois mois après son départ.

*(Sujata :) Oui.*

*(Satprem :)* J'avais noté dans mes carnets : « Mère reprend ses activités, les plaies en train de se cicatriser dans son dos. » Mais j'avais noté trois lignes, n'est-ce pas, parce que... je ne voulais pas mettre ça noir sur blanc (!)

*(Sujata :) Oui !*

Et c'était noté à la date du... attends, je vais retrouver.

*Vous m'aviez dit 16 février.*

Oui. C'était dans mes carnets à la date du 16 février 74.

*Et nous voilà... nous sommes quoi, aujourd'hui ? le 6 janvier 91 — bah-bah !  
Bon. Je l'ai relié, vous savez, un peu avec la visite d'Indira [Gandhi].*

Elle était venue à l'Ashram?

*Oui. Elle avait même passé la nuit chez Pavitra-da, si je me souviens bien. Enfin je me souviens que c'était à peu près à cette date. Je crois bien que c'était la nuit que j'ai eu cette vision (parce que j'ai beaucoup de visions l'après-midi aussi), c'est plus que probable.*

*Donc je me trouvais sur la véranda où maintenant se trouve le fruit room, vous savez. Juste derrière moi se trouvait la porte et le bureau de mon père ; j'étais dans cette ligne. Je me suis trouvée debout, regardant vers la mer, vers l'est, donc. Et de là où je me trouvais, j'avais une vue générale sur la cour de l'Ashram. (Tout au fond, il y avait la chambre de*

*Bula-da.) Je me suis trouvée là, et tout d'un coup j'ai vu Mère qui marchait, qui marchait très rapidement. Je l'ai vue sortir du coin — probablement elle sortait de la salle de méditation...*

Oui, de là où on l'avait mise dans sa boîte.

*Oui. Là où ils ont laissé sa chaise... Ils l'avaient descendue là, dans la salle de méditation...*

Oui.

*Bon. Et c'est de là qu'elle a tourné le coin de la chambre. C'était à ce coin-là que j'ai aperçu Mère. Elle marchait très rapidement. Plus elle marchait, plus elle avançait vers moi (donc c'était de l'est à l'ouest qu'elle venait), plus elle marchait, plus j'avais l'impression qu'elle grandissait — en tout cas elle était très grande, c'est mon souvenir. Elle était très grande, Mère. Et elle ne regardait nulle part : comme si elle venait de sortir d'un sommeil ou... quelque chose, je ne sais pas — elle sortait. J'avais l'impression qu'elle sortait après ce choc d'avoir été mise dans la boîte. Enfin elle avançait. Je ne sais pas combien de pas elle a faits, mais elle avait des pas de géant !*

*Et puis elle est arrivée à la hauteur du Samâdhi. Elle l'a dépassé un peu, et elle est arrivée devant la fenêtre de Pujalal. Cette hauteur correspond au bas du Samâdhi.*

Oui, là où est la tête de Sri Aurobindo.

*Est-ce que c'est ce côté? Sa tête est à l'ouest ou à l'est ?*

Sa tête est à l'est.

*C'était vers le petit côté. Donc à l'ouest, aux pieds de Sri Aurobindo.*

*Arrivée là, tout d'un coup, je me suis aperçue (Mère ne regardait pas, elle continuait de marcher) que sa robe qui traînait peut-être un peu par terre (qui couvrait tout son corps, n'est-ce pas, et probablement touchait terre, je ne peux pas dire exactement), c'est comme si sa robe, un bout de sa robe, avait fait un effort pour balayer un homme. Et cet homme est allé rouler vers le Samâdhi (sans toucher le Samâdhi), vers un côté du Samâdhi.*

Il a roulé par terre.

*Il a roulé complètement par terre, balayé par la robe. Mère ne s'est pas attardée, elle marchait.*

Elle ne regardait même pas.

*Elle ne regardait même pas, rien. Je ne crois pas qu'elle avait les yeux fermés mais elle ne regardait pas : ses yeux étaient fixés devant.*

Et cet homme?

*Alors, j'étais tout étonnée de voir cet homme qui roulait comme ça et qui allait vers le côté du Samâdhi. Eh bien, c'était Navajata !*

*J'étais tout étonnée de voir Navajata...*

Balayé.

*Balayé par un bout de sa robe. C'était tout à fait étonnant. Mère ne faisait aucun effort, elle marchait, elle ne s'est pas arrêtée une fraction de seconde, mais c'est par le bout de sa robe (qui était grande), comme si la robe avait fait un effort pour balayer cet homme, de gauche à droite, comme ça. Il roulait sur la cour, n'est-ce pas, et il était balayé.*

*(Riant) Ça m'a tout à fait étonnée de voir que c'était Navajata !*

*Mais Mère ne s'est pas arrêtée, comme je vous l'ai dit, elle a continué à marcher. C'est-à-dire qu'elle s'approchait de plus en plus de l'endroit où je me trouvais.*

*Puis elle a fait encore quelques pas, et elle est arrivée... comment dire ? il y a cet escalier qui monte chez Pavitra-da ?*

Oui.

*Eh bien, encore une fois, mais sans un effort, la robe a encore fait rouler, balayé un autre homme ! Eh bien, ce deuxième-là, c'était : Barun Tagore\* !*

*Curieux !*

Balayé.

*Complètement. Comme une feuille morte, vous comprenez. Comme une feuille morte qu'on balaye, ça ne vous demande pas d'effort.*

Mais le premier, il y avait eu un effort.

*Oui, je sentais que la robe avait fait un effort pour le premier. Pour le deuxième, pas du tout : comme une feuille morte, balayé.*

*Ce sont les deux balayages que j'ai vus.*

*Ensuite, Mère a continué et elle est venue là où je me trouvais (je n'ai pas bougé pendant tout ce temps, j'étais comme un spectateur qui regardait. Je ne sentais pas que je devais bouger). Et puis Mère est arrivée. À ce moment, elle avait une taille un peu plus normale, disons — mais grande quand même. Elle était grande. Et elle montrait son contentement de me voir (il devait y avoir un certain nombre d'autres personnes, j'ai l'impression).*

*Puis elle m'a appelée, et tout d'un coup j'ai aperçu sur son bras gauche comme une blessure. Je ne sais pas comment on dit, en anglais on dit : « bedsore », vous savez ?*

Escarre.

*Oui, j'ai aperçu ça. Ça m'a fait mal. C'était plein de sang, vous savez. Et sur sa robe il y avait des taches de sang...*

Oh oui ? ! (Avec des sanglots dans la voix :) les SALAUDS.

Ces salauds — ces assassins.

En blanc, hein ! Impeccables.

*Et Mère m'a dit qu'elle voulait prendre un bain, que j'aille arranger pour qu'elle puisse prendre un bain.*

*Voilà. C'était tout, la vision\*.*

(silence)

*Plus tard, je me suis renseignée parce que je ne suis pas allée voir Mère du tout après la fermeture des portes [en mai 1973]. Et quand nous sommes arrivés le matin du 18 novembre, il y avait déjà une sorte de barrière...*

Ah ! oui.

*... on ne pouvait pas s'approcher de Mère. Mais je me suis renseignée. Il y avait Vasoudha [l'assistante de Mère], il y avait Minou, à qui j'ai parlé un peu (parce que Minou lavait le linge de Mère, n'est-ce pas, alors elle savait), et elle m'a confirmé, et Vasoudha m'a confirmé, qu'en effet Mère avait des escarres. Quand elle s'occupait de Mère (Mère a été malade plusieurs fois), jamais elle n'avait eu d'escarres. Mais là elle en avait.*

*Et puis aussi, ce que j'ai compris, c'est que non seulement elle avait ces escarres mais même quand ils l'ont descendue... (elle a été là deux ou trois jours, Mère...).*

En bas.

*En bas, dans la salle de méditation. Eh bien, ça avait continué à saigner. Ça avait taché sa robe.*

*Alors voilà. Je ne savais rien de tout ça, j'ai seulement vu, et après je me suis renseignée.*

Je n'ai vraiment jamais-jamais pu comprendre comment ils ont pu avoir la cruauté ou l'inconscience de la descendre *trois heures* après ce... Comme ça, tout de suite : hop ! on la descend et on la met sous les ventilateurs et des milliers de gens.

Je n'ai jamais compris. Ces gens étaient censés avoir eu un minimum d'éducation yogique, n'est-ce pas — trois heures après, on la descend. C'est fou ! Nolini disait oui, André disait oui, tout le monde disait oui — ils étaient tous d'accord.

*Nolini-da avait protesté. Mais vous savez, devant ce Pranab...*

Il a protesté, Nolini ?

*Nolini-da avait protesté. Même Sanyal-da (le médecin de Mère) avait dit que Mère avait dit de ne pas la déranger tout de suite. Nolini-da avait dit la même chose. Mais eux, ils ont été appelés seulement vers 11 h du soir, vous savez, APRES qu'on ait dérangé Mère.*

Oui. Oui...

*C'est-à-dire que, tout de suite, ils ont changé les vêtements, ils ont tout arrangé. C'est seulement à 11 h qu'on a appelé Nolini-da.*

Et puis, hop ! descendue.

*Oui. Je crois qu'à 2 h ils l'ont descendue. De 7 h à 2 h.*

C'est fou. C'est d'une cruauté.

*(silence,  
Sujata pleure)*

Bien, ma douce. Il ne faut pas se peiner. Il ne faut pas se peiner.

*Non, mais comment ne pas être peiné? Cette Mère, n'est-ce pas, qui a fait TANT pour nous, TANT pour nous ! Qu'est-ce qu'elle n'a pas fait pour nous ? Et puis la traiter comme ça — qu'est-ce que cela veut dire ? Ce n'est pas de l'humanité, c'est de la sous-humanité.*

Mais oui ! Mais c'est ce que nous voyons partout. C'est quelque chose qui n'est pas *du tout* de l'humanité — et qui va disparaître.

*Ce sont des pisachas [démons du vital inférieur] qui font des choses comme ça.*

C'étaient les échantillons, justement, de ce qui n'est pas humain.

Et ceux qui étaient un peu plus humains, ils n'avaient aucun courage pour exprimer ce qu'ils sentaient. Un manque de courage complet — une lâcheté, en fait.

(silence)

Oh ! Seigneur, heureusement que c'est loin derrière.

*Oh ! oui... Ça fait presque dix-sept ans, mon doux, non, que j'ai vu ça ?*

Oui, dix-sept ans. Oui, ça va faire dix-sept ans.

Alors tu vois, Navajata : pfft ! roulé. Mais il a roulé combien d'années après ?!

*Je me demande... est-ce que ce n'était pas en 83 qu'il est parti ? ou 82 ? j'ai oublié. J'oublie toujours.*

Je ne sais plus\*. Enfin il est parti. Ça, vraiment...

Il voulait faire la religion de Sri Aurobindo ! N'est-ce pas, on prend Krishna en or en laisse, on va le montrer dans tous les endroits et puis donnez-nous un peu d'argent — donnez-nous de l'argent.

*Oh ! vous savez, il avait obtenu pas mal d'argent, avec cette « Society »\*\* !*

Ah ! il était... il corrompait tout : les magistrats, les postiers, tout : *tout* était sous son contrôle. Les avions, un service de renseignements fantastique : tu ne pouvais pas prendre un avion sans qu'il le sache, tu ne pouvais pas mettre une lettre à la poste sans qu'elle soit ouverte, tu ne pouvais pas téléphoner sans que ce soit écouté — c'était fou ! Et les assassins, on les achetait — tout-tout — il avait *tout* à sa disposition. Il achetait les magistrats : vous allez mettre ceux-là en prison.

Il avait des pouvoirs fantastiques, cet homme. Et à Delhi, hein !

Et il SAVAIT que Satprem, c'était CELUI QUI ETAIT DANS SON CHEMIN. Il savait que c'était *moi*, l'ennemi.

*Mais oui ! Qu'est-ce qu'il n'a pas essayé pour vous enlever de son chemin !*

*Mais vous voyez, Mère avait d'autres plans.*

Et dire que j'écrivais et j'écrivais à ces Auroviliens pour essayer de leur faire comprendre ce qu'était cette « *Society* ». Vraiment, j'en ai dépensé de l'énergie !

Bon, enfin, laissons. Je voulais que ce que tu avais vu soit noté.

Il pouvait tout acheter, cet homme. Les magistrats, les postiers...

*La police...*

... la police, tout ! Il pouvait *tout* acheter. À Delhi il a acheté l'enregistrement des étrangers, n'est-ce pas, c'était lui qui contrôlait le F. R. O. [*Foreigners' Registration Office*, le bureau d'enregistrement des étrangers] de Pondichéry — il avait des pouvoirs partout ! Tu ne pouvais pas faire une demande au F. R. O. de Madras sans que ce soit su immédiatement — tu ne pouvais rien faire nulle part — c'était fantastique. Il avait de l'argent *tant qu'il voulait* ! Il pouvait *tout acheter*. Dans les ministères, il savait *tout* !

*Mais ça c'est le signe, vraiment, de l'Adversaire, vous savez.*

Oui. Le pouvoir de corruption.

*Ah ! à propos, je voulais vous dire et j'ai oublié. Cet homme qui est venu le 1<sup>er</sup> janvier 78 nous trouver...*

Ah oui, avec la lettre d'expulsion ? C'était un homme de Nava aussi, ça ?

*C'était un homme de Nava. Il s'appelait Devdutt.*

Devdutt. C'était un homme de la « *Society* ».

Nous sommes partis de Madras, tu vois, pour aller à Delhi, à Almora\*, nous avons été suivis *partout* ! Et nous sommes arrivés à Dehra Dun : ils étaient là, ils savaient dans quel hôtel nous étions et ils sont venus nous porter là la lettre d'expulsion des *trustees* ! Nous avons été filés, poursuivis, espionnés — partout !

*C'est fantastique.*

À l'hôtel... je me souviens à Dehra Dun, nous étions à l'« Hôtel du Président ».

*Ah ! ça s'appelait « Président » ?*

Oui. On nous dit : « Quelqu'un vous demande. » Moi, j'étais à mille lieues de penser qu'il pouvait y avoir quelqu'un de Navajata qui était là ! Avec une lettre signée de Counouma : « Vous êtes expulsé de l'Ashram » ! À Dehra Dun ! dans le salon de l'hôtel !

*Mais oui !*

C'était fou ! C'est fantastique !

Nous étions ligotés : pas un téléphone, pas une lettre, pas un taxi — tout était su par lui.

*Oh ! oui.*

Les gens ne peuvent pas imaginer le réseau qu'il avait, le pouvoir qu'il avait.

*Et non seulement à Pondichéry, mais presque partout dans l'Inde !*

Oui, à Calcutta, à Delhi, il savait tout, il manipulait tout ce qu'il voulait dans les ministères.

*C'est vraiment fantastique, ce pouvoir de corruption.*

Il s'apprêtait à faire un terrible dégât — il en a fait beaucoup, déjà, avec la « religion de Sri Aurobindo »...

*Oh ! oui.*

N'est-ce pas, Krishna en or, c'est son petit chien, qu'on va balader.

*Oui. Enfin (riant) le Supramental a d'autres idées !*

Oui !

*Ce Devdutt était de la S. A. S.*

Alors tu vois... Et c'est lui qui est venu nous porter cette lettre. Je me souviens, c'était le soir...

*Oui, c'était le soir du 1<sup>er</sup>.*

C'était le soir; on m'appelle dans le salon de l'hôtel...

*Nous avons aussitôt pris un taxi, revenus à Delhi, pris un avion...*

Retournés à Nandanam... pour voir les cadenas sur la porte !

*Mais oui !*

Et le Counouma qui fait appeler Dilip [le gardien de Nandanam], qui lui dit : « Appelez la police ».

*Dilip était malade\*; c'était son frère : Ashwini.*

Oui. Alors il a appelé la police — qui est venue tout de suite, bien entendu : la police, c'était aussi Nava.

*C'est lui, d'ailleurs, cet Ashwini qui a informé Counouma dès que nous sommes arrivés.*

Et la police qui venait pour le « *breach of peace\*\** » !

*(Sujata rit)*

*Mais heureusement, il y avait nos amis (comment s'appellent-ils ?) Nicole et le reste, qui ont tout organisé pour...*

Oui... Mais ce qui est fantastique, c'est le pouvoir qu'il avait. Et ce qu'il s'apprêtait à faire.

*Ah ! oui, ça, ç'aurait été un dégât, ouf ! on ne peut pas imaginer.*

Eh bien, c'était simplement une nouvelle Église.

*Avec toute la force de la Vérité à l'intérieur !*

Oui, c'est cela. Le Mensonge attrape toujours la Vérité pour... C'est la base du Mensonge : il s'empare de la Vérité. C'est cela qui est un phénomène si fantastique : la puissance du Mensonge, c'est qu'il attrape la Vérité.

*Oui. Et plus la vérité est forte, plus le mensonge est puissant.*

Puissant.

Eh bien regarde : on a un pape avec une Église du Christ et combien de millions et de millions de petits chrétiens — alors?... Combien de millions et de millions de petits de la religion de Sri Aurobindo !

*Ah oui !*

Mais ça, j'ai tout de suite compris, et tout de suite su : la religion de Sri Aurobindo *ne sera pas*. Et je la *détruirai*.

Il n'y *aura pas* de papes et de prêtres de Sri Aurobindo — Nava I<sup>er</sup>, Nava II, Nava III, et on continue le *business*, de père en fils, avec quelques Inquisitions en cours de route.

Ça, j'ai tout de suite compris.

*(silence)*

Bon, ça suffit.

\*

Oui, je veux ajouter quelque chose qui, tout d'un coup, me frappe, que je n'avais pas réalisé vraiment.

La deuxième personne, ce Barun Tagore, que Mère a balayé comme une feuille morte, là aussi...

C'était un vilain tout petit bonhomme, mais le pouvoir qu'il a eu — et le plan qu'il avait... Parce qu'il a eu le pouvoir chez Laffont. Ce qu'il voulait faire, n'est-ce pas, c'est prendre, attraper Satprem, et être le *propriétaire* de Satprem, tu comprends ?

*Ah ! oui.*

Tu te souviens, pas à pas, il disait : « Mais je vais réimprimer tel livre, et tel livre et tel livre et tel livre. »

*Oui.*

Il voulait être le propriétaire de Satprem — et puis on *l'étrangle*. Tu vois ?

En fait, il avait un rôle très important. Et comme je me suis battu avec Laffont ! — et comme Laffont n'a *pas* compris ce que je voulais lui dire ; il n'a jamais compris, il était sous l'influence de Barun : « Mais pourquoi avez-vous cette inimitié pour Barun?! » Il ne comprenait pas, mais dans le fond de son cœur, il m'aimait beaucoup, Laffont.

*Oui.*

Et alors son cœur lui a fait faire des choses que sa pensée ne comprenait pas. Mais en fait, Laffont était sous l'emprise de Barun.

Et l'idée de Barun, c'était (pas son idée, il l'a manifesté !), c'était : « Je suis le propriétaire de Satprem. » Comme Navajata était le propriétaire d'Auroville, le propriétaire de l'Ashram et de Krishna en or. Eh bien lui, il était le propriétaire de Satprem; et avec ça, on fait tout ce qu'on veut.

En fait, si Barun avait réussi à empoigner Satprem, à l'étrangler, le chemin de Nava aurait été libre en même temps.

Mais c'était un... Barun était abondamment payé par Nava.

*(Riant :) Oui.*

Maintenant je comprends : il voulait être le propriétaire des écrits de Satprem. Alors une fois qu'on est le propriétaire, vous êtes étranglé; vous ne pouvez plus rien faire.

*Oui-oui. Vous n'êtes plus un agent libre.*

Mais j'avais eu cette vision que je vais te raconter.

Je me souviens, c'était aussi peu de temps après le départ de Mère mais probablement du temps de la Trilogie, quand j'écrivais la Trilogie. J'ai eu une vision de Purna\* (Purna et Barun, c'était ensemble, n'est-ce pas, dieu sait !).

*Oui, tout à fait.*

Alors j'étais dans ma chambre, à une table, et j'écrivais. J'écrivais-j'écrivais-j'écrivais. J'étais enfermé à clef dans cette chambre. Et puis la clef tournait, Purna m'apportait mon déjeuner; elle sortait, fermait la porte à clef et moi : j'écrivais-j'écrivais-j'écrivais. Et puis le soir venait : on rouvrait la porte, Purna venait m'apporter mon dîner; on refermait la porte à clef — et j'écrivais-j'écrivais-j'écrivais.

Elle était le propriétaire de Satprem. Elle emprisonnait Satprem — enfin c'était son idée avec Barun : on emprisonne, on attrape Satprem : sous clef.

Eh bien, l'autre aussi, il voulait mettre Krishna en or *sous clef*. Tu vois comme les choses se raccordent, les visions se raccordent. Et le plan qu'ils avaient, ces gens.

Oh ! ça, je me souviens. C'était même montré d'une façon presque humoristique parce que j'étais en train d'écrire-écrire-écrire, et puis Purna tournait la clef, m'apportait mon dîner, sortait, fermait à clef... !

*(Riant :) ... Rapportait votre déjeuner ! tchi !*

J'étais là en train d'écrire comme un fou !

*Mais vous voyez comme Mère a eu la bonté de nous donner des... des avertissements, si j'ose dire.*

Eh bien, oui ! les avertissements étaient là, mais la bataille, il fallait la traverser.

*Ah ! oui.*

Mais pendant des années, Barun était le maître chez Laffont.

*Oui.*

Et ça, j'en ai eu des dizaines de visions. À commencer par celle du « Turban » !

*(Sujata, éclatant de rire :) Oui ! j'en ai le souvenir !*

C'était drôle, et pas drôle — ce n'était pas drôle du tout ! J'étais complètement *sous* le turban de cet homme.

*C'était devant la maison de Laffont ?*

Oui, dans la cour de chez Laffont.

*De sa maison même ou de son bureau ?*

De son bureau — enfin je ne sais pas, c'était la maison de Laffont et j'étais dans la cour. J'étais là à attendre, et il y a Barun qui sortait de chez Laffont. N'est-ce pas, moi j'étais dans la cour à attendre (!). À ce moment-là je me suis aperçu (il avait appelé une voiture), je l'ai vu avec un gigantesque turban qui avait peut-être deux mètres de large (*Sujata rit*), il s'est assis devant, et puis moi j'avais un tout petit coin, là, coincé contre la porte, sous le turban (*Sujata éclate de rire*). J'étais écrabouillé dans un coin, avec le gros Barun et son énorme turban. (Je crois bien que c'est lui qui conduisait la voiture — bien symbolique !)

*Vraiment, c'est humoristique.*

Dans tous les cas, moi je n'étais pas allé chez Laffont, j'étais dans la cour, j'attendais : c'était Barun qui sortait de chez Laffont !

Et pendant des années, Laffont a été sous l'emprise de Barun — j'ai dû me battre\*.

*Mais oui. Et je me souviens, heureusement L. était là, alors il pouvait un peu contrecarrer.*

Un peu, pas beaucoup.

*Non, mais quand même, cela a fait que l'Agenda a pu sortir.*

Oui, l'Agenda a pu sortir.

*C'était une bataille.*

Ils avaient fait leur faux Agenda, n'est-ce pas, et Barun l'a instantanément envoyé à Laffont en disant : « Nous avons sorti le premier tome de l'Agenda » ! Heureusement, tout de même, Laffont a un peu de cœur, il m'a télégraphié pour me dire : « Auropress m'envoie le premier volume de l'Agenda?? »

*(Sujata rit) Recopié des « Notes sur le Chemin\*\* ».*

Oui. Le faux Agenda.

*Mais oui. Et ils le nomment « Agenda » — vraiment !*

« L'Agenda de Mère » ! Heureusement que Laffont avait tout de même un bout de cœur pour me télégraphier et me dire : « On m'envoie le 1<sup>er</sup> tome de l'Agenda — que dois-je faire? »

*Oui ! Et puis qu'est-ce qu'il n'a pas écrit, cet homme, à Laffont !*

Enfin ça, c'est autre chose. Mais tu vois, la bataille était comme cela.

*Oui...*

*(silence)*

*Non, je n'ai vu que ces deux hommes, Navajata et Barun, balayés par la robe de Mère, pas d'autres.*

Et en effet, ils étaient les deux obstacles à l'Œuvre\*.

Et j'ai été longtemps sans comprendre vraiment l'importance néfaste de ce petit bonhomme — Navajata, j'avais compris tout de suite, mais Barun je n'avais pas compris tout de suite.

*Oui. Parce que c'était... comment dire ? plus petit, plus...*

C'était plus tordu.

Et puis il y avait Pournà qui était là.

*Oui ! Ils étaient bien ensemble, ces deux-là — enfin.*

*(silence)*

*Bon. Voilà.*

Mais d'avance Elle avait balayé les deux obstacles.

Seulement, n'est-ce pas... c'est décidé d'avance, mais il faut le faire pas à pas.

*Oui, combien d'années ça a pris...*

Bon, ça suffit.

**20 février 1974**

*(Billet de Sujata avec une fleur)*

Ô mon aimé,

Voici une Aspiration\* ce matin.

Mon cœur est si triste ce matin. C'est comme une chaleur qui monte. J'en ai presque des larmes dans mes yeux. Quand est-ce que Mère se montrera à nous ?

Mon doux Dhoum.

Douce

\*

Edgar Faure et Lucie Faure à *Deer House*\*\*.

26 février 1974

(Lettre de Satprem à sa mère)

Ma petite Mère,

Ma dernière lettre t'a fait de la peine, je sais. Mais je ne voulais pas t'enfoncer, je voulais te tirer à une nouvelle hauteur, parce qu'il n'y a qu'une façon de surmonter les souffrances, c'est de les changer en lumière. Au lieu de tomber dans le trou, on passe au-dessus et on s'élargit. La souffrance est un tenace mensonge — dans la vérité, tout est lumière. C'est notre manque de lumière, manque

de conscience large qui fait la souffrance. J'ai dit cela à François si souvent — en vain. Je dis cela à ma petite mère, et je ne voudrais pas que ce soit en vain. Si ce monde a un sens, si ce n'est pas une farce tragique, c'est qu'il est fait pour nous apprendre le vaste dans la conscience, et la joie au milieu de tout — et toutes les circonstances, même les plus cruelles apparemment, sont *exclusivement* faites pour nous apprendre cette autre altitude de conscience où tout apparaît différemment. Mais les êtres préfèrent mourir avec leur souffrance que de cracher à la figure de ce Mensonge et de dire : je suis plus grand que toi, plus grand que tes coups, plus grand que ma petite histoire. Et on jaillit plus haut, plus large.

Les êtres sont accrochés à une façon de vivre qui est une façon de mourir.

Alors voilà, tu es comme François devant ce triste sort et tu as à ta disposition tout ce qu'il faut pour en sortir — si tu veux.

Tu me diras que tu ne veux plus rien, mais c'est encore une façon de s'enfoncer.

Quand tu venais ici, à Pondichéry, les deux premières fois, tu avais senti quelque chose d'autre, une autre possibilité, une autre façon de vivre et d'être — et puis ça a disparu. Quand tu es revenue après, tu étais toute tirée par ta famille, dans le vieux creux qui est un creux de douleur, en fait, où l'on ne peut rien pour les autres et où l'on ne peut rien guérir. C'est la vie qui descend. Moi, je voudrais te donner la vie qui monte — qui monte jusqu'au bout — si tu veux. Et c'est pour cela que je soulignais qu'il ne fallait pas revenir ici dans les vieilles conditions, avec la vieille attitude. Il y a ici quelque chose qui monte — c'est cela qu'il faut attraper. Alors on peut mourir, cela n'a pas d'importance, on est plus grand que la mort. Alors on a attrapé le vrai fil qui tisse toutes les vies et qui dénoue tous les nœuds. Alors on *peut* pour les autres parce qu'on peut pour soi. Et puis tout change de sens, tout est vu différemment. C'est

la même différence qu'entre une vie de fourmi et une vie d'oiseau. Seulement il faut décrocher de tout ça — il faut faire ce décrochage que François n'a pas eu le courage de faire. Il ne s'agit pas de vivre en Inde mais de vivre dans la hauteur de soi-même — ici, simplement on est aidé à faire ce pas. Un jour, dans les canyons, tu m'as dit avec beaucoup de force que tu étais « libre ». Eh bien la liberté est d'abord libre de la souffrance, ce qui n'empêche pas l'amour ni la compassion, mais au lieu d'une sentimentalité des fondrières, c'est une haute Force claire et intrépide.

Tu me diras encore que tu es vieille et lasse — mais justement ! C'est le moment de changer tout cela — tu es lasse de ce vieux monde misérable, oh ! combien ! Eh bien, jaillis dans un monde nouveau. C'est cela que je voudrais te donner, avec amour. Parce que je t'aime, et peut-être me battais-je avec toi comme je me suis battu avec François — c'est ma façon d'aimer. Je veux la joie et la largeur et la conscience pour les êtres. Je ne veux pas de la souffrance ni de l'inconscience ni de l'ignorance dans laquelle ils vivent et ils meurent — ils meurent indéfiniment, sans avoir appris leur leçon.

Alors, je te répète, viens si tu veux — quand tu veux. Je t'aime dans la vérité et dans la largeur, et je veux pour toi un commencement de vraie vie au-dessus des millions de morts — quelque chose

qui ait un Sens, une réalité durable, un vrai Roc de liberté et de paix. Et puis on comprend — on comprend tout.

Je t'aime vraiment, je suis ton fils dans la Vérité et la hauteur et la vaste lumière. C'est cela que je veux pour toi, je veux que tu finisses grande comme tu as vécu grande, et que tout devienne LIMPIDE pour toi.

Avec amour

Satprem

P.S. Je t'avais donné une photo de Sri Aurobindo. Prends la entre tes mains, regarde la, il y a quelque chose dedans pour toi.

**8 mars 1974**

*(Lettre à une amie de Paris, Carole Weissweiller, qui voulait faire un film sur Sri Aurobindo et sur le Sannyasin)*

Carole,

Votre pensée vient souvent à moi et vous êtes présente. Parfois, je vous sens un peu comme un enfant perdu dans ce monde chaotique et j'aimerais bien vous *donner*, prendre un peu votre main et vous dire : « Tu vois, ce n'est pas aussi compliqué, il faut seulement s'arrêter un peu, quelques secondes, et reprendre sa respiration, se rebrancher sur la Source — alors c'est simple, on n'a pas besoin de réfléchir ni même de se battre, « ça » se bat pour vous, fait les choses pour vous et pousse très bien les boutons ! Et puis, tu ne t'inquiètes pas du résultat, ça arrange tout, en son temps qui n'est peut-être pas celui qu'on pense mais qui est le temps juste. » Voilà, cette petite respiration au milieu des choses, ce temps d'arrêt « pour rien » — pour rien qui est tout vraiment et qui fait tout — et cette confiance dans l'âme qui conduit derrière, c'est tout ce qu'il faut, c'est la clef de tout. Il faut essayer ! On oublie et puis il faut se rappeler. On réoublie et puis on se rattrape encore, et peu à peu il y a comme un fil d'argent qui se dessine dans le chaos, il y a comme un support tranquille qui porte les choses, on respire mieux, on voit mieux, on vit mieux. Il faut se souvenir de « ça » ! Les portes se ferment ou on se heurte aux portes sans savoir, mais il n'y a *pas* de portes vraiment ! C'est tout ouvert à chaque pas, il suffit de se « rappeler ça » une seconde et ça fait comme un trou dans cette suffocation ambulante, un appel d'air par où entre instantanément la bonne lumière, le bon acte, la bonne décision, la détente, le large de la vie. Il faut se souvenir, il faut *respirer* de temps en temps, entre deux marches, une seconde au bord du trottoir, en ouvrant une porte, n'importe où, n'importe quand, on s'arrête et on pense à « ça » — alors tout change, alors toutes les portes s'ouvrent. On se cogne seulement à sa propre suffocation. Voilà, Carole, je pense à vous, j'essaie de vous envoyer quelques bouffées d'air léger. Et que la Lumière soit avec vous.

Choses pratiques : le film sur Sri Aurobindo... le film se fera, mais en communication avec la Vérité *déjà existante* du film. Vous connaissez l'histoire des paysans indiens qui s'émerveillaient de voir le sculpteur tailler un dieu dans la pierre et qui lui demandaient : « Comment ? Vous saviez que le dieu était dedans ? »... Et en effet, les paysans étaient sages, le dieu était dedans et le sculpteur taillait ce qu'il voyait dedans.

Oui, Carole, la vie se taille toute seule selon ce que l'on voit dedans et ce qui est *déjà* dedans. On fait sortir ce qui est là.

Et puis le *Sannyasin* — vous avez bien poussé tous les boutons et ça vient. Ça sort, ça va sortir

en dépit de tous les obstacles et les tergiversations d'Auropress. Finalement, une *goutte* de vérité vraie, pure, est plus puissante qu'un million d'hommes et d'obstacles. Une toute petite goutte pure qui brille dans la journée, « comme ça », sans savoir, et ça a des résultats infaillibles en dépit de tout le temps que cela prend.

Je voudrais que vous appreniez cette petite goutte-là, cette petite respiration-là, ce petit temps léger, « perdu », qui retrouve tout et arrange tout.

Avec beaucoup d'affection et de gratitude pour votre aide.

Satprem

**14 mars 1974**

*(Extrait d'une lettre à Carmen)*

Chère Carmen,

J'ai tardé à répondre au mot que tu nous écrivais dans ce bistrot de l'Avenue Carnot — je suis écrasé de travail. (...)

Ça bouge partout comme dit un proverbe bengali : « Quand Dieu donne, il donne en crevant le toit. » Je continue tant bien que mal à faire mon vrai travail en dépit de cette avalanche : le livre sur Mère. Ça, c'est un grand mystère... Je n'ai plus revu mon hibou dans les canyons — il attend ton retour pour se manifester — mais je vais là tous les jours, je m'allonge à même la terre, les yeux dans le ciel et je pars dans la grande dérive qui efface toutes les peines — réussis-tu un peu à sortir de ta « photographie », laisser la petite personne, là, devant soi comme un petit bagage, et puis on recule, on recule et tout passe dans le large. Il faut essayer, persister. Mais tu sais, l'essentiel n'est pas de « réussir », c'est d'essayer, c'est d'aimer ça, c'est de penser à ça, de se rappeler ça — et plus on se rappelle, plus ça devient puissant, vivant, agissant, et finalement *c'est* nous sans qu'on s'en aperçoive et ça arrange tout très bien. C'est la grande clef : pas réussir, non, mais se rappeler, appeler, tout simplement, pour la beauté de la chose. Et après tout, qu'y a-t-il de mieux au monde à appeler au milieu de tout ce fatras sordide ?

Je pense à toi très tendrement, et à toute la famille, avec un clin d'œil pour Jean-Marie.

Satprem

**15 mars 1974**

L'« inoculation » est bien faite. Déclaration (écrite) de Nolini : « *The immediate programme of a physical transformation is postponed... The earth-consciousness was not quite ready for the final transformation of the Mother's body, that is to say, the material substance of the body. Therefore it could not accommodate the incoming transforming force — and it broke\*...* »

Le MENSONGE.

**16 mars 1974**

*(Avec ma douce :)* Ce n'est pas du ciel qu'ils vont tomber — c'est de la Terre qu'ils vont sortir. Savitri va chercher Satyavane dans la mort. Pas des petits dieux bien gentils, bien dorés qui tombent du ciel, mais des corps qui ont traversé la mort, vaincu la mort, et qui reviennent avec la vérité.

\*

*(Lettre à André Brincourt du Figaro)*

André,

Je viens de lire votre article envoyé par Yolande, c'est sympathique, gentil, ouvert, vous avez fait un grand, bon travail — j'ai envie de vous dire merci, mais c'est vraiment toute la Pensée que vous aidez à progresser. Que des intelligences vraies comprennent enfin leur rôle immense, actif, dans ce difficile travail d'évolution, voilà bien de quoi se réjouir. J'avais beaucoup senti votre pensée — pas quelque chose de fluide mais de concret, sincère. Une goutte de sincérité est si puissante.

Mais Satprem n'est pas un « sage » non ! Vous allez faire trembler les Himalayas. Satprem aime, c'est tout. SAT-PREM : celui-qui-aime-vraiment. Il aime la vérité, il aime la terre, il aime ce qui essaye, ce qui cherche, ce qui est mal dans sa peau d'hominien et qui voudrait vraiment trouver le moyen de passer dans l'autre être. Et quand je vous parlais, je n'ai vraiment rien répondu à vos questions, mais je voulais tellement que le cœur d'André s'ouvre à une vérité vivante, puissante — ça qui donne un dynamisme créateur, ça qu'on touche dans sa propre chair ; car si on ne le touche pas là, nûment, on ne le touche nulle part. Alors pardonnez-moi ma « sagesse », mais croyez en mon affection fraternelle

et avec gratitude.

Satprem

**3 avril 1974**

#### *Vision de Satprem*

L'embrassement de Mère. Le serpent noir auquel j'arrache la tête. Avec une grande émotion, presque des larmes, je dis à Mère : « J'en ai assez de l'état d'homme. » — Après, je crois, il y a eu cet embrassement presque physique.

**17 avril 1974**

*(Billet de Sujata)*

Doux aimé,

Pendant longtemps ce matin j'ai pris votre visage entre mes mains et laissé mon regard rentrer en vous. J'ai dit à Mère de l'accompagner et vous guérir comme un bain bénéfique, comme une main fraîche, enlevant toutes les douleurs, réparant tous les dégâts, remplissant le cœur et le corps d'une énergie tranquille.

Ô mon bien aimé,

Douce

**21 mai 1974**

*(Billet de Sujata : le 21 mai 73 était la dernière entrevue de Sujata avec Mère)*

21 mai 1974

à mon doux aimé.

Aujourd'hui, il y a un an, Douce Mère a serré ma main.

Oh ! mon Dhoum.

Douce

**24 mai 1974**

*(Billet de Sujata avec une fleur du Samâdhi)*

Aujourd'hui c'est l'« Immortalité ».  
Comme notre amour  
comme deux enfants  
aux pieds de Mère

Douce

**25 mai 1974**

*(Billet de Sujata)*

Que notre « aspiration » soit « pure » pour que le SECRET nous soit révélé.

❧

Ce sera écrit dans le Livre de Mère.

II

Avec tant d'amour  
Ô mon bien-aimé.

Douce

\*

À ma douce :

« Que nous trouvions ensemble le secret de Mère. »

**26 mai 1974**

*(Sunday Standard, 26.5.74, après un essai nucléaire indien :) L'Inde « puissance nucléaire ». Indira Gandhi déclare : « It was being said that a poor nation could not afford this luxury [la bombe]. This same argument was advanced when India established steel mills and machine-building plants. These were necessary for development for it was only through acquiring higher technology that India could overcome poverty and economic backwardness\*. »*

Le même Mensonge depuis Nehru.

## **Début juin 1974**

Vision du faux Sri Aurobindo (avec monocle) dans une chambre pleine de bruits et de gens. Et une fausse Mère qui cache la moitié de son visage avec un pan de sari blanc.

## **18 juin 1974**

*(Petite carte de Sujata)*

Doux Dhoum,  
Voici les fleurs.

Croisé Pournà qui m'a donné les nouvelles de Barun. Vous dirai les détails ce soir. Mais voulais vous dire tout de suite que Robert Laffont a décidé de sortir le Sannyasin « hors série » ! parce que Satprem n'aime pas être dans aucune série, n'aime pas être étiqueté ! Content Masai\*?

Comment ça va ? Bien ce matin ? Oh mon bien aimé...

Je vous embrasse  
très tendrement  
très doucement

Douce

## **22 juin 1974**

*Vision de Sujata  
(notée par Satprem)*

« Pranam\*\* », une dizaine de personnes. Satprem n'était pas là, Sujata va à ma recherche, me trouve dans les canyons avec des « Tamouls », mais je marche plus vite qu'eux — l'un d'eux essaye de tirer sur Sujata avec un fusil. Enfin nous allons chez Mère : elle a « produit un bébé » — qui fait un charmant sourire (qui rappelle à Sujata le Krishna en or). Quelques jours après, nous retournons chez Mère : le « bébé » a beaucoup grandi « comme s'il grandissait d'un an par jour ». Mère est seule dans une petite cellule, assise par terre, veillant sur l'enfant, elle a l'air *forlorn* [abandonnée]. Sujata a l'impression que je suis le « tuteur » de cet enfant ou chargé de le garder. Moi, je grogne : « Produire un bébé à 96 ans ! »

## **5 juillet 1974**

*Vision de Satprem*

Mère sortait. Elle marchait sur un sentier très étroit. J'étais à sa gauche. Pour qu'elle ait plus de place, je marchais sur le bas-côté. Le bas-côté était couvert de barbelés. En dessous des barbelés, c'était un tapis de fleurs de « Compassion de Sri Aurobindo\* ». Je marchais sur ces barbelés avec la Compassion de Sri Aurobindo en dessous.

**22 juillet 1974**

*(Billet de Sujata)*

Voici des pétales de rose.  
Votre visage tourmenté me hante.  
Quoi dire, que faire avec ce cœur saignant ?  
Mais ma tendresse pour vous est constante.

Votre

Douce

**20 août 1974**

*(Billet de Sujata)*

Mon aimé, mon doux,  
Mère nous garde dans ses bras.  
Nous sommes ensemble aux pieds de Sri Aurobindo.

Douce

**24 août 1974**

Quelque chose qui n'est ni le Bien ni le Mal — ni la Lumière qui lutte contre l'Obscurité, ni l'Obscurité qui affirme son droit — un Allié en dehors de tout ça : le mental cellulaire? le corps.

**4 septembre 1974**

*(Billet de Sujata)*

... Pauvre Rajabhai\*. On s'acharne sur lui. Espion dans l'Atelier. C'est un Bengali garçon. Je vous dirai les détails. (...)

Douce

**2 octobre 1974**

Counouma met en doute « l'opportunité » de la publication de *l'Agenda* — ils ont peur de *l'Agenda*.

**20 octobre 1974**

Mère à Sujata : « Arrivé à ce point, il faut dormir » (ce point de transformation).

**27 septembre 1974**

*(Billet de Sujata)*

Mon doux aimé,  
Mon front posé au Samâdhi j'ai dit à Eux que leurs noms rentrent dans les cœurs des hommes. Alors voilà la réponse :  
« Conscience tournée vers la Lumière\* » + 4 Aspirations. (J'avais aussi dit que nous puissions Les servir comme Ils veulent que ce soit fait.) (...)

Douce

**26 octobre 1974**

Toute la force de volonté que l'on met pour taper sur le mal grandit en proportion exacte la force du mal.

Il faut autre chose que cette force-là.

**27 octobre 1974**

Fin de la relecture de *l'Agenda* (pour mon livre sur Mère).

**20 novembre 1974**

Yolande L. sur ma petite terrasse : *l'Agenda* ?

**6 décembre 1974**

*(Billet de Sujata)*

Je suis dans votre chambre [à Pondichéry autrefois] assise sur votre lit.  
J'ai commencé 72 [*l'Agenda*].  
Regardez les fleurs ! [du Samâdhi]  
1) Soumission  
2) Heureux Avenir  
3) Victoire.  
Oui, l'avenir apportera la Victoire. L'œuvre de Sri Aurobindo et de Mère ne peut pas échouer. Ce n'est pas possible.  
Nous marchons main dans la main vers Elle, notre Douce Mère.

Un amour très profond pour mon aimé.

Douce

**11 décembre 1974**

*(Billet de Sujata)*

Oui mon bien aimé  
On fera ensemble  
ce Travail jusqu'au  
bout.

très tendrement

Douce

**12 décembre 1974**

*(Billet de Sujata,  
le jour de son anniversaire)*

J'ai été longtemps ma tête posée au Samâdhi.  
J'ai voulu tout offrir.  
Que vraiment, vraiment, Eux soient là.  
Que nous soyons à chaque moment conscients d'Eux, en Eux  
avec Leur amour  
qui nous entoure.

Douce



1975

**6 janvier 1975**

Début de la Trilogie. Le « matérialisme divin ».

**17 janvier 1975**

*(Billet de Sujata)*

J'ai tellement envie que Mère nous prend dans ses bras, que nous posions nos têtes sur sa poitrine et être là, ne plus bouger... oh !

**31 janvier 1975**

*(Billet de Sujata)*

« Endurance\* ». Alors vous voyez, il faut durer.

**5 février 1975**

*(Lettre à Yolande Lemoine)*

Chère Yolande,

En hâte quelques lignes. Non, Dieu n'a pas « décroché son téléphone » pour la bonne raison qu'il n'a pas besoin de téléphone et qu'il est parfaitement ici conduisant les opérations imperturbablement vers le chaos qu'il veut pour le nouveau monde qu'il veut. Nous criions après nos jouets cassés, mais nous sommes très enfantins, à la vérité. Ils voudraient probablement faire un nouveau monde avec des machines améliorées — mais ce n'est pas comme cela... heureusement ! Que les hommes appellent ou n'appellent pas, le nouveau monde sera, aussi inévitablement que les mammifères ont été avec ou sans cris de mammifères. La seule différence, c'est que ceux qui ont le privilège d'appeler comprendront mieux et verront plus clair au lieu d'aller comme des aveugles là où ils n'ont pas envie d'aller — mais tout le monde y va !

Bon. J'accueillerai votre ami J. R. D. Tata, mais vraiment je n'ai pas grand-chose à dire, sauf si Mère s'empare de ma langue.

Je suis fatigué, Yolande, ce nouveau livre est une épreuve assez radicale — ma foi, comme pour nous tous, comme pour le monde.

Affectueusement,

Satprem

Très déçu par le briquet merveilleux ! Moi qui croyais en avoir pour toute la vie, une sorte de Brahman électronique, il faut le recharger ! Les machines sont décidément trompeuses.

P.S. Yolande, un grand bonjour souriant, et « *sparkling* » [étincelant] comme une nappe d'eau touchée par le soleil, que votre regard m'a souvent rappelée.

Sujata

**11 mars 1975**

*(Billet de Sujata)*

Je suis trois-quarts endormie.  
Mais je vous aime, endormie ou éveillée, aucune différence.  
Bonne journée, doux Dhoulm  
et beaucoup d'amour

Douce

**13 mars 1975**

*(Billet de Sujata)*

Une « Victoire ».  
C'est curieux, avant d'aller au Samâdhi et pendant mon *pranam* je sentais  
comme une descente du Gange. Je sentais très clairement que les gouttes sont  
remplacées par une cascade.  
Comment était-ce ce matin ?

Tendre amour

Douce

**29 avril 1975**

Le livre de Mao Tsé-toung devant la photo de Mère. Le matérialisme divin... ou l'autre.

**2 juin 1975**

Visite de Tata sur ma petite terrasse avec Yolande\*.

**16 juin 1975**

*(Billet de Sujata, à propos de la Trilogie sur Mère que Satprem est en train d'écrire)*

Un mot rapide pour accompagner les fleurs.  
Mère vous fait parcourir en tenant votre main. Ce matin au Samâdhi je voyais  
cela presque.

**26 juin 1975**

*(Billet de Sujata)*

Paraît que l'on a déclaré « *state of emergency* » [l'état d'urgence] pour l'Inde, depuis ce matin et flanqué en prison Morarji Desai & Co\*.

*Mother is leading us a merry dance !* [Mère nous fait valser joyeusement !]  
love love doux aimé

Douce

#### 4 juillet 1975

(*Billet de Sujata*)

... Où est-ce que Mère vous entraîne? L'Amazonie se clarifie-t-elle? Mère devient-elle visible?

Mais Sa Main nous tient, ça je sais, je vois.

#### 8 juillet 1975

(*Billet de Sujata*)

... Ça marche? Le prochain pas est posé? Vous commencez à reconnaître la nouvelle géographie? Elle est belle votre géographie.

#### 26 juillet 1975

(*Lettre à Yolande Lemoine. Notons que lors de la visite de Tata le 2 juin — donc avant l'« état d'urgence » du 26 juin —, je lui avais suggéré d'aller rencontrer Indira Gandhi, ce qu'il a fait. Il m'a dit peu après qu'Indira était « pleine de peur » et n'arrêtait pas de parler des « menaces sur sa vie et du danger »,*

*elle pensait que l'on allait « la tuer ».*)

Chère Yolande,

Je ne suis pas un devin, je ne suis pas un « voyant ». J'ai une certaine perception globale du Mouvement du monde et, parfois, des êtres au sein de ce Mouvement. Votre ami J. R. D. Tata est l'un de ceux-là, il me semble qu'il y a une Lumière ou une Force avec lui, d'une qualité particulière, qui appartient à ce Mouvement tout naturellement...

Maintenant, où va-t-il, ce Mouvement? Là aussi, j'ai une perception globale de ce que l'on pourrait appeler le grand Plan du monde, parce que Sri Aurobindo et Mère me l'ont appris. Je *sais* où ça va, dans une certaine mesure je perçois les événements qui vont dans le sens ou non, qui sont symptomatiques ou épisodiques. Et je *sais* que tout — dans le moindre détail — va vers ce But. Un nouveau monde infiniment plus radical que tout ce que nous pouvons imaginer, et plus beau, et vrai. L'Inde a son rôle très particulier à jouer dans ce grand Plan, un rôle symptomatique du tout et de tout le reste du monde. « L'Inde, disait Mère, est devenue la représentation symbolique de toutes les difficultés de l'humanité moderne. L'Inde sera le lieu de la résurrection à une vie plus haute et plus vraie — c'est dans l'Inde que sera la guérison. » C'est-à-dire que le Mouvement de transformation de l'Inde est le signe et le symbole du Mouvement de

Transformation du monde. Mais c'est aussi le symbole de toutes les difficultés à résoudre. L'Inde est devenue une énorme façade Mensongère avec des millions et des millions de fonctionnaires comme une pieuvre qui paralysent le pays.

Ces millions-là sont des « électeurs ». Ils ne produisent rien, ils ruinent le pays, lentement et sûrement. Et personne ne veut se priver des « électeurs ». Cet énorme Mensonge doit s'écrouler. Et l'écroulement de ce Mensonge sera le signe précurseur du changement du reste du monde. Quand on demandait à Sri Aurobindo : où va l'Inde? Il répondait : « *India is going towards European Socialism, which is dangerous for her, while we were trying to evolve the genius of the race along Indian lines\**. » Et quand on Lui demandait si l'Inde serait libre et indépendante, Il répondait : « *That is all settled. It is a question of working out only. The question is what is India going to do with her Independence?... Bolshevism? Goonda-raj [banditisme]?... Things look ominous\*\*.* »

C'était en 1935.

Il voyait loin.

I. G. [Indira Gandhi] poursuit simplement et achève l'« œuvre » de son père [Nehru]. Probablement fallait-il qu'elle amène l'Inde à ce point d'impuissance et de stérilité si totale que le Pays sera *obligé* de basculer dans Autre Chose — cette Autre Chose, justement, que Sri Aurobindo et Mère ont travaillé à implanter dans la conscience de la Terre.

Il y *aura* donc un écroulement, pas seulement dans l'Inde, mais partout, pour que la Nouvelle Chose, le Nouvel Ordre de Vérité puisse s'installer sur la Terre. Le monde entier est conduit vers ce point de rupture ou de bascule...

Comment se produira cet écroulement? quand? Je ne sais pas, je ne suis pas devin. Quand votre ami est venu me voir sur la petite terrasse, j'ai dit spontanément : deux ans.

Par quelle voie le Divin arrivera-t-il à ses fins? Je n'en sais rien, mais je sais que tout y conduit inéluctablement — c'est un formidable Pouvoir qui est là, c'est celui-là même qui est en train de secouer tous les pays, toutes les consciences, toutes les structures. C'est un irrésistible Pouvoir qui monte du fond de la Matière et qui organise ou réorganise toute la Matière... en catimini (et pas trop, parce que ça commence à devenir très visible, et ce le sera de plus en plus). Donc je ne peux pas dire si ce sera l'écroulement de telle ou telle politique — en fait ce sera l'écroulement de tout ce qui résiste au Mouvement. Et la politique est le plus vilain des Mensonges.

Ma seule crainte pour l'Inde, c'est sa torpeur, ce qu'on appelle ici le « Tamas » — il lui faut des coups pour l'obliger à bouger. Dieu veuille lui épargner le sinistre coup des Chinois.

.....

Qu'arrivera-t-il à I. G.? je n'en sais rien. Mais je sais qu'il arrivera tout ce qu'il faut pour que l'Œuvre soit accomplie, et par des détours que nous n'avons peut-être pas prévus. Il faut rester en éveil, regarder et prier.

... Et attendre l'Heure avec foi, confiance, et cet Appel dans le cœur pour que la Vérité de l'Inde se réalise.

Voilà tout ce que je sais.

Mon affection à vous deux

Satprem

P.S. J'ai l'impression aussi que les militaires auront un rôle à jouer dans cette grande Transition vers l'Ordre nouveau. Il y a des contacts là à cultiver.

S.

**6 août 1975**

*Vision*

Le stylo en or qui sort des ruines. J'étais assis, seul, sur la véranda de mon ancienne maison de Pondichéry. Au lieu de voir le jardin habituel avec son arbre de « transformation » et les jasmins cachant à moitié d'autres maisons de l'Ashram au fond, j'ai vu une dévastation. Tout était en ruine, comme après un formidable pilonnage. Non seulement il n'y avait pas un mur debout (ni bien sûr un arbre) mais les ruines mêmes étaient comme écrasées, aplaties. Tout était réduit en miettes. Un paysage de décombres stupéfiant. Et au milieu de cet anéantissement, j'ai vu soudain surgir et comme flotter dans l'air, au-dessus des ruines, un stylo d'or qui brillait, immobile. Ce stylo ressemblait à celui que m'a donné ma propre mère il y a quelques années, en or également.

**12 août 1975**

*(Billet de Sujata)*

Doux bien-aimé  
Mère nous conduit véritablement en tenant notre main.  
Elle est en train d'écarter le voile de nos yeux.  
Avec amour, avec tendresse

Douce

**21 août 1975**

*(Lettre à un Aurovilien)*

La psychanalyse aggrave le mensonge. La maladie est un Mensonge. Chaque homme a le pouvoir de dire NON au Mensonge — et de répéter NON jusqu'à ce que le Mensonge s'en aille. Vous cultivez le manteau de plomb — au lieu de cracher dessus. Vous l'acceptez au lieu de cracher dessus. Il faut dire NON comme une mule et encore NON. Et *vouloir* au lieu de répéter comme une néfaste magie : je ne peux pas.

Un homme peut dire NON.

Je ne vois personne. Mais je veux bien faire une exception. Quelques minutes *dans le silence*. J'essayerai de vous montrer ce qui peut vous guérir. Mais après il ne faudra pas recommencer à rappeler le Mensonge. Il faut au contraire, vous répéter magiquement : *ça n'existe pas* — jusqu'à ce que le maléfice soit dissous. Et il *sera* dissous.

Satprem

**11 septembre 1975**

*(Billet de Sujata à propos de la Trilogie)*

Oh, mon aimé. Mère est là, là, là, avec vous, avec nous. Elle donne ce qu'il faut. J'ai la certitude. Elle est présente et Elle *fait*.  
Mon doux aimé, Mère nous aime tous les deux.

**19 septembre 1975**

*(Billet de Sujata)*

Je vous vois, je vois votre visage, si triste...  
Oh ! mon aimé, doux aimé.  
Ne vous souciez pas. Mère veille sur votre travail, car après tout, c'est Son travail.

**25 septembre 1975**

*(Billet de Sujata)*

Comme je vous aime.  
Je prie Mère pour vous, votre œuvre pour Elle.  
Et Douce Mère nous sourit.  
Nous sommes à Elle, nous le devenons de plus en plus.

**10 octobre 1975**

*(Billet de Sujata à propos de la Trilogie)*

Comment ça vient ?  
Le mystère s'éclaircit-il ? Oh ! Dhoum, comme Mère est là si proche, si proche de nous... Son air nous évente...

**17 octobre 1975**

*(Billet de Sujata)*

... Si seulement je pouvais amortir davantage les coups adressés à vous ! Je prie Mère. Et aujourd'hui mon cœur est plein de gratitude.

**25 octobre 1975**

*(Billet de Sujata)*

*(À propos du 18 novembre 73) ... Nolini-da appelé à 11 h du soir. C'est à ce moment que la décision a été prise de descendre (le corps de Mère).  
Descendue : vers 2 h 30 (matin du 18 novembre 73).*

## 26 octobre 1975

Fin de la Trilogie. (*Le Matérialisme Divin, L'Espèce Nouvelle, La Mutation de la Mort.*)

\*

(*Note de Satprem sur un bout de papier :*)

J'ai ramassé mes dernières énergies, j'ai écrit ce livre comme on fait un dernier acte avant de quitter son corps, et j'ai trouvé en route... quelque chose, qui a tout changé.

Puissent ceux qui me liront découvrir avec moi ce quelque chose qui change le sens de la vie et de la mort.

## 27 octobre 1975

(*Billet de Sujata*)

Qu'est-ce que Dhoom fait ?

Se repose-t-il ?

Mon cœur est plein de gratitude à Mère.

Comme Elle nous tient par les mains, ou plutôt entre Ses bras.

Nous sommes ensemble sur la poitrine de Mère.

## Début novembre 1975

Comme je sortais de ma chambre pour faire ma promenade dans les canyons, j'ai rencontré dans le jardin Sir C. P. N. Singh... envoyé par Indira Gandhi pour voir ce qui se passait à l'Ashram. C'est le confident d'Indira et son conseiller intime. Comme tout Indien cultivé, il savait que Mère avait dû laisser « quelqu'un » ou quelque chose derrière Elle. Il avait vu tous les pontifes de l'Ashram, et... rien. Il m'a regardé longuement, silencieusement, comme moi, puis il a pris mes mains — nous nous sommes reconnus.

## 10 novembre 1975

(*Lettre à quelques Auroviliens*)

J'ai passé ma vie à être en dehors des « Institutions » *quelles qu'elles soient*. Je suis même parti dans la forêt parce que je ne voulais d'aucune loi et d'aucun gouvernement.

Ici, j'ai été près de Mère, un point c'est tout.

J'ai toujours vu et senti que les hommes avaient besoin de se laisser gouverner parce qu'ils sont incapables d'avoir eux-mêmes la vision et la connaissance intérieures — mais c'est le seul gouvernement vrai. Le seul que j'accepte. Sinon les forces changent de masque et tout recommence sous un autre ego.

Donc, la situation d'Auroville, *quelle qu'elle soit*, est un pis-aller en attendant que chacun ait

suffisamment perdu son ego pour voir clair et obéir spontanément au Rythme de la Vérité en perpétuel changement.

« Nous voulons une race sans ego », a dit Mère — c'est la clef du vrai gouvernement d'Auroville. Voici ce que dit Sri Aurobindo :

« Les gouvernements, les sociétés, les rois, la police, les juges, les institutions, les Églises, les lois, les coutumes, les armées, sont des nécessités temporaires qui nous sont imposées pendant quelques séries de siècles parce que Dieu nous a caché Sa face. Quand elle apparaîtra de nouveau devant nous en sa vérité et en sa beauté, alors, dans sa lumière, ces nécessités s'évanouiront. »

*(Pensées et Aphorismes)*

En attendant, que les Auroviliens suivent leur conscience la plus haute, et les résultats seront exactement proportionnels à leur sincérité et à leur absence d'ego.

Satprem

**20 novembre 1975**

*(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)*

Sir,

Je suis très frappé par la précision claire de votre perception. Vraiment, la Force travaille avec tant de grâce.

Ce qui se trouve avec moi dans ma chambre, dans cette malle, ce ne sont pas seulement des livres à publier, comme vous l'avez compris. C'est une révolution. C'est un pouvoir. C'est peut-être le dé clic puissant d'un grand changement dans le monde. Personne ne peut vraiment mesurer la chose formidable qui est là — c'est le secret de Sri Aurobindo, c'est le secret de Mère. C'est ce qu'ils ont fait — et chaque mot de ces milliers de pages (plus de 6 000 pages ou treize volumes de ce que Mère m'a dit) contient le pouvoir de leur action. Ce n'est pas seulement un « message » ni une « explication », c'est une *Action*.

Alors, depuis deux ans, je suis silencieux devant cet héritage. Je viens de terminer deux tomes qui ouvrent le chemin de leur Action. Et je sens que le Moment est venu. J'ai regardé autour de moi avec l'œil intérieur : il n'y a personne ici, parmi les soi-disant autorités de notre Ashram, en qui je puisse avoir confiance — le vrai Ashram est celui des anonymes qui lavent la vaisselle et graissent les voitures. Ce sont eux qui font que l'Ashram vit, au lieu de s'écrouler comme il le mériterait. Je n'aurai donc rien à faire avec ces « autorités ».

Ma perception est que ces publications devraient amener une révolution *ici* tout d'abord, avant d'amener la révolution au monde. Alors il faut procéder de façon entièrement nouvelle. Ces livres devraient être publiés ou plutôt construits comme on construit un temple. Ils devraient être l'occasion pour les vrais éléments de se réunir autour du noyau de Vérité avant que le reste ne s'écroule.

Pratiquement, il faudrait avancer pas à pas — le tout premier pas est de comprendre la profondeur, la gravité, la responsabilité de cette Révolution. Tout découlera de cette attitude vraie. Il y a ici quelques éléments capables de comprendre et d'aider, mais ils sont sans ressources. Il nous faudra démarrer de rien. La toute première nécessité est une Linotype et un bâtiment ici, avec une installation électrique. Avec cela nous pourrions commencer tout de suite.

J'ai vaguement eu l'impression que cette nouvelle imprimerie devrait être située à Auroville, où il y a certaine ouverture (au pire mais aussi au meilleur). Elle devra être entièrement libre de

l'Ashram trust (ou plutôt des *trustees*). Ce devra être une chose nouvelle qui réunira spontanément ses propres éléments et prendra son propre élan.

Voilà en bref les grandes lignes de l'Action à lancer.

Jusqu'à présent je n'ai parlé à personne ici de ce grand travail. J'ai confiance en vous. Je sens que moins nous mêlerons à l'œuvre des vibrations superflues, le mieux ce sera. Les révolutions se font dans le silence.

Du fond de mon cœur j'ai de la gratitude pour votre perception et votre sincérité. Nous avons tant besoin d'hommes qui veulent simplement servir la Vérité purement

et qui Les aiment  
Satprem

Pourquoi ne pas construire l'imprimerie de Mère à Nandanam même ?

**21 novembre 1975**

*(Lettre de Sujata à Sir C. P. N. Singh,  
traduite de l'anglais)*

Oncle\* vénéré,

Hier soir, Rajabhai (Abhay Singh) nous a apporté votre lettre à Nandanam. J'étais très heureuse de savoir que vous êtes tout à fait rétabli. Vous savez combien votre affection nous est précieuse.

Puis-je ajouter que votre lettre m'a fait chaud au cœur. Il est étonnant de voir combien vous avez réfléchi à l'œuvre de Mère. Depuis son retrait en particulier, nous sommes habitués à rencontrer l'indifférence, l'opposition et les mauvaises volontés. Mais votre lettre nous a apporté la preuve concrète de la Grâce de Mère.

Puis-je prendre un peu de votre temps, Oncle, pour vous expliquer la situation dans laquelle nous nous trouvons ?

Notre problème n'est pas personnel, c'est un problème d'impression. Vous en serez peut-être surpris, sachant qu'il y a trois imprimeries ici. Alors voici :

*L'Ashram Press* : cela fait plusieurs années qu'ils ne s'intéressent plus guère à l'impression des ouvrages de Mère et de Sri Aurobindo (la plupart des livres de Sri Aurobindo disponibles sur le marché sont imprimés par *All India Press*). Les Ganguli dirigent l'Ashram Press. Lorsque nous (c'est-à-dire Satprem) leur avons écrit en janvier 1974 au sujet de la publication des conversations de Mère avec Satprem (Mère les appelait son « Agenda »), ils nous ont répondu en juillet !! Ceci n'est qu'un exemple, mais tout du long ils ont été grossiers, même insolents, sans raison apparente que nous sachions. Nous avons continué d'essayer jusqu'en septembre, mais sans succès. Ils ne se soucient même pas d'être polis. En fait, ils ne se soucient de rien sauf de se faire de l'argent. Nous l'avons compris enfin. Et connaissant les Ganguli, vous aussi le comprendrez.

*All India Press* : là aussi, ils ne pensent qu'à l'argent. Ils pourraient vendre du beurre ou du fromage comme ils vendent les livres de Sri Aurobindo : pour eux c'est tout pareil, du moment qu'ils en tirent de l'argent. De plus, l'état des choses y est si malpropre que nous ne pouvons pas nous en approcher.

Étant donné ce mensonge à leur base, ces deux imprimeries sont indignes de servir la Vérité que les œuvres de Sri Aurobindo et de Mère représentent.

.....

Quel que soit le nombre d'années qui nous reste à vivre, puissions-nous nous consacrer à cela. Après tout, d'ici quelques années, la plupart d'entre nous auront disparu de la surface de la Terre, et qu'est-ce qui restera ? — les Œuvres de Sri Aurobindo et de Mère. Ces Œuvres ouvriront la

porte à une nouvelle Terre — une évolution impensable, dont l'homme n'a jamais rêvé —, et déjà les signes de Leur Action abondent de par le monde pour ceux qui sont perceptifs. C'est vraiment une évolution accélérée.

Oncle, vous joindrez-vous donc à nous dans cette grande œuvre? Sous votre aile nous pourrions continuer en paix le travail qui nous a été confié. Accepterez-vous? Ignorons les *trustees*, ignorons les imprimeries. Formons une nouvelle équipe. Vous serez notre trésorier, notre conseiller, notre expert. Abhay Singh pourra s'occuper des machines. Et Satprem fournira les matériaux pour les livres à imprimer.

Je vous ai remis tout notre problème. Mais votre cœur est si plein d'affection et d'amour qu'il nous est naturel de nous tourner vers notre oncle.

.....

Satprem était si touché qu'il s'est tout de suite mis à vous écrire. Au cas où vous trouviez son écriture difficile à lire, je vous joins une copie dactylographiée. Il y explique la vérité intérieure, tandis que je vous ai donné le tableau matériel tel qu'il est.

Puis-je ajouter qu'hormis nous quatre, personne ne sait rien de tout cela. Il y aura bien le temps d'informer quand nous serons prêts à passer à l'action. Autrement, ce sera créer bien des obstructions inutiles.

Avec mon pranam respectueux et affectueux,

Votre nièce,  
Sujata

**4 décembre 1975**

*(Lettre à Jane Brincourt, épouse d'André Brincourt)*

Le signe des temps? — C'est le temps de l'Inattendu. Le temps des réponses dans les faits matériels — là où on ne les cherche pas. Il n'y a plus de questions mentales, parce que le temps du Mental est fini : il y a la question de l'espèce — ou plutôt de la prochaine espèce. Il n'y a plus de métaphysique — Dieu ou pas Dieu, Matérialisme ou pas matérialisme — il y a quelque chose qui est en train de béer sous les pieds et qui dépassera tous les « Dieu » et tous les « matérialismes », les oui, les non, les droite, les gauche, toutes les dualités de l'*Homo sapiens* en fin de parcours. Il y a un nouvel état de la Matière, une nouvelle perception de la vie dans la Matière aussi différente que la perception de la chenille peut être différente de la perception du papillon. C'est le temps de la Nouvelle perception — la Réponse craque partout. Nous aurons la réponse dans notre corps avant de l'avoir dans notre tête. Est-ce que la chenille peut avoir la réponse du papillon?

Il faut avoir BESOIN de devenir l'Autre Espèce, l'Autre Chose absolument. Ce besoin donne toutes les réponses, comme le besoin de survivre donnait des ailes au reptile.

Mais si on remue des problèmes de chenille et des questions de chenille, on aura seulement des réponses de chenille embrouillée.

Il faut changer d'espèce. Nous sommes en train de changer d'espèce.

C'est le temps de l'Inattendu.

Très affectueusement à André que je n'oublie pas.

Satprem

La supra-conscience ne viendra pas — elle EST VENUE.

1976

**1<sup>er</sup> janvier 1976**

Je renverse tout ce que je touche.

Dans les canyons avec ma douce enrhumée, côte à côte, serrés contre l'Assaut. Ma base. Ma Grâce. Ça continue parce qu'elle est là.

**2 janvier 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Quand j'ai fait mon pranam, Mère nous a pris tous les deux dans ses bras.  
On était bien tranquille.

**10 janvier 1976**

*(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)*

Sir,

Cette fois-ci, il faut que je sois plus clair.

Dans la toute première lettre que je vous écrivais, je parlais de la nécessité d'obtenir « la protection du gouvernement indien ». Et j'avais de bonnes raisons d'employer ces mots. Il y a environ deux ans, après le départ de Mère, j'ai eu la perception et presque la vision du danger qui menaçait les papiers de Mère — ces 6 000 pages de Ses conversations privées avec moi. Je sentais et voyais une bande de nos jeunes gymnastes (incités par vous savez qui) venir à moi et s'emparer de force de cette malle de papiers sous le prétexte de « sauver les papiers de Mère » et d'« assurer leur publication rapide » que « Satprem bloquait ». Il est très facile de faire bouger ces jeunes gens et de les exciter. Or vous devez savoir que plusieurs de ces *trustees* craignent ce que Mère m'a dit et la publication de ces papiers. Ce qu'ils veulent — et ils n'en attendent que l'occasion — est de s'emparer de ces papiers et d'être les maîtres de leur publication... censurée, bien entendu.

Tel est le fait.

Les choses vont vite maintenant. Vous êtes témoin de ce qui arrive à Madanlal\* : menaces, violence, effraction de propriété privée — toujours sous le prétexte de « sauver l'œuvre de Mère ».

Nous avons besoin de protection, et rapidement.

De plus, j'ai reçu une lettre de Tata où il écrit très justement : « Une chose est claire : la solution de créer une imprimerie “de Mère” à Pondichéry sous votre direction ne pourra se réaliser pratiquement en dehors de l'Ashram et de sa direction... que si M<sup>me</sup> Gandhi est prête à donner son soutien », etc. Donc de tout côté rien n'est possible sans quelque *identité légale*. Avez-vous parlé à Indiraji? Nous ne pouvons même pas recevoir d'argent sans cette identité. Et si nous devons attendre que *All India Press* soit sorti de ses difficultés, nous pouvons attendre longtemps car les *trustees* ont gagné la partie tout du long. Ce qui arrive à Madanlal n'est qu'une répétition de ce qui se prépare pour moi. Et croyez-moi, ils oseront\*\*. Ils n'attendent qu'une occasion.

Alors si nous n'avons aucun moyen de contenir et d'arrêter et de briser cette espèce de « goondaïsme » [banditisme] spirituel, que dois-je faire? Attendre qu'il soit trop tard?

Je répète que j'ai un réel besoin de la protection officielle du gouvernement indien. Et vite.

Que Mère Kâlî nous aide,

Satprem

P.S. Il y a une vérité occulte que vous devez connaître : si tant est que Mère a laissé une Force, une Lumière, une Œuvre, elles sont automatiquement la cible des forces de l'Obscurité qui demeurent — et leur ennemi numéro un est Satprem. Les *trustees* sont des pantins pour ces forces, qui savent très bien ce qu'elles veulent. Dès que nous avons projeté d'acquérir l'imprimerie de Madanlal, elles lui sont tombées dessus d'un coup. Suis-je clair ?

Quant à la *tapasya*... ! Elle brûle.

Avec amour,

S.

**12 janvier 1976**

(Lettre à J. R. D. Tata)

Cher Monsieur et ami

Je suis tellement touché de la peine que vous avez prise à m'écrire cette longue lettre. En fait, pour vous donner toutes les précisions voulues, j'attendais d'avoir de Delhi une réponse claire — ou plutôt une décision formelle — sur le statut légal de l'Œuvre que je cherche à défendre. Je me bats tout seul au milieu de forces obscures qui voudraient bien écraser ce corps. Et comment expliquerais-je cela à Roger [l'architecte d'Auroville], ou même à vous ?... J'ai beaucoup d'amitié et d'estime pour Roger que j'ai toujours cherché à soutenir, mais il ne comprendrait pas vraiment le jeu des forces derrière les apparences, et il ne serait pas bon non plus de parler de ces choses sans nécessité absolue. Ma bataille est suffisamment difficile déjà.

.....

Je ne fais pas une œuvre particulière, personnelle : je fais l'Œuvre de Mère dans le monde. Je veux travailler à nettoyer ces écuries malpropres. Je suis un homme d'action, je ne suis pas un rêveur ni même un « écrivain ». Je travaille pour l'avenir. Je travaille pour établir sur la terre une espèce nouvelle. (...)

Or, l'Ashram est *exactement* comme l'Inde ou comme le gouvernement actuel de l'Inde, en microcosme. Une poignée d'autocrates obscurs qui ont mis leur poigne sur tout, se sont infiltrés partout, étranglent tout, et m'étrangleraient moi (ou feraient disparaître mes livres et les papiers de Mère) s'ils le pouvaient parce c'est exactement le contraire des forces qu'ils représentent. Si cet obscur nœud se dénoue ici, il se dénouera ailleurs (et à Auroville aussi). C'est une bataille symbolique. Si vous voulez comprendre ce qui se passe à l'Ashram, vous n'avez qu'à transposer cela en termes de New Delhi. Et vous verrez clair. Et aussi, finalement, en termes du monde — parce que c'est tout pareil, et c'est tout le même monde et les mêmes forces avec des masques divers. C'est cela, ma bataille, ou plutôt la bataille de Mère et de Sri Aurobindo.

.....

Comprenez, cher ami, que c'est une grande bataille, une difficile bataille. Je ne suis pas un rêveur : à vingt ans j'étais dans un camp de concentration et j'ai totalement appris que cet horrible monde devait changer. Je suis parti dans la forêt vierge, en Guyane, parce que je ne voulais pas de ce monde. Puis au Brésil j'ai organisé des mines de mica et des usines de mica pour un magnat américain qui voulait finalement me donner, léguer ses affaires — je comprends ce que veut dire l'action. Mais j'ai vu, compris, que le Pouvoir de l'argent et des machines était insuffisant pour changer cet horrible monde — vous-même, vous vous en êtes aperçu. J'ai donc envoyé promener les usines de mica, et je suis venu à Sri Aurobindo parce que, lui aussi, voulait changer cet affreux monde — et par les vrais moyens : en empoignant les forces du Futur. Je suis un travailleur du

Futur, j'ai appris le mouvement des Forces du Futur. J'aide à les mettre en action sur la terre. Ces livres sont un connecteur des Forces du Futur. Est-ce que vous comprenez ma bataille? Est-ce que tout cela a un sens pour vous? Je me moque de Pondichéry — c'est la Terre qui m'intéresse, c'est le changement de la Terre, et d'abord de l'Inde que j'aime. Et je travaille pour cela. Et je dis (je sens) que Tata a cette qualité de sincérité, de vérité, de force intérieure, qui fait les serviteurs du monde nouveau. Son âge n'est rien ! Cette Force-là se joue de tous les âges et Elle peut mouvoir les années et les montagnes... si l'on s'ouvre à Elle. Et je dis que Tata, par son action passée, son dévouement à l'humanité, mérite de jouer un rôle dans ce nouveau monde qui naît. Et je dis encore qu'il le jouera, ce rôle, en dépit de toutes les années et les limitations, s'il a confiance, s'il s'ouvre — et s'il comprend la bataille qui se livre autour de quelques « petits livres ».

.....

Avec l'estime et l'affection de

Satprem

### 14 janvier 1976

J'arrête le *Bulletin*\* — « *a new way must emerge* » [un nouveau chemin doit émerger]. Qu'ils me protègent. C'est le signal du déchaînement. (Sujata, sagement, m'avait empêché de le faire plus tôt pour que je puisse continuer mon livre.)

### 18 janvier 1976

(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)

« Oncle », Sir,

Je ne sais si je dois vous appeler « Oncle », je vous sens plutôt comme un compagnon sur le champ de bataille. Quelles que soient les apparences extérieures, c'est une bataille — cela, je le sais profondément et même physiquement. La loi des choses veut que tous les éléments qui s'opposent à cette nouvelle création — et vous ne savez vraiment pas la dimension formidable de la chose — se lèvent et tentent de se lever pour empêcher notre travail. Lorsque vous lirez la chose en cours de traduction [le *Matérialisme Divin*], vous verrez comme c'est stupéfiant. Je me suis souvent demandé pourquoi Mère a choisi cette sorte d'instrument pour Son travail, et je soupçonne que mon « éducation » de jeunesse dans les camps de concentration nazis m'a donné la Flamme intérieure capable de résister à toutes ces forces obscures. Et vraiment, de plus en plus je peux voir Sa Grâce concrète qui vous a envoyé juste à temps alors que je désespérais presque de pouvoir établir Son œuvre. Vous êtes vraiment mon cher Compagnon sur Son champ de bataille.

Il se prépare des faits nouveaux que vous devriez savoir, et Dieu sait ce qui se cache derrière ! Ils ne cesseront d'essayer, et nous ne cesserons de brûler. C'est le seul moyen. J'ai donc arrêté la publication trimestrielle du *Bulletin* de l'Ashram, que Mère m'avait confié depuis tant d'années. Une note, ci-jointe, vous en expliquera les raisons. Inutile de dire que cela a déclenché une vague de saletés et de colère et que sais-je, à laquelle nous nous attendions depuis longtemps — intérieurement j'ai reçu une quantité de missiles ! Ceux dont le masque est tombé ont été les plus bruyants — si les choses s'en tiennent là, cela m'est égal. Les insultes ne m'ont jamais vraiment touché. J'appartiens à autre chose — je suis de la race de l'Avenir. Même Nolini-da n'a pas partagé « ma » décision, bien qu'il ait dit à Sujata : « Il a raison au fond, mais... » Je le regrette, mais mon unique souci est de suivre Ses indications — il m'a été clairement dit d'arrêter ce

Bulletin. Elle sait mieux que nous. Quelquefois la Vérité de l'Avenir doit faire face non seulement à l'Obscurité du passé mais aussi à la Vérité du passé. En fait, je sens qu'Elle veut que tous les masques et tous les faux semblants tombent. (Curieusement, j'ai senti là Sri Aurobindo davantage que Mère, comme s'il disait de Son ton irréfutable : cela suffit.) Nous verrons comment la situation évolue, mais il est certain que nous devons faire face à toutes sortes de « *panis* » et de « *dasyus* » qui vont sortir de leurs cavernes\*. Et lorsque l'Œuvre entière — l'Œuvre sacrificielle — se concrétisera dans la Matière sous la forme d'un livre, nous verrons bien des choses se passer. Ce qui est en train de se jouer n'est qu'une répétition pour un nouvel avènement dans le monde, qui naturellement commencera par une grande démolition. Nous sommes compagnons dans une grande bataille. Et j'ai envie de vous presser contre mon cœur tout en répétant : Mâ, Mâ, ta Grâce est merveilleuse.

Avec amour et gratitude,

Satprem

**20 janvier 1976**

*(Billet de Sujata)*

Que Mère et Sri Aurobindo soient enfin établis. Qu'ils soient.

**25 janvier 1976**

Fin de la révision du livre de Mère.  
Maintenant Mère est en marche sur le monde.

**30 janvier 1976**

*(Lettre à deux amis auroviliens, A. et L.)*

Oui, vous avez vu exactement : les forces obscures qui portent les masses au fascisme quotidien sont là. Et ce n'est pas surprenant. Quand vous lirez le reste du livre, vous verrez la formidable histoire et comment ils ont envoyé Mère de l'autre côté. On voudrait bien envoyer Satprem de l'autre côté aussi — et je n'ai pas eu de doute que les forces derrière feraient tout ce qu'elles pourraient pour déranger le travail d'A. Nous sommes réellement à l'Heure de Dieu — une Heure de Dieu mine de rien, à la Chicago. Et ce livre que vous avez entre les mains, qui est seulement un petit commencement, est une formidable dynamite dont vous mesurerez bientôt la signification. Je n'entends pas « dynamite » par les mots ou même les idées ou même les faits exprimés, mais par la Force qui est derrière. C'est Mère et Sri Aurobindo qui entrent en marche sur le monde — vous allez voir. Nous allons tous voir. On se gargarise de « monde nouveau », tout le monde le répète ou le brandit ou se cache derrière — mais un jour il se fait. Et les masques tombent. Enfin, enfin nous y arrivons ! Donc c'est le moment de garder le « *helmet on* » [le casque sur la tête] et de s'accrocher — ce livre est une grande bataille. Nous livrons une grande bataille.

Pendant deux jours, nous avons traversé la mort, ici, puis les forces prêtes à se déchaîner ont été « miraculeusement » arrêtées. Tout cela était prévu, longuement prévu. Au lendemain de son

départ, Mère m'a dit « il faut te cacher ». Et quand j'ai vu le danger se rapprocher, il y a quelques mois, Elle m'a dit : non-non, il ne faut pas descendre dans la rue (dieu sait ! je me serais fait déchirer) : il faut aller voir « le gouverneur » — je me demandais qui était ce « gouverneur », lorsque j'ai vu un beau soir apparaître chez moi, inconnu de moi, l'homme de confiance d'Indira Gandhi. C'est grâce à lui que nous sommes en vie. Le gouvernement de l'Inde sait et protège... autant qu'il peut, car les masses sont mues comme des pantins : on s'enroule dans le drapeau de Mère et on va sauver l'œuvre de Mère des griffes du « diable ». C'est ainsi. Mais on s'accroche, et on avance imperturbablement.

Gardez tout ceci pour vous. La situation est déjà assez dangereuse ! Je vous le dis, parce que c'est si bon de trouver un écho fraternel dans cette bouillie noire !

Allez, un grand espoir bat dans le cœur, nous arrivons enfin au Moment. Et les pigeons blancs, c'est la Grâce souriante qui conduit les choses — le monde — vers son inéluctable Victoire. Regardez bien le spectacle. Vous verrez chacun et chaque chose sous son masque. Et Auroville sera. En fait, nous faisons la bataille d'Auroville et du monde nouveau.

Ma porte vous est ouverte n'importe quand. S'il y a le temps de vous appeler, je vous appellerai. Je connais bien les lumières qui brûlent dans la grande Nuit, et je sais où est chaque cœur. Mes frères et sœurs d'Auroville sont invisiblement autour de « moi ». Un jour nous nous rencontrerons, quand le Travail sera fait.

On le fait.

Votre frère,

Satprem

Les lettres d'A. me ravissent par leur fraîcheur !

**2 février 1976**

*(Billet de Sujata)*

Dhoom,

Voici la fleur.

Mon cœur est plein de tristesse et mon corps veut s'endormir. Oh ! mon aimé, j'ai presque envie de pleurer. Mais je vous aime.

Douce

**13 février 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Regardez la lettre d'André. Ugh ! Il me dégoûte.

... J'appelle Mère constamment pour qu'Elle vous enveloppe.

Je vous garde dans mon cœur.

Douce

20 février 1976

(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)

Mon Compagnon, très cher Compagnon, de plus en plus nous réalisons la profondeur de la bataille, et en fait la violence muette et le mur lourd contre lesquels nous nous butons est l'indication réelle de la grandeur de l'enjeu et de la venue inévitable, l'ouverture proche d'un monde tout à fait nouveau. Les gens croient qu'ils n'ont qu'à répéter les vérités sacrées du passé et à rester confortablement assis dans leur vertu — un jour ils seront bouche bée. Le meilleur du passé ne vaut pas mieux que le pire — l'un comme l'autre œuvrent à autre chose que personne ne comprend. Mais cette autre chose est en train d'arriver en dépit de tout, ou plutôt à cause de tout, et ce tout est si misérable et si pitoyable. Nous avons la Grâce et l'immense privilège de travailler pour cette Autre Chose et de savoir un peu — quelquefois la Grâce est terrible, c'est notre propre défi, tout est ébranlé et déchiré jusqu'à ce que nous nous tenions debout sur la simple Vérité pure. Nos obstacles sont la purification. On nous prépare à la grande tâche. Et même si parfois la foi semble être recouverte par le ricanement des voix hostiles et l'on sent que tout fait défaut, alors on doit savoir qu'on est seul avec le Seul. Jour après jour je traverse cette obscure bataille peuplée de voix hostiles, entouré comme d'un épais mur sombre et collant d'algues qui vous reviennent dessus dès que vous les repoussez — mais derrière, il y a Leur Présence inébranlable, et je sais que nous vaincrons. Dans cette bataille, j'ai la Grâce infinie de vous sentir à mes côtés. Comment vous êtes venu, je l'ignore, mais vous êtes sûrement venu de batailles et de tentatives d'il y a très-très longtemps, que nous avons toujours partagées dans le même But. Nous n'avons pas besoin de nombreuses heures de rencontre : dans cet endroit dedans, nous nous connaissons et nous reconnaissons l'un l'autre. Maintes et maintes fois je tourne mon cœur et mon rayon intérieur vers vous, toujours avec la même prière à Mère pour qu'Elle vous enveloppe et vous fasse sentir Sa Présence matérielle jusque dans votre corps. Les attaques comme celles qui vous sont tombées dessus ont en partie pour objet de nous mettre à l'épreuve, mais aussi de nous faire comprendre et de nous purifier. Je n'ai jamais fait pareille *tapasya* brûlante de ma vie. Et plus les choses semblent faire défaut, plus l'obscurité entoure, et plus je sens cette Flamme nue, pure et inévitable. Mon anglais est trop pauvre pour exprimer ce que je sens. Un jour que j'aimerais prochain, j'espère pouvoir partager avec vous quelques-uns des trésors qu'Elle a silencieusement versés dans mon cœur. Vous serez protégé, votre corps n'aura pas à supporter plus qu'il ne le faut — en fait il y a une protection merveilleuse, sinon nous serions mis en pièces. Quelques petits reflets peuvent nous tomber dessus, mais c'est tout. Ils essaient même d'attaquer et de détourner ma secrétaire (Tulsa). De tous côtés ils essaient.

Tata nous fait donc défaut aussi [il déconseille et refuse de faire une imprimerie à Pondichéry], mais étrangement, lorsque j'ai lu sa lettre dans la calme Lumière immobile de Mère, il n'y avait aucune réaction en moi, même pas le sentiment que c'étaient des « mauvaises nouvelles » — comme si cela n'avait pas d'importance. Elle sait sûrement, et rien ne peut empêcher ce qu'Elle veut faire. Mais cela me fait mesurer une fois de plus le trésor invariable de votre présence auprès de moi. Sans vous, nous serions finis. Les gens riches sont liés en dépit de toute leur bonne volonté et ils ne comprennent vraiment rien de plus que leurs charités et leurs hôpitaux et leurs « secours » qui ne secourent rien — et comment pourrais-je expliquer la profondeur de la révolution que Mère et Sri Aurobindo apportent ? Quand elle sera faite, les gens auront la foi, mais pas avant. Ce qui m'émerveille le plus, c'est la rapidité, presque l'immédiateté de votre compréhension, sans aucun mot — j'ai été très frappé par votre perception. Vraiment j'aimerais de toute ma vie et de tout mon cœur vous donner le trésor qu'Elle a bien voulu me donner.

.....

Et alors, alors mon cher Compagnon, vous verrez par vous-même la grandeur de Leur tâche, l'immense Révolution qui est là, prête à se concrétiser dans l'atmosphère terrestre. Je ne peux en dire plus. Notre Foi et notre Amour, simples et purs, sont notre plus grand trésor et notre unique pouvoir. Nous devons être dignes d'Eux. Je vous embrasse, je vous attends, je suis avec vous de tout mon cœur.

Satprem

### **21 février 1976**

Refus de *All-India Press*\* (pour publication inexpurgée de *l'Agenda*). Toutes les portes fermées.  
Reste le miracle de Mère — combien de temps pourra-t-on leur tenir tête?

### **23 février 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Mère est là. Son Œuvre ne peut pas échouer. Ils essaieront mais Mère et Sri Aurobindo sont plus forts qu'eux.  
Avec pleine confiance.

Douce

### **25 février 1976**

Le Mantra de Mère à Auroville.

### **28 février 1976**

*(Lettre aux Auroviliens)*

Si les Auroviliens comprenaient que la seule solution, ce n'est pas d'être pour celui-ci ou contre celui-là, pour cette solution ou contre celle-là — mais d'être purement, simplement, nûment, pour la Vérité, la Vérité, quelle qu'elle soit, que nous ne pouvons pas connaître, que nous ne comprenons même pas, dont nous ne connaissons pas le Plan ni les moyens, mais qui *sait*, Elle, et que nous *pouvons* prier. Prier, prier, c'est la seule solution, oh ! pour que le règne du Divin arrive, pour que le règne de l'Harmonie arrive, pour que la Terre soit vraie, libre, belle — prier pour la Terre. Si les Auroviliens, oubliant toutes les « solutions » et toutes les aspirations individuelles et tous les espoirs de réalisation personnelle et tous les désirs d'« expérience » personnelle, se réunissaient seulement, simplement, pour prier pour la Terre... C'est tout.

C'est l'Heure où il faut prier pour la Terre.

Que toutes ces flammes éparses s'unissent, se fondent dans cette seule prière pour la Terre, comme au début des Temps ils se serraient autour d'un feu contre les bêtes sauvages.

Alors le cœur d'Auroville se formera, alors ce noyau pur tirera la force qui peut vaincre les obstacles. Alors la Vérité sera *obligée* de se manifester, et Elle trouvera une solution à laquelle personne n'avait pensé. Il n'y a que la Vérité qui peut.

Pendant quinze ans, jour et nuit, et jusqu'à son dernier souffle, et encore maintenant, Mère a répété une seule prière avec toutes les cellules de son corps :

#### OM NAMO BHAGAVATE

Que ceci devienne la prière constante des Auroviliens, qu'ils la fassent entrer avec chaque respiration, chaque geste, chaque minute, dans tout ce qu'ils font, et cette seule prière renversera tous les murs et *Auroville sera*.

Je suis avec vous dans cette prière. Que ce soit le mantra d'Auroville et de la Terre de demain.

Satprem

**18 mars 1976**

*(Lettre de Satprem à sa mère)*

Ma petite mère,

Il faut que tu tâches de venir me voir cet hiver prochain. Après tout, l'avion n'est guère plus fatigant que le train de Quimper, et Reg pas plus difficile que la rue Leverrier — ton fils est peut-être le plus difficile de tout, c'est vrai, mais il tâchera de surmonter son silence, et même si tu ne peux pas marcher dans les canyons, tu regarderas les oiseaux de Nandanam, de ma terrasse. Les bougainvillées sont devenues gigantesques. Alors pense-y. Ça me fera plaisir.

Pour moi, je suis dans une drôle de bataille et c'est mieux que tu ne soies pas venue cette année. Après le départ de Mère, une poignée de « forbans yogiques » ont pris la direction des « affaires » et je me bats contre tout cela en bon hérétique que je suis par atavisme. Et Breton par-dessus le marché, alors c'est têtue forcément. Heureusement, Abhay Singh est un fidèle et solide soutien dans cette bagarre, et ma douce Sujata, bien sûr. Mon livre n'est toujours pas imprimé, c'est autour de cela que se joue la bataille, parce que je veux imprimer ce livre ici avant de l'envoyer en Europe, et faire la révolution ici, d'abord, c'est logique, avant de la faire dans le monde\*. Voilà en deux mots l'histoire. C'est une histoire éprouvante, difficile. Mais la paix intérieure est là, la grande étendue comme une baie dedans où on est en dehors et au-dessus de tout le borbier humain. Là, je te retrouve et je marche au bord de la côte avec toi, comme si c'était ici — là on marche pour toujours.

Avec tendresse

Satprem

\*

*(à André Brincourt)*

Cher André,

Votre pensée me touche. On se sent un grand besoin de compréhension — ou peut-être de participation. Et votre intelligence va droit au problème. Il n'est pas possible de tout dire.

Un Ashram sans gourou?... C'est une Église ! C'est l'éternelle histoire depuis (et avant) le Christ, sans oublier Mahomet et les prophètes — ni Karl Marx ! Quoique celui-ci ait trouvé son Mao Tsé-toung. Sa révolution perpétuelle est tout simplement géniale, mais c'est une autre histoire.

Sri Aurobindo et Mère connaissaient bien le piège, et ils ont assez proclamé : pas d'église, finies

les religions. Ils sont venus pour faire de l'évolution concentrée, trouver le processus de la nouvelle espèce — comment elle se fabrique. Elle ne va pas tomber du ciel, n'est-ce pas. L'« ashram », c'était leur laboratoire avec un certain nombre d'échantillons humains — si possible un représentant de chaque type humain. C'est avec des hommes tels qu'ils sont qu'on fait le prochain pas de l'évolution, c'est avec leurs difficultés, leur sottise, leur négation justement, qu'on fabrique ce qui sur-montera la négation. La chenille est une sorte de négation du papillon, et pourtant c'est avec ce NON-là qu'on fabrique le produit suivant. Ainsi leur laboratoire terrestre symbolique était une collection de petits « non » sur tous les tons et à tous les niveaux, avec quelques étincelles de demain. Mais en fait l'étincelle est partout là, dans tous les échantillons, sous tous les revêtements : bons-mauvais, « supérieurs », « inférieurs »... et que veut dire « supérieur » ou « bon »? c'est encore de la meilleure chenille, pas du papillon.

Ils ont travaillé là-dedans, pris cette somme humaine dans leur propre corps, et à travers ces mille et quelque difficultés, ils ont trouvé le Passage dans leur propre substance. Sri Aurobindo et Mère n'ont aucun « enseignement » : ils sont venus pour faire.

Ce processus de fabrication de la prochaine espèce, il était à peu près impossible de le dire : allez donc expliquer à une collection de chenilles irréfutables et triomphantes et vertueuses par-dessus le marché, ce qui dépasse et piétine peut-être toutes leurs vertus de chenilles et dérange énormément leurs petites habitudes. Et plus les habitudes sont « saintes », plus elles sont collantes !

Sri Aurobindo est parti sans rien dire — sauf ce qui pouvait s'« enseigner » mentalement. Mère en a dit davantage, mais même le peu qu'Elle a dit était à peu près incompris — et peut-être probablement parce qu'Elle était Elle-même en plein dans le processus et qu'on ne peut vraiment rien dire avant d'être arrivé au bout de l'opération. C'est le bout qui compte. Et tant qu'on n'est pas au bout — disons papillon — on ne peut pas comprendre si telle ou telle opération fait ou ne fait pas partie du procédé : il y a ces pattes qui tombent et cette vision qui change et la peau qui se racornit... mais tout cela, qu'est-ce que c'est? Est-ce la désintégration, ou est-ce le commencement de l'autre espèce?

Pendant dix-neuf ans j'ai été près de Mère et j'ai eu — je ne sais par quelle grâce — le privilège qu'Elle me fasse le témoin silencieux des milliers et dizaines de milliers de petites « opérations » qui font ou feront peut-être le prochain être. J'ai assisté pas à pas à l'incroyable processus. J'ai le redoutable legs, maintenant, de dire, ou tenter de dire l'opération évolutive. Ça, c'est la grande Histoire. C'est la vraie Histoire.

Maintenant il y a toute la petite histoire, la misérable histoire. Les « échantillons » regardent d'un œil très inquiet ce qui risque de bouleverser leur quiétude, qui n'est pas toujours sainte. Il y a des petits potentats, il y a de grands potentats — ils ont tout bouclé déjà, y compris Mère et Sri Aurobindo, dans leur affaire. C'est leur « affaire », en effet. Les livres, ce n'est pas un enseignement, c'est une source de revenus... Bref, c'est leur Ashram et ils ont déjà répertorié et catalogué la Vérité — l'éternelle histoire. Et là-dedans, derrière, ou dessous, des petites étincelles sincères qui travaillent, graissent les voitures, lavent la vaisselle, coulent les plombs de l'imprimerie : l'Ashram vrai, qui n'a pas voix au chapitre et ne comprend pas très bien tout ce qui se passe. Et Satprem là-dedans : une sorte d'hérétique dangereux. Il n'y a plus de bûcher, mais il existe des myriades de petits bûchers sordides. Voilà, c'est tout, je me bats. Et je me bats d'abord pour protéger ce legs que ces gens voudraient bien expurger, tronquer ou censurer et mettre dans un cadre pas trop dérangeant. Je ne peux pas tout vous dire, mais c'est plus féroce que vous ne soupçonnez et si Mère n'avait pas mis sur mon chemin l'homme de confiance d'Indira Gandhi (Sir C. P. N. Singh), qui a compris la situation, je serais déjà de l'autre côté. La chenille n'a pas du tout envie de devenir papillon — c'est un risque à la sécurité publique des chenilles. C'est évident. Et lorsque mon livre sortira en Europe, je m'attends bien aussi à être mis en pièces — mais cela n'a pas d'importance : l'Œuvre sera établie. Il faut beaucoup de courage pour être de la prochaine espèce au milieu de la vieille. Il faut se battre d'abord avec la vieille espèce en

soi-même. Tout se noue ensemble : le sort de l'échantillon, et celui de l'ashram et celui de la terre. Il n'y a qu'UN sort.

Et il y a ceux qui comprennent. Les frères. Ceux qui regardent l'avenir, qui ont besoin de l'avenir. Non seulement je sais votre amitié, mais je sais votre cœur.

Avec toute mon affection,

Satprem

**28 mars 1976**

Arrivée de C. P. N. Singh.

**Nuit du 1<sup>er</sup> au 2 avril 1976**

### *Vision*

Vu dans le laboratoire de Sujata\*, Mère complètement nue, une peau brun foncé, le dos complètement tordu. Une Mère tordue et noire. Je comprends que c'est ce qu'« ils » feront de Mère si l'on donne *l'Agenda* à l'Ashram. Mère me criait : « *Go and get me a safety belt* » [« va me chercher une ceinture de sécurité »], comme dans une urgence. À la suite de cela, le 2 avril, un bref affrontement avec C. P. N. Singh à qui je déclare catégoriquement que je ne veux pas donner *l'Agenda* à Nolini à moins qu'il n'y ait une « sécurité » (c'est-à-dire que Abhay Singh ait l'exclusive direction des épreuves et impression afin que personne ne puisse manipuler le texte). Puis, je dis brièvement à C. P. N. ma vision du grand manguier et des milliers de petits corbeaux qui se précipitent pour manger les fruits. Il a tout de suite compris.

**8 avril 1976**

*(Billet de Sujata)*

Ce matin Counouma doit rencontrer Sir C. P. N. Singh pour lui expliquer pourquoi il ne veut ni de Ranju ni de Abhay Singh. Les *trustees* ont exprimé cette fois en paroles : pourquoi Sir C. P. N. Singh se mêle des choses qui ne le concernent pas ! Un « *outsider* » quoi !

**9 avril 1976**

### *Vision*

Sujata et moi marchons au bord d'un précipice dans lequel une force voulait nous jeter. Il fallait s'accrocher.

**11 avril 1976**

Écrit à Indira pour la protection de l'Agenda. La « diaspora ». Papiers de Mère, originaux Agenda, bandes magnétiques.

\*

*(Lettre à Indira Gandhi, traduite de l'anglais.)*

Madame,

J'ai été près de Mère pendant dix-neuf années. J'étais son confident et son témoin. J'ai vu sa lutte, ses souffrances, son lent emprisonnement par un entourage qui niait son Œuvre. Elle m'a parlé, dit le chemin de l'Avenir, le processus, ce que Sri Aurobindo a fait, pourquoi Il est parti. Tous ces papiers, plus de six mille pages des confidences qu'Elle m'a faites, auraient dû être un objet d'amour et de joie pour ceux qui sont ici — au lieu de cela, ils sont devenus un objet de rapacité et de méfiance. Ils sont en danger, ma vie aussi est en danger. Mais ce n'est pas ma vie qui importe, ce sont ces papiers pour le monde entier.

Je vois de plus en plus clairement, et Sir C. P. N. Singh vous le confirmera, une détérioration rapide de la situation. Je sens que ces hommes sont prêts à tout. Je suis un enfant de Mère, je sais qu'Elle était — qu'Elle *est* — avec vous, qu'Elle vous soutenait et vous soutient activement; Elle me l'a dit, et m'a souvent parlé de vous dans ces papiers.

Je viens vous prier de faire acte d'autorité afin que ces papiers puissent être publiés librement, sans entrave de tous ces hommes avides et sans scrupules. Sir C. P. N. Singh a beaucoup essayé de me faire donner carte blanche, et je suis plein de gratitude pour son dévouement et la clarté de sa perception, mais nous avons échoué. Il vous dira lui-même la trahison et la malhonnêteté qui règnent ici, et bien d'autres choses que je ne puis dire dans une lettre. Ces gens sont en train de détruire l'Œuvre de Mère. C'est là le symbole d'une bataille obscure qui menace de dévorer le monde. L'Inde est le champ de cette bataille et de la naissance d'un Monde Nouveau. Et l'Œuvre de Mère est intimement et activement liée à cette nouvelle naissance. C'est le Pouvoir même de ce changement. Il n'y a que vous qui puissiez prendre personnellement les mesures nécessaires.

Madame, du fond de mon cœur, pour le monde et pour l'amour de Mère, je viens vous prier de m'aider à sauver cette Œuvre. J'ai l'impression que Mère me dit : écris-lui.

Avec mes profonds respects et ma gratitude,

Satprem

**15-16 avril 1976**

Vision d'Indira qui me prend dans ses bras !

**26 avril 1976**

*(À une amie de Paris)*

Rachel,

Je me souviens très bien de notre rencontre. Votre affectueux message est bon. L'Œuvre de Mère et de Sri Aurobindo n'est pas affectée d'un iota par un Ashram ou même par les millions de résistances du monde — on pourrait dire même que toutes les résistances sont le signe de leur Œuvre. Il y a eu aussi des singes qui ont résisté à l'Homme. Et puis après...

En fait, l'Ashram n'est pas « devenu » subitement sordide : c'est la Matière même avec laquelle Sri Aurobindo et Mère se sont battus, qu'ils ont empoignée pour la transformer dans leur propre substance et, à travers les obstacles mêmes, trouver le passage de la nouvelle espèce. C'est à travers la résistance même qu'on trouve le passage. Donc rien de nouveau depuis la fondation de l'Ashram, seulement les éléments sordides ont pris davantage le devant ou le dessus. Les petites flammes pures sont toujours là, effacées, l'Ashram vrai, qui fait que tout ne s'écroule pas... encore. Mon souci, c'est toute cette Œuvre qui est bloquée dans son expression mentale pour le monde (mais elle n'est pas bloquée dans le *fait*, il suffit de tourner un bouton de radio pour voir que tout est soigneusement, méthodiquement, implacablement baratté). Je voudrais bien que le monde comprenne au moins mentalement ce qu'ils ont fait — cela aiderait à accélérer le processus. Mais mon livre est bloqué depuis six mois, *l'Agenda de Mère* bloqué, tout est bloqué. Enfin, ça finira par céder, espérons-le. Le corps s'en ressent. C'est bon d'entendre des voix fraternelles. Excusez ce griffonnage hâtif et tardif, mais je suis dévoré de travail, je me hâte pendant qu'il en est temps encore.

Mais quand vous verrez sortir l'Œuvre, alors vous comprendrez la formidable chose...

Avec ma fraternelle affection,

Satprem

Sujata vous envoie son sourire.

### **29 avril 1976**

L. à Madras avec le 1<sup>er</sup> vol. du livre de Mère pour trouver un imprimeur. Enfin le blocus sera brisé.

### **2 mai 1976**

Dans les canyons. C'est là. Il faut se préparer. C'est proche.

### **3 mai 1976**

Accord avec Macmillan, Madras, pour l'impression de la Trilogie.

### **11 mai 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Barun est allé voir Pradyot [un des *trustees*] pour faire appeler les policiers à Auroville.

**17 mai 1976**

Début du livre chez Macmillan.

Deux Auroviliens chassés d'Auroville. (Évidemment ceux qui avaient écouté le Mantra de Mère.)  
J'envoie L. à Delhi.

\*

*(Billet de Sujata)*

Mon cœur est lourd. Quand je vous ai quitté, vous étiez si blanc, si fatigué, si faible puis-je dire. Ah ! mon aimé. Mais quand j'ai vu arriver les soupes de poisson j'étais soulagée de contentement. Ça vous donnera des forces. Vive notre Carmen et son cœur !

**18 mai 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Mon cœur est si tendrement tendu vers vous. Il y a aussi, je ne sais pourquoi, un peu d'anxiété dans mon esprit. Nous avons tant de travail à faire mon bien-aimé. Il faut endurer, comme dit Mère. Elle au moins nous enveloppe de son amour, toujours.

**21 mai 1976**

*(Lettre à une Aurovilienne : l'Escroquerie-Society [de Nava]. Traduit de l'anglais.)*

Le 29 mai est un *très bon* jour.

J'ai lu votre projet d'un « conseil d'administration » pour Auroville. C'est peut-être prématuré, et il ne s'y trouve pas le quelque chose de spontané qui jaillit du Monde Nouveau. C'est une sorte d'amélioration de la même vieille Machine. Tout d'abord, vouloir y inclure un représentant de la Sri Aurobindo Escroquerie-Society, c'est introduire le Mensonge instantanément. Tant que les Auroviliens n'auront pas compris et senti la pourriture complète de cette Society, il n'y a aucun espoir, cela veut dire qu'ils partagent ce Mensonge dans une certaine mesure. Cette semence corrompue doit être complètement extirpée du mental et du corps d'Auroville. Puis vous mentionnez mon nom en tant que représentant de l'Ashram de Sri Aurobindo. Mais je n'appartiens à aucun Ashram ni à aucune Institution, passée ou future. J'appartiens à Mère, j'appartiens au Feu qui ne peut être emprisonné dans aucune construction humaine. Enfin, par qui allez-vous faire signer votre projet ? Il y a quelques jours, une brève déclaration circulait dans Auroville, affirmant que les Auroviliens n'avaient aucune confiance en la Sri Aurobindo Society pour ce qui est de réaliser les idéaux de Mère et de Sri Aurobindo. Cette déclaration n'a recueilli que quatre-vingt-six signatures, même pas la moitié des Auroviliens, alors même que leurs propres frères étaient soumis à des chantages, poursuivis par la police et menacés d'expulsion à l'instigation des imposteurs de la Sri Aurobindo Society. Tant que les Auroviliens verront un bras ou une jambe de leur propre corps se faire arracher et découper sans que cela les concerne, ils appelleront sur eux-mêmes

beaucoup de misère, et toujours plus de misère jusqu'à ce qu'ils comprennent pleinement qu'ils sont un et qu'on ne peut pas couper un morceau du corps sans blesser le corps tout entier. C'est là tout le problème. La question n'est pas de savoir quand Auroville sera libéré, mais quand les Auroviliens cesseront de mériter leurs maîtres ?

Je suis profondément avec vous dans le cœur vivant d'Auroville.

Satprem

Vous pouvez montrer cette lettre à qui vous voulez. Je n'ai rien à cacher et ne crains personne. Qui peut brûler le Feu, dites-moi ?

**26 mai 1976**

*(Billet de Sujata)*

Quoi vous dire ? Je reste avec votre visage tourmenté.  
Mon cœur est lourd de tristesse.  
Notre amour c'est la seule chose qui nous reste. Autrement quoi ?  
Avec amour toujours  
et un essai de sourire.

Douce

**29 mai 1976**

Arrestation de huit Auroviliens.

**30 mai 1976**

*(Fragment de lettre aux Auroviliens,  
traduit de l'anglais.)*

J'ai le douloureux privilège de voir un peu mieux que vous, parce que je suis votre frère un peu plus en avant, et je vous ai dit et répété avec mon cœur fraternel qu'il y a un Poison à Auroville. Mais si vous persistez à croire ou penser qu'on peut s'entendre avec le cyanure de potassium, alors la seule solution est de vous empoisonner lentement, implacablement. Et en fin de compte, votre vision et votre perception seront tellement obscurcies que vous ne percevrez même plus que c'est du Poison.

**5 juin 1976**

*(Billet de Sujata)*

Hier soir Alain Bernard rentrait de Pondy à Auroville sur sa motocyclette avec Christine derrière. Près d'une petite colline, à un virage, il a aperçu une grosse pierre tomber. C'est venu toucher le genou de Christine. Une égratignure. Pas de vraie blessure.

Mais il pense que c'était lancé (pas tombée d'elle-même, cette grosse pierre). Il avait vu Barun juste avant.

\*

*(Fragment de Carnet)*

Dans la prison de Tindivanam (les Auroviliens). Patrice à côté de moi. J'empoigne les barreaux : nous sommes là pour que ça n'existe plus.

**15 juin 1976**

*(Billet de Sujata)*

... Je vis dans une inexistence depuis ces quatre jours. Votre amour est la seule chose qui me tient dans ce corps, ne le savez-vous pas? ne le devinez-vous pas?

Puis toute l'inquiétude que j'ai quand je vois l'état de votre corps.

**18 juin 1976**

*(Lettre à Sir C. P. N. Singh, qui le 14 juin avait écrit à Satprem cette vision : « J'ai parlé à Navajata ces trois derniers jours. Chaque jour il semblait différent. Aujourd'hui il était comme un Moghol arrogant, agressif, écumant de rage à propos d'incidents sans importance qui soi-disant l'insultaient et nuisaient à ses pouvoirs absolus à Auroville. J'ai passé plusieurs heures dans la colère et la confusion, à chercher une direction ou un devoir étant donné la situation — en fait, à chercher le chemin que je devrais suivre pour une action gouvernementale dans un domaine d'atmosphère spirituelle (absolument perturbée). Puis j'ai pris mon déjeuner et me suis endormi. Peu avant de me réveiller, une vision est venue : Navajata debout, un grand fouet à la main, comme le maître de manège dans un cirque où l'on ordonnait à des échantillons de forme humaine d'exhiber au monde des tours du yoga de Sri Aurobindo et de Mère. C'était un très grand spectacle que Nava exploitait pour amasser une fortune et générer sa propre force noire afin de dominer et d'éblouir le monde entier : il était le seul et unique successeur de Sri Aurobindo et de Mère, couronné de succès, il allait délivrer l'humanité de tous ses maux et apporter une transformation complète (quelque chose qu'il n'a jamais compris lui-même). "Et alors? Alors qui a des doutes?" Mais les animaux (les formes) s'étaient révoltées et refusaient de retourner à leurs cages après la fin du spectacle. Perplexe, épuisé, en sueur, Nava déféquait de tous côtés ! À ce moment-là je me suis pleinement réveillé et j'ai ri et ri, mais en même temps je me sentais tout à fait détendu et je savais ce que j'allais faire pour le mettre au pied du mur. Depuis, tout a changé et je n'ai aucune hésitation quant à ce qu'il faut faire. Je suppose que cela répond à vos questions au sujet d'Auroville. »)*

Votre vision du « cirque » est si juste et si vivante. C'est exactement ce que ces gredins s'approprièrent à faire. C'est exactement aussi ce que je sentais depuis le début, quoique de façon moins vivante que dans votre vision. Maintenant nous allons mettre fin à ce cirque mondial. C'est

une grande grâce que Mère vous ait fait voir la chose par vous-même. Une autre sorte de sordide cirque « religieux » se déroule à l'Ashram, mais celui-ci se désintègrera automatiquement quand le vrai Auroville émergera, pleinement protégé de la pieuvre religieuse, politique et financière qui s'apprêtait à avaler le champ d'expérience pratique de Mère à ses fins obscures. Maintenant la situation est claire, et j'espère que les mesures pratiques vont être prises au niveau du gouvernement. Le Mantra de Mère est implanté là, et je peux voir son action déjà puissante, qui dissoudra dans son feu toutes les stupidités et absurdités, quelles qu'elles soient, qui demeurent dans Auroville. Le Mantra veillera à l'avenir d'Auroville sans qu'il y ait besoin de contraintes ou de règlements extérieurs — telle est la beauté du Mantra. Récemment un Aurovilien m'écrivait pour me demander pourquoi je n'irais pas vivre à Auroville pour les aider directement — j'ai ri : le Mantra fera très bien ce qu'il doit faire et ce que Mère doit faire, pourquoi irais-je m'en mêler ! La chose importante était de protéger la jeune pousse du danger immédiat — c'est maintenant chose faite, ou sur le point d'être faite. Alors je suis presque tranquille sur ce point. Mais il ne faudrait pas laisser s'écouler trop de temps : vous avez vu cette étonnante lettre anonyme qui suggérait de mettre feu à des huttes [à Auroville], etc. ; j'ai littéralement *entendu* la voix derrière cette lettre, et il y a évidemment une force obscure active là, qui attend une occasion. (...)

Vraiment Mère me met durement à l'épreuve. Il semble que nous soyons entourés d'obstacles à chaque pas et de tous côtés. C'est le signe certain de l'Œuvre divine, mais tout de même... je n'ai pas encore un corps divin ! plutôt un corps qui grogne et roupète. Quelquefois j'aimerais en avoir fini de ces publications pour disparaître dans les Himalayas pour de bon, jusqu'au prochain corps plus heureux. Mais tout cela est peut-être la façon — je veux dire la façon sordide — de façonner le prochain corps au milieu des petits Macmillan, Navajata, Counouma & Co.

**23 juin 1976**

(*Billet de Sujata*)

... Vu Abhay [le frère de Sujata]. Il m'a dit que maintenant il y a « *phone tapping* » [les téléphones sont sur table d'écoute]. Quand Oncle [Sir C. P. N. Singh] téléphone ici, d'autres gens écoutent.

**6 juillet 1976**

Les deux employés du « *Collector Revenue office* » [ ≈ la préfecture locale] qui viennent pour la réquisition de Nandanam.

- *We are noting down the particulars.*
- *What particulars?*
- *The trees.*
- *The trees, why?!*
- *We will bring them down.*
- *And you will bring down my house also?*
- *Yes\*.*

Pour construire les bâtiments du « *Law College* ».

La grande vague grise sur le monde.

Je suis comme un fugitif ici avec les papiers de Mère cachés dans trois endroits différents, et moi-même...

**16 juillet 1976**

*(Lettre à Auroville : une Aurovilienne était tombée d'un échafaudage du Matrimandir.)*

À mes frères et soeurs du Matrimandir.  
À Auroville.

Cet accident n'aurait pas dû arriver. Selon la loi spirituelle, c'est le signe d'un Mensonge. Et ceux qui croient que c'est un « accident » se voilent les yeux pour ne pas voir.

J'aime assez Auroville pour dire la vérité à Auroville — et parce que, après tout, Auroville ne m'intéresse que si c'est un lieu où la Vérité peut se manifester. Donc que l'on me pardonne si la vérité n'est pas plaisante.

Il y a un double Mensonge, et il y a longtemps que je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas au Matrimandir, mais il fallait attendre le moment de le dire — les hommes, hélas, ne comprennent que quand ils commencent à recevoir des coups.

Premier Mensonge. Ceux qui croient qu'il faut construire « à tout prix » le Matrimandir et que le But est de construire un Matrimandir ou deux cents Matrimandir, se trompent grossièrement. Il ne s'agit pas de construire le Matrimandir : il s'agit de bâtir les hommes du prochain monde en se servant de leur effort symbolique. Mère se moque des tonnes de ciment — Elle s'intéresse à un gramme de sincérité, à un tout petit geste pur, conscient. Et si, réellement, chacun des moindres gestes des travailleurs était empli de conscience, le Matrimandir brillerait tout seul comme un Acte divin, et ces hommes-là ne seraient déjà plus des hommes, mais des êtres divins. C'est ce monde divin que nous voulons bâtir, ce sont ces hommes divins que nous voulons bâtir, sinon le Matrimandir peut s'écrouler avec toute la poussière des temples inutiles qui peuplent les bords du Nil. Ce n'est pas cela que nous voulons, c'est une espèce nouvelle sur la terre, une espèce supramentale.

Alors vous croyez que vous allez bâtir cette espèce nouvelle pour 1978? — deuxième Mensonge. Et c'est peut-être le plus dégoûtant Mensonge de tout. Ils s'apprêtent tous, les admirables faussaires, à enterrer Mère une deuxième fois, comme si tous leurs mensonges n'avaient pas déjà suffi à l'enterrer une première fois. Un deuxième enterrement solennel pour le Centenaire de Mère — maintenant Elle est bien morte, croient-ils, alors on peut la célébrer. Mais quand Elle était bien là, physiquement parmi eux, tous leurs petits Mensonges trépignaient et se révoltaient. Et vous voulez répéter cette dégoûtante mascarade pour le Centenaire de Mère? Vous croyez qu'Elle est morte? Vous croyez qu'on peut continuer à cultiver les innombrables petits Mensonges sous les tonnes de ciment protecteur du Matrimandir? Mais ce n'est pas cela que l'on veut ! Mais Mère n'est pas morte ! Mais Mère ne veut pas de cette mascarade — Elle veut des hommes purs, vrais, sincères. Est-ce qu'il y en aura seulement trois dans tout Auroville pour le 21 février 1978? S'il y en avait seulement trois, la Terre entière serait sauvée.

Alors je vous invite à construire quelques hommes — autant d'hommes qu'il y en a à Auroville, si possible — purs, lumineux, exacts dans chaque geste, chaque réaction, chaque parole, chaque mouvement. Et si vous avez réussi ça, Auroville brillera sur la terre comme deux cents Matrimandir, parce que c'était pour ÇA que Mère avait voulu Auroville, non pour un temple de plus ou de moins. Et alors, peut-être, Mère Elle-même viendra-t-elle briller au milieu de nous, parce que nous serons capables de supporter Sa lumière. Elle attend que nous soyons capables. Ce n'est pas le deuxième enterrement de Mère que nous voulons célébrer en 1978, c'est le premier avènement d'une espèce nouvelle qui sera capable de LA VOIR PARMI NOUS.

**27 juillet 1976**

*(Billet de Sujata)*

Quand le *Home Minister* [ministre de l'Intérieur] a été à Auroville il a vu beaucoup de projets non-terminés. Les Auroviliens lui ont expliqué que la *Society* a bloqué tout l'argent. Alors Om Mehta a dit qu'une organisation indépendante pour Auroville était nécessaire\*...

**9-10 août 1976**

*Vision*

La clef est en bas. Je ramasse la clef au milieu de fourmis souterraines.

**11-12 août 1976**

*Vision*

L'ouragan dans la grand-rue, la ruée des forces — camions, autobus, voitures folles — tous *vers l'accident* (un autobus bleu foncé et bleu clair : l'Ashram?) Moi, seul, tout petit, en blanc, faisant face à l'ouragan, regardant dans l'autre sens, je remonte la grand-rue — et essayant de ne pas me faire écraser par cette ruée de véhicules fous. (Les véhicules dévalaient sur ma gauche.)

**24 août 1976**

La situation de maintenant ressemble à celle de 39 quand Sri Aurobindo s'est cassé la jambe.

**27 août 1976**

Failli me faire assassiner dans les canyons (le tueur aux yeux jaune-doré).

**6 septembre 1976**

*(Extrait d'une petite carte de Sujata)*

Oh ! mon Dhoom. Que Mère se rende visible sur la Terre de Vérité.

**7-8 septembre 1976**

*Vision*

L'énorme vautour avec des yeux dorés comme ceux de l'assassin des canyons. Il se pose devant moi et me regarde (j'étais assis sur un rocher, le vautour était plus bas, mais tout de même son cou, son bec et ses yeux arrivaient à ma hauteur). Dans un coin, il y avait Nava. (Donc, on me montre qui est derrière les assassins.)

**9 septembre 1976**

Exit Mao.

**10 septembre 1976**

*(Lettre à André Brincourt)*

Cher André,

Je ne sais quelle inspiration me pousse à vous écrire. La situation est dangereuse, je ne sais ce qui peut arriver ces prochains jours et, si je n'y étais plus, il faut qu'il y ait un homme qui sache. Il faut que quelqu'un, sur la terre, comprenne le grand enjeu. On a failli m'assassiner il y a quelques jours, et ce n'est pas fini. Ce n'est pas de moi dont il s'agit mais de la terre. Les mots semblent grands mais quelquefois le grand Fardeau tient à quelques cœurs purs — c'est tout ce que j'ai, André, dans cette obscure bataille contre des forces trop grandes pour moi, depuis le départ de Mère. Maintenant, ça devient très serré. J'ai essayé de vous dire quelque chose, il y a un certain nombre de mois — depuis, les choses se sont accélérées et accusées. Il ne s'agit pas d'entreprendre quelque « campagne » dans la Presse, non, en tout cas pas maintenant, mais si les choses devenaient trop difficiles, je serais soulagé que quelqu'un au moins sache et puisse s'élever contre la vaste escroquerie qui cherche à s'imposer — par tous les moyens.

Vous le savez, Mère a laissé deux choses : Auroville qui est son laboratoire de l'avenir, le lieu où, si Dieu veut, quelque espèce nouvelle tente de s'élaborer au milieu et à cause de ses difficultés et contradictions internes ; et puis ce qu'Elle appelait son « Agenda » : le processus de fabrication de cette espèce nouvelle, si je puis dire, quelque 6 000 pages de ses conversations personnelles avec moi pendant dix-sept ans où Elle m'expliquait pas à pas les expériences, les difficultés, les obstacles et finalement la formidable Négation qui l'entourait, qui lentement s'est refermée sur Elle, l'a poussée dans la tombe — comme Sri Aurobindo. Mais ce n'est pas un échec, c'est un formidable Mystère qui est en train de se dénouer ou de s'élaborer au milieu d'un conflit féroce de forces obscures — celles-là mêmes qui l'ont poussée dans la tombe et qui voudraient bien faire triompher jusqu'au bout leur obscur dessein. N'est-ce pas, les secrets sont là, dans ces 6 000 pages, et la tentative de réalisation est là, dans ce fragile laboratoire — verront-ils le jour ou seront-ils, non pas anéantis mais, ce qui est plus grave, dénaturés, tronqués, expurgés de leurs éléments de vérité et ressortis sous quelque forme nietzschéenne et mensongère ? À Auroville, la « *Sri Aurobindo Society* » qui s'est déclarée le « propriétaire » d'Auroville a tenté d'expulser un à un tous les éléments sincères en leur faisant retirer leur visa de séjour ; ils ont voulu faire le

chantage au passeport aux autres; ils ont fait le chantage de l'argent en bloquant les fonds et arrêtant le ravitaillement des cantines; ils ont dressé les villageois ou un certain nombre d'entre eux, contre les Auroviliens, tenté de provoquer des émeutes dont le résultat sûr aurait été de faire condamner les Auroviliens par le gouvernement de l'Inde; ils ont soudoyé la police, essayé de faire mettre en prison une demi-douzaine d'Auroviliens; ils ont soudoyé même l'hôpital de Cuddalore où ils avaient fait entrer un « blessé » soi-disant, un villageois tamoul, que l'on devait garder dix-sept jours pour que le « cas » soit grave; ils ont essayé de faire tuer des Auroviliens en plaçant de gros blocs de pierre en haut des chemins creux qui sillonnent Auroville et de les faire débouler sur les motocyclistes qui passaient — trois d'entre eux ont échappé à l'« accident »... Je ne sais pas tout ce qu'ils ont essayé, c'est un tel tissu de noirceurs incroyables que l'on se croirait en quelque Moyen-Âge asiatique. Des forces acharnées veulent être les maîtres d'Auroville — pourquoi si acharnées? pour ces quelques huttes au milieu des terres rouges crevassés de soleil?

La Grâce a envoyé un homme à notre secours quand je désespérais. Cet homme, c'est Sir C. P. N. Singh, un ancien ambassadeur de l'Inde au Japon et au Népal, un vieil ami et confident de Pandit Nehru, l'homme de confiance d'Indira Gandhi. Il est arrivé à l'improviste dans le jardin, pour visiter : je l'ai vu, je lui ai pris les mains, je n'ai pas dit un mot. Il a compris. Puis il m'a écrit : qu'est-ce que je peux faire pour vous aider? C'est ainsi qu'a commencé la bataille de notre sauvetage. C'est un homme dévoué à Sri Aurobindo et à Mère — il a compris. Alors ces mêmes forces obscures se sont jetées sur lui. Ces gens de la *Sri Aurobindo Society* ont fait écrire à Indira Gandhi par les diverses Ambassades étrangères à Delhi (y compris l'Ambassade de France) pour critiquer l'« ingérence » de Sir C. P. N. Singh dans les affaires privées d'Auroville; ils ont fait intervenir le Vice-Président de l'Inde (un très gentil et brave homme mais qui ne comprend pas); ils ont fait jouer le gouverneur de Pondichéry, le gouverneur de la *State Bank*... Alors on a commencé à découvrir le formidable réseau organisé, ils ont des gens partout : parmi les secrétaires du gouvernement, parmi la police, les téléphones sont écoutés, on ne peut pas prendre un billet d'avion sans qu'ils soient immédiatement informés, les lettres sont surveillées... c'est incroyable, je n'en reviens pas, j'ai découvert tout cela pas à pas, jour après jour — tout cela pour quelques huttes?

Qu'est-ce que ce « *Sri Aurobindo Society* »? *Qui* est là? — de l'argent, beaucoup d'argent, des millions et des millions d'« argent noir », tout ce qui veut échapper au fisc de l'Inde. Ils ont des gens partout, il n'y a pas de limites à la corruption : le grand *business* sans scrupules. Comment sont-ils venus là?... Mère les tenait en mains, ils avaient pour seul rôle d'aider à apporter de l'argent aux besoins de l'Ashram et d'Auroville — et Mère triait, Elle savait ce qu'il fallait accepter ou refuser et Elle avait la sagesse de ne laisser entrer que ce qui était strictement nécessaire, avec toute sa comptabilité ouverte au gouvernement de l'Inde sans possibilité de truquage. Elle était d'ailleurs constamment en difficultés financières, c'était un miracle journalier. Mais maintenant... Ces gens sont donc devenus les « propriétaires » d'Auroville. Et comme l'Ashram est toujours en perpétuelle difficulté financière, ils sont devenus les silencieux « bienfaiteurs » dont on ne dit rien et ne sait rien, parce que tout cela se passe à des profondeurs obscures et sordides que nous autres ne comprenons pas très bien. Et encore une fois pourquoi tout cela, pour un Ashram à demi ruiné et pour quelques terres crevées de soleil?

Le plan est vaste, il est bien organisé, il a derrière lui des milliers d'années d'Histoire — c'est l'éternelle tragédie de la nouvelle « révélation », du nouveau « pas de l'évolution », du nouveau Tournant de la Terre, qui chaque fois est englouti sous des religions nouvelles et des philosophies spécieuses. Mais cette fois était et est sérieuse, c'était et c'est vraiment un nouveau pas de l'évolution, un formidable Tournant que, j'espère, vous comprendrez bientôt par mes livres.

Alors la cible s'est resserrée, justement, sur ces livres, sur cet *Agenda*, sur moi personnellement — sur ce qui pourrait mettre en péril leur Mensonge. Je suis le témoin dangereux. En janvier de cette année j'ai connu un grave danger (ça a l'air ridicule de parler de tout cela, mais j'ai eu l'habitude de la Gestapo et des camps de concentration, alors je peux voir tout cela d'un œil calme

et philosophique). On a donc voulu me faire donner *l'Agenda* pour « publication à l'Ashram » : le chantage subtil avec le danger réel des petites escouades de « gymnastes » de l'Ashram qui s'apprêtaient à venir « sauver l'œuvre de Mère » des mains du diable. Pendant deux jours la mort a été sur moi. Je l'ai vue venir, je l'ai vue partir. C'est la présence de Sir C. P. N. Singh à Delhi qui a arrêté l'attaque. S'ils étaient venus prendre possession de ces papiers, il ne me restait plus qu'à me brûler à la porte de l'Ashram — j'étais prêt. Je n'ai pas peur de la mort — mais cette Œuvre, il fallait la faire parvenir au monde, il fallait que je sois vivant. Une deuxième fois, en avril, nous avons essayé cette fois de prendre les devants : Sir C. P. N. Singh est venu à l'Ashram, nous avons proposé aux autorités de faire publier *l'Agenda* à l'Ashram — MAIS dans certaines conditions de sauvegarde matérielle des documents, c'est-à-dire avec l'assurance que les textes seraient publiés tels que je les donnerais, sans coupures et sans censure, sous ma seule autorité — ils ont refusé.

Alors la partie a commencé à devenir très serrée. Les attaques personnelles sur C. P. N. Singh se sont multipliées, sordides, occultes, calomnieuses (il a plus de soixante-quinze ans et un cœur fragile déjà plusieurs fois rescapé), les attaques sur Auroville se sont déclenchées en succession rapide. Alors il était évident qu'il fallait à tout prix publier mes livres, les trois volumes que j'ai écrits l'année dernière, avant qu'il m'arrive un accident. C'était une course pour trouver un imprimeur dans l'Inde. En mai, enfin, nous avons trouvé quelqu'un à Madras. Depuis quatre mois c'est une nouvelle sorte de course contre le temps avec des difficultés techniques quasi insurmontables que nous avons démêlées une à une : il fallait mettre tous les accents à la main (ils n'ont que des caractères anglais), des millions d'accents sur trois volumes, il fallait composer en 12 points à la machine, puis réduire photographiquement en 11 points, puis faire des plaques, imprimer — trouver le papier impossible que nous avons juste eu la chance de trouver il y a quinze jours grâce à Monsieur Tata... Tout cela à des prix exorbitants. Bref, le premier volume sortira peut-être demain. J'ai failli me faire assassiner il y a huit jours dans les canyons où je vais marcher un peu tous les jours : un miracle. Ces trois hommes étaient là, j'étais au bord du ravin, l'un m'a pris le bras droit, enlevé ma montre, l'autre m'a pris par le col, et le troisième — il avait de grands yeux dorés dans un visage bestial, comme un boucher, peut-être un musulman — c'était le tueur. Il a levé le bras pour me pousser, j'ai levé les yeux sur lui, son bras est retombé, les autres ont lâché, je suis parti tranquillement, pas à pas. En cette seconde-là, tout s'est arrêté. Il n'y avait pas une vibration en moi, j'étais comme en dehors de tout cela à regarder. J'étais comme de l'autre côté déjà — oui, je n'étais plus de leur côté, ils ne pouvaient pas me toucher. On a mis de la police la nuit pour surveiller mon jardin isolé, mais... Mais l'Ombre est là, on ne sait pas d'où ça peut jaillir ni à quel tournant inattendu. Le deuxième volume sera peut-être prêt d'ici trois semaines et le troisième suivra vite. Déjà, des gens de l'Ashram sont venus enquêter « discrètement » auprès de l'imprimeur de Madras. Et puis Sir C. P. N. Singh, ma seule défense, est attaqué par une hernie étranglée qu'il faut opérer ces jours-ci. Son cœur est faible. Je vais prendre l'avion de Delhi demain ou après-demain pour l'assister. Tout est en suspens. J'ai donné des instructions pour qu'on vous envoie le premier volume en même temps qu'à Robert Laffont — et j'ai dit que rien ne doit sortir ici (à Pondichéry) tant que les trois volumes ne seront pas prêts parce que ce sera l'assaut. Je vais avoir tout l'Ashram contre moi. Faut-il dire qu'il y a l'Ashram *vrai*, les petites lumières pures, sous la croûte mensongère qui domine — mais ils ne peuvent rien. Que Mère nous garde. Qu'Elle garde ces livres.

Voilà, c'est une passerelle dangereuse à traverser. Pensez à nous. Ces livres, c'est une révolution. C'est la révolution du nouveau monde. Cela dépasse tous les Ashrams, tous les Aurovilles, tous les petits « je » — c'est un nouveau pas pour la Terre. Et que j'y sois ou n'y sois pas n'a pas d'importance — mais que l'Œuvre soit, pure. Pure. Et que la Terre accueille la grâce.

Avec affection

Satprem

**11 septembre 1976**

L. apporte le premier volume de la Trilogie imprimé.

**20 septembre 1976**

*(Billet de Sujata)*

... J'ai une affreuse envie de dormir — pendant cinquante ans !!  
love

Douce

**22 septembre 1976**

Démission de mes secrétaires (ashramites).

**29 septembre 1976**

Premier volume [*Mère ou le Matérialisme Divin*] remis à Laffont par Carmen.

**30 septembre 1976**

On cache 486 ex. dans la nuit.

\*

*Vision*

Au loin les Envahisseurs : une colonne de fumée noire avec une odeur.

**7 octobre 1976**

Brûlé tous mes vieux cahiers depuis la sortie des camps : Égypte, Afghanistan, Guyane, Brésil, Afrique, Inde... quatorze cahiers.

Acheté deux valises — pour quel autre monde. Qu'est-ce qu'il y a à emporter? Au bout, il y a seulement le feu.

**8 octobre 1976**

(À *André et Jane Brincourt*)

André, Jane,

Votre petit mot m'émeut, votre affection, votre compréhension. On a tellement besoin de savoir qu'il y a quelqu'un à l'écoute — que la Terre répond. « Admiration », non, c'est si poignant ce qui a essayé de se dire par cette plume, ce n'est pas « moi », c'est vraiment un cœur, un représentant de la Terre, qui était près d'Elle à écouter, essayer de déchiffrer ces balbutiements du prochain Monde. J'ai écrit ces trois volumes comme un somnambule, c'était presque une torture pendant dix mois jour et nuit, je ne savais pas ce que j'écrivais, comme si j'avais la tête dans un sac à charbon et mes mains écrivaient-écrivaient tandis que tout mon corps était comme un feu immobile — j'ai lu après, et puis on ne sait pas très bien ce que ça signifie pour d'autres, et pourtant c'était toute la Terre qui battait dans cette découverte de son lendemain, qui ne savait même pas très bien nommer ses objets. Ce n'est pas fini, vous n'avez pas encore commencé la Forêt, la grande Forêt de Mère, l'extraordinairement Nouveau qui est presque comme un cataclysme de toute notre habitude de comprendre, voir, sentir — c'était ça, ma folle angoisse devant ce néant sans nom qu'il fallait nommer, faire exister par un verbe. Oh ! comme j'attends de savoir si cette plume aura bien accompli sa tâche, c'est si formidablement nouveau, vous verrez. Dans le troisième volume, j'étais comme un demi-mort. Ai-je réussi, je ne sais pas ? C'est la Terre, c'est la Terre, André, Jane, qui doit entendre son propre prodige, qui doit, oh ! qui doit accepter l'autre manière d'être — comprendre, seulement comprendre un peu.

Enfin vous verrez. D'ici huit jours le deuxième volume sortira — je ne l'envoie qu'à vous et à Robert Laffont. Puis le troisième avant ou vers la fin d'octobre. Peut-être faudrait-il que tout cela paraisse simultanément ? Je ne sais. Je n'ai pas besoin de succès, je n'ai pas besoin de « moi », j'ai besoin que la Terre comprenne. J'espère que Laffont comprendra, qu'il aimera — il faut aimer absolument pour jeter ce livre sur la Terre, il faut y verser tout son cœur. J'ai tant d'ennemis ici, je ne sais pas si la communication avec Laffont ne sera pas obscurcie par des voix malines, c'est une bataille, on continue jour après jour, et puis je suis usé, c'est vrai. Mon cœur est rafraîchi par votre affection, je me bats tout seul (non, il y avait Sir C. P. N. Singh qui m'a sauvé la vie) depuis trois ans. On arrive au bout. J'aimerais vous revoir, connaître Jane.

Avec affection, profondément

Satprem

**20 octobre 1976**

Deuxième volume de la Trilogie [*Mère ou l'Espèce Nouvelle*] remis à Laffont par Carmen.

**24 octobre 1976**

Depuis quinze jours, visions de tortures et de mort.

\*

(Lettre à *Carole Weissweiller*)

Chère Carole,

Votre affection me touche. Je sens une sorte de tendresse pour vous, au fond de mon être. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. On dirait que vous êtes très proche. Moi, je me sens de plus en plus loin de tout et tous — mais il y

a cette région de tendresse qui vibre derrière et qui fait encore comme un pont avec le reste du monde, sinon... Au fond des camps de concentration, je sentais aussi cette tendresse. C'est tout ce qui subsiste au bout de tous les chemins. C'est là que je rencontre Carole. Elle a ça. Non, je n'ai pas besoin d'« admiration » ni même d'« amis » : j'ai besoin de ceux qui sont en contact avec ça. Là, c'est simple. C'est sans explication, ça coule comme l'éternité. Et puis on se reconnaît très bien, n'est-ce pas. Tout le reste... Le contact avec vous, c'est ce petit sourire, pur, voilà. Même si nous ne nous rencontrons plus dans cette vie, nous nous rencontrerons encore là. Et puis ça fera encore cet inexplicable sourire comme si tout était dit, comme ce jour dans mon petit jardin tranquille. Là, on respire très bien. C'est comme toujours. C'est transparent comme l'air. Ça vibre, vibre, longtemps. C'est au bout de tout. Et puis voilà.

Mais vous attendez de moi des choses plus « pratiques », quoique, ce qu'on appelle le « pratique », c'est tout ce qu'il y a de plus impraticable et compliqué. (...)

Un film sur Mère? Oui, peut-être. Il y a un formidable film à faire, surtout si l'on comprend la « fin » de Mère — ce que j'ai essayé d'écrire. Les « débuts » de Mère, c'est facile, c'est cinématographique et aventureux et pittoresque à souhait mais la grande tragédie ou plutôt le grand Mystère de la « fin »... ou du commencement d'autre chose. C'est plus vaste qu'Orphée et Eurydice — c'est peut-être l'Eurydice du Nouveau monde. La victoire sur la Mort. Il faut une grande vision pour créer ce film-là. Vous lirez bientôt et vous comprendrez. Enfin les choses se dévoileront peu à peu et vous trouverez exactement les moyens de la réalisation — c'est certain. Je ne sais pourquoi, si c'est un film, les États-Unis aussi me semblent le meilleur « milieu » — il me semble que c'est là le point de départ. Ça rayonnera ensuite. Comme un séisme avec son épicerie. Je sens très bien Carole à cet épicerie. Et Robert Laffont à l'autre bout, pour l'Europe. D'ici peu de temps vous aurez les livres entre les mains, mais je préfère ne rien en dire car ma vie est... disons incertaine. Évidemment, quand on fait une révolution, il ne faut pas s'attendre à être compris de tout le monde, il faut même s'attendre à ce que l'on dérange beaucoup les lois et les forces existantes, autrement ce ne serait pas une révolution ! Quelques-uns comprennent — pas beaucoup. C'est un peu comme en juin 40 : il y avait ceux qui sentaient cette petite vibration nouvelle, cet Espoir, et puis la plupart qui n'y comprenaient rien, qui comprenaient seulement leurs privilèges et leur commodité, la surface raisonnable et « patriotique » du Maréchal Pétain — c'était presque glorieux, n'est-ce pas, toutes ces étoiles. Et puis cette voix solitaire qui appelait à l'Aventure : c'était un aventurier, ce de Gaulle, on a même dit que c'était un traître. Eh bien, c'est un peu comme cela : on s'enroule patriotiquement dans le drapeau de Mère, mais dessous c'est la vieille espèce égoïste qui défend ses droits et privilèges. C'est cela, la bataille d'Auroville entre des « légataires » qui veulent régner et affirmer leurs droits (l'Ashram ou la *Society*) et une bande un peu hétéroclite qui a je ne sais quoi dans le cœur, mais ça vibre, c'est ouvert, ça veut vraiment le Nouveau Monde. Le Nouveau Monde, ce n'est pas une nouvelle Église. C'est même très peu orthodoxe et assez déguenillé. Un jour, André Brincourt du Figaro m'a posé la question suivante : « Qu'est-ce qu'un Ashram sans gourou ? » (c'est-à-dire sans Mère). La réponse était simple et immédiate : « C'est une Église. » Alors, de quel côté se trouve celui qui partait en guenilles pour les forêts de Guyane avec l'Orpailleur ou qui partait en vêtements d'infamie, rasé et numéroté, pour Buchenwald, ou qui partait, rasé aussi et en guenilles oranges, sur les routes du Sannyasin ? — Il est du côté d'Autre Chose. C'est simple. Il veut un autre monde, une terre vraie, pas le triomphe d'un petit Ashram ou d'une petite « *Society* » quelconque. Mère et Sri Aurobindo l'ont assez proclamé : finies les Églises ! Évidemment, ça dérange beaucoup de gens et ce n'est pas commode d'être avec les hérétiques. Mais à quoi sert Satprem s'il n'est pas du côté de la

difficulté? — on m'a mis plus d'une fois sur un bûcher.

Mais c'est plus grave que cela. Parce que ce ne sont pas deux « concepts » qui s'affrontent, mais deux forces — comme s'affrontaient les forces nocturnes qui s'apprêtaient à dominer l'Europe et le monde si elles avaient pu (à travers ce médiocre peintre en bâtiments) et les forces de l'Avenir — le Oui et le Non, toujours, ce qui colle à la nuit et au Pouvoir, et ce qui adhère à l'inexplicable, le sans-raison, et qui est comme l'Espoir du monde. Ceux qui veulent faire un trou définitif dans cette carapace de Mensonge. Mère et Sri Aurobindo se sont battus toute leur vie contre ce Non du monde, ils étaient entourés de ce Non, c'est là-dessus qu'ils travaillaient, c'étaient leurs « disciples » — ce n'est pas sur des petits saints qu'on fait le travail, mais sur ce qui résiste de toutes ses forces au changement. Apparemment ce Non-là les a poussés, l'un et l'autre, dans la tombe. C'est le Mystère de Mère et de Sri Aurobindo — celui que j'ai tenté de dire. Ont-ils réussi, ont-ils échoué? — C'est exactement la révolution en cours. Il y a ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas, c'est tout. Ou plutôt, il y a ceux qui sentent avec leur cœur, et les autres. On est de ce côté-ci ou là, selon quelque imprescriptible battement de cœur, comme si on était né avec, comme ce jour-là où l'on se retrouvait avec de vieux maréchaux ou avec les Résistants. Nous résistons, voilà.

.....

Reste Satprem, qui a dû faire imprimer secrètement ses livres à Madras au milieu d'une bataille dont on ne peut pas vous donner tous les détails. Mais bientôt ces livres verront le jour et l'œuvre de Mère sera établie. Est-ce que Satprem échappera à la meute des « bien-pensants » — ils n'y comprennent rien, ils s'enroulent dans le drapeau de Mère comme d'autres s'enroulaient dans les étoiles du Maréchal Pétain. Ma vie ne m'appartient pas. Il fallait que je tiens le coup jusqu'à la publication des livres, c'est tout. Voilà « en gros » la situation. Je me retrouve maintenant comme en Guyane, comme à Buchenwald, comme dans le Sannyasin... précaire, avec ce seul Feu dans le cœur et cette grande Tendresse derrière qui regarde les petites et les grandes histoires des hommes en un point où la mort n'a plus de sens.

Voilà, alors que votre tendresse reste avec moi, c'est cela qui fait du bien au cœur et qu'on avance, pas à pas, dans la nuit, vers ce Demain du Monde où nous rirons de tous ces vieux fantômes. Et la vraie Terre sera.

Avec tendresse

Satprem

## **27 octobre 1976**

Un jour, ils viendront me tuer.

Tout est tellement douloureux qu'il ne me reste qu'à me mettre ma tête sur Tes genoux.

## **30 octobre 1976**

L. apporte le troisième volume [*Mère ou la Mutation de la Mort*].

Les Auroviliens m'apportent leur nourriture.

Je ne suis plus qu'un corps pénible.

1<sup>er</sup> novembre 1976

(Aux amis d'Auroville à Paris)

Une petite phrase d'une lettre de Londres qui m'a été communiquée me fait sentir la nécessité de placer la question d'Auroville — et finalement de l'Ashram et de toute l'Œuvre — dans sa vraie perspective générale et mondiale en fin de compte parce que c'est tout le même monde et la même question du monde. Il n'y a pas « Pondichéry » et « Paris » : il y a un même formidable panier de crabes mondial où quelques intelligences et surtout quelques cœurs purs essayent de démêler le faux du vrai et de tirer une ligne de conduite.

Mais en vérité le faux ne se démêle pas du vrai parce que, en fait, *partout* le Vrai est embobiné dans le Mensonge : nous sommes nés avec un paquet de Mensonge atavique et évolutif et chromosomique d'où les cœurs purs essayent désespérément et douloureusement de s'extirper — sans y réussir jamais complètement parce que ce n'est pas au niveau Mental que l'on s'extirpe du Mensonge ni au niveau mental que l'on démêle le Vrai du Faux.

C'est au niveau du corps et de la Matière — et c'est toute l'histoire mondiale et évolutive de Mère et de Sri Aurobindo. Le Supramental, il est au fond de la Matière, la Conscience-de-Vérité, elle est dans l'atome et au cœur de la cellule. C'est l'histoire même et la question même dans laquelle nous sommes baignés, triturés, martelés de toutes les façons et dans tous les pays et dans chaque groupe, chaque Église, et le moindre recoin de conscience. C'est cette grande Conscience Exacte, ou « Droite » comme disaient les Rishis, qui a été éveillée, mise en œuvre par Mère et Sri Aurobindo, et qui est en train de percer toutes les couches épaisses et sordides de notre évolution animale pour jaillir au grand jour du Monde. C'est seulement là que la vérité sortira, pure, dans chaque cellule restituée à son mouvement divin, et c'est seulement là que la vision divine, pure, dans un corps décrassé, nous fera toucher infailliblement la vérité des choses et le mouvement exact.

Jusque là, nous sommes tous dans le bain. Un bain sordide, de plus en plus sordide, il suffit de tourner un bouton de radio pour comprendre l'étendue du décrassage, de Capetown à Pékin sans oublier Pondichéry en route. On peut regarder aussi dans sa propre conscience.

Alors quel espoir avons-nous de comprendre un peu la situation de Pondichéry et de savoir où mettre ses pieds? C'est ici que nous sommes très empêtrés, non pas par les mauvaises volontés et les menteurs pullulants, mais par les bonnes volontés et les bonnes pensées — qui ne valent pas mieux que le reste parce que tout le monde partage aimablement le même Bain de Boue. C'est la grande Boue Mentale dont le règne tire à sa fin. Et c'est ici que la petite phrase de la lettre de Londres vient toucher au vif du problème, nous pourrions dire au côté le plus solidement boueux du problème parce ce qu'il n'y a rien de plus solide que la Vérité prise au piège de la boue — c'est ce qui se passe partout en mille six cent cinquante langues. Or, donc, cette personne a rencontré à Londres le « président » de la *Sri Aurobindo Society* et très gentiment elle dit : « *I have been helping Nava (ledit président) a bit with finding information... putting him in touch with people, etc., and TRYING TO FEEL UNITY WITH THE BEST IN HIM.* » [« J'ai aidé Nava un peu à trouver des renseignements, à le mettre en contact avec des gens, etc., et j'ai essayé de me sentir en union avec le meilleur de lui-même. »] On ne peut pas mieux penser, même le pape Paul VI en dirait autant aux Protestants ou aux Coptes. On est large d'idée, n'est-ce pas. L'ennui, c'est que toute l'Idée est boueuse, comme nous l'avons dit. Où est le « meilleur » d'un fruit pourri? Et le raisonnement continue (on peut le pincer dans des lettres de New York ou de Nairobi, c'est la parfaite auréole sur la boue générale), le raisonnement continue imperturbablement parce qu'il n'y a rien de plus imperturbable que la Vérité prise au piège (mais heureusement le Supramental est en train de créer une sérieuse perturbation là-dedans), il continue ainsi : en chaque homme, le Divin est là, donc embrassons nos frères; et puis en chaque être, il y a des erreurs et une étincelle véridique, donc

réembrassons nos frères pécheurs; et puis en chaque camp, il y a du vrai et du faux, donc il doit bien y avoir un peu de faux dans les Auroviliens et un peu de vrai dans son illustre président, un peu de faux-vrai dans l'Ashram et un peu de vrai-faux dans les administrateurs de l'Ashram — et embrassons-nous tous et que cessent ces mesquines querelles « intestines ». Oui, par ma foi, ce sont bien les intestins du Monde. Résultat : personne ne sait plus où il est, personne ne sait plus où est le vrai, personne ne sait plus où est le faux. Et tout est vrai et tout est faux. C'est la Vérité qui ment. C'est le grand Baiser intestinal de la gadoue générale.

Mais tout de même...

Et puis c'est « objectif », n'est-ce pas, on voit le vrai et le faux, on fait la « part » des choses. Mais cette part-là ne vaut rien du tout. On est en train de nous seriner en mille six cent cinquante langues notre ineptie totale.

Alors c'est là où il faut essayer de comprendre vraiment ce que Sri Aurobindo et Mère ont fait, leur vraie besogne dans ce « Bourbier » total comme dit Mère. Ils ne sont pas partis dans les paradis de la Conscience, non, c'est pour le Monde total qu'ils travaillaient. Alors ils ont pris autour d'eux, dans ce Laboratoire de la Transformation, un certain nombre d'échantillons terrestres des différents genres de boue ou de négation qu'il fallait transmuier pour que l'opération puisse être totale, c'est-à-dire mondiale. Ils avalaient complètement, dans leur propre corps, ces petits ingrédients de la Difficulté mondiale : leurs négations, leurs résistances, leurs incompréhensions ou leurs soi-disant compréhensions, et quelquefois, rarement, une petite étincelle d'amour pur qui faisait, comme disait Mère, une « goutte d'éternité » dans ce mélange opaque et mortel. Mortel, oui, Ils en mourraient cinquante fois par jour et chaque fois arrachaient une goutte de Vie pure à cette Mort encerclante, harcelante et vorace. Ils ont transmué, creusé, creusé, avalé toutes les lies et toutes les boues pour arracher une petite réponse pure dans les cellules de leur propre corps — et finalement dans les cellules du corps du monde, parce qu'il n'y a qu'un seul corps. N'est-ce pas, quand on avale la typhoïde, il faut « élaborer » la typhoïde — Ils ont « élaboré » toutes les maladies du monde et toutes les saletés du monde, les unes après les autres. Les « disciples », c'étaient d'abord des échantillons de la Négation collective.

Le résultat de Leur travail impensable? — Nous sommes en train de le voir et nous le verrons de plus en plus. Comme dit Sri Aurobindo « le Supramental s'expliquera de lui-même », et il est en train de « s'expliquer » vigoureusement et irrésistiblement, à travers toutes les couches de crasse qui jusqu'à présent faisaient un joli vernis sur nos décentes civilisations. Le vernis, il craque. Les saintetés, elles craquent. C'est la même pourriture qui désespérément essaye de s'habiller de noir ou de blanc et de s'auréoler de toutes les saintetés possibles : religieuses, patriotiques, marxistes ou de quelque « isme » que l'on se plaise de l'habiller — on s'enroule même dans le drapeau de Mère et on connaît Sri Aurobindo sur le bout des doigts. Mais ça craque, tout craque. C'est le temps où tout craque — sauf ce qui est pur. Le pur, il ne se situe pas dans la tête ni dans les vertus du vieux monde, mais au niveau d'une petite cellule.

Il faut trouver ce pur-là pour savoir où aller et comment marcher dans ce panier de crabes général.

L'Ashram?... « Je ne suis pas venue sur terre pour fonder un Ashram, écrivait Mère, ce serait vraiment un très pauvre objectif. » Que diable, oui ! Mais, n'est-ce pas, ils sont les « héritiers » de l'Œuvre, comme l'autre est le « propriétaire » d'Auroville. C'est « à moi », je défends les « intérêts de Mère et de Sri Aurobindo ». Ça grouille, c'est charmant à voir, comme dans le reste des intestins du monde. Et puis ça brandit le drapeau de Mère merveilleusement. Et puis, si vous osez dire quelque chose, vous êtes un traître et un hérétique — on vous colle en prison, comme les Auroviliens, ou on vous supprime votre passeport. Ou bien on vous fait la guerre sordide. C'est plein de griffes, c'est limaceux. Ce sont les résidus du Laboratoire de Mère et de Sri Aurobindo, les petits échantillons triomphants — et quelques gouttes pures, silencieuses, qui font que tout cela n'est pas la boue complète. On pourrait même dire que ces gouttes pures donnent davantage de

force au Mensonge ambiant. « Qu'est-ce qu'un Ashram sans gourou? » nous demandait certain écrivain français — « C'est une Église. » Telle est la simple réponse.

Et tel est le choix devant lequel se trouve l'Ashram : casser les murs de l'Église et renaître dans la vérité vivante, c'est-à-dire *faire* l'expérience de Mère et Sri Aurobindo, la vivre, la faire descendre dans la Matière et dans les cellules de notre corps, ou pourrir : les grands discours sur la « philosophie » de Sri Aurobindo et l'« enseignement » de Mère, tandis qu'en dessous on continue, on continue la vieille pourriture atavique et génétique et bien-pensante. C'est bourré d'auréoles. On célébrera en grande pompe le centenaire de Mère. On l'entertera une deuxième fois après l'avoir enterrée une première fois sous notre Mensonge général.

Mais *qui* veut la vérité vivante?

Auroville?... C'est bourré de contradictions, c'est plein de non-auréoles qui gadouillent à droite, gadouillent à gauche, et se trompent et se cognent et cherchent et grimpent et se recassent le nez — sans façon. Sans même un texte de Sri Aurobindo pour s'armer. C'est parfaitement incohérent, et même incohésif. MAIS tout ça TEND vers quelque chose. C'est un monde qui TEND VERS. Il n'a aucune bonne raison, aucune vertu, mais il est en tension. C'est cette tension-là qui nous intéresse.

Toujours, dans l'histoire, il y a ceux qui se sont accrochés aux sommets évolutifs, comme on s'est accroché à la Renaissance italienne ou aux prêtres de Thèbes ou à Monsieur Karl Marx. Ça finit par devenir très confortable, on peut même être un bureaucrate ou un « peintocrate » de Raphaël et faire du Raphaël ou du Karl Marx pendant trois cents ans — ou faire des petits Ashrams à perpétuité. Et puis il y a ceux qui saisissent la petite vibration inquiète, ce « quelque chose » dedans qui est constamment à casser les murs, tous les murs, jusqu'à ce qu'il arrive à la petite vérité pure, totale, sans murs, au fond de l'atome ou d'une cellule. Ceux-là vivent Sri Aurobindo et Mère. Ceux-là se moquent des « propriétaires » de Mère et de Sri Aurobindo. Ceux-là sont en mouvement : ils TENDENT.

Et la Vérité, cette Vérité que nous cherchions tous pour démêler le vrai du faux, elle n'est ni à droite, ni à gauche, ni à l'Ashram ni même dans une ville future : elle est dans ce seul fait de tendre. C'est ce *Mouvement*-là qui est le Vrai.

Alors nous n'avons pas de « frères » douteux à embrasser ni d'Église, ni de propriétaires de droite ou de gauche, ni de bien ni de mal, mais ce seul Mouvement à embrasser, et savoir distinguer entre la pourriture qui s'accroche, à ses privilèges et à ses pouvoirs et à ses vertus et à toutes les excellentes vertus de la vieille espèce présidante — et cette petite vibration inquiète, maladroite, trébuchante, mais qui veut, qui veut terriblement Autre Chose.

Non, ce n'est pas une querelle entre deux « camps », c'est un choix évolutif entre le passé de la terre et son avenir. Et finalement, c'est le choix de la Terre entière, comme un jour nous avons dû choisir entre Hitler (encore un autre « frère ») et la Résistance, ou entre le pithécantrophe et l'*Homo sapiens*. Et maintenant c'est une autre espèce. C'est une autre petite vibration à accrocher et à vivre.

Cette petite vibration-là, elle est intrompable. C'est ce qui distingue les fantômes des vivants. C'est la Vérité en marche qui n'a pas attrapé toutes ses gloires et ses fanfares. C'est même une vérité assez guenilleuse, mais ça marche.

Alors on marche?

On la fabrique, cette Nouvelle Espèce?

C'est toute la question.

C'est une question à vivre : vivre, c'est la réponse même.

Et pour les autres, qu'ils célèbrent le centenaire de Mère en grande pompe — *nous*, nous voulons Mère vivante, Sri Aurobindo vivant, nous ne croyons pas en leur tombe ni en leur Église, mais en leur nouveau Monde. Et nous le fabriquons, ce nouveau monde, nous en avons terriblement *besoin*.

Satprem

**15 novembre 1976**

*(Billet de Sujata)*

Une nouvelle vie basée sur Autre Chose.  
Que ce soit une nouvelle vie dès aujourd'hui. Regardez, deux pétales d'amour  
divin donné par Eux.  
Que cet amour envahisse tout avec sa douceur puissante.

**18 novembre 1976**

Arrivée de ma mère (dernière visite en Inde).  
Brincourt m'écrit à propos de la Trilogie : un quart du livre à couper.

**20 novembre 1976**

*(À André et Jane Brincourt)*

André, Jane,

Il y a trois ans aujourd'hui, à la même heure, on la descendait dans le trou. Toute cette conscience était vivante, là sous mes yeux, quand j'ai vu ce couvercle se baisser sur sa nuque. Depuis trois ans, je fais la bataille, seul, avec tous ces fantômes du dehors qui croient en la mort inéluctable, qui croient seulement en ce qu'ils voient, touchent, « comprennent » — oui, comme dit votre frère, si bien : « Il est choquant que la naissance d'une nouvelle espèce... puisse bouleverser les lois biologiques. » Toute cette bataille est affreusement choquante. Ils y tiennent à leurs « lois », à leur prison mathématique — tout le monde y tient par un bout ou un autre. Et je sais dans ma propre conscience par quel bout j'y tiens — chacun résiste à sa façon, rationnelle ou irrationnelle. Qui veut la victoire sur la Mort ? Qui ? Au premier microscopique bouleversement qui vient seulement toucher une petite, minuscule poutrelle de notre structure, c'est l'effroi et la protestation. Oui, une fois de plus, je mesure la réflexion de Mère : « Le matérialisme, c'est l'évangile de la Mort. » Et je vois aussi, en chacun, cette résistance désespérée pour les meilleures raisons du monde, qui sont seulement, fondamentalement, la raison de la Mort au fond qui y tient, oh ! qui s'accroche. C'est une bataille, André, Jane, une grande bataille, il n'y en avait jamais eu de si belle et de si grande, oh ! Il ne faut pas passer à côté, il ne faut pas manquer la bataille de ce siècle. Non, je ne suis pas un écrivain, je n'ai jamais été un écrivain : je suis un guerrier. Les livres, c'est seulement *après*, le résultat d'un acte — et le plus souvent le résultat d'une mort traversée. C'était ainsi avec *l'Orpailleur* : la dévastation d'une chambre de torture et des camps, la dévastation du monde qu'on va pleurer et crier tout seul à coup de machette dans la forêt ; et le *Sannyasin*, cette autre dévastation du corps jusqu'à ce que l'âme crie et hurle et brûle la dévastation même. De toutes les façons j'ai cogné à la porte de la Mort — jusqu'à ce qu'elle soit tellement nulle qu'un jour j'ai saisi Mère, ce qu'elle voulait enfin, ce qu'elle cherchait. Alors j'ai écouté, écouté, baigné dans ce Feu d'Autre Chose que je voyais sortir des pores de mon corps et de mon âme. J'ai compris pourquoi j'avais été tellement dévasté. C'est devenu la grande Bataille de toutes mes batailles — et finalement de toutes les petites batailles du monde parce qu'il n'y en a qu'une. J'ai besoin, j'ai tellement besoin que la Terre comprenne. C'est comme s'ils venaient tous crier dans ma peau. Et JE

SAIS. Vous comprenez : JE SAIS. Un homme SAIT sur la terre. C'est affreux et terrible. Un homme sait comment on peut défaire le processus de la mort, le processus de la maladie, le processus... Toute cette abominable cage inexorable et mathématique dans laquelle nous cognons, cognons comme des aveugles. La délivrance de la Terre vraiment. Et c'est écrit noir sur blanc, mais il n'y a pas les yeux qu'il faut mais c'est là, tout là, André, Jane, dans ces pages que vous avez lues. Et ce n'est *pas un livre* : c'est un pouvoir d'action pour défaire le Maléfice. On peut ne rien y comprendre ou le comprendre de travers ou croire avoir compris, et c'est tout pareil : ça agit en dépit. C'est une Force en mouvement. Et le Mental ne peut pas comprendre, ce n'est pas possible : ce sont seulement des milliers de lignes plus ou moins comprises comme des milliers d'arbres qui se ressemblent et se répètent, nos yeux ne sont pas assez ténus, nos yeux ne comprennent rien — comme le sauvage transplanté dans une bibliothèque aux volumes tous pareils. Il faut que quelque chose d'autre s'ouvre — alors... alors. Alors on commence à voir et palper la formidable minutie du phénomène et comment ça fonctionne et comment chaque arbre est plein de sens. On peut ratisser la forêt, oui, mais il ne reste plus RIEN — parce que tout le pouvoir actif était seulement de traverser, marcher là-dedans. Pas de « comprendre », non, mais d'arriver au *point* du dé clic. Je pourrais écrire ces trois volumes en une demi-page et donner la « recette mentale » — mais elle est inopérante. On n'avale pas la nouvelle Espèce comme un comprimé d'aspirine. Il y a un cheminement à faire. On peut découper mentalement « quelques arpents de neige » inutiles, ou trois ou quatre Pérou superflus — dans dix ans on comprendra, ceux qui auront ouvert les yeux, et alors ce livre aura un tout autre sens. Je ne sais pas moi-même combien de fourmillements « inutiles » j'ai rejetés — mais je sais que j'ai touché la clef. J'ai mis en branle le Phénomène. Alors je voudrais tellement tellement que la Terre, quelques hommes SENTENT, sinon comprennent. On ne peut pas transformer la Forêt de Mère en un joli Bois de Boulogne, ce n'est pas possible — autant demander au singe de parcourir le chemin mental en élaguant nos siècles de culture. Il faut parcourir le chemin. Ce n'est pas une recette ni une théorie, encore une fois : c'est une Action. On peut demander au Mental de se prêter au Phénomène, et ces trois livres ont été écrits pour cela — c'est la bataille en cours : se prêtera-t-il, ou non ? — mais s'il se met à poser des + et des -, il poursuit seulement sa vieille mécanique et tente en vain d'attraper la Nouvelle Espèce entre les barreaux de sa cage. Oh ! André, Jane, il faut comprendre la grandeur de cette bataille, il faut comprendre que ce ne sont pas des « livres » ou que ce sont des livres impossibles, peut-être, mais qu'il y a là quelque chose qui a infiniment de sens, même s'il nous échappe encore. Nous sommes seulement les grands, immenses privilégiés qui sont un tout petit peu en avant, qui pressentent la Chose et vont au-devant d'elle. Enfin Mère et Sri Aurobindo ne se sont pas mis à voler dans les airs, c'est entendu, ils n'ont apparemment pas échappé aux lois de la gravitation auxquelles tiennent tant les sages de la science — ils sont même descendus dans un trou comme tous les mortels. Mais si l'on veut bien croire, seulement croire, que ce ne sont pas des fous ni des mythomanes ni des esbroufeurs ou des charlatans ; ils ont expérimenté, ils ont dit comment on pouvait réellement, physiquement, physiologiquement rompre la loi de la mort et de la maladie et de la gravitation et toutes les lois — alors ? Alors n'est-ce pas la plus formidable révolution, il faut être tout à fait aveugle pour ne pas comprendre qu'il n'y a rien eu de plus formidable depuis dix mille ans ! On pousse des cris d'admiration quand quelque prix Nobel vous trouve la pilule anticancer, mais on est incapable de comprendre le formidable déracinage auquel Sri Aurobindo et Mère se sont livrés dans leur propre corps. Et ils nous disent comment on peut *faire* — pas rêver, pas théoriser : FAIRE. Je sais bien, on pourrait mettre indéfiniment les théorèmes d'Einstein sous le nez d'un singe et ce serait encore de la broussaille incompréhensible ou inutile, mais nous ne sommes tout de même plus tout à fait des singes, nous avons de premiers organes qui pourraient nous aider à comprendre la formidable rationalité de cette apparente irrationalité. Allez-vous laisser échapper cette bataille, passer à côté?...

Je reviens à la phrase de votre frère qui résume si bien le débat : « Il est choquant que la naissance

d'une nouvelle espèce, se situant dans la continuité de l'évolution biologique, puisse bouleverser les lois biologiques, comme celles de la génétique, et les lois physiques, comme celles de la gravitation. » Mais oui, c'est choquant ! Dieu soit loué, il s'est trouvé quelque premier oiseau pour choquer la gravitation des reptiles. Il s'est même trouvé quelque particule vivante pour choquer les lois « biologiques » des métaux à l'âge de la croûte de Nickel. Nous faisons de la biologie *après*, et des lois *après*, pour tout ce qui précède. Mais ces lois n'ont jamais tenu l'espèce suivante, qui nous échappe complètement, aussi complètement que l'homme pouvait échapper à l'espèce minérale. Nous sommes devenus ces petits « métaux pensants » comme disait Sri Aurobindo, mais si l'on s'imagine que l'évolution va suivre nos petites lois biologiques, nous sommes des fous complets de l'évolution. Oui, c'est parfaitement choquant d'être délivré de la mort et de la gravitation et des lois — comme ils y tiennent ! Va-t-on réellement préférer de mourir dans notre sagesse scientifique et rationnelle, ou va-t-on choisir le secret de la prochaine espèce et le miracle de la prochaine espèce ?

André, Jane, je suis comme en prière. Est-ce qu'on va comprendre ? Est-ce que quelques-uns comprendront ? Je suis seul devant cette espèce d'écrasante tâche. Je SAIS, vous comprenez. Je SAIS, je suis presque seul à savoir, c'est effrayant. Et je n'ai même pas le langage qu'il faut, parce qu'il n'y a pas de langage : c'est à *faire*. Quelquefois on dirait que je suis seul à me débattre avec la Grande Mort. Je suis cerné de haines et de résistances sous toutes les formes. Partout c'est le Non. Et tout grince, tout le monde s'accroche à ses grincements particuliers — dès qu'on touche à cette Mort-là, elle se met à grincer de tous les côtés. On voit bien sur quel serpent on a mis le pied. J'aurai toute la médecine contre moi, tous les savants, j'aurai même tous les hommes de lettres contre moi parce que ce n'est pas assez littéraire, pas assez ceci, ou trop cela — c'est si radicalement autre, André, Jane, c'est si incroyablement nouveau et Autre, Autre... Que faire ? J'ai écrit ces trois volumes comme à travers la mort, je ne sais pas comment j'ai écrit tout ça — ce ne sont pas des livres, ce ne sont pas des livres ! C'est une aventure, oui, périlleuse, difficile. On ne peut pas toucher ça sans toucher le Péril — et le Miracle aussi. On voit comme tout est miraculeux et *peut* être miraculeux, simplement avec un petit renversement d'attitude. Il y a un couvercle mental à soulever. Ces trois hommes dans les canyons n'ont *pas pu* me tuer.

Je suis en prière pour la Terre.

Je n'ai plus de mots.

Ils n'ont rien dit — rien dit jusqu'au bout.

J'ai tenté de dire. C'est ma dernière bataille depuis 33 ans, j'avais 20 ans et 15 jours, c'était un 15 novembre 1943.

Satprem

### **23 novembre 1976**

Mort de Malraux. La fin de l'homme mental.

### **24 novembre 1976**

Ma mère : je suis avec toi.

Dans ma véranda : L., Nicole, ma Douce, ma mère. La fin d'une époque.

**25 novembre 1976**

Je suis assiégé par la Mort.

Retransport du *Matérialisme Divin* dans la nuit avec L. et H., du Bungalow à Auroville. Les trois volumes ont été remis à la « bibliothèque de Mère » à Auroville.

« *Like a thief in the night...* » (*Savitri*) [Comme un voleur dans la nuit].

**27 novembre 1976**

On dirait que je suis tout cassé. Mon Dieu, aide-moi à traverser le Raz car ma barque est petite et la mer est grande.

**1<sup>er</sup> décembre 1976**

Dans l'une des dernières lettres de mon frère à sa femme, en 73, il écrit : « ... La théosophie pondichérienne et Satpremese me paraît bien cafouilleuse et menteuse. »

J'avais tant attendu de ce frère... J'ai toujours attendu un frère. J'en ai encore un peu de peine.

\*

(Lettre à Carole)

1.12.76

Chère Carole,

Votre lettre est très douce à mon cœur, pourquoi sentè-je toute cette douceur avec vous ? On dirait que tout coule de source avec vous, et peut-être d'une très vieille source. C'est bon d'être là et de regarder ensemble ce murmure clair. On voudrait faire couler une eau si claire et si douce sur le monde et que tous en soient rafraîchis. En vérité, je suis très las, Carole, et très usé. J'ai brûlé mon corps en écrivant ces livres, puis toute cette bataille sordide. Je ne sais pas ce qui va arriver, tout est si obscur autour de moi. Je me suis hâté d'imprimer ces livres en Inde parce que je sentais ma vie si précaire. Je les ai envoyés à Laffont, je ne les ai distribués nulle part parce que je savais qu'ils allaient tous tomber sur moi ici — il fallait que je vive jusqu'à ce que l'Œuvre soit établie. J'ai dû cacher et disperser les papiers de Mère. Quelquefois je sens un désespoir si profond, je me dis : est-ce que la Terre, une fois de plus, va passer à côté ? Je me bats pour la Terre à travers de toutes petites choses, c'est comme une trame féroce qui enveloppe chaque pas, chaque geste — il n'est pas un être qui n'ait été touché par cette trame gluante, pas un support qui n'ait été atteint, à chaque pas et dans chaque cas il faut se débattre pour dénouer, dénouer les fils gluants du Mensonge. On se sent parfois étreint par toute la tristesse du monde, par sa douleur obstinément accrochée à son ombre ; qui veut la lumière, qui veut la liberté ? Qui veut la Vérité pure comme une petite source ? Et quelquefois je ne sais plus rien, je ne vois plus rien dans cette grande Nuit, je suis seulement une prière, un feu qui brûle et brûle. Est-ce que la Terre va comprendre ? est-ce que la Terre va vouloir ? On encore une fois tout va-t-il retourner à la Nuit et à la poussière, comme à Thèbes, comme à Éleusis, comme partout et toujours... Pour l'instant, toute la partie est engagée autour de Laffont — va-t-il comprendre ? va-t-il adhérer ? C'est si nouveau. Oh ! ils acceptent bien les super-merveilles du Vieux, mais ce qui n'est même pas une merveille parce que c'est sans comparaison, parce que ça n'existe pas encore, parce que c'est une autre ère et un autre pouvoir,

qui va le comprendre et lui ouvrir les yeux et les bras? J'ai dû me battre avec André Brincourt aussi à qui j'ai envoyé le livre secrètement — je comptais sur lui et sur Laffont, ce sont mes deux seuls supports là-bas. (...) Ils y tiennent à leurs lois, ils veulent tous en mourir légalement et scientifiquement — chacun s'accroche à la Loi de la Mort par un coin ou un autre. Je me débats avec la Mort de tous les côtés — les uns ont telle raison, les autres telle autre raison, mais c'est toujours une raison de la Mort. Et ici, et partout et dans un millier de langages, avec des auréoles et des vertus — ils sont bourrés de raison et de saintetés littéraires ou biologiques ou religieuses ou spirituelles... Qui veut la Vérité pure comme une petite source et jaillissante et neuve si neuve qui change tout? Et si on dérange leur loi de la Mort, alors ils deviennent furieux, à l'Ashram comme à Paris comme n'importe où ailleurs. Voilà, c'est tout. On les dérange beaucoup, tous.

J'ai très envie de vous envoyer mon livre. Je ne l'ai fait pour personne, sauf ces deux-là. Ma mère est ici pour quelques jours, elle repart pour Paris le 9 décembre. Elle a quatre-vingts ans, c'est une lumière de la mer, une bretonne silencieuse et droite — je vais lui demander de vous apporter mes livres. Pourquoi Carole? Je ne sais. J'aime bien Carole, je me sens proche d'elle, et puis on ne sait pas ce qui peut arriver et je voudrais qu'elle veille sur ce livre — qu'elle entre dedans et porte sa lumière. On a besoin d'être quelques-uns à comprendre et à prier pour la Terre. Ne le dites à personne, c'est pour vous.

Avec ma profonde tendresse

Satprem

## **2 décembre 1976**

Toutes les couvertures du troisième volume que nous avons imprimées avec tant de peines, tant de luttes, sont noircies, tachées ou rayées — deux ex. sur six sont à peu près propres. Un symbole. J'ai le cœur comme du plomb.

## **4 décembre 1976**

En rentrant des canyons, tout d'un coup : c'est ça, le Divin. Ce n'est pas moi qui aspire, c'est Lui qui aime en moi.

Et tout est effacé

on renaît.

## **6 décembre 1976**

Déjà la lutte pour le pouvoir à Auroville. Est-ce qu'il faudra la Grande Nuit pour que la Terre comprenne?

\*

*(Billet de Sujata)*

Voyez-vous ce que Mère donne pour vous : « *Life Energy* » [chrysanthème]. Je sentais une telle tristesse en voyant votre visage, mon aimé. C'est encore

devant moi. Il faut avoir confiance en Eux. Ils dirigent. Ils mènent par des circonstances imprescriptibles, mais le But est certain.

## 7 décembre 1976

Dernière promenade dans les canyons avec ma petite mère. En regardant le soleil couchant, je dis à ma mère : « Que le règne de Vérité et d'Harmonie s'établisse sur la Terre. » Elle me répond : « C'est toujours là, mais on ne s'en aperçoit pas tout de suite. »

\*

*(Lettre à Rachel, une amie de Paris)*

Rachel,

J'aime bien votre lettre, son ton. Excusez-moi d'y répondre si tard, je suis dévoré.

Je ne sais par quel bout prendre cet immense problème — en fait, ce problème du monde, microscopiquement représenté par l'Ashram. Mais partons simplement des mots de votre lettre : « Que dire à des gens dans le mensonge, qui ne voient pas, qui, de surcroît, sont sincères dans cette insincérité ! » Oui, c'est effrayant, cet aveuglement : ils prennent le noir pour le blanc et le blanc pour le noir, comme dit l'Oupanishad — tout est renversé implacablement. Le monde est de plus en plus dans la Nuit. Ils ont poussé Mère dans la tombe, n'est-ce pas, après y avoir poussé Sri Aurobindo. Et je reste à me débattre avec ces *mêmes* éléments qui les ont poussés dans la tombe et qui auraient bien voulu faire de même avec moi. L'Ashram m'est tout à fait indifférent, je n'ai jamais appartenu à une Église dans ma vie — j'étais près de Mère, c'est tout. Elle m'avait appelé. Et je reste pour tenter de dire, de faire comprendre au monde ce qu'ils ont fait réellement — ce que personne ne sait. Alors ce message (et son messenger) est infiniment dangereux et redouté des forces qui livrent leur dernière bataille dans le monde pour sauver leur obscure suprématie. Nous sommes à l'heure où tout doit basculer d'un côté ou de l'autre. Ici aussi, microcosmiquement, chacun choisit son côté — sans savoir, sans comprendre : on est ici ou là. Alors il est bien juste que tout se ligue féroce et furieusement contre le danger public que je suis par la force des circonstances — ces papiers de Mère, on a voulu me les arracher, n'est-ce pas, les sauver des mains du traître et apostat Satprem. Et tout ce qui tentait d'échapper à l'emprise obscure était pareillement attaqué et menacé : on a voulu retirer les visas et passeports des Auroviliens rétifs, on a voulu provoquer des émeutes des villageois indiens contre les Auroviliens, on a coupé leurs vivres, on les a mis en prison, fait chanter de toutes les manières, on a fait des rapports officiels disant que Satprem incitait les Auroviliens contre la nation indienne et que les gueux qu'on voulait renvoyer étaient des drogués et des débauchés sexuels — tout cela avec les bénédictions des « administrateurs » de l'Ashram comme d'Auroville. C'était le grand business, n'est-ce pas, les millions de roupies ramassées au nom d'une « œuvre internationale » — était-ce pour quelques huttes, toute cette bataille? Et l'Ashram allait-il laisser échapper cette proie dorée? Rome a connu cela avant Pondichéry et les propriétaires de Mère ne sont guère différents des propriétaires du Christ — c'est la même force, toujours, partout, depuis deux mille ans et plus, sous tous les masques, celle-là même que Mère et Sri Aurobindo ont déracinée et dont nous voyons les derniers soubresauts. Il était juste, il était normal, que l'Ashram soit le symbole et le lieu — la concentration représentative — de cet ultime combat. Le Christ avait son Judas mais il y avait les Judas de Mère jusque dans sa chambre et jusqu'au bout — et qui voudraient bien triompher, imposer leur noir pour le blanc et faire prendre au monde des vessies pour des lanternes. Alors Satprem là-dedans, c'est

naturellement l'Ennemi, celui qui fait rater la belle affaire — il a commis tous les péchés du monde, bien entendu; ce qu'ils ne peuvent plus jeter sur Mère, ils le jettent sur lui. Après tout, quand on s'est trouvé en face d'un assassin, on comprend bien ce que ces yeux-là veulent dire et la force qui est là — le corps comprend très bien sans philosophie. Après tout, j'étais à vingt ans dans un camp de concentration parce que je ne voulais pas du régime hitlérien, j'étais Orpailleur dans la forêt vierge parce que je ne voulais pas du régime bourgeois occidental, j'étais guenilleux et mendiant Sannyasin parce que je ne voulais pas du régime mondial — et je continue. Satprem n'a pas trente-six manières, il est le même depuis qu'il claquait la porte au nez de son père et filait sur sa barque vers le large. Le large, ça ne s'enferme pas. Quand les gens ne sont plus enfermés, ils perdent pied. Un Ashram, c'est commode. Et tout ce qui vient déranger cette commodité est un Mensonge épouvantable. Le monde entier est très dérangé ! Sri Aurobindo et Mère sont venus pour déranger tout le monde — et ils croient qu'ils vont mettre ça en châtiment entre quatre murs d'Ashram? Mais ils se trompent. Satprem est venu sur terre pour faire la bataille de Mère et de Sri Aurobindo. Il la fait. Et il est très naturel que 99% des gens soient contre lui — c'est le meilleur signe du travail divin. Il y a ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas, c'est tout. Et cette compréhension-là ne se situe pas dans la tête, elle vibre inexplicablement dans le cœur. C'est « comme ça », et c'est irréfutable. Il n'y a pas besoin d'être un super-homme pour comprendre ça, ni surtout un super-sage.

Maintenant, si vous voulez absolument mettre cela à l'échelle locale, nous tombons tout à fait au niveau des gnomes sordides. Et l'histoire peut tenir en deux mots : André Morisset a toujours été jaloux que Mère parle à Satprem et choisisse Satprem et non lui, son « fils ». Purna, la « petite-fille » de Mère, se sentait de droit divin l'héritière du message de Mère et de l'autorité spirituelle sur Auroville — comme Auroville n'a pas été impressionné par elle, elle s'est retournée contre Auroville, et comme Satprem ne marchait pas sous son bras, elle s'est retournée contre Satprem. Ce qu'on ne peut pas avaler, on veut le détruire, c'est aussi simple et sordide que cela. Et Barun Tagore, à Auroress, voulait avaler les livres de Satprem, et comme Satprem ne lui a pas donné *l'Agenda de Mère*, il s'est retourné contre Satprem, il a même cherché à démolir Satprem auprès de son éditeur à Paris et à New York. En bref, c'est une « histoire de famille », dirait-on — Satprem n'est pas de la famille. Quant à Pranab, c'est le seigneur des lieux et il a toujours été jaloux de quelque chose qui le dépassait dans Satprem. Les hommes ne peuvent pas supporter ce qui les dépasse.

Mais on se moque, et je me moque, de ces histoires de gnomes, ils peuvent penser tout ce qu'ils veulent, calomnier tout leur saoul, je vais mon chemin et j'irai jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'œuvre de Mère et de Sri Aurobindo soit établie dans le monde. Alors je ne resterai pas une minute de plus parmi ces tribus sordides — ma place est au large. Je ne serai pas le nouveau pape d'une nouvelle religion ni le nouveau gourou d'aucune ville, fût-ce Auroville — je disparaîtrai sans laisser de traces.

Mais l'Œuvre sera établie.

Et pour terminer, vraiment, ne parlez pas de la « sincérité » dans l'erreur des gens, ou alors les mots n'ont plus de sens. Sincères??! Je vais vous donner la merveilleuse définition de Mère : « Ce que j'appelle sincérité, c'est quand on peut s'attraper à chaque instant à appartenir à la vieille stupidité. » Qui, dites-moi, *qui* veut vraiment, totalement, dans chaque geste, avec chaque souffle, appartenir au Nouveau Monde et mourir à lui-même? Ils sont tous accrochés à leur pouvoir, à leur prestance, à leur bonne mine, à leur vérité une fois pour toutes aussi solidement ficelée que possible.

Moi, je n'ai pas la vérité, je marche, c'est tout — la vérité c'est de marcher. Je n'ai pas d'Ashram, pas d'Auroville, j'ai les mains vides et je crie le nom de Mère dans la nuit du monde. Je ne sais même pas si j'aurai d'éditeur pour publier la grande révolution du monde, mais je crierai jusqu'au bout et la Révolution de Mère sera envers et contre tout.

Votre frère

Satprem

### **8 décembre 1976**

Dernière promenade avec ma mère à la plage. Assise sur un bout de catamaran, une mèche dans le vent : « Ne nous attendrissons pas. » Elle prend l'avion demain. Nous nous sommes dit adieu.

### **9 décembre 1976**

*(Lettre à ma mère)*

Ma petite mère,

Ton fauteuil est là, devant mes yeux tandis que j'écris, dans la véranda du Nord. Il restera là jusqu'en décembre prochain afin que tu puisses venir t'y asseoir en pensée. Bien souvent, je le regarderai. On était bien à côté de toi. J'ai un peu de peine. Je me dis finalement que je n'ai jamais rien eu de plus profondément en commun, avec aucun être, que ce que j'ai avec toi. On est étrangement ensemble, comme surgis des rochers et de la mer éternelle — on regarde ensemble la même chose, on a toujours regardé la même chose. On est comme fait de la même substance. Ta petite silhouette dans le fauteuil va me manquer beaucoup, comme c'est si simple et si long à venir, et puis un souffle et c'est passé, et pourtant on est toujours ensemble. Je relisais il y a quelque temps « l'histoire de Bagheera\* » de François et j'avais la curieuse sensation qu'il ne s'était RIEN passé depuis ce temps-là, et pourtant j'ai vécu et vécu des camps et des forêts et des routes et des pays — et puis c'est comme rien, mais *ça* c'est toujours, ce Rohu, ce Bagheera, ce regard au loin. Comme si tout était là, le reste est comme une invention, un jeu plus ou moins douloureux. Mais *ça*, ça ne bouge pas. C'est tout ce qu'on est. Et tu es là, avec moi, dans cette même chose qui regarde au loin, les canyons ou la mer. On se retrouve, on ne s'est jamais quitté vraiment. D'autres fois encore, en d'autres pays futurs, nous aurons ensemble ce même regard au loin, et nous nous tiendrons la main, et ce sera comme toujours — on est très vieux ensemble, on a toujours été ensemble, et ce sera encore et encore. Et c'est comme cela.

Je me retrouve très privé de toi, je suis sur une route difficile et seul, me semble-t-il, malgré tous les êtres qui m'entourent et m'aiment. J'ai toujours été seul, comme toi, comme si on était d'un autre pays. Un jour, comme cela, sur les bords du Nil peut-être, nous avons dit les mêmes mots, et ça venait comme de très loin, très loin. Et puis, quelquefois, tout cela fond dans une grande Douceur et c'est comme si notre Pays éternel était ici, parmi nous, seulement on ne s'en apercevait pas.

Je te serre contre mon cœur, tu es ma petite mère très ancienne, très présente, et pour toujours. Je ne sais si je suis Bernard ou Satprem mais je suis ton fils.

Satprem

### **10 décembre 1976**

On dirait que je suis couvert de blessures — toutes ces haines autour de moi.  
C'est pour Toi — pour Toi que je continue.

## **11 décembre soir 1976**

Laffont répond (Trilogie).

La bataille est gagnée, juste pour la fête de ma douce\*.

## **18 décembre 1976**

*(Lettre à un Aurovilien)*

Depuis trois ans, je suis perpétuellement mis au banc des accusés à Auroville comme à l'Ashram, par chacun de vous, tour à tour, qui pense que ceci et que cela — je vis entouré de haines et de doutes et d'amitiés qui sont souvent aussi douteuses que les inimitiés et se renversent à la première occasion. Je ne suis pas aidé, non, je suis assiégé partout, usé par les bonnes pensées comme par les mauvaises. Et je m'accroche comme je peux pour faire mon vrai travail. Vous pensez tous ceci et cela, mais qui pense, après tout, que je sais mieux quand et comment et dans quelles conditions doivent être publiés les textes de Mère? qui pense et comprend que, plus que tous, je veux et lutte pour publier ces textes purement, intégralement? qui comprend avec son cœur que j'use tout mon souffle à faire la chose voulue. Vous avez tous admirablement raison, chacun tour à tour, à Auroville comme à l'Ashram, comme partout — moi, je n'ai pas de raison. J'essaye de me débrouiller comme je peux et de survivre au milieu de cette ruée de mensonges et de désirs et d'excellentes raisons. J'essaye de tenir le coup pour arriver au bout de mon travail. Et je vous promets, chers ceci et cela, qui professez tant de choses admirables, qu'une fois mon travail accompli, je ne resterai pas une minute de plus parmi vos tribus dévorantes et sans cœur.

Satprem

## **19 décembre 1976**

*(Lettre à Gloria, une Aurovilienne)*

Gloria,

Tu es une gentille sœur, j'entends l'écho de ta lettre. Aspire et aie confiance, nous arriverons bien au bout, un jour.

Peut-être que tous les obstacles que j'ai rencontrés pour publier intégralement l'Œuvre de Mère étaient-ils nécessaires pour que nos cœurs aient le temps de se purifier, et quand la purification, le Besoin sera assez intense, tous les obstacles tomberont. En attendant, je pousse contre les murs.

En attendant faisons brûler le Besoin. Un jour, on y sera.

Satprem

## **21 décembre 1976**

*(Lettre à une Aurovilienne américaine,*

*traduite de l'anglais.)*

J'apprécie beaucoup ta lettre, cela change du torrent de bouillie mentale et de clameur arrogante que je reçois de tous côtés. Il y a en toi un Besoin, tu veux réellement savoir ce qui se passe, et c'est ton cœur qui crie enfin. Je vais essayer, bien que j'aie un peu de mal à exprimer clairement en anglais ce que je sens.

Nous pouvons partir de n'importe quel bout, ils mènent tous au même point. Il est très frappant qu'aucun d'entre vous ne semble avoir compris le fait fondamental qu'après tout, Mère et Sri Aurobindo voulaient établir un monde supra-mental, ce qui veut dire avant tout que le mental doit ou bien disparaître, ou être remplacé par autre chose. Or vous êtes tous à vous vautrer dans le Mental, chacun avec son cri de guerre, sa « vérité », son idée — surtout cet « au service de la Vérité » qui est devenu une farce dégoûtante. Ce n'est pas tout : chacun de vous fait de son mieux pour se saisir des paroles de Mère et pour les aligner gentiment, si possible en dix petits paragraphes secs et propres, pour les accrocher à sa porte particulière, comme Moïse et ses Dix Commandements. Mais vraiment nous en avons assez de cette sorte de Sinaï, et Mère et Sri Aurobindo aussi en avaient assez. Alors si vous espérez vous saisir de la Vérité de Mère par des mots et la livrer au monde et à Auroville, vous vous retrouverez exactement dans la sorte de gâchis où vous êtes tous à Auroville et de par le monde. Parce que la Vérité n'est pas une chose mentale, et Mère est en train de marteler cela sur la tête de toutes les nations, tous les groupements, tous les individus, jusqu'à ce qu'ils réalisent leur propre ineptie et le naufrage de leur panacée.

C'est cela qu'on est en train de marteler sur la tête récalcitrante d'Auroville en particulier. C'est à dessein que Mère est en train de réduire tout le monde mental en un imbroglio tellement suffoquant de Vérité-mensonge et de mensonge-Vérité, ou de vrais mensonges et de fausses vérités que l'on aura vraiment besoin d'un autre air. Alors le Supramental aura sa chance, pas avant. Jusqu'à ce moment-là, vous pouvez aligner la totalité de *l'Agenda de Mère* et mettre par écrit toutes Ses merveilles, mais les gens ne verront rien du tout — les secrets sont transparents. Il faut une autre sorte d'yeux, d'autres organes de compréhension. Et Auroville doit d'abord comprendre que sa raison d'être est de créer d'autres organes, un autre niveau de compréhension, et finalement un autre être au-delà de l'être mental. Nous ne sommes pas là pour bâtir un Matrimandir (et je répéterai cela jusqu'à ce que j'en perde la voix), ni pour faire pousser des choux, mais pour bâtir un nouvel être, et incidemment quelques choux pour aider à sa manière transitoire de méditer — et les deux sont très utiles en tant que moyens pour former cette autre chose, supramentale, qui se dispensera très bien de tous nos radis et de nos bâtiments plus ou moins spacieux. Excuse-moi si je te froisse, mais c'est un fait, un fait évolutif, et nous sommes là pour faire une nouvelle évolution, non? Alors, du même coup, mettons dans cette vraie perspective toutes nos tentatives provisoires, qu'il s'agisse d'un comité, d'une cuisine collective, d'un bureau pour les relations avec l'extérieur, d'un Matrimandir ou que sais-je. Et si nous manquons la chose centrale, nous manquons tout — et nous sommes réellement sur la voie d'un effondrement retentissant si nous ne saisissons pas ce fait central.

Maintenant, regarde comment cela fonctionne au niveau mental. Je peux te donner là un très bon exemple de la prouesse du mental — c'est le roi des acrobates. Comme tu le sais, il y a à « Aspiration\* » quelques personnes qui ont voulu créer quelque chose pour organiser ce groupe collectif qui s'occupe des relations avec l'extérieur — en bon ou en mauvais, je ne suis pas là pour juger de la valeur ou de la justesse de la chose —, mais ils ont *essayé* et invité d'autres à se joindre à la tentative. La réponse mentale peut être citée dans une lettre de l'un d'entre vous, que je ne nommerai pas, et elle illustre bien la « compréhension » mentale — elle aurait aussi bien pu être écrite par une douzaine d'Auroviliens ici et là : « Ainsi, dit la lettre avec sarcasme, après un Auroville “gestion Navajata”, un Auroville “gestion Shyamsundar”, nous aurons un Auroville “gestion française”... » Alors, vraiment, si telle est la réaction dans l'esprit des gens, il ne nous

reste plus qu'à avoir un Auroville « gestion rien », ou de rappeler Navajata, car en vérité c'est exactement le genre de force qui est en train de détruire ou qui veut détruire Auroville. Elle joue au niveau mental, détruit toute tentative, corrompt tout effort, sème sa graine de doute et de méfiance et de jalousie, pousse chacun contre l'autre. Si Frederick avait voulu tenter quelque organisation, ç'aurait été la « gestion allemande », bien étiquetée et condamnée d'avance. Et tout est pourri et corrompu d'avance avec cette sorte de raisonnement — personne ne peut rien tenter, il n'y a rien à faire sauf de nous retrancher dans des radis suédois, des Matrimandir italiens et des vaches suisses. Et nous sommes censés être ici pour bâtir un autre être ! Qui plus est, regarde comme cette sorte de raisonnement met sur le même plan et dans la même coulée la « gestion Navajata » et la « gestion française » — ces merveilleux acrobates ont bien entendu l'esprit large et des vues libérales : ceux qui ont mis les Auroviliens en prison, qui les ont soumis au chantage, sont des êtres humains tout comme ceux qui ont été jetés en prison et qui se sont opposés au chantage — la bouillie complète. Résultat : personne ne sait plus où il en est et « tout est pareil » et tous sont pareillement les enfants de Mère et vive Hitler ! ou n'importe quel frère de par le monde. Maintenant vous avez tout compris, et vous

êtes collés comme une mouche dans le « miel » mental. Et Auroville n'est nulle part. Et ce qui est curieux dans ce jeu mental, c'est que Satprem est traité de la même façon par ces voix auroviliennes que par les voix de l'Ashram — la même sorte d'arguments et de doutes et de ceci et de cela... comme si c'était la même voix. Et *c'est* la même voix, la même force qui essaie de corrompre toutes nos tentatives par avance. Satprem ne se soucie pas de lui-même, mais il se soucie de cet enfant de Mère qu'est Auroville. Il n'a aucune ambition si ce n'est de voir ce méchant enfant se tenir debout sur ses deux pieds et faire pousser les vrais organes de perception et le nouveau niveau de compréhension qui sera un premier pas vers l'« autre être ».

Je suis arrivé à une conclusion. Les hommes — je veux dire l'espèce mâle — sont éperdument enfermés dans leur Raison stérile et triomphante : ils peuvent raisonner sur tout et rien. Après 2000 ans de discours mâles, nous nous retrouverons exactement là où nous sommes aujourd'hui, et Auroville aura peut-être une douzaine de Matrimandir, français, allemand, etc. mais pas un seul cœur. Nous aurons manqué le but pour lequel nous nous sommes réunis ici. J'ai toujours vu que les femmes avaient une perception plus profonde et une compréhension plus directe, quelque chose qui se trouve au niveau du corps parce qu'elles donnent naissance — ce niveau corporel est celui où travaillent Mère et Sri Aurobindo. On pourrait dire une compréhension physique qui peut percer les brumes du mental et saisir directement la réalité des êtres et des faits et des forces. Les hommes ont bâti autour d'eux une forteresse mentale, et ce qui se trouve au dehors de cette forteresse particulière est un « ennemi », un « rival », un Quelqu'un d'autre allemand ou français ou indien, un étranger de cette communauté-ci ou cette communauté-là, un suspect. C'est un énorme brouillard qui déforme tout, toute idée, toute tentative, et qui jette une ombre sur toute vibration honnête. Au stade actuel des choses, je ne crois pas qu'il y ait à Auroville un seul homme qui puisse faire quelque chose d'utile pour Auroville — mais je crois que des femmes le peuvent. Si seulement elles pouvaient se jeter à la tâche de tout leur cœur et briser ces barrières mâles et pygméennes plus solides que les Himalayas, s'unir et tenter ensemble de faire battre ce vrai cœur d'Auroville, le faire prier et répéter le Mantra ensemble, alors il y aura un espoir pour Auroville, alors un nouveau niveau de compréhension pourra croître; alors tous ces fantômes et épouvantails du mental se dissoudront, cette irréalité d'Auroville — et la Vérité brillera dans sa réalité nue et physique, en dehors des brumes mentales. Leur cœur uni donnera naissance à quelque chose de vrai, simple et joyeux, quelque chose qui battra parmi vous — et tout d'un coup, sans que vous vous y attendiez, vous vous apercevrez que la nouvelle espèce est née parmi vous. La Vérité de Mère sera comme l'air qu'on respire, échappée de tous les livres et paragraphes. Tout sera vu dans sa clarté simple et le vieux monde mental s'écroulera dans un éclat de rire à l'irréalité. Et Auroville sera. Maintenant allez-y, unissez-vous, trouvez le nouveau chemin vivant.

Avec amour,

Satprem

**Nuit 23-24 décembre 1976**

Vu Pranab habillé tout en rouge.

**26-31 décembre 1976**

Yercaud\* (on cherche un refuge).

**30 décembre 1976**

Temple de Shivarayan.  
Mon domaine infini.



1977

**6 janvier 1977**

Barun T. (Auropress), propriétaire de Satprem.  
Je suis arrivé au fond du dégoût.

**11 janvier 1977**

*(À Micheline Étévenon)*

Bravo pour les deux caisses [de la Trilogie] ! Et grand merci pour votre enquête auprès des imprimeurs. Nous n'en sommes pas encore à choisir les caractères, seulement nous voulons un clavier français qui peut aisément servir pour l'anglais tandis que l'inverse est difficile.

Je vais vous demander d'ouvrir l'une des deux caisses, *mais* ce n'est nullement un signal de distribution, c'est simplement pour servir deux cas particuliers. (...) La situation est singulièrement compliquée par certaines malhonnêtetés de Barun T., dont je n'ai pas le courage de vous parler, mais le fait est que « mes » contrats du livre de Mère sont entre ses mains depuis quinze jours et que je ne les ai jamais vus, bien que les trustees et tous nos ennemis les aient soigneusement vus ! Qu'en dites-vous ? Erreur de Laffont, ou quoi ? J'attends des nouvelles de Laffont. On dirait vraiment que l'Ennemi s'accroche à tous les pas et jusqu'au bout, quand on pense déjà au miracle et à l'impossible défi que c'était d'imprimer ces trois volumes à Madras... Enfin... Si ce n'était pour Mère, je prendrais le chemin de l'Himalaya et vite. En somme, Auropress est le propriétaire de Satprem, comme Auroville est la propriété de Navajata et comme l'Ashram est la propriété des trustees et comme Mère et Sri Aurobindo sont la propriété de Counouma et d'Ashram Press. Nous sommes au temps des « propriétaires » — pas pour longtemps. Maintenant vous comprenez pourquoi on se bat.

.....

Sinon je ne vois personne — sauf la nuit, en pagaille, et de tous genres !

Satprem

**12 janvier 1977**

La violente bataille intérieure autour de Laffont (Auropress, etc.) — tous les rapaces déchaînés. Ma prière à Mère : Mets Ta lumière là-dedans, mets Ta lumière là-dedans... Oh !

**21 janvier 1977**

Une vague d'assaut constante, usante, de tout, partout.

**25 janvier 1977**

*(Lettre à Micheline)*

... C'est très réconfortant de voir concrètement l'Action de Mère à travers ces livres. Ce sera un formidable barattage de conscience mondial, j'en suis sûr. C'est ce qu'Elle voulait. Les gens vont baigner dans Elle sans s'en apercevoir, et ils ne seront plus les mêmes après — peut-être même que le monde ne sera plus le même après !

En attendant, il faut préparer et assurer la Bataille ensemble. J'ai reçu une lettre très intéressante de Carole, qui rejoint exactement les préoccupations de Pierre : ce ne sont pas les critiques « littéraires » qu'il faut toucher, mais le monde de la Science : ce sont les physiciens, les médecins, biologistes, etc. qu'il faut faire dialoguer autour du livre de Mère. Carole vous parlera. Elle parlera aussi à Laffont, et nous mettrons tous ensemble au point le plan de bataille ou de travail.

J'ai donc, enfin, reçu le projet de contrat de Laffont, mais pas encore signé par lui — espérons que rien ne viendra se glisser en travers à la dernière minute. C'est insensé, tout ce que l'on m'a fait traverser. Mais je vois bien, derrière, la Main de Mère qui guide tout cela, et chaque détail de tout cela, minutieusement, microscopiquement presque, pour démasquer tout ce qui est à démasquer, et mettre chaque chose, chaque être à sa place exacte. Ce n'est pas drôle quand on est en plein dans le processus boueux, mais c'est une Grâce infinie de pouvoir être les guerriers de sa grande Bataille pour le monde.

... Resterait donc notre problème d'une composeuse. Peut-être tout cela va-t-il se résoudre bientôt. Le vrai fond du problème — *l'Agenda* — est sous l'enclume, et nous martelons et martelons jusqu'à ce que la vraie solution émerge. Delhi [Sir C. P. N. Singh] s'en occupe activement. On finira bien par sortir de ce tunnel boueux. En tout cas, il est bien certain que cet argent ou n'importe quel argent n'appartient pas à « Satprem ». Satprem est la propriété de Mère, c'est tout ! Trop fatigué pour vous écrire plus longuement. Nous continuons ensemble, la bataille est belle.

Avec vous, de tout cœur

Satprem

**31 janvier 1977**

(À Micheline)

... Espérons que nous allons bientôt en avoir fini de ces choses boueuses. Carmen vous aura peut-être dit qu'André Morisset s'est fait l'émissaire de Barun chez Laffont. Résultat, j'ai reçu une lettre un peu anxieuse et désorientée de H. Rémond (celle qui s'occupe des contrats) disant : « Il est très possible que Barun conteste notre contrat à l'avenir... » C'est charmant, André a dû faire un joli petit chantage. Ouf ! c'est presque suffoquant et empestant de contacter intérieurement ces gens — pas presque : je trouve cela très pénible physiquement.

Eh bien, ce matin, j'ai senti une arrivée de force irrésistible, genre bulldozer, sans triomphe particulier mais très implacable et souveraine — oui, pas d'obstacle. Alors j'ai soudain décidé de sortir le 1<sup>er</sup> tome demain à Auroville.

.....

Voilà, je vous quitte en hâte. J'ai l'impression que Mère bouge très impérieusement — et si ça bouge ici, ça bouge partout, n'est-ce pas.

Avec vous très fraternellement et affectueusement

Satprem

Sujata ajoute : Ne pas oublier la maman de Satprem ! un ex. du 1<sup>er</sup> tome.

Avec mes amitiés affectueuses.

Sujata

**5 février 1977**

Crachements de sang.

**6 février 1977**

*(Lettre à N.F. Palkhivala, un éminent juriste de Bombay, traduite de l'anglais.)*

Cher et très estimé Monsieur,

J'ose faire appel à votre aide et à votre conseil, connaissant votre esprit de justice et de dévouement aux causes idéalistes, et ayant aussi entendu parler de vous par M<sup>me</sup> Yolande Lemoine. Ce qui suit n'a rien de personnel; à travers mes écrits, ma propre vie est consacrée au progrès de la conscience humaine et à la Beauté.

Comme vous le savez peut-être, pendant dix-sept ans, j'ai été le seul confident personnel de la Mère à Pondichéry. Elle était entourée non pas de « disciples » comme on pourrait le croire, mais par divers échantillons de consciences humaines à travers lesquels Elle essayait, après Sri Aurobindo, d'élaborer une nouvelle Espèce de conscience dans Son propre corps, et par conséquent dans le Corps terrestre. C'était de l'évolution expérimentale, pourrait-on dire. Or il se trouve que quand on veut créer une nouvelle espèce, on se bute à tout ce qui nie et résiste dans la vieille espèce — et c'est à travers cette résistance même que le passage à la prochaine espèce se fait, comme le reptile a dû trouver le passage à l'oiseau dans ses marécages desséchés. L'obstacle est la clef.

Dans le cas actuel, l'obstacle était tout à fait là, comme Sri Aurobindo l'a découvert tout d'abord, et la Mère ensuite — l'un et l'autre ont dû quitter leur corps pour la même raison. En vérité, Leur entourage ne consistait pas de « disciples », mais d'échantillons terrestres de la résistance la plus obscure à vaincre. Il y avait là aussi quelques lumières pures, mais ceux-là n'avaient pas de voix.

Après le retrait de Sri Aurobindo, la Mère a suivi Ses pas, en tentant de trouver ce qu'Il avait découvert sans jamais l'expliquer, puisque l'« opération » ne se situait pas dans le Mental ou dans de jolis livres mais dans le corps — c'est dans le corps qu'une nouvelle espèce se fabrique. Elle trouva donc le secret de Sri Aurobindo — Elle trouva aussi les mêmes obstacles que ceux qu'Il avait rencontrés. Et Elle trouva le passage expérimental à cette problématique Espèce nouvelle.

Voilà qui est vraiment d'un intérêt mondial.

Au milieu de cette lutte assez effrayante, et sachant sans doute qu'un jour Elle serait toute seule, face à la Mort, abandonnée de tous, assiégée de mauvaises volontés féroces, Elle jugea bon de faire de moi Son confident. Sa bataille terrible ne devait pas être perdue pour l'avenir de l'humanité — il fallait que quelqu'un comprenne, suive le fil, répande la Possibilité qu'Elle avait arrachée à la nuit de la vieille espèce. Le résultat, c'est quelque 6 000 pages de Ses conversations personnelles avec moi, dans lesquelles Elle expliquait le processus pas à pas, la bataille, et finalement le siège de la Mort et de l'Obscurité autour d'Elle. J'ai de la peine dans le cœur alors même que j'écris ces mots. Pendant dix-sept ans j'ai suivi cette agonie.

Après Son retrait en 1973, vous pouvez imaginer ma situation au milieu des forces mêmes qui voulaient la détruire. Maintenant ils étaient les « héritiers » et « propriétaires » de Sri Aurobindo et de Mère. Maintenant la grande entreprise spirituelle pouvait démarrer sur une grande échelle — c'est l'éternelle histoire depuis le Christ et Karl Marx. Une nouvelle Rome ou un Kremlin spirituel veut établir son Église — avec, derrière, l'immense force ambiguë de l'Argent toujours prête à s'emparer de l'Esprit à ses fins temporelles. Dans le cas actuel : une mafia très bien organisée, composée principalement d'hommes d'affaires. Vous pouvez également imaginer de quel œil ces

« disciples » et propriétaires de la nouvelle Église regardaient cet homme seul appelé Satprem, dépositaire de confidences qui selon eux mettaient en danger leur auréole de grands-prêtres et leur dessein obscur. Vous savez sans doute les manigances et méthodes tortueuses qu'ils ont employées pour dominer Auroville en tant que « propriétaires » légitimes. Il en va de même pour les papiers de Mère — ces six mille pages qu'Elle appelait *l'Agenda*. Le 27 août de l'année dernière, ils ont essayé de m'assassiner au moyen de trois tueurs, dans les canyons d'Auroville pendant ma promenade quotidienne. Bien entendu, on ne peut rien prouver : cela aurait été un « accident ». Quelque autre « accident » pourrait arriver. Il faut faire quelque chose pour sauver cet *Agenda* de l'avidité et de la censure sans scrupules de ces gens.

À deux reprises j'ai tenté de faire publier ces papiers par l'Ashram. La première, début 1974, lorsque je me suis adressé à l'*Ashram Press*, l'un des trustees m'a dit par écrit sa « réticence » à publier ces papiers en ce moment, et surtout son objection à ce qu'ils soient publiés sur le marché étranger par des éditeurs étrangers. Ils m'ont fait dire par Monsieur André Morisset (le « fils » de Mère) qu'ils doutaient de l'« opportunité » de cette publication. En privé, ils ont fait savoir qu'une telle publication devrait être soumise à leur jugement, que rien ne devrait nuire aux intérêts de l'Ashram, etc. Dès lors, il m'est apparu clairement qu'ils voulaient tronquer et censurer ces papiers à leurs fins particulières.

Une deuxième fois, en 1976, j'ai tenté de faire publier les papiers de Mère par *All India Press*, qui appartient à l'Ashram (quoique cela soit contestable). Avec l'aide de Sir C. P. N. Singh, que vous connaissez peut-être, j'ai essayé d'obtenir que cette publication ait lieu sous ma seule direction. Ils acceptèrent la publication, mais torpillèrent l'arrangement mis au point par Sir C. P. N. Singh qui me garantissait le contrôle pratique et direct des matériaux fournis à l'imprimerie. Il devenait alors évident que les papiers de Mère étaient réellement en danger, et que seule une publication extérieure à l'Ashram garantirait leur intégralité et non-censure.

Je ne mentionnerai pas ici les diverses menaces, les chantages, les basses calomnies auxquels j'ai été soumis. Ils ont même essayé de monter mes éditeurs français et américain contre moi. Ma santé a beaucoup souffert de cette lutte féroce qui me rappelle ce que Mère a dû traverser. Je ne sais pas ce qui m'arrivera, mais ce qui me reste de vie doit servir à sauver ces papiers précieux dans leur pureté pour l'avenir de l'humanité — et rapidement si possible.

Plusieurs fois Mère m'a dit que Ses conversations avec moi n'étaient possibles qu'à cause de moi; Elle m'a même dit un jour : « C'est exclusivement pour toi. » Je n'ai pas la sottise de me croire « propriétaire » de ce Trésor. J'étais seulement un représentant de la race humaine auprès d'Elle — à travers moi, c'était à la Terre qu'Elle parlait. Je considère que ces papiers appartiennent à la Terre, de la même façon qu'Auroville n'appartient pas à un individu privé mais à l'humanité dans son ensemble, comme il l'est dit dans la Charte d'Auroville.

La « Terre » est une entité très vague, mais très concrète dans nos cœurs. D'où la question que je voudrais vous poser :

En tant que dépositaire de cette Œuvre et représentant humain de la Terre auprès de la Mère, ne pourrais-je pas demander au gouvernement de l'Inde de prendre en charge ces papiers et de garantir leur publication intégrale et indépendante au profit de l'humanité? J'ai quelque raison de croire que le gouvernement de l'Inde serait prêt à m'aider, à condition que je puisse lui fournir les arguments légaux ou artifices légaux lui permettant de prendre cette charge. Quel article de la loi ou quel précédent peuvent-ils invoquer? Ou s'il faut un acte d'autorité, quelle serait la stratégie ou formule administrative qui permettrait au Premier Ministre d'agir? J'ai aussi eu la pensée de faire appel à l'Unesco en tant qu'organisation mondiale, mais cela pourrait embrouiller et compliquer les choses encore plus — le temps presse\*. Le siècle autour de moi presse aussi.

Je sais la noblesse de votre esprit. Je n'ai d'autre but dans ma vie que d'aider mes frères et sœurs humains à développer leur conscience. Et je sais que les papiers de Mère contiennent un processus et un secret dont notre race Mentale finissante a grand besoin — le secret même et le processus

même de son passage à un autre niveau de conscience et peut-être même à un nouveau corps sur la terre.

M'aiderez-vous ?

Avec tout mon cœur,

Satprem

**10 février 1977**

*(À Micheline)*

Chère Micheline,

Votre lettre est très bonne. Peur de quoi ?! Il n'y a que du sordide à quitter. On en arrive même à sentir que l'air « normal » est suffocant — ah ! respirons. Allez-y Micheline, on n'a pas tout à faire par soi-même. Et puis il y a le Mantra pour marteler, marteler tout ça qui résiste et susurre et doute et craint. Il faut y aller impitoyablement. Le chemin est fait, n'est-ce pas, il est *ouvert* — Dieu sait qu'ils ont payé pour cela ! Alors marchons un peu vers Eux, et quand on regarde dans l'autre sens, c'est Eux qui marchent vers nous. Plus on essaye, plus ça s'accélère — l'important est d'essayer. N'importe quoi. Oh ! mais cette ardeur de sortir de la suffocation normale.

(...) Quant à moi, je n'ai toujours pas reçu le contrat de Laffont signé. Voilà près de deux mois que cela dure. Barun déclare à tout le monde ici « Satprem m'a tout donné, le livre de Mère est à moi. » Donc ça doit travailler dur auprès de Laffont pour démolir notre contrat. Oh ! Seigneur, Seigneur, Seigneur que cette Boue disparaisse ! Seigneur, Seigneur, Seigneur

Satprem

**15 février 1977**

*(Lettre à Micheline)*

.....

Ici, *si* la situation est vraiment « dénouée » chez Laffont et la publication assurée sans entraves de ces gens, je verrai à répandre le livre dans l'Ashram même selon les sincérités ou les impulsions du moment. Mais je ne bougerai pas avant d'être sûr de la publication en France, pour des raisons évidentes. Comme tout pourrait être si simple !

Les élections dans l'Inde\* sont une épreuve cruciale pour le monde entier. Peu sont capables de comprendre cela. Si Indira Gandhi venait à être battue, Satprem n'aurait plus qu'à quitter l'Inde avec les papiers de Mère, aussi vite que possible parce que les forces derrière l'« opposition » sont les forces mêmes derrière les trustees et Navajata, et ce serait aussi la fin d'Auroville. C'est-à-dire l'arrêt ou le détournement complet de l'Œuvre sous une Imposture triomphante. Ce serait peut-être aussi la guerre. Vous voyez l'enjeu ? Vous comprenez pourquoi nous nous battons.

Alors prions.

Il est bien évident que les livres de Satprem et *l'Agenda de Mère* sont la proie désignée de l'Adversaire. C'est pour cela que cela s'accroche à chaque pas et dans tous les détails depuis trois ans. C'est autour de cela que tourne le Nouveau Monde — encore que l'Œuvre se fera d'une façon ou d'une autre. Souhaitons que ce soit plutôt de cette façon que de l'autre.

fraternellement à vous tous

Satprem

On comprend mieux maintenant pourquoi Mère soutenait Indira.

**21 février 1977**

Lettre de B. (Auropress) — il se prépare à me faire un procès. La meute derrière le livre de Mère.

**23 février 1977**

*Vision*

Le bond sur un gouffre.

**26 février 1977**

*(À Micheline)*

.....

Je savais que ces gens, Barun & Co., étaient malhonnêtes, mais à ce point... Savez-vous que pendant trois jours j'ai eu de violentes hémoptysies — heureusement que Mère m'a appris à ne pas avoir peur. Mais ces gens jettent sur moi de telles infamies, j'avale beaucoup de choses. Je comprends vraiment maintenant ce qu'Elle voulait dire : « Je suis suspendue par un fil ténu dans une atmosphère complètement pourrie. » C'est exactement cela. (...) J'aime mieux m'arrêter là parce que tout cela me fatigue abominablement — ils m'ont usé. Mais j'irai jusqu'au bout.

L'aide et l'affection de vous tous m'est bien nécessaire.

Satprem

**28 février 1977**

*(À Micheline)*

.....

Et j'apprends en dernière minute que l'*Ashram Trust* « *claims* » [revendique] mes livres comme la propriété du Trust. Tous les vautours sont là.

Passé un certain point, on est comme un manteau de douleur et on répète Mâ-Mâ-Mâ... c'est tout. Quand Elle voudra que cela finisse, ça finira.

**1<sup>er</sup> mars 1977**

*(Extraits d'une lettre à Carole)*

... Étant donné la malhonnêteté, ou plutôt l'escroquerie à laquelle Barun s'est livré, je suis en train de prendre des mesures pour annuler tous ses droits sur le *Sannyasin*. J'ai écrit à Laffont à ce sujet. Nous verrons, c'est pénible, beaucoup de temps et d'énergie gaspillés, beaucoup de boue suffocante. Je suis là pour me battre, n'est-ce pas, autrement je filerais dans les Himalayas et on n'entendrait plus parler de moi. La bataille avec Auropress fait partie de la bataille plus vaste pour délivrer Auroville d'une autre escroquerie — et c'est la même bataille qui se joue dans l'Inde entière avec les élections. C'est une seule et même bataille partout — en fait, c'est la Bataille de Mère pour le Nouveau Monde. C'est cela que je traverse depuis trois ans. Mais maintenant, grâce à Dieu, je ne suis plus tout seul contre ces escrocs. Madame Gandhi me soutient ici, sinon je serais mort il y a longtemps. (...)

Ouf ! pardonnez-moi cette lettre. Mais c'est comme dans les épreuves du Moyen-Âge lorsque les chevaliers devaient traverser toutes sortes de périls pour avoir droit à la Rose. Nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle, alors les épreuves sont très sordides et grossières, mais au bout il y a la Rose du Nouveau Monde — un Monde où tout sera enfin SIMPLE parce qu'il sera simplement ce qu'il est. Ensemble nous marchons vers Cela, vous êtes ma compagne très chère.

Vôtre  
Satprem

**7 mars 1977**

*(À Micheline)*

J'ai toutes sortes de perceptions mais sans « preuve » matérielle. Par exemple, il y a quelque temps j'ai beaucoup senti « le livre dans les mains d'André », au point que je pensais que Mère voulait me faire donner le livre à André ! Et puis j'apprends que Purna chipe le livre de Nolini et l'envoie à André. C'est ainsi, on est plein de perceptions mais sans savoir quoi, comme un voyant aveugle ! Je sentais donc beaucoup depuis longtemps, toutes sortes de manigances du côté d'André. (...)

Il y a beaucoup d'autres choses qui grouillent, mais je ne sais pas lesquelles. Cette nuit, j'ai reçu une pluie de cailloux.

**9 mars 1977**

*(À Pierre Étévenon)*

Entre deux pluies de cailloux, je vais tenter de répondre à vos questions du 14 février. Mais elles ne sont pas très clairement posées, ou plutôt vous allez à tâtons vers une question que vous ne connaissez pas vous vous-même. Alors je vais, moi aussi, à tâtons dans vos tâtonnements !

Mais d'abord, méfiez-vous beaucoup de vouloir prendre au piège mental le monde supramental : nous traduisons éperdument dans notre cage un monde qui n'a rien à voir avec tous les outils de perception de notre cage. C'est quelque chose d'autre, qui change tout. Que dirait la musaraigne égarée dans un Boeing 707?? Pourtant, la musaraigne aurait raison de se poser des questions, non pas pour la réponse impossible mais parce que le fait de poser des questions l'aide à marcher vers l'au-delà de la musaraigne. Il faut sortir de la cage, la réponse c'est de sortir de la cage. En attendant... *well*, on peut grignoter mentalement.

Alors nous sommes en plein dans ce Boeing supramental. Il y a un voile à tirer qui fait que ça

devient le Boeing — après tout, pour la musaraigne, le Boeing est complètement invisible bien qu'elle trotte entre les pieds des fauteuils ou dans le filet aux bagages. Ce voile, c'est évidemment toute sa construction spécifique — mais ce n'est pas vraiment son corps de musaraigne, sa matière de musaraigne qui lui voile la réalité : c'est la matière qui a appris à être une musaraigne à l'exclusion d'autre chose. Le voile, c'est une certaine mémoire ou habitude d'être musaraigne... alors il y a toutes les « lois » dudit mammifère charmant, imprescriptibles et solennelles comme Jéhovah lui-même, ou comme Monsieur Newton.

La Matière vraie, c'est autre chose. C'est ce qui est sans voile et sans lunettes particulières. Quand on arrive là, à ce niveau-là, pur — déclassé de l'habitude d'être un certain homme — il n'y a plus de maladies, plus d'accidents, plus de mort. Plus de « lois ». C'est la liberté fantastique. C'est le « prochain » monde — qui n'a jamais été prochain puisqu'il était toujours comme cela. Mais nous y arrivons. C'est-à-dire que le voile s'use — pas dans la tête : dans le corps. Alors, quand elle est très lourde et empâtée, cette conscience du corps, c'est très-loin-très-loin ; ça fait des plans et des plans, des physiques « subtils » ceci, des physiques « subtils » cela — et puis, un beau jour, c'est tout « subtil » ou plus subtil du tout : c'est tout là, tout bonnement. L'« invasion » supramentale, c'est notre couche d'*Homo sapiens* qui devient poreuse. Alors tout rentre, ou plutôt tout devient tel que c'est. Tiens ! C'est ça le Boeing. On y est. On y était toujours. Et léger !

Prenons un exemple : une hémoptysie, c'est sérieux, c'est concret, ça fait un mouchoir plein de sang et toute une fiche médicale. Bon. On regarde ça et puis on ne s'en occupe pas : c'est un phénomène comme tant d'autres, comme le nez qui coule ou l'odeur du sainfoin. Et puis ça ne saigne plus du tout, c'est passé comme l'odeur du sainfoin — quelle histoire ! Il n'y avait jamais eu de maladie, pas une seconde de maladie : c'est l'invention des médecins patentés. Mais si l'on regarde ça avec l'œil médical, alors on est foutu, c'est la Maladie. Un assassin, c'est sérieux, surtout quand ils viennent trois dans les canyons. Bon, on regarde ça et ce sont des hommes à deux pattes comme les autres, et la terre est d'un joli rose à 6 heures du soir, et puis les trois hommes s'en vont, et puis on rentre chez soi. C'est de la Matière ici ou là qui se comporte différemment. Mais si on se met à regarder ça comme si c'étaient des assassins, alors on est assassiné. C'est simple. Il y a un lieu du corps où tout cela n'existe pas, alors si ça n'existe pas, ça n'existe pas évidemment ! Parce que la Matière ici ou là s'entend très bien évidemment. En somme, une formidable Irréalité... réelle, selon que l'on regarde (que le corps regarde), bien ou mal. Quand on est du côté du mauvais regard, dans la couche, alors on peut avoir la « prémonition » qu'un « accident »

va arriver, et ne pas aller ce jour-là se promener dans les canyons. Mais si on est dans le bon regard, sans la couche, alors il n'y a de prémonition de rien, parce qu'il n'y a rien : la vibration vraie annule la vibration fausse, automatiquement. C'est tout naturel.

Voilà, alors je ne sais plus très bien où nage votre question là-dedans. Le « transfert de pouvoir », c'est le transfert au Naturel — un peu épouvantable pour l'autre dans sa cage.

Dans ce Naturel, on n'est pas mort évidemment, parce que ne meurt que ce qui n'existe pas, que ce qui se croit mort ou mourant ou doté de mort. C'est la même Irréalité que l'assassin dans les canyons ou l'hémoptysie. Ça vous arrive ou ne vous arrive pas selon que quelque chose en vous y croit. Bon. Mais un grand nombre de ces *Homo sapiens* croit en la mort et cultive la mort, c'est-à-dire l'irréalité. Ces tubes digestifs cultivés (oh ! ils peuvent même avoir lu des bibliothèques) s'en retournent dans le Rien qu'ils ont toujours été : irréels, ils retournent à l'irréel. Ça n'existe pas. Tout dépend de la proportion de Réalité cultivée — et comment ce qui est Réel pourrait-il jamais cesser d'être... réel. Il faut cultiver la Réalité jusque dans son corps — alors la Mort n'existe plus, naturellement. Ce qui faisait la « mort », c'était la couche d'irréalité. Quand la couche est usée, alors ce qui vit réellement, vit toujours, sans côté-ci ou côté-là : c'est le mauvais regard, ou le regard d'irréalité, qui faisait les « côtés ». Là, c'est tout UN parce que, là, n'est que ce qui est REEL. Le réel n'a pas besoin de côtés, il est partout lui-même, toujours lui-même. Seulement nous

ne nous en apercevons pas : c'est le corps pur, déclassé, qui s'en aperçoit. On peut avoir des « visions », toutes sortes de « réalisations » ou de perceptions à *travers* nos couches : on voyage à travers tout ce qui s'est collé sur notre Matière pure. Seule la Matière s'aperçoit de la réalité totale : les morts n'ont jamais été morts, ils ont dépouillé leur part d'irréalité. Tout dépend de cette « part » d'irréalité. Quand le corps aura totalement dépouillé sa part ou son attachement à l'Irréalité, il n'y aura plus de mort, naturellement, parce que la mort, c'est ce qui n'existe pas. C'est le commencement de la transformation. Et ces petites parcelles réelles reviennent encore et encore dans un corps jusqu'à ce qu'elles aient assez grandi pour être totalement réelles dans la Matière. Maintenant le processus s'accélère, il devient mondial, c'est-à-dire la possibilité de sortir collectivement de l'Irréalité. Le point de départ de la transformation physique, c'est la perception de cette Irréalité. Quand on perçoit (le corps perçoit) que l'assassin n'existe pas, l'hémoptysie n'existe pas et tout le tintouin n'existe pas, alors ça commence à se comporter différemment. Tout le problème est dans ce « différemment ». On n'a pas laissé à Mère le temps de nous montrer comment ça peut être différemment — mais Elle nous réserve peut-être des surprises.

Voilà, alors on apprend l'irréalité des pluies de cailloux. Quand ce sera parfaitement irréel, alors plus un ne tombera sur notre tête et on rigolera bien du grand Jeu. Alors il n'y aura plus que le Suprême qui fait tout. C'est le regard suprême. Parce que c'est le regard du Suprême. C'est pour ça qu'on est né. Comme on en fait des histoires !

Satprem

### **Nuit du 17 au 18 mars 1977**

#### *Vision*

Je vomis des excréments. Tout ce qu'ils jettent sur moi.

### **19 mars 1977**

Lettre de B. (Auropress). Le faux devient le vrai.

### **21 mars 1977**

*(Lettre à Micheline et amis. Indira Gandhi vient de perdre les élections nationales.)*

Mes bons amis,

Nous arrivons donc au tournant.

Il est logique que nous passions par là, même si c'est une logique un peu sombre — provisoirement sombre. La situation peut se lire dans les quelques lignes-clé de Sri Aurobindo, qui se sont aussitôt imposées à moi :

*Quand l'obscurité deviendra profonde  
Étranglant la poitrine de la Terre  
Et que le Mental corporel de l'homme sera la seule lampe*

*allumée...*

Il fallait arriver là.

Il fallait que Mère se retire de nos yeux pour que tout le poison s'étale.

Il fallait que la poigne d'Indira Gandhi se retire pour que toute la saleté s'étale\*.

Et elle va s'étaler.

Au bout, ou au fond, il y a le Miracle de Mère. Il faut que les hommes, tous les hommes, arrivent là — qu'ils voient, qu'ils touchent l'horrible Mur. Alors ça pourra s'écrouler, quand ils n'en pourront plus de leur propre ignominie — quand quelques-uns répéteront, répéteront dans leur corps le Mantra comme la seule lampe allumée au milieu des Ténèbres.

C'est le passage un peu sombre pour aller jusque là. Mais c'est un passage. À chaque nouvelle étape de la Bataille depuis trois ans, Mère m'a donné la vision de ce que serait la nouvelle étape. Le 23 février, j'étais (« je », c'est-à-dire le symbole que je représente dans cette bataille), j'étais au bord d'un gouffre noir d'environ cinq mètres de large, et cela semblait impossible à sauter, à moins, peut-être, de me jeter les mains en avant et de tenter d'accrocher l'autre bord. Et puis, je ne sais comment, j'ai sauté par-dessus le gouffre, tout droit, et je me suis retrouvé sur mes deux pieds de l'autre côté.

Donc, ça paraît impossible, mais ce sera fait. Donc, on débarque de l'autre côté. Mais il y a ce « pas » à faire — dans le noir.

Il est sûr, il est certain que Mère conduit parfaitement minutieusement ce Jeu un peu terrible. C'est quelquefois la « terrible Stratégie de l'Éternel » que Mère elle-même a traversée, traverse. Mais chaque pas est sûr, voulu, quelles que soient les apparences, et nous allons à la Victoire inéluctable.

Il est possible que l'on me mette en prison. Je vais être accusé d'avoir volé les papiers de Mère. Ils attendent tous. On entend tous les gnomes rire dans les gouffres. Ils riront un temps. Il est possible que « nos » Auroviliens soient chassés et qu'une sinistre caricature d'Auroville s'installe, triomphante et commerciale. Beaucoup de laideurs vont s'étaler — il faut qu'elles s'étalent. Ce sera peut-être, encore une fois, la « diaspora » — je ne sais, nous lutterons pied à pied, tranquillement. Nous prierons ensemble, tranquillement. Nous allumerons le Feu dans les cellules de notre corps sous la pression de cette Obscurité.

Et puis nous ne savons rien des Miracles de Mère.

Je vous envoie par courrier avion le 4<sup>e</sup> tome [le *Carnet de Laboratoire*] dont je n'ai pas parlé et que je voulais garder secret pour un peu plus tard. C'est la bombe de Mère, toute pure. Je veux qu'au moins deux exemplaires de ce 4<sup>e</sup> tome soient en sécurité quelque part. Ici, nous allons être fouillés, poursuivis. J'espère pouvoir mettre tout à l'abri. Et puis j'attends.

Mère nous aime.

Elle est si puissamment là, si tendrement là. Elle compte sur nous pour faire battre son Mantra dans la Nuit. C'est tout, il n'y a rien d'autre à faire.

Et puis ces trois volumes qu'il faut lancer — qu'au moins un peu de monde entende Sa voix.

Votre frère

toujours

et pour toujours

Satprem

**23 mars 1977**

(Aux amis de Paris)

Mes amis,

J'étais tellement ému, l'autre soir, rentrant de ma promenade dans les canyons où j'allais avec

tout ce poids sur les épaules, de trouver ces deux mots sur les marches de mon escalier : « Comment aider ? » C'était tellement la Grâce qui venait mettre du baume. Et chacun, vraiment, répondant si merveilleusement, si exactement. Il y avait toutes ces décisions graves, pénibles — oh ! c'est pénible. Janine Pinson a été merveilleuse, chacun a été merveilleux. Ce n'est pas fini. C'est une masse de choses à disséminer par des filières différentes, et chaque fois c'est grave, il ne faut pas se tromper, et puis là encore, dans le moindre détail, une Grâce vient. Je ne peux pas tout vous dire.

Il est probable que la vieille façade va encore rester quelque temps, jusqu'à ce qu'ils aient démoli un par un tout notre dispositif. Le premier signe sera le limogeage du gouverneur actuel\*, puis la démolition de l'*Auroville Committee* formé par Delhi. Un à un, ils vont mettre leurs hommes en place. Même le Président de l'Inde est avec eux. Alors nous verrons Navajata commencer sa danse avec Barun — quelquefois on est suffoqué de voir comme cette Œuvre si formidable, si mondiale, est (ou semble être) bloquée par des gnomes de cette dimension. Cela ne paraît pas croyable. Et puis les *trustees*, alors, se mettront aux troussees de Satprem, aidés par une loi et une police qui s'achètent comme des cacahuètes, par sac. Il y a trois ou quatre jours, j'ai reçu la deuxième lettre de Barun répondant à la mienne où je le mettais devant ses fausses déclarations et lui signifiais qu'il n'avait plus de droits sur mon livre. J'ai eu des vomissements violents deux jours avant de recevoir sa lettre, et puis une journée très difficile dans mon corps, tout cela avec la perception intérieure de la débâcle approchante d'Indira. Tout en même temps (pas par hasard, n'est-ce pas). Je n'ai jamais lu quelque chose d'aussi dégoûtant, un mensonge si abominable, si froid, si minutieux, tout est tordu, les fausses déclarations deviennent vraies — c'est incroyable. Avec quel avocat véreux a-t-il préparé cette réponse (via Paris)? Et André Morisset qui souscrit silencieusement à cette ignominie... C'était très dur à avaler, tous ces jours-ci. Il y a un *monde* derrière tout cela, n'est-ce pas. J'ai essayé de répondre, la plume m'a glissé des doigts au bout de deux heures, cela m'étranglait. Et puis, au bout de tout ce labeur dans la boue, on est saisi par l'immense vanité de se battre avec ça : à quoi bon répondre, et encore répondre — tout est tordu. Et chaque fois on est couvert de boue (pas couvert, on avale tout, et puis on vomit). Pardonnez-moi. Alors je crois que je ne répondrai pas — et ils se saisiront de mon silence aussi. Et qu'est-ce qu'ils cachent derrière, je ne connais rien de leurs machinations. Alors je me débats dans le noir. Je vois beaucoup A. M. autour de moi. Et surtout tout cela me suffoque comme si j'avais un poids sur la poitrine. On verra. Je vous envoie tout de même ces documents, auxquels vous ne comprendrez probablement rien parce que c'est une telle jonglerie de mensonges « juridiques ». Mais il faut que mes amis soient au courant. L'*Agenda* et le livre de Mère sont visés derrière, c'est évident. Je sens d'une façon répétée qu'ils vont *tout* faire et me mettre au bout devant le choix de la prison ou du compromis — la prison est plus respirable, c'est encore l'endroit le plus à l'abri dans ce monde de brigands. Et puis j'ai l'habitude.

J'ai beaucoup de doutes maintenant que je puisse venir à Paris. Je ne sais pas. Votre accueil à tous est si bon, si chaud. Que Mère conduise mes pas. Il y a un « pas » à traverser — peut-être ne sera-ce pas très long.

Vous me demandiez combien d'exemplaires du livre s'étaient vendus à Auroville. Je n'ai pas les chiffres exacts, mais tout ce qui lit le français a eu les deux premiers volumes. Cela a fait beaucoup de travail, Auroville a considérablement mûri, c'est perceptible — il faut qu'ils aient des forces pour ce qui vient. Quel que soit le chemin, même s'ils sont chassés, ils *font* le chemin d'Auroville, et ils reviendront. Là où vibre le Mantra, le chemin est irrévocable et aucune puissance au monde ne peut défaire ça, même s'ils semblent triompher pendant un temps. L'Ashram a acheté quatre exemplaires du premier volume depuis le 21 février dernier ! (je ne sais pas les derniers chiffres, quelques-uns seraient venus ces jours derniers). C'est clair. Tout le Centre d'Éducation de l'Ashram a voté contre Indira, et pas mal d'autres. (...)

Voilà, et puis on fait des caisses pour faire disparaître les tomes III et IV (le II aussi). Ce n'est

pas facile. Où cacher ça. Beaucoup de problèmes à résoudre.

Je vous quitte. On marche ensemble vers la Victoire inéluctable, par n'importe quel chemin.

À vous tous, ma profonde affection

Satprem

Je n'ai pas le temps d'écrire à tous, mais vous savez bien...

J'ai hâte que Carmen soit de retour.

**24 mars 1977**

*(À mes compagnons d'Auroville)*

Nous sommes ici, à Auroville, pour apprendre la loi du Monde nouveau, qui n'est pas une loi mentale ni une loi économique ou politique, ni aucune de toutes les panacées en faillite. Et tous les événements — quels qu'ils soient, apparemment heureux ou apparemment désastreux — sont *faits* pour nous apprendre cette Loi et le mécanisme du vrai Pouvoir qui finalement transformera le monde et notre corps. C'est pour cela que vous êtes venus ici : pour apprendre le secret du Nouveau Monde, pour comprendre la vraie Loi et trouver le vrai Levier.

Il est évident que tant que nous plaçons notre espoir dans les vieux mécanismes, tant que nous dépendons des vieux pouvoirs et cherchons protection dans le vieux monde, nous ne pouvons pas accéder au Nouveau Monde, nous ne pouvons pas trouver le Levier. Il faut que tout nous tombe des mains, vraiment, les vieux espoirs et les vieux idéaux autant que les vieilles saletés et les anciens moyens.

Nous sommes peut-être à l'heure, aujourd'hui, où tout nous tombe des mains, tous les vieux appuis, pour trouver le seul Appui — cela qui PEUT vraiment et qui fera le Monde nouveau et qui fera Auroville. Tant qu'il y a un autre espoir que ce seul Espoir, nous sommes à côté, nous cognons aux vieilles portes pour tenter d'ouvrir la seule Porte sans clef.

Car elle n'a aucune clef, cette Porte-là. Elle n'a aucun moyen extérieur, aucun truc ne peut l'ouvrir.

Nous avons trop de « trucs » jusqu'à hier, nous comptons sur trop de moyens, nous cherchions de vieilles clefs.

On nous enlève tout des mains. C'est peut-être bien l'Heure de Grâce à Auroville. L'Heure où nous pouvons ouvrir la Porte parce que nous ne savons plus rien.

Il est possible, il est probable que tous les vieux faussaires viennent faire leur réapparition triomphante. Ils vont faire leur grand cirque spirituel et un formidable Matrimandir touristique derrière lequel s'abritera leur profitable business. Ils feront un formidable Centenaire de Mère enfin déifiée par leurs soins. Les paroles de Mère couleront à flots, les grands-prêtres de la Vérité auront avec eux la loi, les gouvernements, les dignités et des *dhotis* immaculés pour remplacer un certain nombre de voyous mal rasés qui voulaient faire une autre sorte de monde. Les bétonneuses et les millions sont contre nous. C'est l'éternelle histoire du Christ et de ses disciples, de Karl Marx et de ses disciples — c'est la Vérité vivante dépecée et légalisée par ses propriétaires légitimes, à Rome comme à Pondichéry. Les « dissidents » sont excommuniés. On leur enlèvera peut-être leur passeport. Toutes les raisons du monde seront contre eux — ils sont bourrés de bonnes raisons. Les gendarmes sont avec eux.

Nous sommes peut-être bien les voleurs du Nouveau Monde, les sans-raison d'une autre Raison. Nous n'avons rien dans les mains, rien dans les poches. Et notre impuissance est notre seul Pouvoir.

Parce que, quand il ne reste plus rien, il faut bien qu’AUTRE CHOSE surgisse. Quand il n’y a plus de moyens, plus de portes, il faut bien que s’ouvre la seule Issue.

Alors, mes compagnons, comprenez bien ceci :

Nous sommes mis EXACTEMENT dans les circonstances qu’il faut pour ouvrir la seule Porte et créer Auroville et toucher le Levier du Nouveau Monde. Comprenez bien que tous nos obstacles, nos défaites apparentes, notre impuissance apparente, sont LE Moyen et LE Levier. Parce que c’est seulement dans ce Rien-là que peut jaillir le Quelque Chose. Dites-vous bien, comprenez bien que *tout* est le chemin d’Auroville, et que même si on vous chasse d’Auroville, vous *faites* encore le chemin d’Auroville, et que si, dans votre cœur, où que vous soyez, bannis ou non, vous empoignez le seul Positif de tout cet énorme non-sens, le seul Mantra qui bat dans ces ténèbres triomphantes, vous ouvrirez la Porte du vrai Matrimandir dedans, et vous viendrez, vous reviendrez bâtir au-dehors votre Œuvre parce que nul ne peut triompher contre cette Vérité vivante, c’est la seule Réalité parmi des fantômes.

Tout est le chemin d’Auroville.

Nous sommes justement à l’heure du Chemin.

On ne peut pas tricher pour le faire : il faut ETRE le chemin. Il faut que le Mantra batte et batte dans votre cœur. Il faut appeler Mère et Mère. Il faut être nu et vrai. Il faut trouver Ce qui est le Pouvoir même du Nouveau Monde.

Alors tous les fantômes s’écrouleront.

C’est le Sens même d’Auroville.

Satprem

### **29 mars 1977**

Dernière « diaspora ».

### **30 mars 1977**

*(Aux amis de Paris)*

... Vous me touchez. Vous êtes tous touchants. Je pense à cette Marielle Aubégnny qui offre ses économies... En fait, Mère nous comble d’avoir la joie de lui donner et de mettre un Sens à ce que nous faisons. Ils sont si misérables ces gens à procès. Quant à ma « sécurité », c’est Mère ma meilleure sécurité — Kâlî et Krishna étaient avec Sri Aurobindo en prison. Ils sont avec nos pas, ici ou là. (...)

Ce « corps dur, raide, lourd », c’est exactement cela. C’est le signe même que Ça travaille enfin dans la résistance de la Matière et l’inertie de la Matière — réjouissez-vous ! C’est le Mantra qui fera tout le boulot, automatiquement. C’est merveilleux !

... Par tous les détours nous allons là.

Votre frère  
Satprem

### **31 mars 1977**

Vision de la mission : Ils m’ont laissé pour démolir la religion de Sri Aurobindo. Et établir

l'Œuvre sur des bases internationales et scientifiques.

\*

*(Lettre à Gloria, d'Auroville)*

Gloria,

Je suis *très* touché de ta lettre. Je l'ai mise aux pieds de Mère.

Nous marchons et luttons ensemble, et prions ensemble pour le Nouveau Monde. Le Mantra unira nos corps et nos cellules en dépit de tout ce que nous pensons et en dépit de toutes les divisions apparentes. C'est cela qui dissoudra les fantômes, en nous et autour de nous.

Alors seulement Mère coulera à travers nous, vibrera à travers nous, et qu'est-ce qui peut toucher Ça ?

Avec beaucoup d'amour  
pour vous deux

Satprem

**6 avril 1977**

Sortie du livre de Mère en France\*.  
Où m'enfuir ?

**12 avril 1977**

*(À Micheline)*

... Vous avez dû, je l'espère, recevoir mon Trésor, parti subitement, poussé par je ne sais quoi — tout a l'air de pousser par là-bas. Le reste est dispersé, en sécurité. Maintenant ils peuvent venir. Mais peut-être ces actes en soi ont-ils créé les circonstances nécessaires pour qu'ils ne soient plus tentés de venir... Je ne sais. Sujata et moi, nous sommes fatigués mais indomptables. Gardez le silence sur mon Trésor.

Et puis j'ai reçu le livre [un livre de l'Ashram sur Mère] — c'est une aberration. J'avais le cœur serré de voir Mère tout en noir, c'était presque un chagrin. Mais il y en a tant d'autres. Il faut beaucoup de puissance pour que Mère puisse briller en dépit de tout ce Noir partout. Elle sort tout de même de cette couverture de Mort. Allons pas à pas. Un jour, ce sera fait.

**15 avril 1977**

Je suis accablé de boue et de méchanceté. Comme si j'étais couvert de blessures.

**22 avril 1977**

*(Lettre personnelle)*

On se dirait à la fin d'un monde — notre monde aussi. Je devine bien ce que tu sens. Ça n'en finit pas de mourir et l'autre n'est pas encore né pour nos yeux. C'est cela, sans doute, le bond dans le noir que j'avais vu. C'est comme une fin de tout ou une dissolution de tout. Même nos espoirs et nos plans semblent problématiques et appartenir encore, d'une autre manière, au vieux monde qui meurt. Aller se battre avec l'Unesco, avec le CNRS, avec Chancel\*... Je ne sais pas. Même le livre de Mère semble avoir sombré dans le silence là-bas. Il y a des colonnes pour Spaggiari (?) et les derniers héros du hold-up. On a tant gonflé le Mental que plus rien ne veut rien dire — tout est suspect, tout est croyable et incroyable pareillement. Alors, encore « dire »? Le temps du dire n'est-il pas fini, c'est la fin de la Babel mentale. Je ne sais pas, je sais de moins en moins. Je vois seulement tout qui se dissout. Ici, je suis saturé de haines. On dirait que je suis blessé partout. C'est étrange comme on me hait, de tous les côtés, même à Auroville, à part la poignée de frères. On dirait que je gêne trop de monde. Alors je suis à baigner dans quelque chose de suffoquant qui est là, autour de moi, comme un rideau d'algues gluantes, et on ne voit pas la solution. On dirait qu'il n'y a nulle part de solution — sauf que l'on va ici, ou là, sans savoir pourquoi. Sauf que l'on attend je ne sais quelle Solution incroyable, merveilleuse. Je pense à Sri Aurobindo dans son grand fauteuil vert.

Et le Pakistan prend feu. Je regarde les frontières du Nord. On persécute Indira Gandhi, elle est couverte de haines et de calomnies, elle aussi. Elle attend — quelle solution pour l'Inde? pour le monde? Il n'y a pas de solution, sauf LA Solution. Et je me demande si ces « circonstances écrasantes » dont parlait Mère ne sont pas à la porte. Nous arrivons au point où quelque chose *doit* se produire. J'ai l'impression d'être dans la mort de tout — y compris la mienne. Et les dieux sont silencieux. Même la publication de *l'Agenda* semble être une sorte de luxe tardif. Comme si la seule chose qui POUVAIT, c'était l'explosion vivante de *ça* qui est contenu dans ces milliers de pages. Alors quitter Nandanam participe de l'acte de foi, de fraternité — c'est aiguïser l'absurdité. De toute façon c'est comme une mort. Nous faisons ensemble le bond dans le Noir. Ce total non-sens est peut-être bien le seul signe que nous approchons.

Voilà, on prie ensemble

Satprem

**26 avril 1977**

*(Lettre à un Aurovilien.)*

B., mon ami,

Ta lettre me donne une grande tristesse — pas seulement pour toi mais pour Auroville. C'est comme un coup de glas. Je ne m'inquiète pas ici de tes bonnes raisons ou de tes mauvaises raisons — les raisons ne m'intéressent pas beaucoup. Tout le monde a raison, tout le monde a tort aussi d'une certaine façon parce que le grand tort est de n'être pas divin. La girouette raisonnable peut tourner tant qu'elle veut, selon le caprice des vents. Mais il y a une chose infiniment précieuse qui est la vraie force secrète d'Auroville, celle que nous avons eu tant de mal à bâtir, que certains d'entre vous ont payée de la prison : une première cohérence d'âme, un premier sol unifié, un tout petit noyau d'aspiration pure. Et c'était si fort dans sa simplicité que cela avait le POUVOIR de résister à tout, même de changer les catastrophes en délivrance. Il y avait des traîtres, il y avait des indécis, il y avait tout le méli-mélo habituel du Mensonge, mais il y avait ce noyau pur, uni, qui avait le Pouvoir d'enrayer le Mensonge, de sauver le reste par sa pureté. Bien entendu, l'Ennemi invisible, celui qui manœuvre toutes les petites poupées humaines s'est jeté là-dessus — il savait bien que cette petite pureté-là était sa mort. D'abord on vous a mis à l'index, vous étiez le « *French group* », les fanatiques, les militants — on a voulu vous isoler, vous étiez la cause de

tous les malheurs du monde et d'Auroville, vous empêchiez « l'unité » des Auroviliens, je ne sais quel péché vous n'aviez pas commis. Et derrière, bien entendu, silencieusement ou non : c'est la faute de Satprem. Cette voix-là, je la connais bien. Cette force-là, c'est celle-là même qui pousse l'Ashram contre Satprem, ou plutôt contre ce que représente Satprem. Nous sommes un danger public pour cette force-là, bien entendu. Ils ont essayé de me tuer, mais ce n'est rien à côté des petits assassinats silencieux que je subis tous les jours, et toutes les nuits, depuis le mois de mai 1973.

Dans cette mêlée, je n'ai connu qu'une seule Force, c'est celle de mon impuissance, j'avais seulement besoin de Mère, tellement besoin d'Elle — qu'ils gagnent, qu'ils perdent, qu'ils me tuent ou non, qu'ils aient raison ou tort, que je sois tout seul ou non, Auroville ou pas Auroville, l'Ashram ou pas d'Ashram, j'avais seulement besoin d'entendre Son battement dans mon cœur, que ce soit Elle et seulement Elle dans tout ce chaos et cette nuit douloureuse. Le départ physique de Mère, Son retrait de nos yeux, c'était comme une asphyxie pour moi, j'avais perdu tout mon air, tout mon plein, tout mon amour, alors qu'est-ce que cela pouvait me faire Auroville, l'Ashram, les ennemis, les amis, les torts, les raisons — j'étais, je suis seulement ce trou brûlant qui a besoin d'une seule chose : Elle, « Ça », n'importe, ce quelque chose d'absolu pour toujours et pour tous les jours. C'est dans ce Néant brûlant, qui finissait par être le seul Plein de quelque chose, que j'ai été amené à agir, faire des actes, que j'ai été entraîné à écrire, intervenir à Auroville, prendre des positions — mais je me moquais de toutes les positions et de toutes les villes et de toutes les histoires : j'étais, je suis dans la seule Position respirable, de là j'agis, de là je fais, j'écris. Les torts et les raisons s'en vont aux quatre vents, mais il y a ce seul Souffle dedans, cette seule suprême Raison dedans. C'est cela que j'ai essayé de communiquer tant bien que mal à mes frères d'Auroville, partout où je rencontrais une lueur d'aspiration, une étincelle de vrai Besoin — parce que je savais, je sentais, je vivais que c'était le seul Pouvoir dans la grande nuit, la seule Raison de tout ce non-sens étrange. Je me suis penché sur vous comme au milieu de la grande noyade. On a dit que je voulais être le gourou de ceci, le gourou de cela, on a travesti tous mes actes, toutes mes paroles — je voyais seulement cette grande noyade, je voyais seulement cette grande Pitié. Tout allait-il être emporté dans la Nuit ?

Quelques-uns ont répondu, ici, là. Un petit noyau s'est ressaisi, a compris le grand Enjeu. Nous étions seuls au milieu de forces formidables qui depuis des millénaires ont déjoué tous les prophètes, tous les Avatars, toutes les crucifixions — est-ce que ça allait recommencer une fois de plus ? Encore une Église, encore des raisons triomphantes, encore la pourriture de l'argent... ? Et plus ce noyau se formait, plus il était attaqué à l'intérieur même d'Auroville. Et maintenant, ce que ni Nava ni les hostilités d'Auroville n'ont pu faire du dehors, l'Ennemi est en train de le faire du dedans : on vous casse, on vous désagrège, on vous pourrit et vous jette aux quatre vents des excellentes raisons de ceci ou de cela, de celui-ci ou de celui-là — mais en vérité c'est la seule raison de casser à tout prix cette première cohérence, ce tout petit noyau d'aspiration unie, cette seule petite pureté de quelques cœurs ensemble qui est le seul Pouvoir d'Auroville, le seul Espoir d'Auroville, le seul salut dans cette grande noyade. Alors B. a raison de cette façon-ci et A. a raison de cette façon-là, et d'autres et tous les autres sont bourrés d'égaux raisons — mais vous êtes foutus, vous avez lâché le seul trésor, l'imperceptible chose qui faisait que ça tenait tête à tout. Vous avez perdu votre Miracle. Allez-vous vraiment le perdre ? Faudra-t-il, une fois de plus, qu'Auroville descende dans la Nuit et mérite la dure leçon ?

Alors, tu as peut-être raison de vouloir faire le pont avec la *Green Belt* [d'Auroville], de vouloir les empêcher de basculer de l'autre côté — tout cela est très bien. Mais si tu ne peux même pas t'entendre avec tes frères immédiats, si tu ne peux même pas boucher la crevasse sous tes propres pas, si l'abîme se creuse entre toi et ceux qui partageaient la même aspiration, quel pont vas-tu jeter là-bas, quelle semence pure, quel ciment indestructible ? Si tu ne combles pas le trou ici, tu ne le combleras nulle part. L'« autre côté » a déjà commencé à

fendre ta propre maison. Tu me diras que ce sont « les autres » qui t'ont « excommunié ». C'est possible. Mais moi je regarde, le cœur navré, votre seul Pouvoir et votre seul Miracle qui partent à vau-l'eau. Je regarde la grande Nuit qui monte sur la terre, de plus en plus, et je me demande qui a compris ?

Satprem

Ceci ne s'adresse pas spécialement à toi, mais à tous mes frères là-haut. C'est tellement l'heure d'être frères...

**27 avril 1977**

*(Lettre à Gloria, d'Auroville)*

J'aime beaucoup ta lettre, si claire, si sincère — comme je voudrais que tous à Auroville aient cette même honnêteté sans passion !

La position du Matrimandir, telle que tu la définis (« ne pas s'occuper de la S. A. S., car c'est encore jeter un pont pour les laisser entrer chez nous — les rejeter intérieurement avec la Force, sans action physique toujours mélangée d'impuretés ») me semble bonne en principe, mais la vie pratique, quotidienne, vous oblige à des actes, elle ne se passe pas dans l'abstrait des principes. Je ne parle pas

de « provocations », bien entendu, c'est trop enfantin et stupide, mais de situations créées par les circonstances. Par exemple (pour être concret) : les gens d'Aspiration font laver leur linge sur la plage d'Auroville, car il y a un puits — un seul puits. Les amis de la S. A. S. veulent les empêcher de laver leur linge en effrayant la laveuse, en payant le chef du village de la laveuse, finalement en agitant l'eau du puits afin qu'elle devienne boueuse et que l'on ne puisse pas s'en servir. On peut abandonner la partie et aller laver son linge ailleurs, bien que ce ne soit pas très courageux, et si on cède sur un point, on risque de voir l'Ennemi répandre son stratagème partout et, point par point, de gagner tout le Terrain. Aujourd'hui c'est un puits, demain ce sera autre chose. C'est comme le serpent qui commence par avaler la queue de sa victime — quand il commence, ça va jusqu'au bout. Alors il semblerait légitime et sage à la fois, selon les circonstances, de lutter pied à pied, sans violence ni provocations, jusqu'à ce que l'on ne puisse plus — quand on ne peut plus, eh bien on lâche, ou on s'en va. Le but évident de cette force de Mensonge, c'est d'éliminer d'Auroville tout ce qui contient un peu de simple vérité sincère, parce que cette petite lumière-là, c'est sa mort. Tout ce qui appartient à l'espèce mangouste est dangereux et mortel pour le serpent. Il y a beaucoup (enfin pas beaucoup mais un certain nombre) de petites mangoustes très gentilles à Auroville,

ici et là — elles ne sont pas spécialisées ni réservées à un terrain particulier ou à une communauté particulière. Mais à « Aspiration », elles sont plus énergiques, disons, parce que les petites mangoustes françaises sont plus batailleuses (plus arrogantes aussi). Alors naturellement la force de Mensonge s'est plus spécialement dirigée sur eux — elle a surtout essayé de les isoler du reste des Auroviliens, ou des petites mangoustes, en disant : vous voyez, cette espèce-là c'est très mauvais, c'est elle qui empêche l'unité fraternelle des mangoustes et des serpents, sans elle tout irait dans l'harmonie et la paix unique à Auroville. Cette force mensongère a assez bien réussi son boulot : les gens d'Aspiration, les « *French mangoustes* », sont insupportables et très malodorantes à Auroville, elles ont commis presque tous les péchés (et naturellement c'est Satprem qui est derrière; lui c'est le pêcheur radical).

Alors voilà les deux « positions ». Je pense que la voix de l'Ennemi se fera de plus en plus douce

et charmante pour dire : voyez comme nous sommes gentils, nous ne voulons de mal à personne, embrassons-nous. Et ceux qui n'aimeront pas cette embrassade-là seront de plus en plus isolés, écartés du dedans par les Auroviliens eux-mêmes — et finalement ils devront partir parce qu'ils seront tout seuls. Alors ce serait la grande fête des serpents : les petites mangoustes seront toutes entortillées dans le Mensonge et elles ne comprendront même plus où est le vrai, où est le faux — mais elles seront bien tranquilles, elles auront leur « prospérité » [ration quotidienne à l'Ashram], à manger tous les jours, un passeport sûr et de grands travaux pour épater le monde. Ce sera la grande fête à Auroville. Mais il ne restera plus de petites mangoustes, il n'y aura que des petits serpents replets — à moins qu'il n'y ait une « espèce nouvelle » de serpogoustes ou de mangoupients qui sera l'aimable mélange de la vérité et du mensonge que nous connaissons depuis des millénaires. En fait, chacun de nous est déjà un aimable mélange des deux forces, c'est pourquoi il est tellement facile pour l'Ennemi de faire appel au petit serpent-frère qui est en chacun de nous. Où est la mangouste pure ?

En fait, je crois bien que la seule Position vraie à Auroville est une troisième position, qui ne se concentre pas sur l'Ennemi, parce que, comme tu le dis, c'est encore jeter un pont à l'ennemi, lui donner une réalité ; mais de se concentrer sur l'unité des petites mangoustes et la pureté des petites mangoustes. Leur vie dépend de cette unité et de cette pureté, beaucoup plus que de leur agressivité et de leur aptitude à la bataille. La première nécessité serait donc de réunir les French mangoustes, les German mangoustes, les Matrimandir mangoustes, en un seul corps de Mangouste. Et puis la pureté, c'est... dire le Mantra qui fait la pureté. Mais cette troisième position, essentiellement intérieure, ne doit pas faire oublier les nécessités pratiques de la vie quotidienne et de la bataille quotidienne pour ne pas se laisser avaler point par point. Quelles que soient les erreurs d'action de celui-ci ou de celui-là (la plupart du temps ce sont seulement des erreurs de paroles), il ne faut pas mettre un groupe de mangoustes à l'écart, parce que cela, c'est notre mort. C'est là-dessus que joue l'Ennemi. C'est simple et facile à comprendre. En fait, on essaye de mettre des idéologies ou des philosophies face à face, mais le fait brutal, réel, c'est que l'on essaye de faire s'entre-tuer les petites mangoustes.

Maintenant, pour reprendre le problème que tu soulèves en citant Mère dans *L'Espèce nouvelle* : « Et c'est justement l'erreur mentale de vouloir choisir une chose et d'en rejeter une autre : toutes les choses doivent être ensemble — ce qu'on appelle bien, ce qu'on appelle mal, ce qu'on appelle bon, ce qu'on appelle mauvais, ce qui vous semble plaisant et ce qui vous semble déplaisant, tout cela doit être ensemble. Le rejet de l'un et l'acceptation de l'autre, c'est un enfantillage. C'est une ignorance. » Mère ne fait *jamais* de philosophie, il n'y a pas d'être plus « pratique » au monde que Mère : tout, pour Elle, est un moyen d'action, de progrès. Or, il n'y a aucun doute que le cancer et la mort sont très utiles pour éveiller chez l'homme la nécessité de trouver le moyen de guérir le cancer ou la cause du cancer et de guérir la mort ou la cause de la mort. Cela ne veut pas dire qu'il faut embrasser le cancer et la mort, cela veut dire qu'il faut trouver DANS le cancer et la mort ce qui peut dépasser et surmonter le Mal : le changer en une troisième chose qui ne sera plus ni notre faux bien et nos faux remèdes, ni cette apparence de mal et son éternelle domination. Il est certain que la S. A. S. a beaucoup aidé les Auroviliens à trouver leur centre vrai, la nécessité de trouver la Position vraie qui sauvera du désastre. Sans eux, nous serions restés dans une médiocrité spirituelle et bien élevée. Grâce à eux nous sommes contraints, *obligés*, de trouver la solution vraie, celle qui aura le Pouvoir. Ce n'est donc pas une invitation à embrasser Nava, mais à arracher à l'Ennemi même la force qui nous aidera à grandir. Mère n'a jamais accepté la Mort, mais au milieu même des milliers de petites morts que lui infligeaient ses charmants disciples, Elle a cherché le secret pratique de l'Immortalité — grâce à cette mort même. Donc nos charmantes petites mangoustes soi-disant « spirituelles » n'ont pas besoin d'aller se jeter dans la gueule du serpent, mais de développer en elles la Force de se changer en une super-mangouste ou en une autre espèce qui dépassera à la fois les médiocrités spirituelles et les méchancetés du serpent — une troisième

position justement où plus rien ne pourra les toucher. Une vie nouvelle. Une Espèce nouvelle qui ne sera pas les serpogoustes ni les mangoupests, mais Autre Chose, que nous ne connaissons pas encore.

Ce qui reste vrai aussi, c'est que les Serpents aussi, s'ils ont une étincelle de sincérité, peuvent également profiter de l'opposition de leur Ennemi, les mangoustes, pour changer eux aussi leur sac de venin, non pas en un sac de « bienfaisance » qui serait seulement l'envers de leur venin, mais en quelque chose d'Autre : peut-être une troisième position, un sac d'ambroisie ou de nectar. Mais ce n'est pas *nous* qui les changerons, personne ne peut convertir les serpents : ce sont eux-mêmes, s'ils sont assez sincères, qui seront *obligés* de changer pour survivre. C'est-à-dire que plus la mangouste sera pure, en voie de transformation, plus sa simple présence pure obligera le serpent à se transformer lui-même ou à mourir. De cette façon on peut dire que la mangouste est un instrument de transformation du serpent, de même que le serpent est un instrument de transformation de la mangouste. Mais l'un *et l'autre* doivent se dépasser eux-mêmes ou mourir.

Nous en sommes là : il faut changer ou mourir. Il faut trouver la Position vraie ou mourir. Il faut être UN et PUR ou mourir.

Avec beaucoup d'amour

Satprem

### 30 avril 1977

Premier article sur le livre de Mère (*Nouvelles Littéraires*). Titre : « Ashram & Co. » Mon Dieu...

### 3 mai 1977

(Lettre personnelle)

Je viens de recevoir une lettre très gentille de Hughette Rémond, chez Laffont (copie ci-joint). On dirait que la Grâce veut nous aider à sortir de cette triste histoire (avec Barun) qui m'a fait toucher les bas-fonds. C'était utile, mais je respirerais mieux sans. Et puis cette ironie du « sort » : je reçois le premier « article » (cinq lignes) sur Mère, dans les *Nouvelles Littéraires*, intitulé... « Ashram and Co. » (sic). Comme une claque. Et simultanément la publicité de Laffont dans le *Figaro Littéraire* : « La substance de l'enseignement de Mère et de Sri Aurobindo à l'ashram de Pondichéry. » Je ne sais pas quand on arrivera à décoller Mère de cette Boîte Postale, mais il va falloir sérieusement triturer ça. Ce voyage [en France] est très nécessaire. Il faut « mondialiser » Mère. En attendant, le panier de crabes grouillotte à Auroville comme à Pondichéry. R. a eu une vision très symbolique ces jours-ci : un grand arbre renversé d'où sortait tout un grouillement de scorpions et de serpents. C'est exactement l'arbre d'Auroville qu'on est en train de secouer afin d'en faire sortir tous les petits « dasyus ». Donc en fait le nettoyage. Seigneur, quand aurons-nous fini de nettoyer ces trous boueux ? on dirait que c'est sans fin et innombrable. Si tu savais les lettres que je reçois ! — je crois entendre la voix de Mère, on dirait qu'Elle me fait faire tout Son chemin au galop.

Le voyage [en France]... Tu es bien gentil de penser au coup de massue qui nous guette — je le connais bien, chaque fois que je suis rentré en France je suis tombé malade. Mais la Ferté [maison de campagne de Micheline] n'aide en rien — il faut plonger dedans, c'est tout, et assimiler. J'ai une espèce de confiance que Mère va me faire un bouclier cette fois, ce n'est pas possible

autrement. Et puis de toute façon je suis dépassé, c'est le meilleur état possible. Je suis complètement nul, de plus en plus nul et aveugle. Il faudra bien qu'*Elle* fasse si Elle veut que ça se fasse. Je ne vois rien, mais j'ai le sentiment d'une « nouvelle courbe » (pour tout le monde)...

On va marcher, c'est sûr, on va faire le Travail de Mère, on va préparer ce Nouveau Monde, on va se battre pour la seule chose qui vaut la peine dans ce Non-Sens du monde.

Satprem

### **5 mai 1977**

Ma douce dit : « Comme si chaque jour après le 20 mai sera un danger. » Nous fixons le départ pour Paris au 19 mai de Bombay.

### **8 mai 1977**

(À *Micheline*)

... Oui, c'est à la fois très chaud et impersonnel, et dans cette impersonnalité il y a un amour clair, tranquille, d'autant plus vaste qu'il n'y a pas de nœud d'ego pour l'étrangler... Ça commence. C'est commencé. On y va. On entre dedans. J'ai très fort l'impression qu'il se prépare des choses capitales et que tout dépend de la capacité d'entrer dans cette Lumière ou de la supporter. Il y a ceux qui ne pourront pas. La sur-vie est là au milieu d'une espèce de catastrophe grandissante. Mais c'est seulement la catastrophe du Mental. La Babel devient si folle, qu'un jour, brusquement, ce sera irréversible — tout tombera des mains dans quelque chose qui sera à la frontière de la folie et du rire merveilleux. Juste une petite frontière, mais on sera de ce côté-là ou de l'autre. On se prépare à *Ça* — ou plutôt on nous prépare...

Le Mantra de Pierre? C'est vraiment lui qui doit trouver ou sentir la réponse. Je crois que Mère pénètre de toutes façons, sous n'importe quel prétexte et par n'importe quel moyen, si seulement il y a un petit trou dans la carapace — une faille. « Par n'importe quel moyen choisi » disait Sri Aurobindo. À Paris, je vous ferai entendre Mère répétant son mantra, deux semaines avant notre dernière entrevue... Alors, pour moi c'est simple. Nous l'avons répété si souvent ensemble. C'est plein d'Elle (pour moi). Cela peut se traduire très simplement : Je Te salue, Seigneur Suprême.

Voilà.

Je Te salue.

Seigneur Suprême.

Seigneur Suprême.

C'est tout.

Avec amour

Satprem

### **16 mai 1977**

Furtivement je vais dans la chambre de Sri Aurobindo poser mon front sur le bras de son fauteuil.

**19 mai 1977**

Arrivée à Paris.

**3 juin 1977**

L'avocat Mercier : la route de *l'Agenda* est libre.  
Je vois un gratte-ciel qui brûle.

**22 juin 1977**

(À Nicole, d'Auroville)

Je ne t'oublie pas, j'ai reçu tes gentilles lettres et les chiffres de ventes. Ici, on taille à la hache, on cogne aux portes — beaucoup de réceptivités inattendues dans un chaos qui ressemble à la fin d'un monde. Un monde qui touche à sa fin. C'est cela. Et la « nouvelle chose » que nous mettons en branle, ou qui se met en branle à travers les livres. Rien à dire : il faut faire. Que votre prière à tous accélère le Moment. Ce que vous *êtes* et faites là-bas importe à tout le monde. Il ne faut pas se perdre dans les petites histoires : nous vivons une grande Histoire. Il faut être vrai, c'est tout.

Avec toi, avec tous mes frères et sœurs

très fraternellement

Satprem

L'encens d'Aspiration brûle tous les jours dans ma chambre, et un peu de leur cœur pour dissoudre l'obscurité du monde — dis-leur.

**4 juillet 1977**

Je vais livrer la bataille pour Toi : Chancel (France-Culture) à 17 h. L'assaut d'un autre genre : interviews, gens...

**14 juillet 1977**

Fondation de l'Institut [de Recherches Évolutives]. Ma lettre à Messieurs les trustees pour annoncer la publication de *l'Agenda*.

**22 juillet 1977**

Dépôt des statuts de l'Institut.

## **Fin juillet 1977**

Retour en Inde.

## **5 août 1977**

Rencontre avec Indira (aussi, vu Rajiv et sa bonne femme aux lèvres peintes, et Sanjay\*).

## **6 août 1977**

*(Lettre personnelle)*

... Oui, il est important de matérialiser sans perte de temps. Il y a peut-être erreur dans la perception juste du temps, mais de plus en plus l'évidence que le tournant mondial est proche. Il faut que nous soyons prêts à l'Heure juste. Un jour, nous comprendrons l'exactitude de nos gestes. La situation de l'Inde se détériore sûrement. L'inertie, le Tamas, joints à l'obscurité régnante, semblent appeler des interventions radicales pour forcer les choses et les gens à être ce qu'ils doivent être, ou à périr. Hier j'ai rencontré longuement, seul, pendant une heure, Indira. Elle écoutait. J'ai donné le Mantra. J'ai l'impression que nos « tapes » [bandes magnétiques] doivent rapidement prendre le chemin de *l'Agenda* [= en sûreté en France] — le problème est de savoir si nous pouvons les faire copier ici (si nous avons le temps matériel aussi), ou peut-être faudra-t-il les envoyer sans copie et faire le travail là-bas? Là encore nous aurons besoin de nos dévoués amis : Yolande et Jeh [J. R. D. Tata]. En septembre peut-être? J'ai téléphoné il y a quelques instants à Jeh. Il ne pouvait pas venir à Delhi maintenant. Là aussi, quelque prétexte se présentera peut-être pour que j'aie le voir à Bombay. Je sens la nécessité d'une rencontre. Étrange comme toutes les sincérités, ici et là, sont à l'Heure de la rencontre. Je regarde toujours du côté de la Chine. Pour les mêmes raisons, le « spiritualisme » s'écroule ici comme le « matérialisme » s'écroule là-bas. Comment va sortir la troisième Position, c'est toute la question — mais ça va sortir.

Avec C. P. N. Singh nous avons discuté la question de notre retour à Pondy, nous avons aussitôt été d'accord pour faire face, en dépit des nouvelles au téléphone d'Abhay annonçant qu'ils montaient le cou (ou le coup) contre Satprem à Pondy. Je les sens impuissants. La Chose leur a échappé des mains. Maintenant je peux regarder avec tranquillité leurs petits soubresauts. J'ai appris de Ranju que Nolini ne voulait pas signer la fameuse lettre des *trustees\**, mais que c'est André qui est intervenu et qui a fait le siège de Nolini pendant 1 h 30 !! Tout est clair. C'est le plus puant de tous. Il règle son compte de famille avec l'étranger que je suis et qui a eu l'audace d'accaparer sa mère. Ils sont microscopiques. Purna en a eu la jaunisse. Leurs histoires naines passeront, nous faisons l'Œuvre, imperturbés et imperturbablement. Quelquefois c'est bon de se sentir si libre. On ne se souvient pas assez que nous venons d'un grand royaume de vastitude. Lundi soir, 8, nous nous envolons pour Madras.

.....

P.S. Champaklal\*\* est à Delhi, revenu des premiers contreforts de l'Himalaya avec une pneumonie. Koumoud et Pranab ont réussi à lui faire rendre les clefs : il n'aura plus accès à la chambre de Mère. Ainsi soit-il. Peu à peu les éléments de Vérité sont impitoyablement écartés pour que l'endroit puisse être détruit.

## 9 août 1977

Retour Nandanam. Dans les canyons, l'impression de boire le silence par tous les pores de la peau.

## 10 août 1977

*(Fragment de lettre personnelle)*

... Je reste avec l'impression, presque l'évidence, que c'est de l'Inde que partira le grand Tournant mondial. Nous sentons que de graves événements se préparent ici.

La nuit dans l'avion de Genève j'ai eu soudain la clef de la petite phrase de la lettre de Morisset : « Mère m'a montré plusieurs fois l'armoire de l'Agenda dans sa chambre » = Satprem a volé les papiers dans cette armoire chez Mère.

Dès que j'ai fait lire à C. P. N. la lettre de Morisset, il a instantanément compris : on va vous accuser de vol. (!!)

C'est drôle, on s'amuse beaucoup avec Mère.

Satprem

## 12 août 1977

Début de l'impression du tome I anglais [*The Divine Materialism*].

## 13 août 1977

*(Aux amis de Paris)*

Mes bons amis,

C'est un tel tourbillon depuis ce retour en Inde que je n'ai pas le temps d'écrire. Le séjour à Delhi a apporté beaucoup de clarifications sur la situation du pays. Tout cela ressemble parfaitement à la situation de l'Ashram et d'Auroville, nous sommes en présence des mêmes forces contestantes et de la même accélération. Tout marche ensemble. Un jour, ça fera « clic » et le monde y sera...

... André et Purna ont déclaré partout que le « livre sur Mère était une invention de Satprem et n'avait rien à voir avec les faits »... Tout cela est grotesque. J'attends la sortie de notre tome I : c'est la clef de la bataille de *l'Agenda*. Décidément, l'Ashram est bien le centre de la résistance à l'Œuvre...

## 23 août 1977

Arrestation de quarante Auroviliens.

Télégraphié à E. Faure, Jaigu\*, Tata...

24 août 1977

(De Sujata à Micheline)

Chère Micheline,

Un mot en grande hâte. Avons expédié ce matin un télégramme vous annonçant les arrestations brutales et arbitraires de trente-huit Auroviliens, y compris des jeunes de treize-quatorze ans. Les prisonniers sont de toutes nationalités — française (surtout), indienne, suisse, australienne, allemande, tunisienne etc.

Nicole vous prépare un rapport qu'elle expédiera aussitôt prêt.

Nous avons aussi alerté Edgar Faure, Yves Jaigu et Thérèse de Saint Phalle. Pour faire bouger l'Unesco et monter pression sur l'Ambassade de l'Inde à Paris.

Voyez de votre côté ce que vous pouvez avec tous nos amis. Michel Danino est parmi les prisonniers d'hier soir.

Delhi est au courant.

L'impression de nous tous : c'est le dernier acte de S. A. S. L'histoire commencée par la hutte et l'emprisonnement des huit [en 1976] doit aboutir avec cette nouvelle arrestation des trente-huit.

Avec amour,

Sujata

\*

(Lettre de Satprem à Thérèse de Saint Phalle,  
une romancière française.)

Thérèse,

En hâte je vous envoie copie du télégramme que je vous ai envoyé, ce matin (au cas où il serait intercepté par la police). Les « propriétaires » d'Auroville viennent donc de mettre en prison trente-huit Auroviliens récalcitrants qui n'entendaient pas laisser leur expérience se transformer en un commerce spirituel. Les « droits de l'homme » commencent simplement à la possibilité de vivre sa propre conception sans être mis en prison par une nouvelle Église de connivence avec la police. L'existence d'Auroville a été officiellement reconnue par l'Unesco depuis des années, elle a été entérinée par le gouvernement français et par d'autres gouvernements. Laissera-t-on cette escroquerie spirituelle d'une poignée de marchands sans scrupules se développer impunément ? Ce sont ces mêmes hommes qui veulent me faire un procès pour m'empêcher de publier intégralement *l'Agenda de Mère*. Ils se disent les « propriétaires » d'Auroville, les « propriétaires » de l'Ashram, les « propriétaires » de Mère, les « propriétaires » de Sri Aurobindo — comme à Rome ou à la Mecque. (...) Auroville est le lieu d'une expérience évolutive difficile qui a besoin d'être protégée contre les rapacités de la vieille espèce. Voulez-vous nous aider ? Nous sommes seuls contre des gens qui disposent d'énormes moyens financiers et peuvent manier la police comme ils veulent. (...)

Sûrement vous saurez frapper à la porte qu'il faut.

De tout cœur, merci

Satprem

Nous demandons seulement qu'une *enquête* soit ouverte. J'ai alerté Chancel et aussi Edgar Faure. Entendront-ils ?

Voulez-vous mettre Robert Laffont au courant. C'est un homme de cœur que j'aime beaucoup.

**25 août 1977**

(À Edgar Faure)

Monsieur le Président,

Je me suis permis de vous télégraphier pour vous annoncer la brutale arrestation de trente-huit Auroviliens, dont vingt-six Français, par une police soudoyée. Ce projet d'Auroville, officiellement reconnu par le gouvernement français et par l'Unesco, est tombé entre les mains d'aigrefins sans scrupules depuis le départ de la Mère. L'expérience évolutive que la Mère avait conçue et dont Auroville devait être une sorte de laboratoire, est devenue la « propriété » de financiers véreux qui tentent de transformer cette expérience internationale en une nouvelle Église lucrative et n'hésitent pas à mettre en prison, couper les vivres et faire chanter de toutes manières la poignée d'hommes sincères qui ont quitté leur pays pour cela. (...) Tout l'« argent noir » de l'Inde est derrière cette escroquerie « spirituelle ». (...)

Lorsque je vous ai rencontré en juillet dernier, avec M<sup>me</sup> Lucie Faure, je vous disais que nous ne sommes pas à la fin d'une civilisation mais à la fin d'un cycle évolutif et que la vraie question de notre temps est de trouver l'instrument de conscience qui opérera le passage à une prochaine espèce. La France, une fois de plus, viendra-t-elle participer à cette nouvelle révolution de la conscience et protéger la liberté?

En vous remerciant de tout cœur, et en disant à Madame Lucie Faure mon profond souvenir, je vous prie de croire, Monsieur le Président, à ma haute estime.

Satprem

**25 août 1977**

(Note de Satprem)

L'Asoura se livre à des actes désespérés  
parce qu'il sait  
qu'il est perdu.  
Ce sont ses derniers soubresauts.

**30 août 1977**

Sortie 1<sup>er</sup> tome : *Divine Materialism*.

\*

(Lettre personnelle à propos de la préparation du tome I de l'Agenda, dans lequel j'inclusais mes lettres des premières années à Mère.)

... Je voulais couper et ça ne voulait pas se laisser couper. Sujata a voulu m'aider à couper et ça ne voulait toujours pas. Bref une correspondance rebelle. Alors j'ai tout collé (ou presque) ! Ainsi les morceaux du puzzle seront à peu près complets. Près de 180 pages de correspondance. Par « miracle », Mère avait soigneusement gardé dans sa chambre toute ma correspondance jusqu'en 1961 — probablement Elle savait ce qu'Elle faisait. Car après 1961, le reste de ma correspondance est resté en bas avec Pavitra, c'est-à-dire, maintenant, avec Morisset, donc pour le feu ou la

poubelle — ou le papier mâché de Ganpatram (ce ne serait pas si mal, après tout, de finir en jolies couleurs tamoules sous les petits dieux à la vanille). Ce serait mieux que les cahiers de Pavitra déchirés\*. Bref, tu verras les grincements et pirouettes et cris du début de Satprem. Finalement, ce n'est pas Satprem mais un certain échantillon humain en lequel quelques-uns se reconnaîtront, et cette bataille de Satprem faisait finalement partie de la bataille de Mère et du nouveau monde. Je me rends compte maintenant à quel point il fallait passer par le feu pour... enfin pour être là avec Elle. Personne ne peut se rendre compte.

Et puis j'ai refait une Introduction. Un drôle de morceau aussi. Je suis de plus en plus réduit à l'imbécillité mentale et je ne sais plus ce que j'écris — l'étonnant est que cela fasse tout de même quelque chose au bout. Sujata est là pour me rassurer. L'autre nuit j'ai « rêvé » que je ne savais même plus me raser : je tenais un truc dans la main et je ne savais plus comment on faisait. La vieille habitude a l'air de s'effondrer. Mais cela fait un curieux état qui ressemble bien à l'« idiotie » dont parlait Mère. Souhaitons que ce soit une idiotie efficace.

.....

Je suis assommé de travail, c'est effrayant, je n'arrête pas, c'est pire qu'à Paris et voilà des mois que ça dure. Je suis là-dedans comme un automate assommé. Quand on n'y comprend plus rien, alors ça peut agir automatiquement. Mais c'est long de se laisser assommer.

.....

Toutes les pièces du puzzle sont en train de tomber en place : le tome I de l'anglais sort aujourd'hui à Madras et va s'envoler pour les États-Unis. Le tome I de *l'Agenda* s'envole demain avec Janine. Les valises de « *tapes* » vont s'envoler incessamment dès que Yolande viendra (c'est notre ami de Bombay lui-même qui viendra chercher les paquets à Delhi). Il y a toute une « concordance » significative, comme si l'Heure approchait. Cette matérialisation de *l'Agenda*, c'est capital. Nous ne savons pas quel séisme profond nous mettons en branle — bientôt les petites vagues, ou la grande vague, devraient déferler à la surface. C'est le temps entre le noyau profond, l'épicentre, et la surface que nous ne connaissons pas. Tu vois, c'est très curieux, je suis parti en France comme s'il n'y avait pas un jour à perdre et que l'heure allait sonner, puis je suis revenu en Inde comme s'il n'y avait pas un jour à perdre — et au fond depuis deux ans, ou plus, je vis comme si chaque heure comptait, comme si c'était imminent. Nous avons commencé ce 1<sup>er</sup> volume de Mère à Madras comme si c'était tellement urgent. Et puis, ce sentiment d'imminence tout le temps. Et rien ne se passe apparemment. Alors je me suis demandé pourquoi cette hâte, ce sentiment — est-ce que je me trompe ? Est-ce que tous nos calculs et nos espoirs sont faux ? Alors j'ai eu une sorte de réponse visuelle à ma question : tout d'un coup j'ai vu la gare Montparnasse avec le train qui arrive à 10 h 49. Mais pour qu'il arrive à 10 h 49 à Montparnasse, il faut qu'il soit à la minute juste à Auray, à Laval, au Mans, à Versailles-Chantiers. Il y aura un jour où ce sera 10 h 49 du Nouveau Monde, il y aura *une* minute où ça se produira dans le temps. Alors il faut être à l'heure exacte sur tout le parcours, il n'y a pas une seconde à perdre nulle part, et nous arriverons à la Gare du Nouveau monde à l'heure exacte. Et c'est pour cela que je sens tout le temps, tout le temps, cette imminence, cette anxiété de la minute, comme s'il n'y avait pas une minute à perdre, nulle part. Voilà. Alors je ne sais pas quand ce sera la gare Montparnasse, mais nous allons *là*. Un jour ce sera 10 h 49 du Nouveau Monde. Quand on arrivera à la gare, on comprendra tout...

.....

À part cela, j'ai observé un phénomène très curieux. Depuis que je suis rentré, mon corps est moulu, comme si j'étais battu, surtout le dos qui me fait mal, et une sorte de sensation comme si j'avais quatre-vingts ans à tirer dans les os. Et je me suis aperçu que je n'avais pas cela du tout à Paris au milieu même de ces dépenses d'énergie quand je voyais les gens sept heures de suite. Alors, tout d'un coup j'ai compris cette fatigue que j'avais avant de quitter l'Inde, et qui a subitement disparu à Bombay — et qui revient maintenant. Je comprends Mère de mieux en mieux

quand Elle disait : « Je ne suis pas sûre que toutes ces douleurs qu'il (le corps) sent tout le temps ne soient pas l'effet de toutes ces mauvaises volontés. » On a l'impression d'une pensée « organisée » dirigée sur moi. Organisée, ça veut dire quoi? En tout cas on se sent moulu. Sinon tout est apparemment tranquille. Je vais me promener dans les canyons (quand je peux) avec un *bodyguard*. Auroville grandit, s'épanouit, commence à toucher le miracle de l'autre loi — la petite loi légère. On voit la Main de Mère partout, dans tous les détails.

Et puis le Secret, c'est de dire : c'est à Toi, à Toi, Pour Toi... Quand on est bien écrasé, alors ça jaillit très bien.

... Nos amis Pierre et Micheline ont beaucoup travaillé et je serais content qu'ils lisent *l'Agenda*, mais pas sur les photocopies, qui sont incomplètes ou qui ont subi depuis des corrections... Je veux qu'ils aient la primeur de notre Trésor. Ils ont fait confiance sans savoir ce que c'était — même les dieux se souviendront.

**31 août 1977**

(À Micheline)

... La corruption ici est fantastique, du haut en bas de l'échelle. J'ai l'impression que l'Inde va bientôt traverser une rude épreuve pour la purifier. C'est peut-être pour cela que les bandes, après les papiers, vont s'envoler vers la France. Ton rêve de la caisse immergée m'a frappé par sa répétition... Tu sais que le Véda (c'est-à-dire la Connaissance) a été engloutie à chaque *pralaya* [dissolution de l'univers], et que chaque fois les dieux ont dû tirer le Véda du fond des océans pour recommencer un nouveau monde. Peut-être, cette fois, éviterons-nous le *pralaya*, et la Connaissance du nouveau chemin ne sera pas une fois de plus engloutie. C'est une formidable bataille : je suis heureux que vous soyez avec nous, comme des frères, comprenant le formidable enjeu... Mère est très *matériellement* là pour nous aider. Tout peut changer et s'ouvrir miraculeusement avec simplement une petite attitude juste et un appel dans le cœur. Allez-y, travaillez, livrez la bataille contre « l'hydre aux cents têtes » — la Victoire est sûre.

**3 septembre 1977**

(Lettre de Satprem à sa mère)

Ma petite mère,

Voici une plume de notre oiseau bleu, cueillie sur le chemin des canyons. C'est étrange comme la vie reste dans ces petits moments « de rien ». On a additionné beaucoup de choses, soustrait beaucoup de choses, et puis il y a ces petits rien-là qui sont tout le total.

Il faut venir me voir cet hiver. Nandanam déborde d'arbres et de bambous et de bougainvillées dans une luxuriance de forêt vierge après les pluies. C'est merveilleusement beau de revoir le ciel avec les étoiles oubliées à Paris. Mais c'était très riche, ce retour européen : j'y ai trouvé beaucoup de cœurs, de gens en question, une vie dedans comme si le monde s'était réveillé d'un cauchemar bourgeois et trop bien-pensant. C'est plein d'espoir. J'ai beaucoup aimé ma vieille Jacqueline et tous et chacun. C'est Jacqueline qui

m'a donné un dernier coup de téléphone dans une cabine téléphonique au milieu de sa montagne. Elle est solide au poste. Et Marie-Claire, Babeth, très denses. Tu vois, plus on est excentrique,

finalement, plus on est proche du centre de chacun ! Le tout est de sortir de soi, c'est la vraie excentricité !

... Morisset laisse entendre partout qu'il va me faire un procès. C'est charmant. Mais je m'en fous et je continue. Je comprends bien maintenant pourquoi Mère avait choisi un rebelle de ma trempe. Tous ces « propriétaires » sont déjà morts et poussiéreux, leur nouvelle Rome lucrative s'écroulera devant un nouveau monde très impertinent. J'ai toujours adoré l'impertinence ! Alors je fonce et tant pis pour les propriétaires. Il y a aussi les propriétaires d'Auroville qui viennent de mettre trente-huit Auroviliens en prison — on se démène, c'est très amusant de faire la bataille avec ces vieux schnocks. Tu penses si je me souviens du Rohu et du gendarme-voleur. J'ai toujours été « voleur », que veux-tu ! Le Rohu ou les canyons d'Auroville, c'est bien ensemble. On continue toujours ce qu'on est. Il paraît qu'Auroville, c'est « l'armée de Satprem » ! Tu vois. On rigole de temps en temps, mais ils sont féroces tout de même. Le vieux Morisset est le plus enragé de tous avec sa fille Purna — bref, j'ai dérangé la « famille », c'est bien dans mon habitude.

Alors viens me voir, on rira un peu ensemble en regardant les oiseaux bleus et les nuages qui passent. Le vent a l'air d'une rivière qui passe dans les bambous. La vie est légère derrière tout. Sujata est mon repos et ma base tranquille.

Nous t'embrassons  
 très tendrement

Satprem

#### **4 septembre 1977**

Reçu télégramme d'E. Faure.

#### **5 septembre 1977**

(*Aux amis de Paris*)

... Le temps des demi-mots est passé. Je pense à G. G. [un disciple de Gandhi], avec qui j'ai dû parler très fort, et je ne suis pas sûr qu'il ait entendu. Mère parlait — et maintenant je *vois* concrètement, partout — de ces « doigts noirs et gluants du Mensonge » qui s'infiltrèrent partout. Une pieuvre. Les victimes choyées et choisies sont les cerveaux spiritualistes qui ne sont pas encore sortis de leurs méditations immaculées et des non-violences en blancs. Ces Auroviliens sont pleins de faux et de fautes spirituelles. Il est facile de les attaquer. Comme dit G. G. : « Nous voulons une évolution et non une révolution. » Tous les arguments sont dans leur bouche : plus c'est saint, plus c'est collant... Ils oublient que Sri Aurobindo était un révolutionnaire et fustigeait les « modérés » qui voulaient obtenir l'indépendance des Britanniques à coup de pétitions et de discours. Ils oublient Krishna sur le champ de bataille...

Bref, je vois ces doigts noirs et gluants partout, j'ai beaucoup de doutes que toute action ne sera pas annulée ou paralysée en route par ces doigts invisibles. Il faut essayer, c'est tout. Il faut tirer le combat au grand jour et que nul n'en ignore — comprendront ceux qui peuvent, ou qui veulent. Le choix doit se faire, de plus en plus impératif et sans compromis...

.....

L'Inde va de plus en plus vite vers une situation dangereuse et sans remède, sauf un grand coup (d'où viendra-t-il?). Ils s'apprentent à mettre en prison Indira Gandhi. La situation devient de plus en plus

boueuse...

D'où l'importance de *l'Agenda* comme un levain invisible — Quelle force va se déchaîner là autour pour empêcher?...

... Il faut livrer la bataille de tous les côtés, avec toutes nos armes, et que Mère soit irrémédiablement EN MARCHÉ. C'est cette marche-là qui finalement nous renversera tous les obstacles, beaucoup plus que les Edgar Faure et les Unesco branlants. Vous êtes les chevaliers actifs de cette bataille-là.

**7 septembre 1977**

(À André Brincourt, après le départ  
de sa femme Jane)

André,

C'est comme s'il y avait un secret féerique et merveilleux au centre de l'être humain — mais pas au centre « spirituel » : dans son corps. Peut-être parce que c'est la dernière cachette de l'« âme », ce quelque chose de très secret et que nous ne connaissons pas vraiment, ni les spiritualistes, ni les matérialistes. C'est comme un or très spécial qui a le pouvoir de tout changer : juste un petit choc de « ça », une petite seconde de ça, et nos lois sacrées s'écroulent — plus de loin, plus de là-bas, ni de hier, de demain, ni de lourd, ni de mort. Une autre gravitation physique vraiment. Un formidable trou dans notre bocal blindé et mathématique. Ce Secret, c'est la mémoire de nos contes de fées, une vieille mémoire que l'on retrouve partout, tenace, irrépressible. On a mis là-dessus des religions et des philosophies; la Science a voulu mettre son grain de sel sur la queue de cet impertinent oiseau et faire mieux que lui, à coups d'électronique ou de Boeing 707; d'autres aussi ont voulu faire mieux que lui à coups de méditations et d'évangélisations et de « saluts » (mon dieu), dans un au-delà qui est tout ici, justement dans une petite cellule féerique. Chacun à sa manière a voulu emprisonner l'oiseau : à Thèbes, c'était d'une façon, et à Éleusis d'une autre, à coups de magie et d'occultisme et de promenades célestes — d'autres encore, à Athènes, ont voulu l'enfermer dans quelque merveille Apollinienne ou quelques lignes raphaéliques... Tout le monde a essayé à sa façon. Et on meurt, et on meurt parce qu'on n'a pas encore attrapé *la* façon. La mort, c'est pour nous obliger à la vraie façon, c'est pour casser la vieille formule qui nous emprisonnait : il y a des formules occultes et mathématiques et religieuses; il y a nos petites formules esthétiques ou démocratiques; nos petits coins privilégiés pour apprivoiser l'oiseau. Et ça casse, ça casse encore parce qu'on n'a pas trouvé le Secret, parce qu'il *faut* trouver le Secret.

Quand on ouvre, une seconde, les yeux sur le vrai Secret, alors on touche si concrètement la futilité, l'énorme illusion du bocal de mort mathématique et médicale dans lequel nous sommes enfermés, que c'est un émerveillement. On se demande comment on a pu vivre tant d'années dans un pareil truc à répéter sa petite histoire. On voit, on touche un autre monde *physique* où tout cela n'est pas. C'est un formidable fantôme de gravitation et d'équations et de loin et de haut et d'après-demain. Et puis on débouche dans le vrai, les yeux écarquillés, la Vraie Terre. Si l'« âme », une seconde, débouche là, tout se renverse. L'« autre », l'enfant dehors qui joue aux mathématiques ou à la biologie ou au Figaro, n'y comprend rien : il est bouché. Alors il dit : oh ! comme c'est étrange, quelle jolie poésie, un joli petit clin d'œil, et puis... ça passe. Après tout c'est « la vie ». Et il faut des siècles, beaucoup de siècles, avant que ce gros personnage humain consente à son conte de fées vivant.

Jane, un jour, a ouvert l'œil vrai, et dehors elle s'en est à peine aperçue, sauf que cela faisait une petite vibration pas comme d'habitude. Mais *dedans*, elle savait. Dedans nous savons tous, nous nous souvenons tous, c'est notre mémoire d'or. C'est notre « moi » véritable, celui qui s'habille de

Peau-Rouge ou de Premier Ministre, de Japonais ou d'ecclésiastique, de truand, de mille façons. Et si ce moi s'aperçoit que l'autre, là, dehors, est coincé dans une vieille histoire dont il ne peut pas sortir, où il ne progresse plus : il casse le fil et « s'en va », la mort c'est une blague. Il va se rhabiller de blanc ou de Russe, de poète ou de va-nu-pieds, pour continuer à marcher, marcher — parce qu'il va vers son Secret enfin vivant, sur la vraie terre réalisée où toutes les gravitations tombent en poudre devant une autre Gravitation légère et féerique. Alors, dehors, nous crions, pleurons, nous nous lamentons et n'y comprenons rien, mais, dedans, il y a quelqu'un qui comprend très bien, et qui quitte le vieux vêtement comme une histoire usée. Dedans, il y a un autre regard, féerique, qui voit loin et loin, et avant et après, qui voit la longue histoire où, un jour, enfin, on pourra être ça dans un corps sur deux pattes. Et quelquefois ce regard s'impatiente de la petite idiotie extérieure qui continue son fourbi comme d'habitude alors qu'il y a une telle merveille à vivre, à incarner. Et si celui-ci n'y comprend rien ou ne veut pas changer, il casse le moule pour aller plus loin, pour trouver le corps enfin où l'âme sera comme chez elle, où l'âme sera son propre corps enfin. Et ce sera le conte de fées pour toujours et pour tous les jours sur la terre.

Jane a eu un clin d'œil de ce Vrai-là, et comme c'est une âme décidée, sans peur, sans compromis, elle a dit Zut ! et voilà.

Mais nous qui restons dans notre peau très gravitationnelle et gravitante, dans notre douleur qui pose enfin la vraie question, nous pouvons continuer le chemin nouveau sans nécessairement casser le vieux moule; nous pouvons consciemment faire la jonction avec notre Secret, notre féerique pouvoir, notre enchantement pour toujours et tous les jours. Nous pouvons laisser la vieille habitude d'être comme un mourant doué de Figaro et de mathématiques, et courir, léger, la vraie Aventure — hâter l'heure, ouvrir les portes du corps. Pourquoi pas ?

C'est cela, le Matérialisme Divin.

C'est l'heure des corps libérés... si nous voulons bien croire en notre conte de fées. Si la terre, au lieu de neutrons et de dynamite, veut bien choisir la porte du sourire léger.

Jane a mieux compris cela. Et elle demande, peut-être, à son compagnon, de tenter l'aventure et de trouver le lieu où les parois du bocal mortel fondent comme par enchantement. Alors ils riront bien ensemble.

C'est l'Heure où l'on peut. C'est l'heure où la Terre peut. Et le ciel sera sur la terre. Et la mort n'avait jamais été.

Je vous embrasse,

Satprem

## 10 septembre 1977

Début marche-japa.

Comme une petite électrode de Mère dans le bain de boue.

## 11 septembre 1977

(Lettre personnelle)

Champaklal a pleuré ce matin quand Sujata lui a remis *The Divine Materialism...* Il se souvenait du temps où Mère me parlait — parfois il restait accroupi dans un coin à nous regarder : il n'avait jamais vu ça. Maintenant il va repartir encore, seul. Il est tout seul et volé. L'Ashram, c'est la dernière retraite de l'Asoura. Nava est seulement un *rakshasa* et nous protège, en fait, de

l'intervention directe de l'Asoura\*. Si l'Ashram se mettait à noyauter Auroville en « ouvrant les bras », ce serait un désastre et un danger mille fois plus grand que ce rakshasa. Je crois que Mère guide sagement la durée de Navajata — tout est merveilleusement calculé, à la seconde près, et dans le moindre fil, seulement on ne s'en aperçoit pas, sinon on serait tellement ébahi... Et ces idiots d'Auroville qui parlent déjà de « dialoguer » avec l'Ashram, avec les « frères » et « sœurs » ashramites... Les hommes sont insondablement futiles. Alors là, si je me mêlais de dire qu'il ne faut pas ouvrir les bras à l'Ashram, je serais définitivement classé parmi les fanatiques — et puis quand ils auront le poignard dans le dos, il sera trop tard. Ainsi vont les hommes. De plus en plus je vois : le mental spirituel est le pire ennemi et la cachette la plus subtile de l'Ennemi. Il faut vraiment que cette spiritualité-là meure avec cette matérialité-là. L'une n'est pas supérieure à l'autre. C'est le *même* Mensonge. Voir Gandhi. Enfin... je me demande quand je vais venir face à face avec ça. Probablement quand tout sera prêt. Quelquefois je me dis que je porte un étrange fardeau sur les épaules. Je me comprends de mieux en mieux *dans le passé* ! Chaque pas de ma vieille route me préparait dans tous les détails. C'est pas marrant. Et pourtant quelquefois j'ai des envies de rigoler de tout. Oui, « le jour où je rirai vraiment, ça changera », disait Mère. Comme je comprends TOUT de mieux en mieux. C'est vertigineux. En attendant on est aveugle et on marche pas à pas.

Le chemin EST FAIT, tu comprends : ils l'ont fait.

Ah ! je t'assure, ça se passera en dépit de toutes nos raisons ou nos déraisons. Il y a quelque chose d'autre à attraper. C'est sur la queue de cet oiseau-là qu'il faut mettre un grain de sel ! (On me disait toujours, quand j'étais gosse, parce que j'étais fasciné par les oiseaux : « Tu vois, c'est simple, si tu mets un grain de sel sur la queue de ce merle, tu l'attraperas. » Je ne sais pas si je me baladais avec une salière, mais...)

(...) Oui, je me demandais si notre IRE\* (ça me rappelle tout d'un coup le *Dies irae Dies illa*, ce qu'on chante, je crois, pour l'Apocalypse ou le jugement dernier, bref la résurrection des morts, non?), adoncques, si notre IRE n'aurait pas, par hasard, un rôle infiniment plus vaste et inattendu dans l'avenir. Notre ami Kireet\*\* ici a finalement enregistré son *Mother's Institute of Research*...

Il faudrait que dans les grands pays, en temps voulu, nous ayons (comme dans l'Inde) un Institut (américain, allemand, etc.) qui garde la distribution de *l'Agenda*. Le But, le grand But (à moins que le petit oiseau ne vienne tout changer en route), c'est de sortir Mère de leurs affaires spirituelles et ashramiques et de mettre cela sur un plan « scientifique » de recherches. Et pas de business, sauf le minimum nécessaire pour faire rouler le travail. Que les gens n'entrent pas là-dedans comme dans une église, ou même un « groupe ». Au fond, il faudra dans chaque pays un homme vrai, un chevalier de Mère, disons (comme j'ai trouvé Boni en Italie, par exemple). Se méfier de toutes les vieilles cliques « disciples » de Sri Aurobindo et de Mère — ce sont les pires. (...)

Et puis cela m'a tellement touché ton « c'est donc possible ! » On ne m'a jamais rien dit de plus vrai. En fait, c'est exactement ça, Satprem-Bernard : donc c'est possible, si cet ours-là mal léché a pu s'ouvrir à *la Chose* ! Je me souviens, le 18 novembre ou le 19 novembre 1973, comme j'étais là à empoigner Mère entre les deux yeux et à demander avec une telle intensité : « Pourquoi es-tu partie, mais pourquoi donc ? » Tu as tout plaqué là... Alors il m'a semblé entendre une voix assez tonitruante, comme Mère quand Elle était bien fâchée, ou faisait semblant d'être fâchée (mais « tonitruant » sans tonnerre, avec juste la pression de la Conscience, comme Kâlî et Krishna mélangés), j'ai cru entendre, en réponse à mon défi, ou à ma peine, ou à mon reproche d'avoir tout plaqué là : « Eh bien, FAIS-LE ! »

C'était un peu effrayant. Mais en effet, Elle veut peut-être que ses enfants insupportables fassent un peu le boulot, essayent un peu, que ça jaillisse d'eux, non pas qu'Elle ait à faire tout Elle-même. Elle a fait le chemin. Mais Elle veut que ce soit *nous* qui marchions sur le chemin. Eh bien, fais-le.

On ne sait pas ce qu'on a à « faire », mais le tout est de marcher sur l'invisible chemin pour le *rendre visible*.

Alors on marche ensemble.

Satprem

### 14 septembre 1977

La police demande le « livre de Satprem » (*Divine Materialism*) à *Honesty Bookhouse* [une librairie liée à l'Ashram] et « prend note ».

### 20 septembre 1977

Reçu télégramme : B. (Auropress) écrit à Laffont qu'il a fini d'imprimer le 1<sup>er</sup> volume de *l'Agenda* !... le faux *Agenda*.

\*

(Lettre personnelle)

Ce matin je recevais ce premier spécimen de *l'Agenda*, arrivé tard parce que le porteur a fait un tour de l'Inde, et cela m'a donné une sorte de contentement profond, comme si un pas important était fait. Et puis, une heure après, ton télégramme annonçant que le « vautour » (je suppose Barun) avait imprimé un 1<sup>er</sup> vol. de « *l'Agenda* » dont il avertissait Laffont... C'est étrange, avoue. Et hier soir encore, je disais à Sujata : c'est une *course*, nous faisons la course contre quelque chose, mais quoi, nous ne le savons pas. Et je lui disais : c'est un « *lull* » [accalmie] seulement avant la tempête. Comme elle avait bien senti, à Paris : il faut imprimer, matérialiser *l'Agenda tout de suite*, sans attendre cet hiver. Nous faisons des pas dans le noir, nous ne savons pas pourquoi nos hâtes, mais notre nuit, finalement, est clairvoyante. Et qui sait ce qui se cache encore... C'est le début seulement. On voit, alors, la formidable bataille qui se livre sur tous les fronts pour empêcher l'Œuvre de Mère à tout prix. Et nous sommes quelques petits bonshommes, ici, là, à faire face à des forces formidables.

.....

Quoi qu'il en soit, tout cela fait partie de la « technique », maintenant bien connue, de l'Adversaire : semer la confusion — il y aura le « vrai » *Agenda* et le « faux » *Agenda*, comme il y a Auroville et la *Society*. Ils vont semer leur petite imposture en Amérique et dans tous les pays, et chaque fois je vais me heurter à ce faux « *Agenda* » — et on ne manquera pas de dire : c'est une rivalité, il y a un peu de vrai des deux côtés, un peu de faux des deux côtés, et pourquoi ne s'embrassent-ils pas ? Bah ! On voit bien ces doigts noirs et gluants du Mensonge qui s'infiltrèrent partout, salissent tout, embrouillent tout.

Rien à faire, il n'y a qu'à attendre. Je suis tout à fait confiant au fond de mon cœur (mais moins dans ma conscience physique) que Mère ne les laissera faire que les bêtises utiles pour se détruire eux-mêmes. Mais on voit bien qu'il n'y a que la destruction, ou plutôt la désintégration totale qui pourra déraciner ça. Les moyens légaux, ici ou là, sont des moyens du Mensonge, et je doute fort que l'on puisse vraiment gagner la bataille par ce seul moyen-là. (...) Mais vraiment on se rend compte de l'immensité de la bataille quand on voit l'acharnement avec lequel l'Ennemi s'est jeté sur Auroville et sur moi. Si la protection de Mère n'était pas là, il y a longtemps que je serais décheté — et Auroville et *l'Agenda*. Mais ils se trompent. L'Œuvre de Mère ne peut pas périr. La Vérité nouvelle ne sera pas une fois de plus engloutie par le Mensonge et les Églises ou les financiers. Nous sommes là pour ça — une poignée de frères et sœurs au cœur généreux et vivant.

Une petite poignée pour sauver le monde. Ça paraît drôle, mais c'est comme ça. Heureusement que c'est en toute simplicité.

On nous fait faire tous les pas justes — notre douleur brûlante et notre angoisse, c'est de ne pas savoir qu'ils sont justes sur le moment. Alors on va « comme ça », et qu'est-ce que c'est que ce « comme ça »?!

... Oui, et puis, ce matin, nous avons appris que les *trustees* ont mis une annonce au « *notice-board* » [panneau d'affichage] de l'Ashram disant : « Seuls sont authentiques les livres sur Mère et Sri Aurobindo publiés par l'Ashram Press. »

.....

Tout est bien. Armons-nous de prière et d'amour puissant.

Je t'embrasse avec tous nos frères et sœurs

Satprem

### **21 septembre 1977**

Vision de la fausse Mère et du faux Sri Aurobindo : « Es-tu prêt à mourir ? » — Si cela est utile à Ton œuvre.

### **24 septembre 1977**

Lettre menaçante des *trustees* à Macmillan et aux libraires de l'Inde.

Je sais qu'il y a une porte dorée derrière laquelle attend un flot de larmes délicieuses et brûlantes, et tout est fini.

### **25 septembre 1977**

#### *Une mystérieuse vision*

Un tunnel; d'un côté d'énormes éléphants noirs, plus noirs que du charbon, rangés comme un mur; de l'autre, de formidables molosses et des lions horribles — je me jette de ce côté-là, traverse tandis que l'un de ces molosses m'attrape un bras, sors de là : une immense nappe d'eau boueuse, comme une inondation. Tout d'un coup : la Tour de Contrôle où sont inscrits tous les événements passés et futurs. Alors je sais.

### **27 septembre 1977**

#### *(Lettre à l'Occident)*

À l'Ouest, quoi de nouveau ?

Une civilisation, après tant d'autres, qui semble boucler son cycle sur une merveille dévorante, comme Thèbes avant sur une merveille de connaissance occulte au milieu des falaises ocre, comme la Grèce et Rome sur d'autres merveilles plus gracieuses mais non moins mortelles, comme l'Inde, avant, sur des merveilles spirituelles croupissantes. Mais *la* Merveille, personne ne l'a

attrapée, parce que c'est la seule chose dont on ne meurt pas. Et peut-être, tous ces cycles vains, pour nous faire attraper, au bout du compte et de tous les comptes usés, cette seule chose dont on ne meurt pas. Mais qu'est-ce qui ne meurt pas dans cette affaire cosmique — même les petits oiseaux.

Chaque espèce meurt, ou s'anéantit dans une ronde stagnante — c'est la seule « loi » sur laquelle tout le monde puisse être d'accord. Nous ne sommes même pas sûrs que les espèces stagnantes ne soient pas des fossiles en attente.

Ou bien, une merveilleuse spirale qui nous projette de planètes en planètes et d'une galaxie à l'autre — parce que même les galaxies meurent —, toujours vers une autre merveille, et d'autres merveilles chaque fois dévorées. Mais la merveille de quoi, finalement, puisqu'on fait toujours un petit cadavre pénible — à moins d'un coup d'œil cosmique qui nous récompense un jour de nos peines et nous fasse voir ce petit cadavre en attente, ce petit fossile, cette poudre d'atomes triomphants, comme un éternel Jeu de quelque conscience théâtrale qui se paye le luxe d'un million et un milliard de cadavres pour son plaisir particulier. Alors, soudain, on ne peut s'empêcher d'applaudir notre matérialisme athée qui a parfaitement craché à la figure des sages de l'Est — qui s'écroulent parfaitement, d'ailleurs, autant que notre cycle matérialiste... et peut-être pour les mêmes raisons.

Alors nulle merveille, dans aucune galaxie passée ou à venir ? Un petit bonhomme qui peine et peine, de planète en planète, avec quelques joies illusoire et triomphes fracassants ou même quelques molécules prolongées pour avoir le plaisir de regarder deux cents ans de plus, ou quatre, sa petite histoire pas brillante.

Non, il n'y aura pas de merveille tant qu'il y aura un corps — des molécules — qui meurent. Parce que ce qui fait mourir un petit corps, c'est ce qui fait mourir tout un cycle ou toute une galaxie — c'est la même « loi ». Il ne s'agit pas de devenir immortel : il s'agit de trouver ce qui fait qu'on *en* meurt. Si nous avions ce secret-là ou cette loi-là, nous changerions tous les univers, ou notre façon d'être dans ces univers, et ce serait peut-être enfin la Merveille — si nous voulons bien penser que cette fichue affaire évolutive ait quelque but de joie et de plénitude au lieu d'être comme une perpétuelle affaire manquée.

C'est ici qu'à l'Ouest, il pourrait y avoir quelque chose de nouveau parce que, précisément, nous sommes des matérialistes et nous cherchons un triomphe de la Matière et non d'un petit esprit dans les nuages. Nous aimons les lois, les mécanismes, les leviers : triturer cette Matière et en extirper les secrets. Trouver la loi de la mort, ce qui *fait* la mort. Non, pas la « guérir » : le mécanisme, pourquoi ça meurt ?

Guérir, nous n'avons rien guéri : nous inventons des artifices, c'est-à-dire des monstres, que nous plaquons sur le « quelque chose » qui fait la mort. Ça marche pendant un temps. Puis il faut inventer des monstres de plus en plus monstrueux — car le monstre ne peut durer qu'en devenant de plus en plus monstrueux : c'est sa loi, comme celle des mégathériums au tertiaire, jusqu'à ce qu'il se détruise lui-même, comme ces autres monstres, c'est-à-dire ces autres artifices, avec leurs cures yogiques ou occultes en Inde et à Thèbes. Nous avons jusqu'ici manié des artifices, d'un cycle à l'autre, avec un minois spirituel ou moins spirituel. Les singes aussi, les cacatoès aussi, quand ils grignotent une liane ou une pistache, se servent d'un artifice : un bec, des dents. Notre artifice spécial, après la pince du crabe, en ce cycle humain, c'est le cerveau. C'est notre pince spéciale pour manier la Matière. C'est notre artifice, notre monstre choisi. Et la Merveille court toujours.

Allons-nous mourir sans trouver le Secret, notre secret évolutif ? Une Thèbes de ferrailles. Et s'il n'y a pas de secret, s'il n'y a pas de but évolutif, alors nous avons raison de mourir et le plus tôt possible ou le moins mal possible. Mais s'il y avait un Secret ?

Qu'est-ce que pourrait être *l'autre instrument* qui manierait la Matière sans intermédiaire : sans pince ni bec ni microscope électronique ? Nous avons parcouru beaucoup de cycles, mais nous

avons seulement amélioré la loi du crabe — nos crabes électroniques ne sont pas plus avancés que les crabes tout court : ils servent seulement d'autres fins provisoires et tout aussi mortelles. Une matière sans artifice, ce serait une Matière capable de se transformer elle-même, sans dents, ni bras ni concasseurs ni même petit cerveau. Il se pourrait que le cerveau qui nous honore soit le dernier vestige ou résidu du premier propulseur des flagellés : une manière de se débrouiller « mieux ». Il se pourrait que tous ces instruments successifs — de mieux en mieux ou de mal en pis, comme on veut — soient faits évolutivement pour nous conduire au point du sans instrument : de la Matière directe (si l'on peut dire) qui se transforme elle-même par son propre pouvoir au lieu de saisir des matériaux « extérieurs » pour se mélanger et s'additionner ou se soustraire et se diviser, ou se nourrir et mourir finalement. Il se pourrait que l'instrument soit l'écran d'autre chose : la pince devient de plus en plus grosse, comme le saurien, comme le Boeing 707, et finalement, la béquille supplante l'homme. Son artifice particulier devient sa mort particulière. La mort, peut-être, parce qu'il s'appuie sur autre chose que lui-même, parce qu'il mange autre chose que lui-même, tue autre chose que lui-même, « pense » à autre chose — tout est « autre chose » manipulé par des moyens extérieurs. Tout est un artifice pour remplacer le seul « quelque chose » qui aurait un pouvoir ou une existence *directe*. C'est cela, le point de mort. C'est là où l'évolution pourrait subitement se partager — nous rêvons, mais oui, rêvons donc — comme les murs de Jéricho ou de Chine ou comme avant et après les grands plissements, entre la somme des vieux cycles instrumentaux (la vieille évolution) du flagellé au crabe et à l'homme, et une évolution nouvelle sans instruments, sans artifice — sans mort. Parce que, ce qui faisait la mort, c'était, peut-être, de n'avoir pas trouvé le pouvoir direct de la Matière, la *réalité* de la Matière : ce qu'elle *est*, et donc ce qu'elle peut.

Se pourrait-il que nous soyons au point évolutif où la Matière, de plus en plus éveillée, développée par ses propres instruments, comme un enfant éveillé, développé, par ses propres deux pattes + une certaine somme de dictionnaires pour lui apprendre tout ce qui est « en dehors » de lui, découvre enfin son propre pouvoir moteur et sache instantanément, se nourrisse instantanément, se meuve instantanément, se transforme instantanément ? Où est la mort de ce qui se transforme à chaque instant ? La mort, c'est ce qui se fossilise dans une pince, un radicule ou un cerveau — c'est la stratégie évolutive pour passer d'une espèce à l'autre et transformer constamment cette Matière première, ce premier « quelque chose » qui est notre secret final.

Devant la « loi » de la mort, et son égale, il y a la seule Loi de la transformation de la Matière. Et toutes nos pinces de crabes ou super-pinces électroniques sont une aberration ou un détour évolutif, une petite circonvolution évolutive, pour nous conduire au secret central, matériel, où nous passerons d'une évolution de la mort à une évolution de la joie — rêvons-le, en tout cas, ça ne dérange pas.

Mais *nous* qui ne sommes pas des rêveurs, qui sommes des manipulateurs par excellence, nous pourrions peut-être tenter cette merveille-là, si seulement nous connaissions le processus. N'est-ce pas, faire une évolution nouvelle, après Darwin : un cycle post-darwinique qui remettrait tout en question et donnerait peut-être un sens à tous ces cycles de misère instrumentale.

Un processus — si nous ne croyons pas spécialement aux galipettes spirituelles des ascètes de la conscience cosmique en faillite à l'Est, pas plus qu'aux galipettes des ascètes de laboratoire en faillite à l'Ouest — c'est quelque chose qui doit pouvoir se saisir directement dans notre propre corps (puisque c'est là qu'est le *lieu* de l'évolution). C'est donc une entreprise à la portée de n'importe quel idiot, puisque notre pince cérébrale n'est pas plus le lieu des transformations évolutives que ne l'était le bec du cacatoès — encore que chaque petite griffe ait contribué au passage. C'est donc, encore, une entreprise qui demande à regarder son corps, à *vivre* son corps, d'une manière un peu directe sans coller instantanément dessus ce que nous en *pensons*, ce que nous en connaissons, ce que toutes nos lois et légistes, du flagellé au crabe et à l'homme, ont successivement décrété, répertorié et équationné. C'est donc une première manière de se déshabituer de l'homme pour être le « quelque chose » qui s'est successivement revêtu de poils

urticants, de carapace ou de peau blanche — justement le quelque chose. Un quelque chose qui vit à chaque instant, bat à chaque instant, sur ce boulevard en complet veston autant que dans cette petite vasque jolie avec les anémones. Ce n'est pas à mettre en éprouvette : c'est à éprouver soi-même — pour une fois dans toute cette fichue histoire, s'éprouver tel qu'on est.

Une grande question.

Plus difficile que les éprouvettes du pharmacien.

Et pourtant c'est là, sous la main ou sous la peau.

Tout le secret évolutif.

Se pourrait-il, alors, que nous découvrions que toutes nos « lois » sont les lois de notre tête, autant qu'elles pouvaient être les lois de nos pinces et de nos petits yeux ronds dans une jolie vasque diaprée — pas plus sûres, pas plus scientifiques : une habitude humaine de jauger le monde et de peser d'une certaine manière contre nos parois... mentales.

Cette fantastique expérience, si simple, à portée de main, c'est peut-être bien notre dernier défi, à nous, gens de l'Ouest dotés d'électronique en faillite mais toujours amoureux de la Matière. Le dernier champ d'expérience, c'est nous-mêmes, mais pas dans les étendues supracosmiques en faillite également : dans une petite cellule... pure. Exacte. Telle qu'elle est.

Et si nous découvrions, derrière nos parois mentales, comme derrière nos anciennes membranes d'un genre ou d'un autre, un monde d'une autre loi, une évolution d'une autre loi, une vie d'une autre loi — une mort qui était seulement une fausse manière de voir et de peser contre des parois inexistantes, provisoirement utiles ... jusqu'au jour où on arrive au sans paroi, dans le corps. La mort, c'était la fausse paroi qui nous emprisonnait dans une manière d'être au monde alors que, visiblement, l'évolution veut être toutes sortes de manières d'être, c'est-à-dire toutes sortes de manières d'auto-transformation.

C'est dans le corps qu'on franchit la paroi.

C'est le lieu du dernier secret.

Le commencement d'une évolution nouvelle.

C'est le secret de Mère : la *Mutation de la Mort* qui finalement est la découverte de la Matière telle qu'elle est, sans parois ni membranes ni petit cerveau ou pinces jolies : le lieu du corps où la Matière, déshabituée d'être particulièrement un homme ou une chauve-souris, se découvre un pouvoir vivant d'auto-transformation constante.

Allons-nous rester pris au piège d'un petit cerveau et de quelques gadgets électroniques, et mourir de notre monstre choisi, ou trouver enfin le secret des âges ?

L'Est et l'Ouest sont en train de mourir. Il n'y a pas à additionner ces excellentes quantités pour faire quelque cocktail du Vêda + Einstein, pas plus qu'un archéoptéryx soudain n'est une addition de deux reptiles, mais quelque chose d'autre, une autre quantité, ou la mutation d'une même, éternelle quantité, que nous ne connaissons pas encore, qui n'est pas une addition de nos vertus, mais une soudaine mutation dans une vieille habitude d'être : un point de rupture de la paroi.

Tel est le défi à l'Est comme à l'Ouest.

Le défi de la Terre.

Allons-nous chercher dans le vrai *sens*, ou nous laisser, encore une fois, leurrer par des paradis cosmiques ou scientifiques ou marxistes, tandis que la Merveille continuera toujours plus loin. Et si nous étions *vraiment* matérialistes — peut-être ne le sommes-nous pas assez ?

Si nous allions à la découverte de *notre* matière, là, déambulante sur le boulevard et immédiate ?

Si nous faisons de l'évolution expérimentale, sur le tas ?

C'est peut-être bien notre dernière aventure.

Tirer de nous le prochain oiseau, qui n'aura peut-être pas besoin d'ailes pour connaître son monde partout parce qu'il n'aura plus de parois et plus l'habitude d'être spécialement mortel et prisonnier d'un plumage.

Le point de rupture de la prochaine espèce, tel est le problème, à l'Est comme à l'Ouest. Le secret

d'une petite cellule, pure, qui traîne de peau en peau à travers un million de misères.

Ou alors la bombe encore une fois pour briser du dehors ce que nous n'aurons pas eu le courage de briser du dedans.

Est-ce qu'un têtard marxiste fait une grande différence avec un têtard de droite? Allons-nous sauter par-dessus

le bocal et voir la merveille du grand monde. Changer le programme, oui, génétique.

À l'Ouest, rien de nouveau.

À l'Est, rien de nouveau.

Ni à droite ni à gauche.

Mais dans une seule petite cellule, pure, un formidable Nouveau.

Tel est le but de notre institut de recherches.

Satprem

**30 septembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

La hideuse besogne continue. Je pense à Sri Aurobindo qui écrivait, écrivait... Je suis en train de lui faire concurrence ! Et c'est d'autant plus douloureux que quand je me mets à toucher ce Mensonge pour réfuter, contredire, contrecarrer, c'est comme si ma tête entrait dans un bain de boue et je ne comprends plus rien, les mots ne viennent pas, je dois recommencer dix fois, c'est comme un supplice.

Nous avons donc reçu entre les mains le faux *Agenda* hier soir, publié par *All India Press* sous © Ashram Trust. C'était donc bien les « Notes sur le Chemin\* » qu'ils ont froidement passées sous un autre titre. Je t'envoie sous pli séparé ce faux *Agenda* et le texte correspondant du *Bulletin* qu'ils reproduisent effrontément en changeant le titre.

... Il faut vraiment aimer Mère pour ne pas ficher le camp.

... Tu te sens « frustré » par la pauvreté de la « manifestation extérieure », mais je me sens affreusement pauvre ! On est toujours pauvre. Seulement on fait en *lui* donnant, en offrant sa pauvreté pour qu'Elle s'en serve. Ce n'est pas d'être « brillant » qui est nécessaire : c'est d'être pur. Alors c'est extraordinairement efficace même si l'autre ne s'en rend pas compte. Peut-être même est-ce efficace dans la mesure où les autres ne s'en rendent pas compte. Nous serons « brillants » plus tard, dans un vrai monde — en attendant on besogne.

**3 octobre 1977**

Arrestation d'Indira.

\*

*(Lettre personnelle)*

... Une hideuse besogne. J'ai un bouton dans l'œil et l'air d'une gargouille tuméfiée. Sujata cuve son rhume... Mais le jour où ils apprendront l'Institut, les vannes seront ouvertes... L'atmosphère ici est du pur poison. On tiendra aussi longtemps qu'il faudra... On a l'impression de vivre sous un poids. L'Inde aussi s'enfoncé assez rapidement dans le chaos et le Mensonge. L'important, c'est notre *Agenda*...

J'ai envoyé aussi à Laffont ma « Lettre à l'Occident » — il y a quelque chose là-dedans. Cette

nuit-là je galopais sur un onagre blanc dans une grande steppe ouverte, et c'était comme le lancement ou la *force* de lancement de l'Institut. Puis Mère a posé son front contre le mien, et le lendemain la « lettre » est sortie.

### **6 octobre 1977**

Suffoqué par tout ce Mensonge. Je comprends pourquoi Mère gémissait. C'est douloureux. Je sens beaucoup aussi la Compassion de Sri Aurobindo.

### **7 octobre 1977**

(À Edgar Faure)

Monsieur le Président,

J'ai appris avec peine le départ de M<sup>me</sup> Lucie Faure. Une minute, avant de nous séparer en juillet dernier, elle m'a regardé si intensément en posant cette seule question : est-ce qu'on peut ?

La mort regardait. C'est la seule question, au fond, et le seul Pouvoir dont découleraient tous les autres pouvoirs — et parce que nous n'avons pas trouvé *ça*, nous errons dans nos cœurs, dans nos pensées, dans nos pays, nos Églises... dans toutes ces façons d'être qui ne sont pas l'*être* vrai et pas le pouvoir vrai.

Quel est le levier ?

Il me semble qu'elle regarde par-dessus mon épaule et *vous* pose la question comme si c'était vraiment pour cela qu'il valait la peine de rester.

Il y en a un.

Alors ce ne serait pas une nouvelle « école », mais quelque chose de si bouleversant. Il me semble que *vous* pouvez comprendre et que si, à travers vous, la France comprenait, ce serait une page si extraordinaire de son Histoire, qui changerait plus profondément le monde que toutes nos vieilles révolutions.

Un seul esprit éclairé qui comprenne.

Et qui lancerait le monde sur cette piste nouvelle. Alors tous nos conflits irréels s'effaceraient devant ce seul levier qui change tout.

Est-ce qu'on peut ?

Elle vous le demande.

En souvenir de cette petite terrasse du bout du monde où nous étions réunis tous les trois devant ce « changement de programme », je vous dis ma certitude que vous serez aidé et inspiré si vous saisissez le vrai pouvoir. Ce serait comme le sens qu'elle a cherché jusqu'au bout.

Avec ma profonde sympathie,

Satprem

### **10 octobre 1977**

On n'a d'autre ressource que de tremper dans cette douleur.

**11 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

Voici donc le prospectus distribué partout par Barun — c'est-à-dire qu'il envoie cela à tous *mes* lecteurs !...

Il n'y a pas de colère en moi, mais un si profond chagrin. Cela me fait mal. C'est comme une douleur qui m'accompagne tout le temps. Alors on sent tout ce Mensonge sur la terre et cela devient si douloureux, et puis c'est si long, les jours n'en finissent pas. On n'a rien d'autre à faire qu'à tremper là-dedans. Je comprends tant-tant Mère ! Et puis on se dit que ça va aller mieux, mais c'est toujours plus mal. Je ne sais pas jusqu'à quand va durer ce cauchemar. (...)

De plus en plus je sens la grande nécessité de toucher les milieux scientifiques — ce sont les physiciens qui comprendront le mieux Mère et tireront des conséquences inattendues des découvertes de Mère. Plusieurs fois, en écrivant ces trois volumes, j'ai senti que si j'avais été physicien j'aurais pu dire des choses très bouleversantes — mais un physicien, me lisant, saurait trouver ce que je n'ai pas su traduire dans leur langage. Il *faut* contacter les physiciens.

**12 octobre 1977**

Bientôt, le seul refuge dans ce monde de Mensonge, ce sera d'être en prison. Que Ta volonté soit faite.

**13 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... La situation ici est aussi dangereuse que possible. Ils sont tous tapis dans l'ombre et prêts à sauter — même genre que début 76 lorsque les équipes de Pranab ont failli venir. Cette fois, c'est plus général et plus décidé (ou désespéré ?). Je sens leur volonté directement dirigée : Counouma + Barun + Nava. Qu'est-ce qu'ils préparent, je ne sais pas, mais c'est là. Le Nava est allé prendre mes trois livres (les deux tomes français + le 1<sup>er</sup> volume anglais) au *Bookshop* de Pondichéry. Counouma y était allé la semaine d'avant (en payant). J'ai donc dû, finalement, retirer tous les livres déposés : on ne veut pas de Mère, c'est évident. Il est probable que toutes les librairies de l'Inde et les distributeurs ont reçu le mot des trustees. Il n'y a rien à faire en Inde, tout est pourri — oui, le Vêda est chassé de l'Inde. Le Premier Ministre fait une vertu de boire son urine et de Mahatma Gandhi. C'est cela qui règne. Et la police partout, les tribunaux spéciaux et les procès montés. L'Inde va très vite vers de graves choses...

Je ne crois en aucune solution, sauf en le miracle de Mère. Nous approchons du noir, le noir du noir. J'ai mis à l'abri tout ce que je pouvais. Il faut rester jusqu'au bout pour soutenir les Auroviliens, sinon ce serait la débandade, et parce que ma seule présence oblige l'ennemi à se démasquer. Je me fais l'impression d'être attaché là pour quelque obscur sacrifice — et puis je sais le sourire de Mère et qu'Elle dénouera mes liens à la dernière minute. Mais c'est long à venir. Le sentiment, en tout cas, c'est que Nava est cette fois décidé à me mettre hors de circuit parce que je suis le seul qui empêche son affaire d'Auroville, Counouma parce que je suis le seul qui empêche

la grande affaire ashramique avec un Agenda sur mesure, Barun parce que j'empêche sa propriété de mes livres — ils sont tous d'accord. Alors... Il y a une fausse Mère qui règne sur l'Ashram (il y a aussi un faux Sri Aurobindo), je les ai vus tous les deux, une nuit, il y a quelque semaines : « Mère » me collait le front contre terre à plusieurs reprises en appuyant ou plutôt en frappant ma nuque, puis elle me disait : « Es-tu prêt à mourir ? » J'ai répondu : oui, si c'est utile à ton œuvre. Alors elle a disparu, comme évanouie. Et le faux Sri Aurobindo avec des yeux « comme des plaques noires ». Mère m'avait déjà parlé de ce faux Sri Aurobindo il y a dix ans et Sujata avait vu cette fausse Mère il y a plusieurs années — Mère savait. C'est effrayant. Ça règne très fort. L'atmosphère est pourrie et pleine de menaces qui glissent comme des chauve-souris. Il y a quelques nuits, « ils » me tranchaient la tête, et j'acceptais : c'était très long ce moment à faire le pas consciemment pour aller mettre sa tête sur le billot. Tu vois, c'est ridicule et effrayant (je ne suis pas effrayé !). On baigne dans toutes sortes de choses comme cela et de temps en temps c'est suffocant. Comme je ne peux plus travailler, je marche autour de ma véranda en répétant le mantra — tout cela fond et c'est massif.

Je ne crois qu'en le miracle de Mère. Il viendra.

**15 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

Je sentais une barre sur la poitrine comme si j'étais étranglé. En fait, je suis étranglé de tous les côtés. Le lettre de X, les réactions « hérissées » d'Y achèvent de m'asphyxier — il faut se battre autant avec les « amis » qu'avec les ennemis. Et qui est ami ? À la première secousse ils bronchent tous. Toutes ces tonnes d'énergie, dépensées pour quoi ? N'est-ce pas, « pas de polémique » — oui, les Auroviliens n'ont plus les moyens même d'acheter les patates douces et des bananes, parce qu'ils sont étranglés eux aussi. Oui, on va en déporter un certain nombre. Oui, je ne peux plus imprimer la traduction anglaise chez Macmillan parce que ces gens ont envoyé des lettres de menaces. Oui, je ne peux pas distribuer le livre de Mère en Inde parce que tous les libraires sont avertis contre Satprem. Oui, *l'Agenda* original et véridique est de l'Ashram Trust et Satprem imprime un faux *Agenda*. Oui, je suis dénoncé au gouvernement de l'Inde pour menées anti-nationales. Oui, je me débats contre une marée de calomnies en France comme aux États-Unis comme partout. Oui, je peine et je lutte et je souffle encore je ne sais pas pourquoi. Et je me promène avec un *bodyguard*, je ne sais pas non plus pourquoi parce que ce serait plus agréable d'en finir par-dessus bord dans les canyons — d'ailleurs personne ne croirait ou ne croyait que ces gens pouvaient m'assassiner. Même un cadavre ne serait pas une preuve. Et si je mourais demain de chagrin, ce serait seulement un accident de surmenage...

**16 octobre 1977**

*(Lettre à... personne. Cette lettre jamais montrée a été écrite un jour de suffocation.)*

Une fois encore, avant de quitter cette plume pour un monde et un mode moins obtus, je veux tenter de faire comprendre l'enjeu véritable et le sens même du départ de Mère et de Sri Aurobindo autant qu'il m'ait été donné d'être le témoin de Sa lutte, à Elle, et à travers Elle, de Sa lutte à Lui

— bien que je sache d'évidence que pas plus les 107 000 lettres qu'Il écrivait indéfiniment, patiemment, que les 107 000 Entretiens qu'Elle déversait infatigablement, n'ont jamais ouvert la tête d'un disciple; et ces 107 000 lignes n'ajouteront rien si un autre déclic, vraiment, ne s'ouvre dans le cœur des hommes. Aussi bien, ce n'est pas aux « disciples » que je m'adresse, mais aux hommes, simplement, qui veulent comprendre vraiment ce qui se passe.

L'incompréhension fondamentale vient de ce que *personne* (y compris celui qui écrit ces lignes) ne mesure l'énormité complète de ce que Sri Aurobindo et Mère ont fait, et donc personne ne mesure la valeur et le rôle historique, universel, de ce qu'ils ont laissé derrière eux — quel singe mesurerait la valeur et le rôle d'Einstein et que ferait une tribu d'hommes du Néolithique si, par quelque miracle, il lui avait été donné de tenir le secret de la vibration qui transforme la Matière? C'est un peu cela. C'est beaucoup cela. Une certaine tribu d'anthropoïdes se trouvait en présence d'une prodigieuse puissance, et qu'allait-elle en faire? C'était en 1973. Un certain rebelle parmi ces tribus se trouvait seul à comprendre un peu mieux le prodigieux secret — c'était écrasant, et qu'allait-il faire donc? Et mon dieu, pour le reste des hommes, ils n'y comprenaient rien du tout : c'était un Sage, après d'autres — peut-être même après le Christ, l'ultime sommet des anthropoïdes, ou après Mahatma Gandhi — et une « femme exceptionnelle » qui laissaient derrière eux quelque nouvel Évangile ou quelque philosophie pour ceux qui ont le temps. Allez donc faire comprendre aux Anthropoïdes généraux qu'Einstein ou Madame Curie pouvaient avoir quelque effet sur la Matière. Personne ne comprend donc vraiment l'Enjeu. Mais par contre, cette tribu-là, parmi laquelle Sri Aurobindo et Mère avaient œuvré à changer le destin de l'espèce et les modalités vibratoires de la Matière, comprenait fort bien qu'il y avait là un pouvoir utilisable, à ses fins particulières, de même que nos hommes du Néolithique auraient pu se servir de la bombe à leurs fins particulières. Mais voilà, *personne* ne sait que c'est une bombe. Pour beaucoup, c'est une vue de l'esprit après tant d'autres, et pour ceux-là, c'est un moyen particulier d'assurer sa suprématie et de faire marcher les affaires de la tribu.

Si, donc, l'on ne comprend pas l'énormité de l'Enjeu, on ne comprend rien à la réalité de la bataille qui se déroule depuis 1973 (et avant), et on y voit, du dehors, une querelle de tribu parmi tant d'autres querelles — on ne comprend pas, on ne peut pas comprendre que c'est la bataille *du monde* qui se joue, à travers de petits faits insignifiants — parce que *personne* ne sait ce qu'ils signifient, pas plus que d'autres tribus du Néolithique n'auraient pu comprendre ce que signifiait la bizarre querelle de quelques hurluberlus autour d'une formule mathématique — oui, la « formule mathématique » de Sri Aurobindo en 1935.

C'est la formule mathématique de l'espèce prochaine.

Et un homme, seul, qui comprenait un peu mieux ce que cela voulait dire.

Admettez un instant que cette tribu-là, au milieu de laquelle Sri Aurobindo et Mère œuvraient, se soit servie du formidable secret, non pas pour en faire une super-bombe, parce qu'ils ne savent même pas que c'est une bombe (dieu soit loué !) mais pour en faire une panacée spirituelle dans la tradition gandhienne, parce que c'est le sommet de ce que les anthropoïdes comprennent et peuvent comprendre. C'est-à-dire le Secret étouffé, la vraie Puissance transformatrice mise au service d'une idéologie profitable, honorable, accessible à toutes les bourses, pour laquelle des milliers et des millions d'hommes, et des millions de millions viendront, comme après le Christ, apporter leur cotisation. Tout cela fait tout de même beaucoup d'argent et beaucoup de pouvoir, que nous ne pouvons pas prévoir pas plus que les premiers catéchumènes ne pouvaient prévoir Rome ou les premiers Gandhians prévoir la hiérarchie indienne. Et en attendant, le Secret évolutif est enterré, dénaturé, confisqué au profit d'une idéologie de plus, triomphante et profitable.

Tout cela n'apparaît pas *encore* parce que le scénario n'en est qu'aux premiers âges ou aux premiers jours d'une petite affaire insignifiante et pondichérienne. Autant parler de querelles de grenouilles autour de leur mare. Parce que *personne* ne voit encore l'Enjeu : une prochaine Église honorable et très morale et tout à fait spirituelle pour un certain nombre de millions d'anthropoïdes

améliorés (?) Et naturellement la respectabilité des descendants directs de Dieu et le sommet spirituel des anthropoïdes. Ou bien, vraiment, une espèce nouvelle parmi les vieux anthropoïdes essoufflés.

Tel est l'enjeu que *personne* ne comprend vraiment, parce que, quand nous comprendrons, ce sera fait : soit que l'espèce nouvelle ait éclaté malgré nous, soit que les vieilles Églises, une fois de plus, aient englouti le Secret.

Nous pouvons espérer que l'espèce nouvelle éclatera malgré nous et malgré tout — en vérité, c'est le seul espoir parce que s'il fallait attendre la compréhension générale avant de devenir l'autre espèce, nous pourrions attendre aussi longtemps qu'un marsupial parmi les baleines. Mais en attendant, nous pouvons voir l'autre scénario s'apprêter et se dérouler au milieu de faits « insignifiants » et sordides et très pondichériens, si l'on ne comprend pas qu'ils ont un sens *mondial*.

Ce Secret, cette « formule mathématique » retrouvé par Mère, il tentait de se formuler de deux façons : dans une tentative d'expérience vivante, collective — l'Ashram, Auroville — et dans une formulation directe de cette expérience : *l'Agenda*. Une fois Sri Aurobindo et Mère disparus, les nouveaux « propriétaires » ont voulu faire main basse sur toute l'affaire — ils avaient pour eux la respectabilité, la descendance et toutes les légalités. Ils auraient pu, certes, choisir de continuer l'expérience, incarner le Secret, le faire devenir dans leur propre chair et leur propre vie — ils ont préféré s'installer dans l'affaire en la mettant au goût public, général, aisé de compréhension et prompt à la cotisation. Auroville devenait un grand centre de tourisme spirituel avec un superbe Matrimandir, et *l'Agenda* une vaste ressource en toutes langues, avec quelques retouches et soustractions pour en éliminer tout ce que pourrait nuire au prestige des nouveaux propriétaires. C'est-à-dire, une fois de plus, l'affaire évolutive enterrée au profit de l'affaire spirituelle. C'est une très vieille histoire.

C'est ici qu'Auroville a eu le malheur de ne pas vouloir marcher dans la grande affaire touristique, ni Satprem dans le grand, nouvel Évangile. Toutes les boues possibles et toutes les pressions possibles ont été employées pour étouffer les uns et l'autre. Mais la plus grande de toutes les armes, la vieille arme du Mensonge, c'est la confusion des esprits. Mais voyons : qui a raison, qui a tort — il doit bien y avoir un peu de vrai, un peu de faux des deux côtés. Quand on jette de la boue, elle colle. On peut frotter et frotter tant que l'on veut, ça colle éperdument, ça laisse une trace, un « mais » quelque part qui empoisonne tout, pourrit tout. « Mais après tout, ces gens sont respectables, mais après tout Mère les avait choisis, mais après tout... » On ne sait plus où on en est. Nous imaginons très bien le grand-prêtre des anthropoïdes déclarant que seules les galipettes sur l'arbre sacré sont authentiques et originales, seules les genuflexions autour du Samâdhi, et que ces hippies-là autour d'un banyan à Auroville sont de dangereux hors-la-loi, plus ou moins débauchés et drogués. Au besoin on appelle la police et les tribunaux. Les Auroviliens sont étranglés. Satprem aussi est étranglé à sa façon — voyons, voyons, qui croirait que ces gens respectables aient pu tenter de l'assassiner ? Il faut être fou — ils sont tous fous là-bas. Et si vous voulez dire les faits un peu crûment et exactement, tous les bien-pensants et bien-dévoués à Mère et à Sri Aurobindo trouvent que vous avez de mauvaises manières : ce sont des « polémiques » sordides. Les gens bien élevés font la causerie spirituelle après le dîner. Le grand triomphe du Mensonge, c'est de dire la vérité poliment.

Il est bien évident qu'une espèce nouvelle est très malpolie pour l'ancienne — si elle ne l'était pas, elle resterait éperdument de la vieille espèce. Il est bien évident qu'elle est très dérangeante pour l'ancienne. Il est bien évident aussi que la vieille espèce est reine chez elle et que toutes les lois sont de son côté, sinon elle serait déjà de l'autre espèce et d'une autre loi. Il est évident encore que le halo spirituel ou musculaire du singe est l'obstacle même de ce qui dépassera le singe. Mais en l'occurrence, la grande arme de la vieille espèce n'est pas même son halo — que l'on chercherait vainement, avec de bons yeux, parmi les propriétaires de la vieille tribu — mais c'est « la vérité ».

La « vérité » est le dernier repaire du Mensonge. Ils vous la brandissent à droite et à gauche si bien que le badaud ne sait plus où il en est. Tout devient menteur. On ne sait plus rien, on n'y comprend plus rien. Tout a l'air d'un même panier de pourriture. Et voilà, tout est entortillé. Il faudrait mettre le feu à tout et on recommence. Oui, voilà des milliers de fois que ça recommence et chaque fois le Secret est englouti.

Alors *qui* entendra la vibration juste ?

*Qui* verra le sens dans les faits insignifiants ?

Qui verra le grand enjeu et qui entendra le cri de quelques êtres dans cette marée de boue ?

Auroville sera-t-il étran­glé ? *L'Agenda* sera-t-il truqué une fois de plus et le Secret dévoré par une florissante spiritualité ?

Mais jamais les propriétaires du vieux monde n'enfanteront un Monde nouveau.

Alors, Seigneur, mettons le feu à la Vérité et contentons-nous de la vivre. Alors peut-être s'y reconnaîtra-t-on et verra-t-on dans ces insignifiantes polémiques boueuses, le scénario d'une fragile espèce nouvelle qui tente de sortir des griffes de l'ancienne et son vieux marécage puant.

Si nous perdons la bataille ici, c'est le monde qui la perd. Et cette bataille n'est pas plus une « polémique » que ne l'étaient la Résistance sous la menace hitlérienne ou le cri des premiers hominiens sous l'assaut féroce des bêtes sauvages — car, en vérité, ce sont des bêtes sauvages. Si vous ne me croyez pas, prenez bien garde d'avoir jamais la preuve, car elle est dévorante.

Qui a raison, qui a tort ? — Avoir raison ou tort est également dévorant. Le seul salut est dans une petite vibration juste.

Il faut reconnaître la vibration juste.

Il faut sortir de l'organe mental.

Il faut déjà écouter l'autre vibration pour savoir là où elle est, ou n'est pas.

Sinon, c'est la grande marée boueuse accélérée.

Mais je dis, l'autre espèce sera en dépit de tout et de tous.

Si seulement vous l'aidiez ?

Un seul petit pas fait pour vivre la vérité ouvre tout de suite la porte de la vibration juste — c'est le pas qui fait la vibration. Il faut faire le pas. Alors toutes les « vérités » et tous les « mensonges » s'effritent comme des épouvantails : seul respendit *cela*, simple et léger. Et tout est clair, sans explication.

Allons-nous faire le pas ?

## **19 octobre 1977**

Vu par ma douce : dans une nuit de charbon, deux lèvres (de Mère) se dessinent avec un sourire.

## **20 octobre 1977**

*(De Sujata à un ami)*

Je ne sais pas où commencer. Laissez ma plume parler.

Toute la semaine dernière nous avons vécu un épouvantail.

– Situation Auroville critique.

- a) Étranglement financier — même plus de quoi acheter des patates douce et des bananes, le lendemain ; au point d'être obligé de renvoyer tous les ouvriers, que l'on ne peut plus payer (voir note de Satprem à Nicole).

b) Police : partout ; chaque visite à Tindivanam : perte d'une journée + 300 roupies pour louer un autobus.

c) Menace d'expatriement (!) etc. etc. Bref : noirceur partout.

– Situation d'« Oncle » dangereuse.

– Nous-mêmes !!

Enfin, vous comprenez, les griffes étaient tout dehors. Nous ne savons même pas si demain nous resterons en liberté.

Nous ne pouvons même pas poster nos lettres d'ici, comme vous savez ! (...)

\*

*(Note de Satprem à Nicole)*

Combien y a-t-il d'argent en caisse pour la totalité des livres français et anglais ?

Tu donneras tout à « Pour tous\* » afin que les Auroviliens puissent manger.  
Garde 100 roupies pour les frais imprévus.

Avec vous tous et avec amour,

Satprem

### **21 octobre 1977**

Vu par ma douce : le lion de Dourga pose sa patte sur le monde, prêt à bondir.

### **23 octobre 1977**

Suffoqué de boue et d'ordure.

### **24 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

Plus je vais, plus je vois que ce Mental est un monde complètement pourri, pour chaque chose ils ont leur petite étiquette boueuse et finalement la « vérité » est seulement l'envers du mensonge, comme l'amour, comme tout le reste — c'est un monde pervers, et s'il est du bon côté, pour une fois, c'est si provisoire : à la moindre égratignure ça se retourne. C'est un monde qui s'annule, où tout s'annule. Nous sommes dans les derniers jours de ça. Et si l'on tente de crier un peu la pure chose, c'est embobiné, pris au même filet boueux et l'on se demande si les « adhérents » ne sont pas l'envers des autres — « je veux être votre disciple » m'écrit l'un d'eux, très brave homme. Je pense, de plus en plus, à Sri Aurobindo dans son grand fauteuil vert au milieu de ses « disciples » regardant... le Mur. C'est sans espoir — sans espoir — s'il n'y a pas quelque chose d'Autre qui jaillit et crève ce Mur. Les lettres s'accumulent, je n'ai plus le courage de répondre. Je tourne en rond et tourne en rond autour de ma véranda en répétant le Mantra, on dirait que c'est la seule chose valable. J'ai commencé parce que je n'avais plus rien à faire, puisque mes papiers sont aux quatre coins de je ne sais où. Alors là, je suis au milieu d'un assaut de forces, et on dirait que la

vibration pure là-dedans, c'est seulement comme une douleur poignante au milieu de la ruée, c'est d'être cette douleur. Le « je suis », pur, c'est de la Douleur sans mélange, qui est peut-être de la prière parce que ça fait mal, qui est peut-être de l'amour parce que ça brûle — et encore on ne peut même pas dire « je suis », parce qu'il n'y a pas le sentiment d'être quoi que ce soit et surtout pas qui que ce soit : c'est la Douleur qui fait que « je suis ». Sinon, peut-être, on décrocherait de tout. Alors ça tourne en rond avec cette brûlure, dans quelque chose qui ressemble à un bain de rage et de férocité. Il n'y a plus de Mental, il y a seulement des forces. Hier, toute la matinée, c'était déchaîné et si douloureux, et puis, à midi, j'ai lu cette ordure de l'*Indian Express* [un article de calomnies]. Et il y a tout le temps comme cela des ruées et des ruées, et on ne sait pas d'où ça vient ni pourquoi. Je me fais l'effet d'une bête blessée qui a envie d'aller se terrer toute seule pour digérer son mal. Et je ne vois pas de fin à tout cela, je ne vois pas de solution, je ne vois pas que l'Ennemi va « se démasquer » et que tout le monde verra enfin clair. C'est comme une vague de pollution qui va partout, contamine tout — je ne sais pas ce qu'ils ont fait auprès de Harper [l'éditeur américain] et au Canada et partout. On trempe là-dedans. Quand est-ce que Mère va intervenir ?

Une seule chose positive : je vois qu'il y a une très grande différence — incommensurable — entre faire le japa en marchant dans les canyons ou n'importe où : dans une voiture, en montant les escaliers, se rinçant la bouche... et puis le japa pur dans une marche sans but, purement mécanique : on tourne en rond, on tourne en rond — ça devient très différent. Ça devient vraiment le japa de la conscience physique et du corps. Je pensais à toi dans les squares de Paris où tu me disais que le japa allait beaucoup mieux quand il y avait quelques arbres — tu devrais aller faire le japa dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare ! Et encore, c'est très grand : tu pourrais choisir un couloir de métro. Quand ça devient purement la mécanique du corps sans support ou fond de tableau, alors ça rentre, ça rentre. Et on ne sait pas comment le faire entrer tout d'abord, mais dans cette marche imbécile, on finit, ou le corps finit par vouloir avoir son sens, avoir sa vibration vraie, alors il cherche à dire les syllabes un peu exactement, purement, à respirer un peu vraiment, exactement — fichtre, les oiseaux, les arbres ont leur respiration, leur vibration ! il n'y a pas de « là-bas » ni « dans une heure » ni au prochain tournant pour eux : c'est là tout de suite, *complètement*. En huit jours, j'ai fait plus de japa vrai qu'en dix ans. Maintenant je comprends la marche de Sri Aurobindo et de Mère. Ça commence à devenir très bien quand le temps disparaît, quand il n'y a plus : ah ! je vais faire encore un tour ou dix tours — quand ça peut durer indéfiniment : il n'y a plus de « temps ». Je crois que c'est la conscience du temps qui doit se modifier la première — pour le Mental tout a du temps. Quand le temps s'effrite, ça commence à devenir pur. C'est dommage que je n'aie pas su cela dans les cellules (!) de la Gestapo. Alors, pas besoin de « square ».

.....

Moi, j'attends, et j'attends. Je suis très usé, en fait. Se battre contre la Gestapo, oui, mais toute cette ordure. Étrange (ou pas) comme Indira est la proie des *mêmes* ordures et des mêmes voix. Ah ! au revoir.

Satprem

**25 octobre 1977**

*(Lettre à une Aurovilienne)*

J'ai tardé à te répondre, excuse-moi. Tout le livre et toute l'expérience disent que Mère n'est pas morte — je suis là pour le dire au monde. Elle n'est pas *physiquement* morte. Ta vision le dit aussi : Elle est seulement voilée à notre vision physique de la vieille espèce. C'est cette déchirure

du voile qui sera le premier pas ou la première étape du Nouveau Monde — alors nous émergerons de la fausse matière et de la fausse mort (ou plutôt la fausse matière qui *est* ou fait la fausse mort, qui *est* le voile de mort) et nous La verrons. Elle a choisi ce procédé ou cette stratégie terrible parce que plus personne ne pouvait La supporter ici — il fallait qu'Elle se cache. La tombe, c'est Sa cachette. Il faut du *temps* pour se transformer : on ne lui laissait pas le temps. Et cette transformation n'est possible que si les survivants de la vieille espèce sont déjà suffisamment éveillés ou « modifiés », purifiés, pour pouvoir supporter la Vibration et la vision de l'autre espèce. Il faut un minimum de transformation collective — déjà, tel que c'était, c'était insupportable pour l'entourage de Mère. Ils n'en voulaient plus. Et si l'on regarde le monde, on voit bien le même grouillement de la vieille espèce entière qui se tortille et se débat sous la Poussée puissante, irrésistible de la transformation qui est *en train* de s'opérer, de plus en plus, de plus en plus, irréductiblement. C'est toute la vieille espèce qui résiste et dit non — on peut aussi regarder dans son propre cœur la part qui refuse. La mort est plantée en chacun de nous. Chacun doit remporter la victoire de la nouvelle espèce — et ce sont ses petites victoires individuelles, ces éveils ici et là, de plus en plus, cette compréhension grandissante, cette *adhésion* grandissante qui préparent et accélèrent le Moment. Oui, tu dis bien : « *My form will remain and need tending to while I am gone, until I return.* » [« Ma forme restera et aura besoin qu'on en prenne soin pendant que je suis partie et jusqu'à ce que je revienne. »] Ce « *tending* », ce soin de Mère, c'est le processus capital : ce Corps de Mère, il n'est pas seulement enfermé dans une tombe, ce n'est pas un corps enfermé dans un sac de peau et d'os — ces cellules vibrantes, vivantes, *universelles* qui répètent et répètent le Mantra sont aussi ou peuvent être *aussi* dans notre propre corps et dans le corps de tout le monde, ou de tous ceux qui *acceptent* et cultivent la Vibration nouvelle. Il y a ceux qui acceptent. Il y a ceux qui appellent, qui se mettent à l'unisson de la Vibration de Mère, qui la font devenir dans leur propre corps — oui, qui prennent soin d'Elle, qui s'en occupent ou se laissent occuper par Elle. Et quand ces petites vibrations, ces milliers et millions de petites vibrations à travers le monde, auront assez grandi, assez *pris corps*, quand elles seront assez éveillées partout, ce sera comme si notre propre vibration, notre appel, notre cri de besoin ou d'amour, allaient à la rencontre de la même Vibration, là, dans le corps de Mère, dans cette tombe, et la réveillaient. La Belle au bois dormant, oui. Le conte de fées pour tout le monde — le nouveau monde. Il faut frapper à la porte de cette tombe, il faut traverser ce mur de cercueil et de caveau — oui, traverser cette fausse Matière dans notre propre Matière. Alors elle sera là. Notre éveil, c'est son réveil. *Then I shall return* [alors je reviendrai]. Oh ! si nous l'entourions d'assez d'amour et de soin, comme Elle reviendrait vite, ou, peut-être, comme nous sortirions vite de notre propre tombe pour nous apercevoir qu'Elle est déjà là, souriante, parmi nous, attendant que nous puissions La supporter et supporter la gloire et la beauté du nouveau monde. « À la fin, un souffle suffira. » Il faut frapper à la porte de cette fausse mort, il faut marteler et marteler contre ce cercueil, jusqu'à ce que Ses cellules nous entendent — ou s'aperçoivent qu'Elle est là. C'est dans son propre corps qu'il faut s'apercevoir de la Chose. Ce sont les cellules qui font le pont. Chaque fois qu'une vibration est pure dans notre conscience, dans notre cœur, dans notre corps, elle va toucher directement le Corps de Mère, là, dans cette tombe et préparer Son réveil ou notre éveil. Mère ne veut pas être fulgurante et miraculeuse comme une « apparition » au milieu de nous : il faut faire le miracle dans sa propre Matière, il faut que ce soit le miracle de tout le monde — il faut faire la communication. Est-ce que la chenille s'aperçoit du papillon? quand elle commence à s'apercevoir, c'est-à-dire à entrer en communication avec l'autre chose, c'est qu'elle est déjà en voie de transformation — il faut que les cellules du monde, nos cellules, aillent à la rencontre de Mère. Alors ce sera le « miracle » simple et naturel. On y sera. C'est cela, « prendre soin » du corps de Mère, frapper et frapper contre ce cercueil de fausseté, cette vieille peau de chenille qui ne veut pas mourir pour jaillir dans la lumière nouvelle, sur la terre. Oh ! si la vibration pouvait être assez pure pour franchir cette barrière et sentir, toucher concrètement le Corps de Mère, l'embrasser pour

toujours. Quelquefois je regarde et regarde ce cercueil, cette nuque où se posait encore un rayon de soleil, et je dis que je ne sais pas assez l'amour pour la tirer de là, sinon, sûrement, Elle me répondrait et viendrait fracasser ce cercueil et cette tombe sur la tête de tous ses adorateurs en blanc — Seigneur, tirens-la de là ! Oui TIRONS-la. Alors ils seront épouvantés et les fantômes en déroute s'éparpilleront avec leurs bâtons d'encens et leurs titres de propriété, devant le sourire du nouveau monde. Et nous nous réjouissons. C'est cela, le vrai Kouroukshétra\* du monde : il faut être avec ceux qui la tirent de là, pas avec ceux qui veulent l'enfermer pour toujours sous un centenaire et deux centenaires et leurs milliers de centenaires d'imposture et de Mensonge. C'est cela, prendre soin de Mère, c'est la faire devenir en nous, c'est l'obliger à sortir de la cachette où notre Mensonge l'a enfermée. C'est faire vibrer et vibrer une petite vibration pure dans notre corps, jusqu'à ce que les deux se rencontrent.

Alors faisons le pont. Jetons un fil doré à travers les parois de la Nuit. Soyons, oh ! soyons ceux qui halent et tirent le Nouveau Monde, brisons la tombe comme les Rishis fendaient le Roc par leur cri, réveillons-la pour toujours, réveillons-nous de cette Nuit qui nous étrangle. Et que la Vraie Terre soit.

Avec beaucoup d'amour

Satprem

**28 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... Je sens cette fois la « ligue » serrée, la meute qui se referme. Il faut être prêt à tout. Mais le côté positif de tout cela, c'est que j'ai eu des moments de dégoût et de lassitude si intenses que j'avais vraiment envie de « partir » — je suis même sorti dans les canyons sans mon *bodyguard* avec une prière ou un espoir que je me ferais assassiner pour en finir. Eh bien, maintenant, c'est fini : JE VEUX aller jusqu'au bout. Je veux aller jusqu'à la Victoire. Je ne lâcherai pas en route, quels que soient les assauts ou les ignominies. Maintenant ma tête de breton est fixée à bloc et je ne sortirai de là que vainqueur, pour Mère. Voilà. J'ai passé le cap du dégoût.

.....

Et alors je comprends maintenant pourquoi tu as eu cette vision (que tu as le toupet d'appeler « symbolique »). Mais c'est le Secret même ! Tu ne comprends pas que c'est l'Initiation même au Secret matériel et que tu as maintenant la clef. Oui je vais régulièrement porter son « repas », à Mère, là, dans son caveau, tandis que les imbéciles brûlent des bâtons d'encens dessus. Elle est LA, VIVANTE. Tu as vu maintenant. Je m'« occupe » de son corps, c'est-à-dire que je suis cette prière, oh ! si brûlante, pour qu'Elle ne laisse pas cette enveloppe physique à la décomposition et que la Chose puisse continuer, le pont être préservé — c'est le pont. C'est l'avenir qui est LA. C'est le salut qui est LA. Le Prince charmant, ça existe — il faut qu'il y en ait beaucoup. Et c'est ce Feu qui ouvre la porte de la « mort », ce Feu dans la Matière — dans le corps. C'est ça, le pont. C'est ça qui communique avec Mère — s'il n'y a pas de communicant, alors qu'est-ce qu'Elle peut faire !? Est-ce qu'Elle peut même continuer si rien ni personne ne répond et ne va nourrir ce corps par sa prière. Je n'ai jamais vu, je suis aveugle, je ne sais rien, je tâtonne comme ça et je dis des choses comme ça et j'ai l'impression que c'est Mère, et puis je prie, je prie, je sens, je sais qu'Elle est LA vivante — mais je n'ai jamais vu. Sujata a vu quelque chose une fois. Mais c'est toi qui m'apportes la clarté, la preuve de ce qui n'était qu'une sensation « comme ça ». C'est comme si on m'avait coupé toute mémoire de l'autre côté, depuis des années, et je me plaignais constamment à Mère que l'on m'ait coupé la mémoire. Elle me disait : c'est EXPRES. Et je comprends maintenant que si je n'avais pas été aussi aveugle, jamais je n'aurais prié avec autant d'intensité ; si j'avais

toujours « su » et « vu », jamais je n'aurais eu ce Feu de douleur et de manque et d'idiotie dans rien, du rien-noir tout le temps, d'où je dois tirer des livres et des actions et des décisions, en aveugle. Enfin...

Je ne sais pas ce qu'ils vont faire de moi...

Et le Mantra, comme un feu dans le corps. Quand je tourne en rond dans ma véranda, j'ai — j'avais toujours l'impression que je martelais le cercueil de Mère. Et puis il y a Sujata qui martèle aussi...

Sais-tu, sais-tu qu'en 1960-61-62, avant que Mère se retire dans sa chambre, quand nous en étions aux débuts de *l'Agenda*, je « rêvais » régulièrement, au moins trois ou quatre fois par semaine, pendant des années, que je m'enfuyais, je fuyais, fuyais avec les papiers de Mère, poursuivi par des ennemis féroces. Tu vois ça, en 1960?! Mais alors cela me donne à penser que cet *Agenda* en danger, CE N'EST PAS LA PREMIERE FOIS. C'est la répétition, aujourd'hui, avec des petits Counouma, de quelque chose qui a dû se passer bien des fois — chaque fois le Secret a été englouti, étouffé par une Église ou une autre... Mais cette fois-ci, ils ne nous auront pas. On se bat à mort, hein. Il n'y a pas de retour : c'est la mort ou la victoire. Et il faut que ce soit la Victoire cette fois.

(...) Je m'étais dit que si je n'étais pas coincé ici, il faudrait peut-être que je relise tout cet *Agenda* avec l'œil particulier d'un M<sup>e</sup> Mercier (étrange chose !) pour y récolter chronologiquement tous les « arguments » (c'est affreux !). Malheureusement, tous les détails qui intéressent la « loi » ou les « personnes » individuelles, c'est justement cela que je coupais parce que cela n'avait pas de valeur et que je voyais cela comme une Grande Chose. Quoique je coupais de moins en moins à mesure qu'on avançait, mais tout de même que de choses « locales » j'ai fait couper des bandes par la pauvre Sujata qui me le reproche amèrement aujourd'hui ! Oh ! je voulais seulement voir l'Éternel, la Grande Chose, pas les petites histoires. Mais ce sont les petites histoires qui aujourd'hui nous mettent en péril.

.....

Voilà, je m'arrête. Il faut que nous fassions un noyau aussi compact que possible avec tous les amis.

Et puis je ne crois en rien, en aucune solution, ni même en M<sup>e</sup> Mercier, ni même en Laffont — je crois seulement en *Mère*. Il n'y a qu'Elle qui peut dénouer tout cela, il n'y a qu'Elle qui peut déjouer l'Ennemi. Il faut s'accrocher à Elle de toutes ses forces et prier, prier...

**29 octobre 1977**

*(Lettre à un ami)*

.....

Reçu votre télégramme... Oui, « *Sleeping Beauty awakening* » ! Tu vois, elle aussi sent. Curieux cette simultanéité de perceptions qui commence à s'éveiller dans les consciences. J'ai cinquante-quatre ans demain, tu te rends compte ! C'était un 15 novembre 1943 que je passais à la Gestapo, j'avais vingt ans et quinze jours — qu'est-ce qui est mieux ? Trente-quatre ans après ? Il est temps que la Belle au bois dormant s'éveille.

Satprem

**31 octobre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... Oui, on tiendra bon. Je comprends mieux (je veux dire d'une autre façon) ce que Mère voulait dire : « Tout dépend de la capacité de traverser les expériences ». Simplement traverser. Pas être victorieux ou ceci ou cela : non, traverser, simplement. Le fait de traverser est victorieux. Le résultat... cela ne nous regarde pas. Hier, c'était acharné toute la journée — pourquoi? le pourquoi on le sait seulement trois semaines après. J'avais l'impression qu'il me collaient des fils poisseux partout, comme une araignée pour embobiner sa victime. Cela devient très concret. Probablement, ils préparent leur procès ici, ou je ne sais quoi...

... Il faut que cet *Agenda* sorte le plus tôt possible — c'est le levier de tout le reste, ou l'écroulement du reste.

**2 novembre 1977**

*(Lettre personnelle. Suite à une lettre des trustees à Macmillan, l'imprimeur indien, pour empêcher l'impression de l'Agenda de Mère.)*

... Il semble donc que leur ligne d'argumentation principale sera que j'étais un « employé » (disciple) de l'Ashram, etc. Hier, Sujata a attrapé un mal de crâne à fendre la tête à regarder cela, et moi aussi, pas bien. Je me rends compte que ce sera physiquement difficile (je veux dire, plus difficile que ce n'est maintenant). Mon impression est qu'ils attendent l'ultime réponse de Laffont pour me sauter dessus ici — si seulement celui-ci comprenait qu'il fait le jeu de ces gens et aide à me démolir en prêtant son oreille amicale à cet individu... Est-ce qu'il va tenir? Il n'a pas du tout compris la relation Barun-Ashram-Trust... Aucun raisonnement n'entre là-dedans, c'est une sorte de « Mâyâ » [illusion] — oui, les sages d'autrefois disaient bien : la Mâyâ du Mensonge.

Rassure M<sup>e</sup> Mercier [notre avocat de Paris] pour ces lettres à Mère que les trustees m'ont volées (tu ne peux pas savoir comme ça me fait mal au cœur de penser-sentir que ces lettres de mon cœur à Mère soient dans leurs doigts dégoûtants). C'est du bluff pur et simple. Jamais je ne parlais à Mère de « copyright » ! Je ne lui écrivais pas pour ces choses. Il est vrai que tant qu'Elle était là, je lui donnais le copyright de tous mes livres et j'ai maintes fois dit (ou écrit) que tout lui appartenait et que je lui devais tout, mais c'était à *Elle*, pas à l'Ashram, et je n'ai jamais fait de cession écrite de mes œuvres à l'Ashram.

Je ne veux pas continuer parce que je recommence à avoir la tête en bouillie. Le sommeil aussi (et celui de Sujata) est devenu affreux : on passe des nuits comme si on était retourné sur le grill.

.....

**6 novembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... Parmi ces lettres du « dossier Pavitra » j'ai retrouvé mention d'un don de F. 15 000/- que j'avais fait en 1951 pour aider à la fondation du « Centre Universitaire International Sri

Aurobindo » (C.U.I.S.A.). Pour un « employé » j'ai donné pas mal d'argent aux « employeurs » ! Tout cela est affreux.

Maintenant, ma pension... Bien entendu, je n'allais pas demander des « reçus » à Mère quand je posais mon offrande sur ses genoux. Il n'y a donc probablement jamais eu de traces de ces dons (sauf peut-être dans les cahiers d'Amrita) et ils peuvent nier ce qu'ils savent tous parfaitement (je me souviens d'un fragment de conversation avec Counouma qui, avec son ton de sacristain perfide, m'a dit un jour : « Oh ! vous faites bien de donner cet argent à Mère, parce que autrement vous auriez des taxes à payer » — sous-entendu, attention et gare à vous si vous ne donnez plus)... Je crois en effet que ces gens se préparent activement : l'atmosphère est pleine de Counouma, surtout depuis quelques jours, je trempe dans du Counouma « pur ». Je n'ai jamais fait une *tapasya* pareille. Mais je comprends bien : tout cela se passe dans le Mental physique pur, c'est là que je reçois leurs vagues, les unes après les autres, collantes, gluantes, méchantes. Alors on me fait travailler dans cette zone-là. Il faut que je traverse cette zone, ou plutôt cette couche de boue, pour arriver au Mental cellulaire. C'est d'ailleurs curieux, c'est surtout pendant que je fais la « marche-japa » que ces vagues deviennent extraordinairement perceptibles et comme gonflées, comme si je touchais à ce moment-là la chose « pure », le *lieu*. Mais je t'assure, travailler sur Counouma, c'est nauséux. Dès qu'on passe au Mental même ordinaire, ces gens n'ont plus un atome de pouvoir sur moi : j'ai la tête au-dessus et je souffle là-dessus et c'est fini. Mais c'est dans ce Mental physique que ça s'agrippe et secoue avec toute sa virulence... « native ». C'est là qu'est le pouvoir de ces gens et en effet, c'est là qu'est le Pouvoir du Mensonge; c'est dans le Mental physique. Voilà, alors tout sert au travail.

Satprem

### **6 novembre 1977**

Comme s'il y avait des années de chagrin dans le cœur.

### **8 novembre 1977**

*(Billet de Sujata)*

Je vous aime. Je suis encore pas entièrement dans ma peau.

J'aurais aimé pouvoir dormir-dormir-dormir.

Avec mon amour

Douce

### **10 novembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

Hier Carmen nous a apporté vos lettres. C'est très touchant. Le cœur de Carole, si chaud, et nos amis Étévenon indéfectibles. Il y a UN cœur là. Et d'autres qui ne se manifestent pas mais que l'on sent. Il y a toute cette Grâce qui nous entoure, mais en fait c'est votre prière pour Mère, c'est cette prière qui est très importante. Les individus... je veux dire ce moi qui s'appelle Satprem... c'est très douloureux d'être un individu. Je vois bien la férocité des attaques — hier et avant-hier, mais hier

surtout, 9, c'était affreux, je ne pouvais même pas parler à Sujata — mais je vois bien aussi que ce sont toutes nos failles qui sont attaquées. Counouma et autres sont seulement des prétextes. C'est l'Adversaire, pur, qui est là. Je suis plein de faiblesses. Je pourrais presque dire que toute ma force, ce sont mes faiblesses ! Elles sont si douloureusement perçues, vécues, que c'est comme un Feu de Douleur qui fait ce que je suis. Une sorte de Douleur constante qui doit constamment se transmuier en amour sinon ça se brûlerait soi-même. Voilà plus de quarante ans, en fait, que je vis cela. Je ne peux pas t'expliquer. Mon être, ce qui me tisse, c'est la Douleur, avec, constamment, depuis ma toute petite enfance et comme une seule réponse à cette Douleur : en finir. Le Non-je-ne-veux pas, je ne veux rien du tout — il n'y a pas d'être plus nihiliste que moi ! La dynamite, le zéro, la porte qui claque et on fout le camp de cette fichue affaire. Et constamment la seule chose qui me fait tenir, rester, vouloir encore, c'est cet amour inexplicable qui est la seule réponse à ce Non-là. Quelquefois, cet Amour se retire, il ne reste plus que le Non. C'est l'enfer. Hier, c'était une ruée d'enfer. On a envie de crier non-non-non. Je fous le camp, je ne suis pas ici pour me battre contre cette ordure, je retourne dans la forêt vierge ! Oh ! je n'ai jamais été d'ici, c'est cela. Et puis l'Amour encore qui me sauve et me lie. Avec Mère, quelques années, c'était l'amour sauveur. Et puis je me retrouve encore, par grands éclats presque terrifiants, devant ce Non-là. N'est-ce pas, c'est la mort au fond. Jusqu'à l'*Orpailleur* j'avais organisé ma vie comme une manière de suicide. Le *Sannyasin* le dit aussi. Et parfois même Batcha s'efface : il y a encore ce Non inchangé. C'est si fort quelquefois que je suis comme un caillou, pétrifié : tu sais, une vibration si intense et si forte que c'est comme coagulé. Une sorte d'envers de l'Amour. Un Non pur, irréductible. J'ai ouvert un atlas et j'ai regardé encore une fois la route la plus directe : Colombo-Dakar-les Antilles-Cayenne. C'est presque une ligne droite. Pourquoi te dire tout cela ? Il y a trente-cinq ans, c'était pareil dans la forêt. Et plus rien ne compte ni personne. C'est ça, l'enfer. Et en même temps c'est tout ce nihilisme qui est comme ma seule force d'amour, ma seule présence d'amour. Il n'y a que l'amour qui m'attache, comme si l'Amour avait son fondement dans ce non-amour, était obligé d'être par la négation même. C'est l'intolérable contradiction qui fait le feu. À chaque instant je sauterais par-dessus bord, et à chaque instant je suis rattrapé par les basques par cette espèce de truc que Mère appelait Satprem. Voilà, ça a l'air d'une confession ! Mais c'est par là que l'Adversaire me pince. Tu comprends, c'est comme un excès de douleur qui dit non-je-ne-veux plus. J'ai commencé à dire cela très tôt. Il y a un point de Douleur où on ne sait pas si c'est oui, pas si c'est non. Ça a l'air tout pareil. Alors il faut que l'individu disparaisse sinon c'est intolérable. C'est là où le nihilisme et la libération ont l'air comme des frères, et c'est tout faux. Il faut perdre l'ego du corps, comme Mère : « Je ne sais pas si j'existe. » Mais ça... Oui, la libération, c'est dans le corps, tout le reste c'est de l'imposture. Je ne sais pas pourquoi je te dis mes enfers particuliers alors que j'ai beaucoup de choses « importantes » à te dire. Après tout, j'aime les frères aussi. Les « frères » c'était très important pour moi. C'était mon seul recours devant le Non. J'ai perdu mon copain l'orpailleur, ça c'était une vraie peine. On était deux copains dans le Non, alors ça arrivait à faire un Oui (c'est mathématique, n'est-ce pas ?). Alors tu vois, toute ma faiblesse, c'est toute ma force. Étrange.

Bon, il faut que je raccroche la mécanique « importante » pour te dire des choses sérieuses... je ne sais pas lesquelles. La seule chose sérieuse, c'est qu'on en sorte. Et en même temps, probablement, il y a quelque chose qui ne veut pas en sortir. Cette effrayante condition humaine. Et alors on devient d'une sensibilité si terrible... Je les avale tout crus et c'est ça qui devient si suffocant qu'il arrive un point où je dis Non — ou alors tomber à genoux et aimer. Voilà le truc. C'est un sale truc. Et si je me mets à additionner André Morisset + Counouma + Barun pour répondre point par point à leurs accusations et insinuations, ça devient tout à fait impossible. Tu comprends, je ne peux plus me défendre. Je n'arrive plus à répondre, ça m'étrangle — j'aime mieux aller mettre ma tête sur le billot. Et l'atmosphère grouille de ça, c'est comme un tribunal perpétuel : voyons, est-ce que tu n'es pas l'Asoura ? Sérieusement. Et moi, comme un idiot, qui écrivais à tous ces gens pour

leur donner toutes les armes contre moi. Je croyais, je croyais en tout et en tous, comme un crétin complet. Si j'additionne les lettres à Barun, c'est effrayant. Purna aussi doit en avoir dans ses tiroirs. Je ne croyais pas au mal *ici*. J'étais venu parce que je croyais qu'il y avait un endroit sur terre où il n'y avait pas de mal. Alors je me retrouve devant leurs histoires d'employé de l'Ashram — je te jure, si mon copain Bodet (il s'appelait Bodet, qu'il aimait écrire Baudet) voyait cela, il me dirait : eh bien, tu es un sacré con. Il n'aurait pas tort. Et puis je replonge le nez dans l'Amour, alors tout fond et c'est oui, encore oui. Voilà, et ça continue.

Je ne sais pas vraiment ce qu'il faut faire. D'abord je n'aime pas les fuites, comme Mère. Toutes les raisons disent que je serais plus utile en France (bien que je préfère Cayenne) et que je n'ai rien à faire ici. Je n'arrive pas à bouger avec des « raisons » — on peut en trouver de contraires. Je ne suis plus qu'une espèce de bête douloureuse qui traverse et traverse sans plus rien comprendre. Ça, j'y comprends de moins en moins. J'ai demandé à Sujata de chercher la vraie réponse. Quelquefois aussi, je me dis que le corps de Mère est là, c'est peut-être une « raison ». A. dit que Mère attend notre départ pour faire sa danse de Kâlî — c'est aussi une « raison ». Je ne comprends plus rien aux raisons. Et je suis aveugle par-dessus le marché. Il y a aussi ma vieille horreur de l'Occident, j'ai toujours eu peur d'être coincé là et de ne plus pouvoir en sortir — ce n'est pas « raisonnable », c'est viscéral. Il n'y a pas de doutes, il faut changer de viscères aussi. Si Elle me disait clairement : « fais cela ». Mais tu vois, là aussi, « on ne me dit rien ». On ne me dit jamais rien, je fais tout comme un aveugle.

Je t'écris et t'écris parce que j'ai envie de parler à un frère, c'est tout.

Bon, le *fond* du procès [que préparait l'Ashram], c'est cela qu'il faut regarder. Ils nous colleront toujours avec leurs innombrables petites saletés, ce n'est pas sur *leur* terrain que nous devons lutter, on y perdra sa santé. Eh bien, le fond, c'est qu'ils ont TUE Mère. C'est cela que l'avocat doit comprendre. Tu te souviens : « Des désirs qu'il meure (le corps de Mère) il y en a partout, partout ! » Alors comment pourrions-nous laisser *l'Agenda* avec ces gens qui voulaient la tuer?... Justement c'est à moi qu'Elle se confiait de cette horrible situation. « Ils me mentent tous ! » Il y a des dizaines et des dizaines de cris comme cela. « Ils n'y comprennent rien, personne ne comprend ». Alors comment laisser cet *Agenda* à ces gens, ces « *senior sadhaks* » [vieux disciples] qui n'y comprenaient rien et qui par-dessus le marché souhaitaient tous qu'Elle meure? Mais ils vont immédiatement « nettoyer » *l'Agenda*, c'est évident, même pour un imbécile, dans l'intérêt supérieur de l'Ashram. Et enfin : « Cet Agenda est mon cadeau à ceux qui m'aiment. » C'est clair, non? Est-ce que Pierre et Paul étaient disciples du Christ ou disciples du Vatican? Est-ce que Vivékananda était disciple de Sri Ramakrishna ou du *Ramakrishna Mission*? Est-ce Marx était disciple du Kremlin? Zut ! Ils ont tué Mère, et maintenant ils veulent se blanchir. Eh bien nous sommes là en procès pour les dénoncer publiquement. C'est le seul procès à faire, il n'y en a pas d'autre. Alors ils fileront tous la queue entre les jambes. Nous ne cherchons même pas à prouver que nous sommes l'« auteur » — et de quoi suis-je l'auteur, nom d'un chien ! sinon de mon idiotie —, nous prouvons que cet Ashram a tué Mère lentement et implacablement. Tout le reste découle de là.

Satprem

**11 novembre 1977**

*(Lettre aux amis de Paris)*

... Tout le monde n'est pas fait pour courir aux Indes ! Si vous arriviez à trouver, « inventer » une *action* collective *autour* de laquelle les consciences se réuniraient ou s'uniraient, se formeraient.

Bien sûr l'action est intérieure, mais il faut quelque chose de concret, pratique, pour relier les consciences. C'est à trouver — ou peut-être cela devrait se trouver spontanément quand l'attitude et les éléments nécessaires seront là. Ça surgira.

... « Évolution n'est pas révolution », oui, mais mutation c'est un sacré cataclysme ! La « catastrophe supramentale », comme disait Mère. Il faut être sacrément catastrophé pour sortir un peu de cette terrible habitude humaine. Alors autant être catastrophé de bon cœur ! Au fond, il faudrait que chacun dans son propre monde soit comme un guerrier de Mère et élargisse le champ de ceux qui sont conquis par Mère — pas du « prosélytisme », non, mais une sorte de contagion vivante. Attraper l'étincelle et la transmettre. On ouvre les portes du Nouveau monde. (...)

Satprem

**14 novembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... À propos de ces ruées et vagues d'assaut, il y a un fait curieux. Je t'avais dit : le 8 et le 9, c'était vraiment l'enfer, comme si j'étais poussé de l'autre côté (et cela prend toujours une forme personnelle, comme si cela venait du dedans de soi — bien sûr, tout le monde est dedans ! les gens sont protégés par leur ignorance séparatrice, mais quand ce n'est plus séparé !...) et puis, soudain, le 11 novembre exactement, c'était comme si l'air était devenu plus léger. Tu sais, comme après une longue tempête interminable, tout d'un coup ce n'est plus la tempête. Je ne sais pas ce qui se passe ou ce qui s'est passé, mais le fait a l'air de durer (nous sommes le 14 déjà). Sujata a la même sensation que moi. On n'est plus secoué par des griffes (tu ne peux pas savoir ce que c'est douloureux, j'ai découvert le pourquoi des gémissements de Mère). Voilà. Est-ce qu'ils sont au bout de leur rouleau ? Est-ce que cela veut dire que maintenant ça va passer sur le plan physique pur ? En tout cas aucune indication poussant à bouger, ni chez moi ni chez Sujata ; à aucun moment le sentiment : il faut partir. Demain 15 novembre, un terrible anniversaire. Sujata avait l'impression que Kâlî avait posé son pied sur la tête de ces gens.

.....

Je t'ai dit le fond de l'argumentation. Comment irait-on donner *l'Agenda* à tous ces gens qui n'y comprennent rien ! ? En outre, c'est moi, chaque fois (comme un imbécile) qui rassurais Mère et lui disait : « Mais si, quelques-uns comprennent. » Et c'est moi qui la poussais à publier, « partager ». C'est moi qui l'ai poussée à publier ces extraits appelés « Notes sur le chemin », ce n'est pas Elle du tout. Il faudrait retrouver les passages (peut-être omis) de nos conversations à l'époque. S'il n'avait tenu qu'à Mère, Elle n'aurait rien voulu dire à ces gens. Moi, j'étais un innocent-benêt complet d'un bout à l'autre. Même après le départ de Mère j'espérais encore et je cherchais encore à publier avec eux ! Et puis j'étais persuadé (ils m'avaient persuadé) que l'Ashram était le « propriétaire » (d'où ma lettre à Tara), et je me disais qu'il fallait essayer de s'arranger avec les propriétaires. Quand notre avocat m'a dit, il y a quelques mois seulement, que j'étais l'« auteur », je suis tombé du ciel. Mais je vois le jeu de Mère, c'est exprès, Elle a voulu que j'*essaye* avec ces gens de l'Ashram : j'ai essayé avec chacun : avec Ashram Press, deux fois ; avec All India Press, une fois ; et avec Auropress. J'ai essayé avec tous ! S'ils avaient accepté, c'était la catastrophe — les imbéciles ! je leur ai mis cela sur un plateau, et ils n'en ont pas voulu.

C'est tout.

Satprem

**21-22 novembre 1977**

Cette nuit, vu André avec tout un réquisitoire. Suis épuisé.

**23 novembre 1977**

(Lettre personnelle)

La situation générale est si incompréhensible et semble se moquer de tous nos espoirs ou nos pressentiments. Cela semble pourrir et pourrir, indéfiniment. Une « décomposition universelle », disait Sri Aurobindo au début du siècle ! Est-ce que ça ne va pas virer tout d'un coup ? C'est cela que j'attendais incessamment, mais tu vois... Tata aussi se moquait de moi très gentiment quand je parlais de « bouleversement » — « ça durera des siècles », répondait-il. C'est inconcevable. Mais la pourriture continue. Je suis de moins en moins prophète ! Où est le « paquebot coulé » de Sujata ? C'était un 4 janvier 1956, dans l'après-midi...

Ici, les vagues viennent les unes après les autres. Ça se calme et revient avec double furie. Exactement la tempête vue par Sujata il y a vingt et un ans. Pourtant, extérieurement, il n'y a à peu près rien. Il y a deux nuits, j'ai vu André avec tout un réquisitoire contre moi, sur papier dactylographié, serré. Il y avait sa fille J. aussi, autour. Qu'est-ce qu'il prépare ? Et l'étrange, c'est que le lendemain et pendant deux jours, même ce matin, j'ai la sensation physique d'être épuisé, comme si j'avais quatre-vingt ans dans les os — oui, comme si j'avais avalé Morisset. C'est pénible. Sauter à quatre-vingts ans d'un coup, dans le corps, c'est curieux. Une fatigue qui colle, plus que fatigue. Mais je comprends mieux maintenant le mécanisme de la tempête, si je puis dire. On est secoué — violemment secoué, absolument comme dans un cyclone sur un petit esquif — parce qu'il y a quelque chose en soi qui fait un mur. Il y a des tas de petits murs, et la vague vient cogner contre le mur, alors ça secoue. S'il n'y avait pas de murs, nulle part, ça passerait au travers, il n'y aurait pas de tempête. La moindre réaction est un mur : le dégoût est un mur, les sentiments (le moindre sentiment) est un mur, tout ce qui objective par rapport à soi est un mur. Dès qu'on dit ou sent : « c'est dégoûtant », ça fait un mur instantané et la vague déferle. Si on disait : « tout est comme de l'eau de rose », ce serait probablement comme de l'eau de rose ! Alors l'indignation contre les calomnies est un mur, la « saleté » de Barun est un mur... Il faut être comme un courant d'air. La transparence, oui. L'universalisation du courant d'air. Ainsi on pourrait dire qu'il n'y a *jamais* de tempête, sauf par nos murs. Et que dans le monde réel tel qu'il est, sans murs, tout est de l'eau de rose ! La tempête, c'est la *même* coulée de nectar constant, sans murs. Et de même, ce sont les murs qui font la mort, sinon c'est la *même* coulée de vie constante. Il y a un grand regard — je ne sais pas comment on dit cela en sanscrit: Anantâksha? (Ananta = Infini, Aksha = regard). Mais ce n'est pas l'« infini » pur du Brahman (ou pas seulement), c'est un regard qui est innombrable, dans tout; pas seulement qui épouse tout, mais qui *est* exactement ce sur quoi il se pose, et donc qui comprend intimement, comme soi-même — soi-même partout. Plus de parois. Et une joie, un Ananda de la compréhension. On pourrait dire aussi Anandâksha: le regard de joie? Un regard solaire. Souryâksha. Et la Matière s'organise selon ce regard, lui obéit. On pourrait continuer longtemps, mais c'est ça qu'il faut être. Avant, c'était la compréhension dans les hauteurs; maintenant c'est la compréhension qui pétrit et transforme. Je commence à comprendre le truc *physiquement*, ce que Mère balbutiait au début. Mais tu vois, il reste tout de même le fait que je rencontre Morisset et que j'ai quatre-vingts ans dans les os — pourquoi ? Et par-dessus le marché, je sens la vague, je suis secoué par la vague, *avant* que le fait se soit produit

physiquement et que je sache de quoi il retourne — alors ?... Alors évidemment ce doit être quelque chose de très profond, dans le subconscient des cellules. Eh bien, va donc nettoyer ça ! par quel bout?!... Je répète le Mantra comme une mule, c'est tout ce que je fais, et je comprends de moins en moins ce qui se passe. (...)

Nous avons envisagé la possibilité de quitter Pondichéry et d'aller dans un coin de l'Inde, assez loin pour être à l'abri de l'atmosphère malveillante d'ici (malgré tout, c'est comme un poison quotidien qui fait aussi une grande fatigue dans le corps et beaucoup d'insomnies, pour Sujata comme pour moi). Mais Sujata a réfléchi très pertinemment que si on s'isole au loin, ils auront vite fait de retrouver notre trace par la police où il faut bien se déclarer, et qu'alors il sera très simple d'envoyer un tueur pour disposer de nous, tandis qu'ici on est physiquement protégé (!) ils ont trop peur pour leur peau et ne risqueraient pas une deuxième fois une tentative d'assassinat qui conduirait directement à eux. C'est simple et évident. Donc... Quel monde ! Alors je me dis que Mère veut que je reste dedans... pour trouver le « truc ».

.....

Satprem

### **23-24 novembre 1977**

Cette nuit, vu la fausse Mère. La meute ashramite. La déformation de mes paroles. Tout est faux avec une allure vraie. Je dis : « J'irai tout seul et jusqu'au bout. »

### **4 décembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... En vérité je suis aplati, crevé fatigué jusqu'aux os — une sale nuit. Mais ça ne fait rien. Sujata a une pauvre mine, elle ne va plus au bureau et tâche de se reposer. Je me demande si c'est tellement utile de servir de tête de turc à ces Messieurs...

### **9 décembre 1977**

Fin des épreuves de *l'Agenda*, tome I.  
Un cycle révolu.

### **11 décembre 1977**

*(Lettre personnelle)*

... Dans la nuit du 23 au 24 novembre j'ai une nouvelle fois rencontré la fausse Mère. Je suis sorti de là vers minuit, en criant dans mon sommeil : « Je fous le camp d'ici, je fous le camp ! » Et j'étais si outré, secoué d'indignation et de colère que j'ai failli aller réveiller Sujata. J'étais outré, j'aurais voulu ficher le camp sur le champ. Je ne veux pas te raconter, ou plutôt pas évoquer cette

rencontre abominable (elle m'appelait Bernard, c'est tout juste si elle ne disait pas « alias Satprem »), mais depuis ce jour-là, il y a quelque chose qui a viré dans ma conscience. Et un matin, pendant que je tournais autour de ma véranda en répétant le mantra, c'était clair, presque décisif : « Je pars dans l'Himalaya. Il faut partir. » Cela ne correspond pas à mon goût, qui serait d'aller plutôt dans le Sud, vers le Kérala ou même à Ceylan. Mais quand j'ai dit à Sujata l'Himalaya, elle a dit tout de suite oui. Depuis quinze jours, notre impression est restée identique — donc il y a quelque chose qui pousse dans cette direction. Le fait important pour moi, décisif, c'est que je ne peux pas travailler ici. Il faut que je puisse avoir mes papiers, recevoir mon courrier, préparer le tome II de *l'Agenda* — et en tout cas avoir une activité créatrice au lieu d'absorber le poison quotidien de tous ces rats. À quoi est-ce que je sers ici ? Est-ce vraiment utile de servir de tête de turc à toute cette vermine ? Le sale coup reçu par Sujata confirme mon intention. À quoi ça sert ? Il y a les Auroviliens, bien sûr, mais ils sont suffisamment grands maintenant... Et puis je ne suis pas le gourou d'Auroville. Aller en France ? je ne sens *rien* qui me pousse par là, au contraire. Je crois que je ne retournerai là que pour une *action précise*, par exemple s'il y a un procès, sinon je disperse mes forces et je me fais manger vivant par tous les amis sans utilité véritable pour le développement du travail ou la créativité. À la vérité, nous sommes à la fin d'un cycle. (...)

Pour nous, je ne sais pas pourquoi, c'est le nom d'Almora qui s'est imposé (c'est tout près de la frontière ouest du Népal), ou encore : Ranikhet, qui est tout près d'Almora. C'est au milieu des forêts de pins et de cèdres, avec une immense vue sur la chaîne du Nanda Devi, etc. C'est à quelque 2 000 ou 2 500 mètres d'altitude, c'est-à-dire pas trop haut (il pousse aussi des mimosas). Il y a des tigres aussi, c'est mieux que les rats... Mais si je dois revenir ici, ce sera après le balayage radical de cette atmosphère pourrie. Je ne veux plus respirer cela. C'est ce que j'ai crié à la fausse mère : « Je fous le camp d'ici ! » Dame oui, dame. Ça suffit. C'est un plongeon dans le noir pour nous deux, mais après tout, ça n'a pas cessé d'être le voyage dans le noir depuis quatre ans. Au bout, il y aura l'« île de Mère »... et peut-être quelques changements radicaux en route...

... Mais l'Inde, ça va casser, c'est sûr. C'est la fin d'un cycle partout.

Pratiquement si c'est possible, je ne veux dire à personne où je vais, sinon nous risquons des difficultés de toutes sortes avec la mafia organisée... Sujata se remet doucement. Moi... c'est une étrange mécanique à laquelle je comprends de moins en moins quoi que ce soit. On dirait que je n'ai plus rien, sauf un corps. Je n'arrive même plus à dormir. On verra...

Satprem

## **12 décembre 1977**

Avec ma douce dans les canyons. Bientôt le départ...

## **13 décembre 1977**

Départ de Carmen avec les dernières épreuves de *l'Agenda*.

## **15 décembre 1977**

(Lettre personnelle)

Tu as dû recevoir notre avalanche par Carmen (j'espère qu'elle se remet, j'étais un peu inquiet pour elle — c'est un trésor, cette Carmen, un joyau pur). Notre départ est tout à fait clair dans la perception intérieure. C'est curieux, je ne sens pas de regret pour cet endroit si merveilleux, où nous avons déversé tant de conscience — pas de contentement spécial non plus à partir. C'est une sorte d'évidence : il faut partir. C'est très tranquille et très obstiné. Pourtant le pire semble passé ou en train de passer. J'ai eu l'explication de la dernière vague (mais en fait, c'est une vague quasiment continue, surtout depuis notre retour de France) : il paraît qu'ils se sont réunis il y a une quinzaine, dans une séance orageuse, pour décider s'ils nous feraient un procès ou non. Il paraît que Nolini a déclaré qu'il démissionnerait comme trustee si les autres s'obstinaient à faire un procès. (...) Bref, « ils » ont décidé (paraît-il) d'abandonner le procès, et A. M. qui avait déclaré partout : « Ce sera le procès du siècle » (!) et qui avait annoncé une « Action » à Paris... cela a l'air d'être tombé à l'eau. Mais il faut dire que tous ces « il paraît » sont les propos de X, alors... C'est un garçon qui me donne la sensation de jouer sur les deux tableaux, ou plutôt d'être si peu courageux et si mou, qu'il peut trahir simplement s'il se sent en danger (« danger » veut dire perdre la sécurité de « prospérité » et de sa place à l'Ashram). Je n'ai aucune confiance en lui. Il n'est pas méchant, mais les gens sans courage sont la proie de l'adversaire. C'est une remarque bien curieuse à faire : il n'y a pas besoin du tout d'avoir de graves défaut pour virer dans le Noir : un tout petit, microscopique défaut suffit.... Il n'y a pas de « grand » et de « petit » : la microscopique sottise est mortelle, autant que les violences de Pranab et les ambitions de Nava. Intéressant. Et finalement, ce qui a emporté la décision du non-procès, paraît-il, c'est que Counouma pense (ou on lui a fait penser) que 1978 [le centenaire de Mère], c'est l'année de la grosse affaire pour l'Ashram, et que s'il y a un procès cela risque de contrarier les générosités étrangères. Voilà. Nous volons haut. Est-ce qu'ils ne reprendront pas leur idée après le « coup du Centenaire » ? À moins que Mère ne rectifie leurs idées carrément !... et définitivement.

Le pire semble donc passé, mais l'impulsion de départ reste très persistante. J'ai à nouveau attrapé une saleté dans l'œil (gauche, cette fois, gonflé comme un œuf de pigeon !) Il y a évidemment beaucoup de choses indésirables qui tournent dans l'atmosphère. Sujata et moi avons l'impression que Mère a un plan derrière ce départ, et que cela correspond à quelque chose de plus vaste que le prétexte actuel...

Et puis Sujata, sous je ne sais quelle impulsion, a soudain dit à Nicole : « Il faut que *beaucoup* d'Auroviliens prient Mère activement... » Pour l'instant nous en sommes toujours à nous débattre avec la poste de Kottakuppam qui vole systématiquement toutes les lettres pour la « Librairie de Mère ». Le trou complet depuis un bon mois. On a fait une plainte au *postmaster* de Madras. Mais tout est tellement corrompu... C'est le problème de toute l'Inde, vraiment.

Après hésitation, j'ai décidé de lever l'ancre sans informer la police ici, bien que ce ne soit pas du tout réglementaire. Ils avaient informé les trustees le jour même où je suis passé chez eux pour mon départ en France. Il est vrai que la police du village himalayen avisera la police de Pondy... Nous sommes en plein régime policier. Mais je crois absolument que Mère a une action matérielle dans le plus microscopique détail, et qu'Elle déjouera tous les plans de la mafia. Et après tout, on ne meurt qu'une fois, à l'heure dite. Ça, je suis tout à fait tranquille de ce côté-là. Ce sera bien de toutes les façons et dans tous les cas. Il n'arrive que ce que le Seigneur veut — c'est la réalité la plus absolue. Quand on sait cela, on est tranquille une fois pour toutes.

Satprem

**19 décembre 1977**

Abhay Singh [le frère de Sujata] démissionne de l'Atelier de l'Ashram. Première étape de l'assaut

sur Nandanam.

**20 décembre 1977**

(Lettre personnelle)

Quelques lignes en hâte pour te dire que nous venons enfin de recevoir la confirmation du bien-fondé de notre départ : les trustees ont finalement mis Abhay Singh dans la position où il était obligé de démissionner de l'Atelier — c'est la première étape, longuement visée, pour mettre la main sur Nandanam. Tous les éléments de Mère sont peu à peu écartés — probablement pour que ces rats se retrouvent seuls entre eux et que Shiva puisse faire son « *tandava*\* » — le *tandava* du Centenaire, une « fête » à rebours. En fait, c'est une nouvelle très positive. Ces gens se sont embarqués sur une courbe très inexorable qui doit nécessairement finir par la destruction. Probablement nous partirons jeudi 22 pour Delhi, et de là... ?? Nous dispersons les derniers papiers de Nandanam en vue de la mainmise finale... Sujata encore fatiguée se livre en hâte aux derniers préparatifs si fatigants, mais tout ira bien, juste à temps. C'est merveilleux de voir comme Mère nous pousse à faire la chose exacte.

Satprem

**21 décembre 1977**

Les trustees font appeler Dilip [le gardien du jardin].  
L'assaut sur Nandanam.

\*

(Lettre personnelle)

Déjà... Les trustees ont fait appeler Dilip, par deux fois. Nandanam va être saccagé, *Deer House* fouillé. Nous levons l'ancre demain. Fin d'un cycle.

Tout est bien.

Une dernière fois au Samâdhi : c'était plein de joie et de victoire.

Sujata éreintée par les malles et les valises. Nous sommes heureux de partir — étrange... Le cœur est léger, tout est léger et enveloppé d'amour.

Avec toi, à bientôt

Satprem

Donc Dilip est allé chez les trustees, appelé une troisième fois par un coup de téléphone : comme des chiens furieux qui aboient « *We have taken over from Abhay Singh. Now Nandanam is under our control and you are to get orders from us...* » [« Nous avons pris le relais d'Abhay Singh. Nandanam est maintenant sous notre contrôle et c'est de nous que vous recevrez vos ordres. »] Dilip avait de grands yeux doux qui ne comprennent pas tout ça. « Pourquoi criaient-ils ? » Oui, comme dit Sujata c'est monstrueux.

Et puis ils savent déjà que nous partons !... Nous sommes entourés de traîtres et d'espions. Espérons que tout ira bien jusqu'à demain.

**27 décembre 1977**

Almora. *Snow View*. L'Himalaya dévasté.  
On cherche un nouveau lieu.



1978

## 2 janvier 1978

Dehra Dun. La montagne grattée comme par des rats. Les arbres partis.

Lettre d'expulsion des quatre trustees. Cette lettre m'a été portée jusqu'ici par un membre de la S. A. S. ... (Nous avons donc été filés.)

## 4 janvier 1978

2 h du matin. Retour à *Deer House*.

Les cadenas sur toutes les portes et fenêtres. Des Auroviliens viennent dévisser les cadenas. Les trustees m'envoient la police : « *breach of peace* » [atteinte à l'ordre public].

## 6 janvier 1978

(*Lettre personnelle*)

... Je suis tellement abruti et il y a tant de choses à dire que c'est comme une montagne à soulever. On dirait que ma tête est de plus en plus annulée, c'est comme un matelas de brouillard un peu douloureux et ça doit passer par un autre chemin. En fait, je ne fonctionne plus du tout de la vieille manière et je ne sais pas très bien comment on fait pour tenir dans un corps. Ça donne une impression d'usure complète, jusqu'aux os, et en même temps que cela n'a pas d'importance, que ça peut fonctionner très bien pendant des siècles : cela ne dépend pas du tout de ce qu'on sent ou pense. Sujata se remet d'une bronchite attrapée là-haut. Oh ! tu sais, à Dehra Dun, dans cette chambre, quand elle toussait, toussait, et on ne savait pas où aller, on ne pouvait plus remonter plus haut, on ne pouvait plus redescendre à Delhi, et on ne pouvait même plus rester là où nous étions, c'était si insensé, si poignant de non-sens, j'étais usé-usé, j'étais seulement une prière au bord de la révolte : mais pourquoi tout cela, Mère, qu'est-ce que tu veux, où veux-tu que nous allions, dis-moi — dis-moi. Et c'était sans réponse comme si tout se fichait de nous, Elle ne répondait pas et rien ne répondait. On avait si froid dans le cœur. Et puis cette toux continue. Alors, quand ce type en noir m'a interpellé : « Bonjour Satprem, bonne année », avec sa lettre à la main, j'ai su tout de suite que c'étaient les trustees qui m'écrivaient, que c'était enfin la Réponse de Mère — enfin c'était un sens, une direction. On a tout refourré dans les bagages — ah ! ces bagages insensés qu'il fallait faire, défaire cent fois pour attraper une chaussette, une serviette, et puis la photo de Mère, et puis le portefeuille qu'on ne savait plus à quel endroit. On a foncé comme des fous sur Delhi, j'ai cru qu'il fallait encore affronter C. P. N. Singh mais il a été d'accord pour que nous redescendions sur Pondichéry. Encore des bagages, les tickets d'avion incertains jusqu'à vingt minutes du décollage : en seize heures nous avons fait tout le chemin de Dehra Dun à Madras. J'ai attrapé Roger [un Aurovilien américain] au passage, miraculeusement à Delhi : je savais qu'on avait collé des serrures sur toutes mes portes, il fallait quelqu'un pour avertir les Auroviliens dans la nuit, m'apporter des pinces, des tournevis, des leviers pour forcer les portes. Et réussirais-je à ouvrir les grilles de Nandanam? À deux heures du matin nous sommes arrivés, ils étaient tous si stupéfiés qu'ils ont ouvert la grille, et puis nous étions là, sur la véranda de *Deer House*, devant tous ces cadenas, ces vis dans toutes les portes, toutes les fenêtres — c'était monstrueux et fantastique, ces cadenas et ces vis, c'était une barbarie collée là (tu comprends, ces cadenas sur ce lieu où nous avons déversé tant de conscience, tant de beauté...), on était soudain

dans un autre monde, comme quand j'ai débouché dans la cour de Buchenwald, c'était la même marque, c'était le Mensonge incroyable, hideux. Roger a couru jusqu'à Auroville chercher les outils. Une demi-heure après, à 2 h 30 du matin, la police arrivait, avertie par les trustees qui avaient été tout de suite avertis téléphoniquement par Ashwini... oui, la trahison, mais de pauvres, si pauvres gens qui ont peur — peur de perdre leur place, leur pain, leur toit. La peur qui règne partout sur l'Ashram. Ils ont tous peur. Ils nous aiment bien mais ils ont peur. Alors ils ont téléphoné. Ils ont même déposé une plainte à la police, sur les instructions des trustees, pour dire que nous avions forcé l'entrée de Nandanam et menacions la « paix des lieux » (« *breach of peace* »). Tout cela est si triste, si misérable. Les policiers ont fait leur comédie de menaces habituelle : si vous entrez par effraction votre cas sera très mauvais. Nous nous sommes assis sur les tuiles roses devant la porte, Sujata était comme une furie calme, une Shakti intrépide : nous ne bougerons pas, il faudra que vous nous jetiez physiquement dehors. Et puis, dans la nuit, sur le petit chemin qui borde *Deer House*, le bruit des motos tout d'un coup : les Auroviliens qui arrivaient. Il y a eu quelques minutes insensées. Je me suis mis à parler très fort pour que ces policiers n'entendent pas ces motos. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais Mère les a rendus sourds et inconscients, il y a eu comme une volonté matérielle, que j'ai sentie matériellement, pour qu'ils partent tout de suite — ils se sont redressés : « Bien, nous allons chercher nos supérieurs. » Je les ai accompagnés jusqu'à leur moto, Sujata a couru vers la petite porte dans les bambous pour avertir les Auroviliens. Enfin la moto des policiers a pétaradé dans la nuit et j'ai couru à mon tour vers la petite porte. Ils ont cisailé la chaîne qui fermait la porte. Maintenant il fallait au moins ouvrir une fenêtre de *Deer House* pour pouvoir prendre possession des lieux. Un autre miracle : ces trustees n'avaient pas vu que la fenêtre de la cuisine était en fait une fausse porte que l'on pouvait ouvrir comme une porte. Les Auroviliens J. et S. (admirables de sang-froid, d'efficacité) ont forcé la serrure sans rien casser, dévissé — restait les loquets intérieurs dont un, par miracle, n'avait pas été mis; nous avons pu entrebâiller la porte-fenêtre, faire sauter le deuxième loquet, et nous étions dedans, tandis que les Auroviliens pétaradaient dans la nuit, à toute vitesse. Et nous étions là, ahuris, enfermés dans la chambre de Sujata, attendant le retour des policiers. Il était 3 heures du matin. Sujata s'est mise à nettoyer furieusement et calmement : elle nettoyait par terre, frottait la glace, frottait la cuisine comme s'il fallait que tout cela soit dé-sali. Elle a frotté pendant plus de deux heures — je la regardais, un peu stupéfié. Elle faisait cela comme de la magie. Et c'était très tranquille et comme inexorable. J'ai brûlé de l'encens dans tous les coins. Puis elle pliait-pliait tous les vêtements, les couvertures, il fallait que tout soit en ordre, et c'était l'ordre qui rentrait peu à peu, ou sortait de la stupeur et de la nuit. C'était Mère, tranquillement : « Eh bien, vous y êtes, quelle histoire ! rien n'empêche. » Pour la première fois depuis vingt jours de course folle on était dans le Sens. Alors c'était évident : nous étions partis pour que tous ces actes puissent être commis. Et c'était comme le premier feu qui allait mettre le feu dans tout l'Ashram, absolument comme l'occupation de la hutte à Aspiration a mis le feu à Auroville et déclenché la ruine de Nava. C'est la ruine des faussaires qui commence. En fait, c'est la ruine dans toute l'Inde. J'ai vu Indira au passage à Delhi, appelé par elle. On venait de l'expulser du Congrès au moment même où on m'expulsait de l'Ashram. Tout est étrangement synchrone. La lettre d'expulsion des trustees est datée du 1<sup>er</sup> janvier 78 : ils ont commencé l'année par l'acte exact qui déclenchera leur ruine\*.

Je ne peux pas te dire tous les détails. Hier matin il y a eu un étrange phénomène : j'écrivais à Laffont, ma première lettre qui attendait depuis si longtemps, et tout d'un coup au milieu d'une phrase, j'ai senti une vague d'évanouissement — je suis devenu moite, glacé, je ne sais plus où j'étais, comme si toute la vie avait envie de partir dans un vomissement. J'ai appelé Sujata, elle s'est assise près de moi, à la petite table, sa main caressait mon front et mon cœur, et c'était si insensé, ce monde, cette vie, mais il y avait notre amour si tranquille et comme éternel — ça n'avait plus d'importance, de ce côté-ci, de l'autre. Et en même temps Mère, si concrète, et comme

irréductible : tout ce qui arrive est exactement pour le travail. Je suis revenu peu à peu dans mon corps, j'ai rajouté une ligne du paragraphe à Laffont et je suis allé m'allonger. L'impression d'un maléfice occulte qui se défaisait. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? je ne sais pas.

... Je viens d'être interrompu par la visite de trois policiers (de Cuddalore, je ne sais pourquoi), une heure et quart ou demi de « conversation », mais ils étaient très gentils, contrairement aux quatre autres policiers d'hier après-midi (de Pondichéry, Lawspet et quoi d'autre). Tu aurais dû voir Sujata, hier, pendant l'interrogatoire en règle — je croyais connaître la Shakti, mais là, c'était tout incarné et irréfutable : c'est elle qui les envoyait promener avec leurs « *useless questions* » [questions inutiles] et n'y revenez pas. Ils étaient comme des petits garçons à côté d'elle. Moi, je répondais poliment, pas à pas ou pied à pied, mais elle n'en voulait pas, c'était simple. Bref, le fond de l'argument des trustees, c'est que j'aurais dû demander la permission de bouger d'ici car ils ont la responsabilité du bon entretien des lieux et des bâtiments de l'Ashram (et qu'après tout je suis, ou j'étais, un « employé de l'Ashram ») et que comme je ne les avais pas avertis, ils ont dû mettre des serrures (en plus de celles que j'avais mises) « *as a protective measure* » [par mesure de protection] (protection contre Satprem, je suppose). Te dire les détails de cette comédie dégoûtante et pseudo-légale, me fatigue. Autant que je sache la police se fait tirer l'oreille et n'a pas (ou pas encore) consenti à nous expulser des lieux *manu militari*. Si la police n'obéit pas au vœu de Counouma et à la plainte déposée par A. (« *breach of peace* » — tu te rends compte ! je brise la *paix* de Nandanam !), il faudra que les trustees passent de la procédure criminelle (!) à la procédure civile, c'est-à-dire à un procès, les tribunaux. C'est probablement ce qu'ils vont essayer. En ce cas, le « lieu du litige » (« *the disputed property* ») est mis sous scellés en attendant le jugement des tribunaux — c'est ce qu'ils espèrent, nous mettre à la porte d'une façon ou d'une autre. On verra bien. Je crois bien que pas mal de gens de Pondichéry (je ne dis pas de l'Ashram, qui sont comme des veaux spirituels) commencent à trouver que cette Institution spirituelle est bizarrement spirituelle, même les policiers de tout à l'heure. Ils se démasquent implacablement. Et nos amis d'Auroville sont si merveilleux de cœur, d'amour, de fraternité, à faire la relève autour de *Deer House* et nous apporter tout ce qu'ils peuvent.

Je m'arrête. On s'attend aussi à l'expulsion d'Abhay Singh et à l'expulsion de Kireet. Abhay est merveilleux de *joie* de la bataille, et de courage tranquille, naturellement. On sent une telle fraternité autour de nous et tout est léger pour ceux qui ont choisi Mère — léger, tout est exactement comme ce doit être, selon Son plan qui se déroule minutieusement et inéluctablement, il n'y a qu'à se laisser porter. Maintenant je sais : à chaque seconde, en tout cas, tout est exactement comme ce doit être. Alors les soucis s'en vont, on est léger. Il faut seulement traverser, pas flancher physiquement en route. Au bout, c'est la Victoire inéluctable. Nous allons *voir* ce « Centenaire ».

J'oubliais de te dire Almora : des montagnes entières dévastées, plus un seul pin — des collines et des collines de pins rasées. À la place : des « cultures », c'est-à-dire la terre rongée qui s'écroule. Il aurait fallu aller plus haut qu'Almora pour retrouver, peut-être, quelques collines inviolées. À Dehra Dun, notre deuxième périple, même tableau, encore plus dévasté : non seulement les forêts ont disparu, remplacées par du « *scrub* » [des broussailles], mais ils minent la montagne pour en extraire les cailloux, on est devant un paysage ulcéré, rongé. L'homme, dans l'histoire de l'évolution, laissera un souvenir dévastateur. *C'est* le dévastateur. La toux de Sujata m'a empêché d'aller chercher plus haut, plus loin. Et puis Mère nous a sauvés de la désolation en nous envoyant la lettre des trustees ! Tu vois, la Grâce est même dans la main des trustees. Oh ! tout est bien étonnant. Comme disait Sujata à l'aéroport de Delhi : c'est plus étonnant que James Bond.

Alors les Himalayas n'ont pas voulu de nous. Il pleuvait aussi, c'était un froid glacé jusqu'aux os. Je n'ai pas le courage de tout raconter. Mais revenu ici (parti sans regret) je reste avec la sensation que je suis dans ce bain de travail empoisonné, l'électrode de Mère, oui, mais que dès que le travail sera terminé, je serai heureux de quitter cet endroit où nous avons trop souffert, trop lutté, comme si le corps avait besoin de perdre ce souvenir-là, et de trouver ailleurs, peut-être dans les

montagnes du Sud de l'Inde cette fois, un autre lieu que nous bâtirons dans la joie et l'amour et pour la joie : une nouvelle création. Cela paraît loin. Pour l'instant, c'est la bataille sordide pas à pas et heure à heure. J'attends l'Heure. J'ai bon espoir que plus c'est pire, plus c'est meilleur !

Une autre fois, je répondrai point par point à tes questions sur la publicité de *l'Agenda* — j'ai laissé tes lettres à Delhi (des caisses aussi, tout est éparpillé, nous sommes vraiment des Juifs errants, j'ai un sac ouvert au pied de mon lit, prêt à partir tout à l'heure). Tout est bien.

Satprem

Je ne t'avais pas dit qu'au moment de quitter *Deer House*, le 22 décembre, comme j'allais fermer la porte de ma chambre, j'ai cru voir ces gens entrer dans ma chambre pour fouiller. Alors j'ai pris une feuille de papier, ma plume, et j'ai écrit en grosses lettres : Mère VAINCRA, puis j'ai collé cela sur mon petit pupitre blanc. Ils ont dû pâlir.

**6 janvier (?) 1978**

*(Fragment de lettre à Sir C. P. N. Singh,  
traduit de l'anglais.)*

... Je suis coupé en deux, et ne peux guère respirer avec un seul poumon et marcher avec une seule jambe ! Quelle est votre opinion ? Ici, il semble que je n'ai pas grand-chose à faire, sauf de respirer leur poison jour après jour. Ma présence a quelque utilité pour les Auroviliens, mais ils sont maintenant adultes et comprennent la réalité. Je ne sais quelle est la vraie chose à faire, à moins que Mère ne montre très clairement que je dois m'en aller.

J'attends et j'attends Son intervention en Inde et dans le monde. Je ne crois qu'en Sa solution, autrement tout semble n'être qu'une interminable décomposition.

C'est bon de vous avoir ici, de sentir votre amour, votre courage. Vous êtes comme un glaive, avec un cœur si doux. J'ai reçu votre joli panier. Je m'en servirai pour cueillir des fleurs pour ma pouja.

Votre idée du prix Nobel est merveilleuse ! Cela leur clouerait le bec à tous. L'affont serait enchanté ! Mais comment faire bouger Stockholm ! ? Ils comprennent mieux mère Teresa ! Je suis une sorte de hors-la-loi.

Je vous embrasse avec mon amour profond et tendre. J'attends et j'attends Son Heure.

Satprem

**8 janvier 1978**

*(Lettre personnelle)*

.....

On est en train de me déraciner complètement, mais les racines n'ont jamais été fortes, elles sont peut-être d'en haut. Ça fait une drôle de vie. C'est le cœur qui a le plus de mal à suivre, on dirait que ce n'est plus très bien accordé...

.....

Mon cœur n'est plus à Nandanam, c'est cassé (c'est un peu cassé dedans aussi). Simplement, je m'attelle jusqu'au bout, et de la minute où le travail sera fait, je largue ces amarres pour toujours.

Je ne sais pas, c'est comme détruit subtilement. Et puis, je suis toujours prêt pour les nouveaux cycles — avant, je cavalais à travers les continents, une vieille habitude pas perdue. Seulement, voilà : le NOUVEAU cycle? On doit bien traverser une sorte de mort, c'est évident. En tout cas, c'est l'aventure. J'en suis (ou plutôt nous en sommes) à la quatrième vague de policiers, hier soir. Ils débouchent de tous les coins possibles : Cuddalore, Jipmer, Pondichéry, que sais-je. Mais alors c'est très drôle, des policiers illuminés, auxquels je dédicace même *The Divine Materialism*. La Grâce dans tous les coins. Ils enlèvent leurs chaussures pour ne pas « *spoil the sanctity of the place* » ! [souiller cet endroit sacré] mais les trustees fouillaient cela avec moins de grâce et en chaussures. C'est un peu fatigant, ces longs discours, mais le sentiment d'une grâce merveilleuse qui ne néglige rien, pas le moindre petit policier, pas la moindre petite domestique — sais-tu que Lakshmi, ma servante, me voyant hésiter devant tous ces cadenas sur toutes les portes, m'a dit tout de go : « Je vais casser les serrures, et puis j'irai dire à la police que c'est *moi* qui ai cassé. » Le courage, simple, immédiat, sans prétention. Oui, c'est le grand partage de l'or pur et du *dross* [déchets], partout, à tous les niveaux et dans la moindre petite conscience, ici et là — *chacun* joue la bataille, sans le savoir. On est ici, ou là. Alors il manque du persil dans les trous de nez des Ashramites.

Je ne sais plus où j'en étais des points de ta lettre. Peut-être qu'on n'aura pas besoin de publicité ! Si Mère faisait elle-même son coup publicitaire ! quoique, Elle n'aime pas épater la galerie. Mais *coup*, il y aura.

(...)

Satprem

**10 janvier 1978**

(Lettre personnelle)

Tandis que nous attendions le « van » d'Auroville, hier nuit pour faire le déménagement — un de plus ! — du bureau du Bungalow (qui semble avoir passé inaperçu des trustees... pour le moment), il y avait l'un des costauds qui vous soulève quatre-vingt kilos de malle de livres, M.-A., qui m'a fait une déclaration bien inattendue (pas inattendue, mais enfin on pince les choses sur le fait). M.-A. a vingt ans, il est « monté » à Auroville il y a seulement quelques mois, après être resté sept ans à l'Ashram où il est arrivé à l'âge de treize ans. M.-A. est un ex-élève de Pranab et le tremblement réuni. Or, donc, l'année dernière, c'est-à-dire il y a quelques mois, lui et son copain américain dont j'ai oublié le nom, sont allés voir les trustees (peut-être appelés par eux pour un cours de rafraîchissement cérébral), et après toutes sortes de discours édifiants, ils ont posé des questions. M.-A. a demandé : « Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires avec Satprem et *l'Agenda*? » Et Counouma a répondu ceci : « Oh ! vous savez, Mère se contredisait beaucoup, alors il ne faut pas que ce soit dit, sinon cela troublerait l'esprit des sâdhaks [disciples]. »

Tu vois... Exactement la vieille histoire des gardiens de la « Vérité », en grec, en latin, en égyptien et dans toutes les langues. Et l'opinion qu'ils ont de Mère... Les « *senior sadhaks* ».

Donc, un déménagement de plus, la diaspora complète et dans tous les coins. C'était si pitoyable, la nuit, dans ce bureau, d'être là tous les deux, Sujata et moi, à « trier » les livres et les objets : ça, c'est Mère qui m'a donné; ça, Elle n'a pas mis sa signature mais c'était quand... Et puis tous ces objets qui avaient l'air si misérables, si peïnés presque, d'être attrapés en pagaille et fourrés dans une malle. J'étais si écœuré que j'ai pensé que, parfois, les incendies ont du bon. Et puis quoi? Trimballer cela où? Nous n'avons plus de lieu. Sujata me disait à *Deer House* : j'ai l'impression

d'être dans une salle d'attente de gare — à *Deer House* ! Oui, je n'y suis plus non plus, le fil est coupé. Mais on dirait que tous les fils sont coupés.

Nous avons eu une cinquième vague de policiers, mais c'étaient les mêmes que la dernière fois, touchés par la Grâce, ils voulaient encore « écouter » et avaient amené avec eux l'inspecteur de Tindivanam. Nous avons donc échantillonné toutes les polices des trois points cardinaux de Pondichéry (le quatrième, c'est la mer, pas de police maritime encore). Notre gentil avocat, V., nous a avertis que Counouma était allé en personne déposer une plainte pour « *trespass* » [violation de propriété] auprès de l'inspecteur général de police de Pondichéry. Il a dit, paraît-il, que j'avais été expulsé de l'Ashram pour « activités anti-Ashram ». Alors l'I.-G. lui a répondu (exactement comme dans mon projet de réponse aux trustees, à l'étude de l'avocat) : ces accusations vagues ne suffisent pas, il faut me fournir des faits. Donc la police est devenue méfiante, comme le reste de Pondichéry, et n'accepte plus comme une couleuvre les déclarations du *managing trustee* [= Counouma]. Counouma doit se casser la tête et faire des compilations pour trouver trace de mes déclarations hérétiques — peut-être même qu'il doit lire les trois volumes ! Il faut bien qu'ils y passent tous, même la police. Reste la sixième vague attendue, qui sera peut-être celle de l'inspecteur général... Ce serait drôle si ce n'était pas si fatigant. D'ailleurs Counouma se mord les doigts : il a dit à l'Ashram qu'au lieu de mettre des cadenas, il aurait dû envoyer les gymnastes occuper la maison. Heureusement que j'ai fait plus vite que lui — en dix-huit heures des Himalayas à *Deer House*. Ils étaient sidérés de la vitesse. Moi aussi. On ne sait pas ce qu'ils ont en réserve dans la tête, mais il semble que Mère les rende aussi stupides qu'Elle rendait sourds les policiers tandis que la moto d'Auroville pétaradait à cinquante mètres. Ils arrivent à l'état de fureur noire qui permet tous les espoirs (!)

À part cela, c'est Nicole qui a pris en main l'organisation des tours de garde et des communications avec l'extérieur. Ils sont tous si merveilleux de délicatesse, d'attention et d'amour — et de discrétion. Auroville est vraiment très gentil avec nous. Mais nous sommes tout de même dans notre salle d'attente en direction de nulle part. Je suis dans un bizarre état, comme assommé en permanence. Je pensais que c'était le voyage et la décompression des Himalayas, mais ça a l'air de coller, si bien que je suis en permanence comme quelqu'un qui n'a pas dormi depuis quinze jours et qui regarde tout à travers un abrutissement bizarre. Si la tête n'existait plus physiquement ce serait très bien, parce que ça fonctionnerait tout aussi bien, et mieux, sans cette espèce de paillasson douloureux. Mais la tête colle sur les épaules. Et cela donne une sensation de fatigue ivre. Je me dis que c'est parce qu'on a l'habitude de ramener toutes les sensations du corps à la tête, là, au tourniquet principal, alors c'est fatigué naturellement, mais c'est peut-être seulement l'idée de la tête. Il faudrait savoir comment sent le corps, moins la tête. Mais elle ne veut pas décoller. Peut-être qu'on est en train de déconnecter la machine. Je me rappelle bien Mère : « un état d'abrutissement », « abrutie à coups de poing et de marteau ». J'écris à Laffont comme cela, à Tata, à...

.....

Vraiment c'est une chance que les bûchers n'existent plus, sinon ton frère serait rôti. Figure-toi que je suis né rue Giordano Bruno à Paris, brûlé comme hérétique à Rome. Je suis parti de la bonne station, directe et imperturbable.

Sujata tousse encore beaucoup. Elle rêve que nous sommes poursuivis : la meute nous attend dehors. Pas étonnant.

**13 janvier 1978**

(Lettre personnelle)

Oh ! la vie est devenue une sorte de supplice ici, je ne peux pas te dire. C'est horrible. Combien de temps encore? L'air est plein de griffes et de poison, comme enragé. J'ai la gorge serrée, comme si j'avais mal. On ne peut pas vivre comme ça, non?

La sixième vague est venue du côté inattendu : le bureau d'enregistrement des étrangers. Puisque j'étais revenu à Pondichéry, il fallait me déclarer. Alors l'interrogatoire odieux, on est des criminels. Et combien d'argent gagnez-vous par mois et pourquoi... C'est une énorme toile d'araignée. En fait, ils veulent m'expulser de la vie, pas seulement de l'Inde ou de l'Ashram. Et on est si dégoûté qu'on a bien envie de dire flûte. Je ne sais pas, je ne savais pas que c'était si cruel.

Chacun roule sa toile d'araignée d'une façon ou d'une autre — moi j'étouffe là-dedans. Et puis les nuits... Le cycle infernal a recommencé.

Je n'ai plus de papier à lettre, laissé mon dernier bloc à Delhi. Mère m'avait donné ce papier à en-tête dont je ne me suis jamais servi, je n'aime pas les en-tête, surtout la mienne. Après tout, je n'ai plus grand-chose à écrire, il faut que je me tienne à poing fermé pour ne pas glisser hors de tout cela.

David se bat avec Barun qui a volé Boni de tous ses livres et son argent. Du coup, ce Monsieur est revenu dans le champ de la conscience et c'est le plus affreux de tous. Excuse-moi, je t'écris comme un noyé. Demain ça ira peut-être mieux.

S.

P.S. Une lettre merveilleuse de Tata. Cela fait du bien de rencontrer des non-gandhiens !

**16 janvier 1978**

*(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)*

Très cher Compagnon,

Voici copie de la lettre que nous avons envoyée ce matin aux quatre trustees avec l'accord de notre avocat.

Nous nous sentons absolument calmes et légers, portés par la Mère — aucune inquiétude, quoiqu'il arrive. C'est Son plan et Son affaire.

Nos amis Auroviliens se relaient et veillent sur nous avec amour. C'est une bataille tout à fait froide. Il y a même une joie en eux.

Notre lettre aux quatre trustees va beaucoup circuler en Occident. Le journaliste que je vous avais envoyé a parfaitement compris la situation ici et vu les hideux cadenas et les vis à nos portes et fenêtres. Si besoin est, en cas de nouveaux ennuis, il sera prêt à nous aider dans la presse française.

Nous sommes prêts. En vérité, rien n'arrive qu'avec Sa volonté. Alors il n'y a pas à s'inquiéter, et il vaut mieux la mort qu'une vie mensongère.

avec mon amour profond

et dans une unité profonde,

Satprem

**17 janvier 1978**

*(Lettre personnelle)*

Donc, hier, nous avons fait deux actes importants : nous nous sommes réabonnés à *Tintin* et nous

avons envoyé notre lettre aux quatre trustees. L'avocat m'a fait rajouter un paragraphe pas très utile, mais enfin... Tandis que Sujata rajoutait trois mots énergiques à la fin de son charmant petit para... Il n'y a pas de commentaires à faire : chacun doit comprendre et réagir comme il le sent. Les Auroviliens sont ravis, paraît-il. Ils redoublent leur garde. Il y a une conjonction intéressante : les dernières bandes quittent Bombay, le tome I de *l'Agenda* sort dans quatre jours (ou plutôt l'impression se termine) et Indira est de nouveau sous menace d'arrestation. Et puis mon petit couplet aux trustees. Nous verrons — en tout cas souhaitons que nous verrons. Quoique le Divin ait l'air très nonchalant de nos jours. Je n'arrive pas à croire qu'ils vont « fêter le Centenaire » comme si de rien n'était. L'iniquité devient lourde, partout. Mais nous ne sommes même pas devant d'éblouissants Atlantes dans leurs derniers jours d'abus ; ce sont de petits rats seulement qui grignotent tout, même la vérité et les montagnes.

.....

Quant à moi, je compte les jours. Je n'ai plus qu'un désir humain, c'est de partir d'ici sitôt la besogne terminée et recommencer un nouveau cycle de beauté et de créativité dans un monde plus gracieux...

Sujata est mieux, mais pas encore trop bien. Voilà longtemps que ça dure. Pour moi, j'ai un œil obstinément gonflé et le cœur fatigué, mais c'est un étrange mélange d'usure et de dynamisme indéfini. À la fois, le cœur ballotte pour un rien, et je pourrai faire cinquante kilomètres à pied et trois heures de discours sans m'en apercevoir — dès que je m'arrête, je *sens* la fatigue et ça devient mauvais. Il faudrait ne plus sentir, ne plus s'apercevoir. Alors il n'y aurait plus rien du tout. Je comprends Mère de mieux en mieux.

Satprem

**19 janvier 1978**

*(Lettre personnelle)*

(...) Il y a eu une expérience curieuse hier, 18 janvier. D'abord une étrange matinée où mon corps était à l'aise — oui, voilà des années que ce n'était pas arrivé, comme si on était constamment sous des menaces, des attaques, des vagues, toutes sortes de choses qui pèsent et griffent et font des années sur le dos, et puis hier matin il n'y avait subitement plus tout cela. C'était drôle. J'étais à l'aise dans mon corps, on aurait dit que j'avais vingt ans. Je ne sais pas pourquoi puisque toutes les apparences sont contraires : Counouma vient de recevoir ma lettre et ces Messieurs doivent être... je ne sais pas quoi. Bon. Après le déjeuner je suis allé m'allonger comme d'habitude, et j'ai dormi — voilà des années que cela ne m'est pas arrivé. J'ai dormi une heure. Un sommeil profond, dans le physique subtil. Il y a eu toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas clairement, sinon que j'étais au rez-de-chaussée d'un bâtiment obscur et que je flanquais une bonne raclée à Counouma et un certain nombre de fantômes autour. Puis je suis monté au premier étage pour continuer la bataille. C'était très obscur. Cela ressemblait peut-être à des appartements anciens de Mère. Peut-être l'Ashram. Je ne sais pas. Et je ne sais pas non plus ce qui s'est passé ou si j'ai changé d'avis, mais j'ai voulu sortir de cet endroit ennemi. Je suis passé dans une toute petite chambre attenante, très obscure. Il y avait une porte là par laquelle je pensais sortir en cachette. Cette porte était bloquée par une petite table ronde ancienne que j'ai poussée. Puis j'ai tourné le bouton de la porte, et au moment où je tournais, j'ai senti qu'une autre main, du dehors, tournait ce même bouton. Je me suis reculé, aplati contre le mur tandis que la porte s'ouvrait, le battant me cachait. Quelqu'un est entré, la porte s'est refermée, me découvrant : c'était Mère. Une seconde j'ai senti ma main qui caressait la sienne dans l'obscurité, c'était très doux. Puis nous avons fait deux pas ensemble. Elle était devenue très grande mais je ne voyais pas son visage, sinon une

silhouette, tout baignait dans une semi-obscurité. Et alors là, Elle a dit quelque chose qui est resté clair comme le jour, exact jusque dans la moindre intonation : « Dans toutes les situations, il y a un négatif. La seule solution, c'est que je sorte. »

C'était dit d'une façon neutre, tranquille, presque impersonnelle, comme quelqu'un qui regarde tous les côtés ou les aspects du problème et qui arrive à une conclusion inévitable. C'était dit sans haut ni bas ni coloration aucune : quelque chose de très dénué de « personne ». Presque exactement du même ton qu'Elle m'avait dit, deux ou trois ans plus tôt lorsque je l'avais rencontrée au moment où nous nous battions pour la publication de *l'Agenda* et où Barun faisait ses sales histoires : « Alors, ce serait plutôt du côté légal », avait-elle dit d'une façon très neutre, comme quelqu'un qui envisage tous les aspects du problème et tire une conclusion. J'étais loin de me douter que ce « côté légal » devait être l'avocat de Paris et la libération de *l'Agenda*.

Et maintenant c'est : « Dans toutes les situations il y a un négatif. La seule solution, c'est que je sorte. »

Alors vraiment Elle va sortir ?

La première phrase est très énigmatique. On comprend sans comprendre. Mais Elle va « sortir », ça en a tout l'air. On n'arrive pas à y croire. Mais bon sang, Elle m'avertit qu'Elle va sortir. C'est clair. Tu sais, c'est le genre de rencontre indubitable. Et puis ce ton si particulier qu'Elle a comme s'il n'y avait personne dedans, et c'est tout un monde. La tranquillité absolue de la puissance absolue. Cela ne fait aucune différence : rester de ce côté-là ou passer de ce côté-ci. Le miracle bouleversant, ce sont nos histoires de grenouilles. « Bon, eh bien on va passer ici puisque la situation est telle. »

Qu'est-ce que c'est que ce « négatif » dans toutes les situations ? Est-ce à dire que rien ne répond, mais je ne crois pas. C'est plutôt que toutes les situations arrivent à une sorte d'impossibilité où il n'y a pas d'issue sauf une catastrophe ou un écrabouillage — dans les pays, les continents, les groupes, les partis, tout?? Je ne sais pas. Ça, ce sont mes commentaires impertinents probablement.

Voilà.

À part cela, rien de nouveau. Plus de vagues policières. La police semble avoir définitivement rejeté la plainte de Counouma. La leçon d'Auroville a servi. Ces Messieurs sont désormais suspects — pas trop tôt. Maintenant qu'est-ce qu'ils mijotent... On verra bien. Moi, je suis dans une sorte de néant. J'ai dû me pousser pour t'écrire cette lettre, sinon je resterais là à contempler... je ne sais quoi. Il n'y a plus rien qui a envie de bouger, c'est-à-dire que peut-être ça ne bouge qu'au moment où il faut. Tout de même, je serai très content le jour où je pourrai lever l'ancre d'ici pour de bon. Ce serait pas mal de pouvoir travailler...

La seule solution, c'est que je sorte...

Diable !...

Satprem

**22 janvier 1978**

*(Lettre personnelle)*

J'ai l'impression d'écrire au monde libre, là-bas, comme un prisonnier dans un camp. Et pourtant je sais que ce monde n'est pas libre non plus, d'une autre façon, et que tout est comme une immense Prison sans issue, sauf... *ça*. Nous sommes vraiment à la fin d'un monde. Les soubresauts sont seulement plus intenses ici. C'est une horreur, et je sais ce que c'est que l'horreur, mais je n'ai jamais vu pareille densité de crasse méchante, calculée, « consciente » si j'ose dire. Il n'y a pas de doute que Sri Aurobindo et Mère étaient entourés de tout le poison du monde.

J'ai appris quelque chose, hier soir, qui m'a bouleversé. Oh ! je savais tout cela, mais je ne le savais pas. Un électricien de l'Ashram qui travaille aussi à Auroville et veut venir s'installer à Auroville, a raconté que le lendemain du *Pongal*\*, « ils » (je ne sais pas qui était ce « ils », mais probablement la collection sordide), ils s'étaient réunis pour écouter une cassette qui avait été enregistrée par un « sâdhak près de Mère ». D'abord il n'a pas voulu dire qui était ce « sâdhak », puis il a fini par dire : Satprem. Et il a raconté : il y a eu une « fuite » (*leakage*) parmi les derniers enregistrements de Satprem chez Mère, justement une conversation où il était question de la « mort » de Mère et de la possibilité de transe yogique et c'est cette cassette qu'ils sont en train d'écouter... Et alors l'Ashram, dit-il, est divisé entre ceux qui veulent l'exhumation de Mère et ceux qui ne veulent pas.

Oh ! ils sont abominables.

Mais il n'y a *jamais* eu de « fuite » ni de possibilité de fuite dans mes bandes, personne n'a jamais touché ces bandes sauf Sujata et moi, et jamais je n'ai enregistré de cassettes. Alors... Oui, j'avais écrit dans le tome III : « Même nos conversations étaient épiées » — elles n'étaient pas seulement épiées, elles étaient enregistrées en fraude par Koumoud qui venait allumer le magnétophone sous prétexte d'apporter un verre d'eau à Mère ou de ranger une serviette, puis l'enregistrement pirate était passé à Pranab par Koumoud... Alors c'est si abominable, j'entends encore Mère me dire : « Je ne peux plus parler » — mais ça avait un tout autre sens ! Tous ces silences et ces silences de la dernière année, je croyais que c'était son intériorisation, mais (peut-être aussi) mais c'étaient ces abominables gens avec leurs oreilles partout et leur micro caché. Sujata m'avait bien dit une fois : « Koumoud enregistre nos conversations », mais je n'avais pas voulu croire. Tout cela me semblait impossible — IMPOSSIBLE. Et puis une autre fois, Sumitra s'est trouvée chez Mère tandis qu'André et Koumoud faisaient la traduction ou plutôt la notation d'une conversation que Mère venait d'avoir avec une autre personne et qu'Elle aurait voulu garder. Et comme André + Sumitra + Koumoud se débattaient pour essayer de retrouver les mots exacts, Mère s'est retournée vers Koumoud et lui a dit de son petit ton neutre, tranquille : « Tu vois, tu enregistres quand il ne faut pas et tu n'enregistres pas quand il faut. » C'est tout. Elle savait. Elle savait tout. Et Elle avalait ça nuit et jour et nuit-jour, sans arrêt. Ah ! un jour Elle m'a pris les mains dans les siennes et Elle avait des larmes dans les yeux et Elle m'a dit : « Prie pour moi. »

J'ai le cœur fendu.

J'ai une horreur de cet endroit, je veux partir d'ici, je veux partir, ne plus jamais revenir ici, JAMAIS.

Alors ces fous monstrueux veulent l'exhumer après l'avoir vissée dans la boîte. Ils s'imaginent que Mère a besoin de leurs petits tournevis pour sortir de là ! C'est monstrueux, jamais la Terre n'a connu une horreur si froide. Je n'ai pas dormi de la nuit — d'ailleurs je ne dors plus depuis que je suis revenu ici, sauf cette après-midi là quand Elle m'a dit : la seule solution.... Oh ! que la Terre soit purgée de cette horreur.

Et alors, maintenant ils disent (raconte cet électricien) : pourquoi est-ce que Satprem n'a rien dit ?

... Quelquefois j'ai envie de hurler. Ils sont à des millions de lieues, tous ces gens, même ceux qui savent ou croient savoir. « Prie pour moi... »

Prions, prions pour que cette horreur disparaisse de la Terre, prions pour qu'Elle sorte et qu'Elle fasse régner la Beauté et le Vrai et le Vaste, ah ! prions, c'est trop douloureux.

Satprem

**27 janvier 1978**

(Lettre personnelle)

Ton télégramme « Aster, robe splendide » [sortie du 1<sup>er</sup> *Agenda* dans sa robe rouge], m'a tellement ému au milieu de toute cette crasse, Sujata et moi avions presque envie de pleurer tout d'un coup, comme des idiots. C'était comme la seule chose réelle et si lointaine, presque oubliée tant on est jusqu'au nez plongé dans les sordidités. Jusqu'à quand ce siège va-t-il durer ?

Un dernier fait semble combler la mesure, mais il semble qu'il n'y ait pas de mesure au fond de cette crasse. J'ai regardé ça, les dents serrées. Donc *Le prochain avenir* (de crasse) [= le « bulletin » publié par Barun-Auropress] consacre tout un numéro à la gloire de Pranab... Enfin... Mais là où j'ai commencé à voir la queue du diable, ou de l'Asoura plutôt, c'est quand on m'a dit qu'en grosses lettres, au milieu des éloges de Pranab, il y avait une citation de Mère (oh ! comme ils se servent de Mère) pour dire qu'un Mantra n'avait pas de pouvoir s'il n'était pas donné par le Gourou... Alors ils veulent démolir le pouvoir du Mantra de Mère [que j'ai donné à Auroville], en glissant dans la conscience des gens : ce Mantra n'a pas de pouvoir, il n'a pas été donné par Mère. C'est odieux ! Je sais bien que sont attrapés ceux qui veulent bien être attrapés, mais cette *intention* derrière, c'est abominablement perfide. Ils veulent vraiment détruire l'œuvre de Mère.

Je ne sais pas si c'est un comble, il y a toujours « plus comble ». Sujata dit qu'elle sent qu'ils doivent faire encore un « dernier acte » avant leur écrasement. Quel acte ? Et quand ? C'est long.

À part cela je continue la bataille pour mon expulsion de l'Inde. Tu verras la correspondance avec l'« *Immigration Officer* ». Toute cette énergie dépensée négativement, simplement à contrecarrer les machinations de ces gens. Quand pourrais-je faire mon vrai travail ? Je pense à Sri Aurobindo.

C'est tout.

J'attends, tu attends, il attend, nous attendons...

Satprem

**31 janvier 1978**

*(Lettre personnelle)*

Je reçois simultanément deux lettres qui me laissent songeur : de Suisse et de R. Celle de R. répond à un projet d'article (très bien) de « Petit Michel » sur l'*Agenda* et l'expulsion de Satprem, pour la Revue d'Auroville : « Un même combat », c'est exactement cela. R. répond : « Est-ce que cela ne va pas compromettre l'avenir d'Auroville ? est-ce que c'est bien le moment ?... » Voilà que je compromets l'avenir d'Auroville. Et cet homme a beaucoup compris, vu, évolué depuis un an, j'ai beaucoup travaillé dessus. La peur. Au fond la peur de la vérité. Et puis l'autre, le Suisse : « J'apprends que les trustees de l'Ashram vous font des difficultés. "On" m'a suggéré d'écrire à Counouma pour protester, je suis perplexe... » Je ne sais pas ce qu'il leur faudra pour qu'ils sortent de leur perplexité, à moins qu'une bombe ne leur tombe sur le coin de la figure, ou Mère. Et il ajoute : « Je suis perplexe car il me semble que la seule chose importante est la protection de Mère et que celle-là vous l'avez. » Ce n'est pas croyable. La nature humaine est décidément un abîme de lâcheté. C'est incurable. On pourrait appeler cela « le Mensonge des bien-pensants ». C'était la même chose avec Pétain — ils étaient *tous* pétainistes, à part une poignée. « Attention aux repréailles, vous compromettez l'avenir de la France. » Je comprends bien maintenant pourquoi Sri Aurobindo et Mère ont dit et répété : ce n'est pas pour l'humanité que nous faisons ce yoga, c'est pour le Divin seul. Non, ce n'est pas pour l'humanité ni la fraternité, parce que c'est la même couche sordide partout, à part quelques rares étoiles, et on aurait vite fait d'abandonner le combat pour ces guenilles perplexes, mais c'est pour Elle, ou pour Lui, seulement, exclusivement. Ce genre d'illusion est tout de même le plus dur à semer en route : les frères. Ça doit bien exister quelque part, mais c'est plutôt une qualité de l'avenir, à part quelques rares échantillons. Donc tu diras à

nos amis Étévenon de ne pas gaspiller leur plume pour ces hommes perplexes. Je me rappelle, il y a trois ans, en 75 je crois, quand je voyais cet *Agenda* sourdement enveloppé de tentacules : André, Counouma, Robi... j'avais l'idée de descendre dans la rue, de faire appel aux jeunes de l'Ashram, de leur dire : allons, on va publier l'œuvre de Mère, faisons ligue ensemble. Alors Mère est intervenue, Elle m'a envoyé l'une des premières visions : c'était à un endroit comme au-dessus de la place du gouvernement à Pondichéry, et Elle me disait : « Non-non-non, il ne *faut pas* descendre dans la rue (tu penses ! je me serais fait massacrer) : il faut aller voir le gouverneur et le trésorier. » Je me suis gratté la tête, je me demandais si Elle voulait que j'aille voir K. S. ou je ne sais qui, le gouverneur de Pondichéry ? Et peu après, l'un après l'autre, sont venus Tata et C. P. N. Singh... Le « Trésorier » et le « Gouverneur » — en fait, c'était le gouvernement de l'Inde. Mais si j'étais descendu dans la rue, je me serais fait déchiquer par ces héros du « prochain avenir ». Mère savait bien !

Eh bien la situation n'a pas changé vraiment, au fond. C'est la même humanité, avec quelques petits points brillants. Et « la seule solution, c'est que je sorte ».

Je ne te dis pas cela pour te décourager, mais pour avoir les yeux bien ouverts et bien trempés (pas de larmes) sur la condition humaine fraternelle. Nous sommes si sots et des idéalistes invétérés qui ont besoin de laisser tomber leur sentimentalité. De plus en plus je vois : il n'y a que le Divin. C'est tout. Le reste, c'est de la boue en préparation (y compris soi-même quand on y regarde de près).

Pour clore, je devine que le versement des Étévenon est fait pour m'aider en cas de fuite précipitée et de billet d'avion ? (pour *où*, c'est une autre question — Paramaribo ?) Ils font partie des quelques étoiles fraternelles.

.....

Le télégramme n'est jamais arrivé. Tu vois. Je vais essayer d'envoyer quelqu'un aujourd'hui. Les communications avec Madras sont difficiles, nous n'avons plus les voitures de l'Atelier (Abhay Singh). Le vol du courrier, l'espionnage continuent, et tout le reste que nous ne savons pas (si nous savions tout, nous serions peut-être écrasés), mais la foire de Lisieux commence à s'installer autour du Samâdhi, scapulaires et brochures. Comme j'ai hâte de partir, c'est une nausée. Sujata est comme moi (elle va beaucoup mieux maintenant, c'est plutôt moi qui suis fragile, et indomptable en même temps).

Satprem

## **1<sup>er</sup> février 1978**

Sujata voit : Mère, les pieds posés sur ses sandales. Puis Sujata voit Mère enfile ses sandales. Des sandales rouges foncé. Kâlî va marcher. Elle va sortir. Gare aux marchands du Temple\*.

## **Début février 1978**

*(À mes amis lecteurs et lectrices)*

Nous sommes dispersés, éloignés, chacun sur son petit continent, avec des petits soucis, des grands soucis, et la vie comme tous les jours. Pourtant, ce n'est plus comme tous les jours, une merveilleuse histoire cherche à se glisser à travers les fils de notre trame — si nous voulons bien. Que pouvons-nous faire pour aider cette histoire, pour hâter son Moment — il faudrait tellement

que cela aille plus vite. La terre est douloureuse, nos petits continents sont si gris et périmés. Ici et là, nous sommes quelques-uns comme des petits points de soif ardente, et que faire pour aider cette espèce nouvelle à naître parmi nous ?

Certainement la plus grande aide est d'appeler cette « autre chose », ce demain de la Terre, dans son cœur, dans ses actes, ses pensées, avec chaque pas, chaque geste, sourdement, obstinément comme on cogne à une porte, comme on appelle l'oxygène et l'espace et le sourire dans cette grisaille suffocante. Appeler, c'est faire invisiblement pousser les ailes de l'autre espèce, c'est faire un trou dans la carapace de l'habitude. S'il n'y avait pas une nécessité, jamais les espèces ne seraient sorties de leur trou gluant. Nous sommes dans le trou gluant du Mental. Appeler — on ne sait quoi —, c'est déjà tâtonner dans l'avenir, c'est déjà toucher une plage ensoleillée pour laquelle nous n'avons pas encore d'yeux. Mais peut-être faut-il beaucoup d'yeux pour qu'elle soit : une espèce nouvelle, ça se fait ensemble. Il y a une contagion dorée, comme un jour beaucoup d'oiseaux prennent leur vol pour le pays ensoleillé. Si nous étions beaucoup, cela hâterait peut-être l'heure du pays de Mère.

Cet appel dedans, vous pouvez le faire partager, l'éveiller autour. Travailler à la grande Contagion supramentale. Nous avons *besoin* d'être ensemble, mais non pas comme des adeptes d'une nouvelle Église, bien tassés autour de quelques idées commodes. L'« idée », elle n'est pas commode du tout. C'est plutôt comme si une infinité de recherches dans toutes les directions devaient s'allumer autour d'un Sens central, d'une Poussée centrale, d'une Force qui propulse excentriquement chaque petit point de lumière en lui faisant traverser des couches de conscience différentes, des zones d'action humaine différentes. Au passage d'une couche, chacun allume les points correspondants qui à leur tour vont défricher d'autres zones. Et c'est tout un ensemble de travail terrestre qui s'opère. Il faut que beaucoup de types de vibration arrivent au point de mutation : un peintre ou un chirurgien n'ont pas la même manière d'« opérer », et pourtant le bout de leur concentration peut déboucher sur un autre univers, qui est le même. Il faut déboucher sur un autre univers et comme une multitude de points de sortie ou de perforation de la vieille bulle qui nous emprisonne. C'est le phénomène qui est en train de se produire innombrablement. Il faut comprendre le Sens du phénomène, qui n'est pas de faire de la super-chirurgie ou de super-tableaux, mais de déboucher sur un autre pouvoir d'être et une autre perception. Comprendre, c'est hâter le phénomène, c'est participer à la grande Contagion du Nouveau Monde. L'Expérience de Mère, c'est la force de propulsion. Alors nous nous retrouverons tous, non pas empaquetés dans une petite Église mais éclatés, et indiciblement réunis dans une autre dimension matérielle, comme autant de papillons sur la prairie « nouvelle ».

Pratiquement, vous pouvez aider au Travail en répandant l'Œuvre, le Sens, la Dynamique de tout cela. Il faut que d'autres *touchent*. Il faut que d'autres sentent, respirent un peu cet air léger qui tente de se faufiler à travers les mailles de la vieille trame. Il faut goûter la Chose. Se laisser aller un peu à Ça... Vous qui aimez Mère, qui avez senti ce Sourire, ce grand Possible battre, donnez-vous un peu. Sortez de votre coquille. Allez porter cet imperceptible frémissement du Monde Nouveau. Les livres de Mère, l'*Agenda* ne sont pas vraiment des « livres » ni même une « explication », une philosophie nouvelle : c'est un Pouvoir d'action, c'est une Force en mouvement. C'est un Levier. Si vous les mettez dans les mains d'un ami, dans la vitrine d'un libraire de votre quartier ou de votre ville, dans un coin de journal ou de revue, sur un bout d'affiche improvisée, ils *agiront* au-delà de toute compréhension, aux niveaux les plus inattendus, comme un minerai radioactif. C'est peut-être bien le Minerai du Nouveau Monde. Alors empoignez-vous, faites le travail. Et un grain de cœur a des résultats inattendus. En comblant d'autres, vous serez comblés. Et finalement nous y serons tous, ensemble, comblés, dans ce jardin de l'avenir qui est le Sens même de ces millions d'années d'espèce mentale inadéquate.

Si chacun de vous touche dix personnes il aura fait un travail inestimable.

Si nous regardions un peu les « petits miracles » de Mère se multiplier autour de nous avec ce

sourire si léger... se multiplier tant que le monde fondra dans un sourire et l'autre Loi nous prendra par surprise comme le petit axolotl désembourbé.

Que notre sourire embrasse toujours plus de sourires.

Que la Terre soit plus légère.

Ensemble

Satprem

**4-5 février 1978**

*(Lettre personnelle)*

Les journaux annoncent l'imminente expulsion de Tata, de *Air India*. C'était prévu. Desai est l'ennemi personnel de Tata. Ils sont tous l'ennemi de ce qui est un peu véridique. Partout les instruments directs de Mère sont attaqués et persécutés. Une étrange synchronie : Indira expulsée du *Congress*, Tata d'*Air India*, et ton serviteur comme tu sais. Il y a quinze jours à peine notre dernier lot de bandes magnétiques quittait Bombay. Mère, toujours juste à temps. M. Teng [Deng Xiaoping] vient de faire le tour de la Birmanie et de la Malaisie. Il est au Népal en ce moment. C'est le héros des grandes routes chinoises tout autour de l'Inde et à travers l'Himalaya « pour le jour où le Tibet sera ouvert au tourisme international » (sic). Je ne sais quel « tourisme » se dessine aux portes de l'Inde. Cet énorme Mensonge qu'est devenue l'Inde invite et appelle une redoutable leçon. L'Ashram est de plus en plus le petit symbole. Mais quel est le dessein de Mère?... L'écrasement, ou quelque inconcevable surprise... écrasante d'une autre façon. Sujata, le 1<sup>er</sup> février, a eu une vision qui rejoint étrangement la mienne, ou ce que j'ai entendu plutôt : une vision imagée de mon « audition » du 18 janvier. C'était aussi pendant l'heure de repos après le déjeuner. Elle a vu les pieds de Mère, très blancs, posés *sur* ses sandales. Puis aussitôt après, elle a vu que Mère avait enfilé ses sandales. Des sandales rouges foncé, comme le cœur de l'hibiscus rouge (la fleur de Kâlî). Les sandales ou chaussures sont le symbole du corps physique. Rouge foncé, c'est la couleur du physique matériel. Mère disait toujours que les souliers de Cendrillon symbolisaient ses sorties du corps et son retour dans le corps. Mère a enfilé ses sandales — des sandales rouges. Est-ce que Kâlî va sortir? Cela rejoint d'une façon frappante ce qu'Elle m'a dit et donne une sorte de confirmation... réconfortante. D'habitude, cette « conscience-là » est très avare et pas du tout anxieuse de vous montrer les choses, sauf quand elles se font ou qu'il y a une utilité immédiate (ou gracieuse) à ce que vous soyez averti. « La seule solution, c'est que je sorte. » Nous allons peut-être voir.

Il serait temps... Mais ce sera juste à la dernière minute, telle que je connais Mère !

(...) J'ai donc écrit une « Lettre à mes amis, lecteurs et lectrices »... C'est un peu long, mais que faire? Tu me diras si j'ai déraillé — les rails, tu sais, c'est tout à fait parti, j'ai l'impression de me mouvoir sur rien ou dans rien, sauf cette Force compacte et plus dense qu'une couche géologique. Ça, c'est tout à fait formidable. Il n'y a plus du tout de « descente » mais une sorte de Fait immédiat et coagulé. Ça a l'air d'être dur comme du béton et c'est doux comme du miel avec un sourire dedans. Enfin... Je rêve d'être un automate divin, mais on ne sait jamais si on déraillé ou pas, parce qu'il n'y a plus de rails. C'est l'état déraillé. (...)

\*

5 février

Me voilà avec un deuxième avocat à Madras, après M. et celui de Pondichéry. Je suis bardé d'avocats, quel monde ! Avant, on s'entourait de chevaliers, maintenant il faut des artistes du code

pénal. Au fond, on lutte contre une toile d'araignée... mondiale. Mais... n'est-ce pas, on peut couper le cou de quatre trustees, il repoussera des centaines de petits trustees, l'Ashram est bourré de petits trustees en attente. C'est cela, le problème. « C'est tout le système qu'il faudrait détruire ! », disait Mère. ...

... Tu sens ton « incapacité à t'approcher plus comme une véritable infirmité », il y a aussi une nuance d'ombre dans l'aspiration, je connais bien cela, ou l'ai beaucoup connue : dans cette soif de perfection, d'être vraiment comme *ça* veut, de faire vraiment comme *ça* veut, il y a comme une douleur de l'insuffisance. Combien de fois, à propos même de « mes » livres et de « mes » écrits, je me suis plaint ou j'ai souffert de leur insuffisance — oui, leur infirmité, comme tu dis. On se sent très infirme, « déraillé » comme je disais, avec une espèce de reproche contre soi-même. Ou comme Sujata : pourquoi est-ce que je ne vois pas Mère? Il y a là comme un dernier fil de l'ego, et en même temps cette espèce de douleur d'infirmité est nécessaire pour attiser le besoin, user la couche. Moi, dans ces cas-là, devant mes désespoirs, je finis par ouvrir les mains, et je dis : bien ou mal, c'est à Toi. Et c'est pour Toi. Et c'est tout. Même mon infirmité est à Toi. Nous sommes tous terriblement infirmes. C'est vrai. Donner son infirmité est beaucoup plus difficile que de donner ses « réussites » — et finalement *rien* n'est réussi jusqu'à la Réussite totale, c'est-à-dire la transformation totale, les deux pieds d'abord. Mère se plaignait aussi souvent de son « incapacité ». Il faut faire tout couler dans la transparence. Finalement même nos limites sont voulues par le Divin pour un certain jeu. Je crois que tout est fait pour obtenir en soi un certain type de vibration : le pire, qui n'est pas si pire, et le meilleur, qui n'est pas si fameux, pour arriver là. Et quand cette vibration est là, ce n'est pas une merveille étourdissante, c'est comme tout naturel, il n'y a plus de question. C'est l'état juste. On commence à devenir l'automate divin. Dès qu'on se regarde, c'est foutu. (...)

Satprem

P.S. C'est curieux, depuis que nous sommes allés dans l'Himalaya, les journaux n'arrêtent pas de parler de la dévastation forestière ! comme s'ils prenaient conscience. Coïncidence? Mais ces montagnes de pins dévastées, c'était une peine. J'attends la première trêve possible pour aller explorer les Nilgiris et les « *Cardamom hills* » en quête de notre nouveau Nandanam. Nous avons tellement soif, Sujata et moi, de sortir de ce cycle négatif et de respirer l'air pur — c'est presque physique (je ne sais pas pourquoi je dis « presque »). Sujata avait idée que vers le 15 février, quelque chose se dénouerait et nous pourrions lever l'ancre. Encore une illusion? Mais vraiment, nous mettre au vrai Travail.

**16 février 1978**

*(Lettre personnelle)*

Nous attendons notre départ. Nous attendons je ne sais quoi, quel miracle qui sauvera cette situation désespérée, désespérante en tout cas. La vie ici est une torture. Je ne sais pas pourquoi, j'ai des moments d'horreur si complète, comme si j'avais de la boue et de la fange jusqu'au cou, et j'ai envie de crier, et puis j'apprends ceci ou cela, j'entre en contact avec un monde de saletés, de méchancetés si cruelles, et c'est seulement une petite partie de ce que je sais. Une fille inconnue m'écrit : « J'entends des tas de bruits sur vous. Pouvez-vous m'éclairer? » Elle est à l'Ashram pour le darshan. Il faudrait qu'à chacun j'explique : « Vous savez, ce n'est pas vrai... » C'est répugnant. D'ailleurs André est là avec sa fille Janine aussi: ils doivent répandre leurs « explications » sur l'Ashram. Ça m'étrangle. On dirait que c'est physique. Même le jardin commence à se dégrader :

on voit des signes subtils, concrets aussi, que l'ennemi a pris possession des lieux : les plantes comprennent très bien. Au fond, c'est mon corps qui souffre le plus. C'est une plante plus exacte. Alors partir? Mais de ce côté-là aussi la situation est obscure. L'homme de la police des étrangers est fou furieux contre moi. Il a déclaré à R. qu'il m'avait retiré mon certificat et que si j'allais à Auroville ou en Tamil Nadu, il me ferait arrêter ! Qu'est-ce que j'ai fait? Je ne sais pas. Il est évidemment en collusion avec l'Ashram. Mon visa expire dans deux mois (fin avril). Et puis, dans la conscience des gens, il y a ce « vous savez, il a été expulsé de l'Ashram », alors les braves gens se disent : Qu'est-ce qu'il a donc fait? En fait, on est persécuté. Et selon les règles de la police, si je quitte Pondichéry, il faut me déclarer partout et déclarer l'adresse où je me propose d'aller, puis me faire enregistrer au nouvel endroit, c'est-à-dire que mon dossier suivra partout avec les annotations, c'est-à-dire aussi que Counouma sera averti quelques heures (ou quelques minutes) après que j'aurai fait ma déclaration de départ. Donc je serai suivi, espionné partout, n'importe où. Je me fais une sorte d'illusion paradisiaque que je vais trouver l'« endroit », mais c'est pourri d'avance, leur ombre me suit partout. Et ce sont les disciples de Mère et de Sri Aurobindo... Je ne sais pas, j'ai l'impression d'être étranglé de tous les côtés. Et rester est devenu suppliciant, même mon dos me le dit. C'est cette toile d'araignée partout. Alors je me dis désespérément : quitter l'Inde? Aller... à Ceylan, je ne sais où? Mais c'est justement ce qu'ils veulent, m'expulser de l'Inde. Est-ce que c'est la volonté de Mère que je reste ici, dans ce bain de poison? Elle ne me dit rien. Je vois seulement les mois qui passent et le vrai travail qui ne se fait pas, le tome II de *l'Agenda* en panne. Alors je suis là, pieds et poings liés, sans savoir. Ça ne peut pas continuer ainsi, on préférerait carrément passer de l'autre côté. Rentrer en France? Mais mon cœur saigne quand je pense à quitter l'Inde, ça me fait mal comme un arrachement, j'en mourrais. On a perdu l'ancre depuis le départ de Mère, on ne sait plus où on est ni où on va.

Nous attendons le retour d'Abhay Singh qui est à Delhi. Le « projet », c'est de partir aussitôt en exploration dans le Kérala, dans les montagnes de cardamome, trouver une maison, un terrain, peut-être une plantation autour... On va explorer la région entre le lac Periyar et les montagnes de Palani. Ce sont généralement des « réserves » d'éléphants et des plantations de cardamome. Puis nous pousserons plus au Nord, vers les Nilgiris, si nous ne trouvons rien au Sud. Si par miracle nous trouvons une vieille maison de planteur dans un endroit possible, nous reviendrons à Pondichéry, déménagerons clandestinement et laisserons la maison à l'abandon — mais reste le même problème de police qui va nous suivre. Telle est la situation, si on peut appeler cela une « situation ». Tout cela veut dire aussi que nous engloutissons notre dernier argent, rien qu'en frais de voyages. Pour aboutir où, je ne sais pas. Il faudra bien aboutir quelque part. J'entends Mère : « La seule solution, c'est que je sorte »... Quand ? Pendant ce temps-là, la foire du Centenaire s'étale et grossit. On voit des autobus de touristes se déverser dans Nandanam. Où est la Vérité, où est le vrai monde ? Où est Mère dans tout cela, quelle solution ? Est-ce qu'Elle veut vraiment que je reste là-dedans à pourrir ? Se battre, oui, mais cette pourriture ? Pas seulement pourriture : c'est cruel.

Enfin prie pour nous. (...)

J'ai si soif de commencer une nouvelle vie.

Satprem

P.S. Donc, nous partons dimanche, le 19 février 78 pour faire l'exploration du Kérala. Que Mère nous aide.

Et je viens d'apprendre que Sujata est arrivée à l'Ashram le 18 ou 19 février... 1935, à l'âge de 9 ans. Tu vois Batcha!

## 18 février 1978

Premier *Agenda* prêt à sortir.

## 20 février 1978

Tekkadi, la fièvre violente, le poison sort.  
On cherche un lieu au Kérala.

## 25 février 1978

*Green Acre* [notre futur « *Land's End* »]. *Harwood* [le futur *Happywood*]. Première visite aux Montagnes Bleues.

## 27 février 1978

*(Lettre à Sir C. P. N. Singh, traduite de l'anglais.)*

Coonoor

Très cher et très aimé Compagnon,

Je suis heureux de pouvoir enfin vous écrire. Voilà neuf jours que Sujata et moi voyageons au hasard, vers le Sud jusque Tekkadi, dans la forêt des éléphants, puis à travers les plantations de thé jusque Peermade et Kottayam [au Kérala]. Nous avons essayé de trouver un bungalow dans la forêt, tellement j'ai aimé l'atmosphère parmi les animaux sauvages, comme si mon corps était si assoiffé qu'il buvait littéralement l'endroit. Le résultat est que j'ai eu une forte fièvre et une étrange douleur répandue dans les jambes. J'ai compris que c'était tout le poison qui sortait grâce à la paix profonde, comme chassé par la paix profonde. En deux jours j'étais remis. J'ai pu mesurer la quantité de poison que j'ai absorbé depuis mon retour de France. En fait Pondichéry est un bain de poison. Mais je n'ai pas pu obtenir ce bungalow dans les forêts de Tekkadi car tout y est propriété du gouvernement et on ne permettrait d'y séjourner qu'un mois environ. Les plantations de thé dans les montagnes du Kérala étaient très belles, et nous avons vu un bungalow possible, mais la région est trop dénudée car les plantes de thé ne veulent que très peu d'ombre. Alors nous avons quitté le Sud et sommes remontés au Nord vers Mounnar à travers les plantations de cardamome, très jolies avec la forêt primitive qui couvre les buissons de cardamome. La route de Tekkadi à Mounnar est simplement idéale, et si j'avais pu trouver un bungalow dans une plantation de cardamome dans son épais ombrage, j'aurais été enchanté. (...) Puis nous sommes remontés encore plus au nord, avons quitté les collines de Palani et redescendu sur Coimbatore, puis remonté dans les Nilgiris à Coonoor. C'était notre dernier espoir. (Roger nous a accompagnés pendant tout ce voyage et son aide a été inestimable, il est doué pour entrer en contact avec les gens.) Nous avons trouvé toute la région des Nilgiris de Coonoor à Ooty complètement dévastée, dépouillée de forêts, c'était douloureux à voir. Tout semblait sans espoir, et nous avons pensé à aller à l'ouest vers Coorg ou vers les forêts au sud de Mysore. Heureusement les planteurs de Mounnar nous avaient

recommandé une sorte de club de planteurs ici, à Wellington. Le secrétaire du club nous a dirigé vers K., et voilà ! tout au bout de la montagne, dominant les plaines, entourés de plantations de thé et d'une miraculeuse poche de forêt primitive intouchée par la dévastation, nous avons trouvé deux bungalows, très proches l'un de l'autre. L'un est une vieille bâtisse étrange, balayée par le vent, dominant directement les plaines, avec une vue merveilleuse, au bout de tous les chemins possibles ; il s'appelle « *Green Acre* » mais Sujata l'a appelé « *Land's End* ». C'est une propriété d'un acre, entourée d'eucalyptus et d'une plantation de thé. La maison est assez grande, avec de larges fenêtres, on dirait la cabine d'un bateau. Il y a beaucoup de vent. Mais aussi, la maison a besoin de réparations considérables. (...) Le bungalow d'à côté aussi est beau, bien que d'un caractère très différent. C'est un bâtiment à deux étages au milieu d'un pré, tout entouré d'une enclave de forêt primitive, comme niché dans la forêt. Cet endroit n'est pas venteux du tout et n'a pas de vue large, mais il est plein de silence et du chant des oiseaux. Il s'appelle « *Harwood* ». Sujata en est tout à fait éprise. Ce n'est pas exactement mon style ; c'est plus pratique que « *Green Acre* » mais l'endroit est très joli aussi. Je suis davantage de ceux qui aiment les vastes échappées, l'espace et le vent. Mais cet endroit conviendrait aussi très bien et est très charmant. (...)

Il y a une chose dont je suis tout à fait certain après toute cette errance dans les Himalayas, au Kérala et aux Nilgiris, c'est que si l'endroit que nous cherchons n'est pas ici, alors il n'est nulle part en Inde. Nous ne trouverons jamais quelque chose de comparable à cet endroit. La question est de savoir si nous devons continuer de vivre à Nandanam sans aucune possibilité de faire notre vrai travail, de préparer le second volume de l'*Agenda*, ou si nous devons quitter l'Inde et aller en France pour y continuer notre travail, ou si nous pouvons faire ce travail ici, y réunir tous nos papiers, nos bandes magnétiques, y continuer la traduction des deuxième et troisième tomes de la trilogie sur Mère, et finalement y rassembler tous nos papiers éparpillés en France, à Delhi et Madras ?? Autant que je puisse sentir, la situation à l'Ashram, ou plutôt à Pondichéry, est telle que le poison va probablement y demeurer pendant encore assez longtemps. À la longue nous pourrions peut-être acquérir Nandanam et être libres de l'Ashram, mais l'atmosphère viciée serait là tout de même. Le contact avec les gens ou l'atmosphère de l'Ashram serait inévitable. Aussi, je suis plus ou moins submergé par les gens d'Auroville, ce qui n'est pas mon vrai travail, bien que je puisse essayer de les aider. Ma vie et mes jours sont dévorés par mille choses sans valeur pour l'Avenir ou pour la créativité. J'ai quelque chose d'autre à créer. La meilleure façon dont je puisse aider le monde, c'est en étant en dehors des vibrations et en regardant quelle nouvelle force et quelle nouvelle inspiration peut émerger du silence. Je me trompe peut-être, je ne sais. Mais si mon travail ne peut pas se faire en Inde, je ferais mieux d'aller en France. Mon cœur pleure lorsque je songe à quitter l'Inde. Ou bien, Mère veut-elle que je reste à moisir à *Deer House* ? Les conditions peuvent changer, mais en attendant je vois les semaines et les mois qui passent sans qu'aucun vrai travail ne se fasse. Je serais si heureux si vous pouviez me conseiller avec votre sagesse.

.....

En fait, si nous avons assez d'argent, cela vaudrait la peine d'acheter les deux bungalows. Ou est-ce un rêve ? En attendant votre vision posée et calme, je vous embrasse avec tout mon amour. Sujata et moi sommes tous deux en bonne forme et en fait rafraîchis, en dépit de cette folle errance de deux mille kilomètres.

Avec mon amour profond,

Satprem

**28 février 1978**

Retour Pondichéry.

2-3 mars 1978

(Lettre personnelle)

Le 28 au soir, nous rentrions de notre tournée du Sud, près de 2 500 km de route pour tomber d'abord sur la lettre de Sethna [le rédacteur de *Mother India*, une revue de l'Ashram]... puis, heureusement, le premier exemplaire de *l'Agenda* apporté par Jean-Marie dans la nuit. C'était très émouvant. C'est très beau. Exactement la couleur de l'Amour divin. Cela représente une grande victoire. Quel chemin !... Oui, apparemment bloqué par cet énorme camion. C'est curieux, votre expérience physique à la porte de l'imprimeur, coincés par cet énorme camion, correspond exactement à ce que j'ai vu subtilement en 1976, je crois, lorsque j'ai commencé à vouloir imprimer mes trois volumes et *l'Agenda* : je m'élançais à toute allure sur une haute bicyclette, puis j'ai trouvé le chemin bloqué par un énorme bâtiment. J'ai dû descendre de bicyclette, contourner le bâtiment à pied — c'était l'Ashram. Cette fois-ci, ça recommence... physiquement. Mais « un autre véhicule se déplace » et vous pouviez passer. Voyons ce que sera cet autre véhicule qui permettra le passage. En fait, c'est un monde de menaces et de chantage. Ils ont menacé tout le monde : Macmillan, Laffont, l'Institut, Auroville... Et puis on passe quand même. Mais vraiment, je suis saturé de cette ignominie. Je me sentais voûté en rentrant subitement à *Deer House*. D'un seul coup, le poids était là, et puis cette atmosphère. Il y a quelque chose en Sujata et en moi qui ne veut plus de tout cela. Pondichéry, c'est fini. *Deer House*, c'est fini. Même Auroville, c'est fini (pour moi). Il faut absolument que je plonge dans un autre cycle. Oh ! cette lettre de Sethna... Depuis quatre ans, comme Mère, j'entends constamment des voix adverses — cruelles, impitoyables, et si intelligentes — qui à chaque pas, pour chaque décision, me soufflent aux oreilles : tu es bien sûr que ce n'est pas ton ego qui veut ceci et cela ? tu es bien sûr que tu ne trahis pas Mère ? tu es bien sûr que tu n'obéis pas à l'Asoura ? tu es bien sûr que Mère veut publier cet *Agenda* en dehors de l'Ashram ? tu es bien sûr... Une critique impitoyable, lassante, serinante, pour tout — on se croirait le diable ! Je ne ris pas : on se croirait le diable. Et ça imite la voix de Mère, la voix de Sri Aurobindo. On se sent constamment coupable. C'est cela, c'est quelque chose qui vous culpabilise avec férocité. Alors si on écoute, comme dit Mère, on est fichu, absolument fichu, tout vous tombe des mains et on va à la porte de l'Ashram avec la corde au cou, comme les bourgeois de Calais. C'est infernal. Eh bien, la lettre de Sethna, c'est admirablement cette voix-là, il a attrapé cela avec génie presque : une méchanceté si intelligente, organisée. « Et pourquoi tu n'as pas parlé, et pourquoi tu n'as pas forcé le barrage en 73, et pourquoi... » Tout cela, toujours, comme si le Mensonge avait avalé la Vérité et parlait avec la force de la Vérité qu'il a avalée. C'est-à-dire le vrai Mensonge : pas Hitler, mais la Vérité même enrobée de Mensonge. Cela m'use. Et je rencontre partout la même chose depuis le départ de Mère, quatre ans. Non seulement on est calomnié au-dehors, mais c'est comme si on se calomniait soi-même. Tu vois. Probablement c'est pour apprendre l'état où tout se dissout dans le Vaste. Quand il n'y a plus que du courant d'air qui passe, c'est tout aéré. Mais tu comprends, dix fois j'ai rencontré Sri Aurobindo ou Mère en « rêve » et puis c'est comme si j'étais coupable devant Eux, dans mon rêve, et alors c'est une telle intensité de douleur, avec comme des larmes brûlantes dans le cœur, et je « dis » silencieusement à « Sri Aurobindo » ou à « Mère », avec toute cette intensité de peine : « Tu connais mon cœur, Tu sais bien ce qu'il y a dedans ! », et ça se dissout. Mais c'est pénible. Alors tu comprends, j'en ai assez, je voudrais respirer de l'air pur, sortir de cette fantasmagorie douloureuse. Oui, on est martelé, aplati — c'est très bien. Mais maintenant je voudrais passer à autre chose. Les camps de concentration n°2, cela suffit. J'ai eu assez de douleur dans cette vie, et puis tous ces souvenirs de douleur m'étrangent parfois, je voudrais tout jeter dehors, laver mes cellules mêmes. Oh ! tu sais,

j'ai eu une expérience intéressante... Nous sommes donc partis le 19 février en quête d'un nouveau Nandanam. Nous sommes d'abord descendus dans le Sud, en Kérala, dans la jungle semi-montagneuse qui domine les plantations de thé et les plaines vertes du Kérala. C'était à Tekkadi, dans la « réserve » d'éléphants et de bêtes sauvages. J'ai passé plusieurs jours, là, dont une journée complète, avec Sujata, dans la jungle, au bord d'une des innombrables ramifications du grand lac de Tekkadi (le lac Periyar). Nous regardions des éléphants, c'était très doux, si doux, un paysage comme enveloppé de lumière mauve et rose — pas une vibration humaine : rien que des oiseaux et des bêtes et l'odeur de la jungle, les bruits de la jungle. Je suis resté des heures, allongé là-dedans, comme si mon corps *buvait* la paix, buvait le silence — ça buvait littéralement comme après une grande soif. Mon corps était comme une éponge, oh ! tout se dissolvait : les peines, les souvenirs, la mémoire d'homme, c'est si douloureux, l'homme, on dirait que c'est rien que de la douleur emmagasinée, une formidable mémoire de douleur. Et tout ça coulait, coulait dans les hautes herbes. Je suis rentré à l'hôtel : pendant deux jours j'ai eu une fièvre de cheval, la tête à éclater, des douleurs incessantes dans les jambes comme si on m'arrachait les nerfs, et puis le feu dans le ventre. Un moment, je me suis demandé si c'était ça la fin du voyage, c'était si catégorique. Si Mère ne m'avait pas appris, j'aurais appelé un médecin. Et puis c'est passé tout seul. Alors j'ai compris : c'était tout le poison absorbé depuis des années qui sortait, comme *chassé* par ce bain de paix que j'avais pris. C'est cela dont j'ai si besoin : chasser tout ce poison de mon corps, de mes cellules, de ma mémoire — quitter cette vieille peau de douleur. L'« espèce nouvelle », il faut d'abord qu'elle quitte son bain de douleur. Les cellules sont pleines d'une mémoire de douleur, comme si on était bourré de chagrin. Toutes les illuminations, toutes les merveilles, toutes les immensités spirituelles *reposent* sur cette grande Douleur au fond et cherchent à l'oublier un moment. Quelle illusion ! C'est là. On est pétri, la Matière est pétrie de douleur — alors le grand sommeil de la Mort pour en finir de tout cela. Non, on n'en sort pas par le haut, il faut nettoyer tout cela, vomir tout cela, comme mon corps dans les hautes herbes de Tekkadi. Je comprends de plus en plus, de mieux en mieux, pourquoi Mère « perdait la mémoire » — il faut radicalement perdre la mémoire. Je suis prêt à aller jusqu'à l'imbécillité totale, jusqu'au gâtisme total, oui, perdre tous les moyens pour trouver ce Moyen-là, cet air là, cet autre AIR, sans mémoire d'homme. Mieux vaut mourir en essayant cela que de continuer dans cette vieille peau idiote.

.....

Nous avons quitté le Kérala pour redescendre les montagnes de Palani, puis les plaines brûlantes de Coimbatore, et nous sommes remontés dans les Nilgiris : Coonoor. Une dévastation. Plus d'arbres, rien, seulement une lèpre de cabanes humaines au milieu de quelques plantations « économiques ». C'était affreux, j'avais vu cela il y a trente ans : un raz de marée humaine. Le cœur commençait à nous manquer et nous nous apprêtions à repartir vers l'ouest, l'état de Coorg, ou les forêts de Mysore, lorsqu'on nous a indiqué deux bungalows à vendre à vingt kilomètres de Coonoor. Là, nous avons retrouvé le même bazar grouillant avec une prolifération de bâtiments « modernes » qui s'édifiaient, à plusieurs étages, pour avoir la vue sur le toit voisin qui avait la vue sur le toit voisin. C'était désespérant. Nous sommes sortis du village pour serpenter à travers des plantations de thé et des bungalows de missionnaires, puis nous avons tourné dans un petit chemin : c'était la forêt, des eucalyptus d'abord, puis la vraie forêt, miraculeuse. Au bord du chemin nous avons aperçu le toit d'un bungalow parmi les arbres, mais nous avons continué jusqu'au bout du chemin. Et tout d'un coup c'était vraiment le bout : une barrière ouverte, un tapis de fleurs, une longue allée — puis une colonne blanche avec un morceau de toit qui se découpaient sur une immensité de lumière : plus d'arbres, plus de chemin, rien qu'une immensité de ciel qui dévalait jusque dans les plaines tamoules, deux mille mètres plus bas. Et alors un « bungalow » extravagant avec d'énormes vérandas vitrées, pleines de lumière. Et le vent qui soufflait, beaucoup de vent. On aurait dit une cabine de bateau. Sujata a dit : ça, c'est « *Land's End* ». Dedans... je ne sais pas comment c'est possible à vivre. De grandes pièces dans tous les sens, le sol crevé, dévoré

par les termites. Une immense pièce principale, toute en véranda, qui fait peut-être vingt mètres de long. Des cheminées tout de même. Du vent, toujours du vent. On entre dans cette pièce, le propriétaire sort de sa poche une lettre qu'il vient de recevoir pour établir son titre de propriété — sur l'enveloppe : Mère, souriante. C'était le premier timbre du Centenaire, le 25 février. Mère... timbrée mais parfaitement là à nous sourire. Nous sommes restés médusés. Un peu timbrés, nous aussi. L'endroit s'appelle « *Green Acre* » : un « acre » seulement, légué par une vieille anglaise, morte récemment, à son chauffeur. Immédiatement en dessous du bungalow, dans ce dévalement de lumière, il y a une plantation de thé, puis cette miraculeuse poche de forêt primitive. Pas un voisin, pas un toit en vue. Nous avons rebroussé chemin, et alors nous sommes tombés sur cet autre bungalow que nous avons aperçu en venant. Une longue allée bordée de vrais arbres et de mimosas, d'eucalyptus aussi, et là, au milieu d'une immense prairie cernée par la forêt, à flanc de colline, un bâtiment à deux étages, tout seul, l'air un peu solennel et ennuyé. Il faudrait l'habiller avec du lierre, alors il se fondrait au milieu de la prairie et des forêts tout autour — il est niché dans la forêt. Une merveilleuse forêt cascadante, pleine d'oiseaux et de papillons. Il paraît que la nuit, on voit même des bêtes sauvages qui viennent jusque sur le gazon de « *Harwood* », car tel est le nom de la maison. (...)

Tout d'un coup le scénario semblait assez clair. On ne peut plus continuer à vivre à Nandanam, on ne peut pas vivre à Auroville sans devenir le gourou joyeusement dévoré par tout le monde au milieu de toutes ces vibrations de curiosité. Il n'y a plus d'Himalaya. Alors si ce n'est pas les Nilgiris, ce n'est nulle part dans l'Inde — mon cœur crie à l'idée de quitter l'Inde. Et l'Europe, c'est aller se faire dévorer autrement. Je ne me vois pas retournant là-bas à moins d'un travail spécial à faire pour une durée déterminée... Sinon on est dispersé et commercialisé. J'ai l'impression très fort qu'il faut *bâtir* autre chose — en soi-même d'abord, et un autre foyer d'action pour le monde (ou sur le monde). Le vrai travail. Une concentration claire et large dans laquelle quelque chose peut se déposer sans être troublé par les vibrations du monde. « *Land's End* », ou le commencement d'une terre nouvelle. (...) On se recueille dans le vrai travail, on se bâtit soi-même, on cherche l'autre chemin sans chemin. Une atmosphère nouvelle à bâtir, là. Vraiment un centre du nouveau monde. Pas de disciples ni d'ashram ni de bavardages spirituels : des travailleurs. Un lieu de travail pour le nouveau monde. Pas de méditations éthérées : beaucoup de matière à manipuler. D'abord ces deux maisons à « faire » : un lieu que l'on bourre de conscience. Et puis on verra bien ce qui descendra là-dedans. Je ne sais pas si je rêve debout, mais c'est un soulagement après Messieurs Sethna et Counouma et toute la sainte Kyrielle des fils de Mère et petits-fils prêts à surgir. En fait : Mère vivante. Si on la rendait vraiment vivante. Un lieu où Elle pourra ETRE. On fera fondre la barrière. En tout cas, on peut essayer de vivre en beauté.

\*

3 mars

Dès l'instant où j'ai reçu cette lettre de Sethna, j'ai su qu'il y avait une question dans la conscience de mes amis — ils sont sincères, ils sont dévoués, ils me croient, ils m'aiment, mais il y a une question. C'est subconscient, pas même formulé, mais c'est exactement le terrain des forces adverses : le Mental physique, la suggestion médicale ou autre qui colle et colle. On peut dire tout ce que l'on veut, on peut croire, aimer, savoir dans sa conscience claire et éveillée, mais c'est en dessous et ça colle. L'autre avait bien raison : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose » (était-ce Marivaux?). Mon propre subconscient est plein de leurs accusations et voix perfides. J'ai quitté Pondichéry avec une vilaine dermatose et quatre foyers d'infection dans le dos. Cela s'est guéri en route. Je reviens et j'ai attrapé une éruption de boutons rouges à forme d'urticaire. C'est exactement cela. Mon corps n'en peut plus d'absorber ce poison constant, lassant, général. C'est une unanimité de haine, à laquelle échappent quelques étoiles précieuses et rares. Je suis dans ce bain. Je suis l'accusé constant depuis quatre ans. Et pourquoi n'a-t-il pas parlé? et pourquoi n'a-t-il pas empêché? pourquoi n'a-t-il pas réuni les « *seniors sadhaks* » pour

leur dire : vous savez, c'est une apparence de mort mais Mère est en transe de transformation, Elle va sortir de là radieuse — ne vous hâtez pas de l'enterrer. Pourquoi, pourquoi... Si je n'étais pas un homme, au moins, formé par la Gestapo et le Sannyâsa, ce serait à pleurer de tristesse pour ce monde de tristesse. Alors on voit comme il n'y a que l'Amour qui fait que ça peut durer. Sinon c'est épouvantable et monstrueux. Mère me fait vivre toutes ses conditions effroyables à petite dose. « Des volontés qu'il meure, il y en a partout, partout... » disait-elle. Alors si on n'ouvre pas les mains, absolument, totalement, on est fichu. Si on n'aime pas, absolument, totalement, on est fichu. Et je suis là à hésiter entre la révolte et l'amour, le oui et le non, avec des cris parfois, et puis c'est si triste, si triste qu'on a envie de pleurer pour toute la terre, de la prendre dans ses bras et de la consoler de sa douleur — il faut tirer *toute* la terre de là, de cet enfer. Il n'y a pas de solution, il n'y en a pas d'autre. Il faut aimer absolument et mourir absolument à toute cette vieille terre de peine pour pouvoir passer de l'autre côté et tirer un peu sur la corde de sauvetage. Tant qu'on souffre, tant qu'on se révolte, tant qu'on attrape des dermatoses, c'est que l'on est dans le même vieux bain. Il faut être PUR, totalement, jusque dans les cellules, alors ça agit. C'est si brûlant... Il y a encore ce procès qui nous attend. « Et pourquoi Sri Aurobindo s'est-il cassé la jambe, me demandait quelqu'un hier, s'il était dans la conscience divine, cela n'aurait jamais pu arriver. » C'est un fardeau, cette Terre. C'est ce Mental pervers, discoureur, qui « comprend » tout, voit tout, discute tout, fausse tout. Il n'y a pas un César ou un Rembrandt qui vaille un petit écureuil. Oui, oui, je comprends bien le passage, la nécessité, mais c'est un passage sordide, au mieux, et qui n'a de sens que si l'on en sort. C'est un passage épouvantable. Et ça colle jusque dans les cellules.

Alors je me suis réveillé ce matin avec la question muette de mes amis. Bien sûr, ils savaient *tous* cette possibilité de transformation en transe cataleptique, Mère en avait parlé à tout le monde, y compris au cher André. Les « instructions » de 1967, elles ont circulé, dactylographiées : Nolini les a vues, et d'autres que j'ignore, et Pranab, bien sûr, savait. Depuis soixante ans cette possibilité de transformation en transe avait été prédite à Mère, elle en avait parlé à tous. Mais « on a l'air de faire des histoires », n'est-ce pas. En 1972 ou 1973 encore, Mère en a parlé à Koumoud, en présence de Sujata et de moi. Koumoud qui a descendu Mère en bas avec Pranab. Et quand j'ai dit à Mère, dans cette fameuse conversation de 73\* (la Belle au bois dormant) : « Je peux leur expliquer », Mère m'a répondu : « Est-ce qu'il te croira ? »... « Pranab me croira morte. » Et dès que Mère a tenté de parler à Pranab, en avril 73, c'était l'explosion — il suffit d'écouter cette voix d'orgueil et de haine pour comprendre ce qui était là. Alors « parler », « dire », quand je suis arrivé là, dans ce hall, avec des milliers de personnes déjà averties, dix heures après le fait : « Vous savez, Mesdames et messieurs les *seniors sadhaks*, Elle n'est pas morte, je vous en prie, remontez-la dans sa chambre. » Mais ils la *voulaient* tous morte ! Et j'étais là, devant ce corps, le cœur fendu et stupéfié — oh ! je ne m'y attendais pas, j'étais peut-être le seul à ne pas m'y attendre — j'étais là depuis dix minutes quand Nolini m'a fait appeler dans sa chambre à côté, pour traduire en français son « message » sur la fin de Mère. Et ce « message » commençait par ces lignes : « *This body* (celui de Mère) *WAS NOT MEANT to...\*\** » Je ne sais plus le reste, mais *was not meant* pour faire la transformation. Alors je suis resté là muet, glacé, dans cette petite chambre obscure de Nolini, et j'ai fini par dire d'un ton où se mêlaient la colère et l'outrage et la peine et tout un monde brûlant : je ne PEUX PAS traduire ça. « La transformation est arrêtée », n'est-ce pas, disait Nolini à cet interviewer canadien, et il y a huit jours, le 21 février, pour célébrer le Centenaire de Mère, un grand article dans l'*Indian Express*, signé de Manoj Das, l'un des luminaires de l'Ashram, concluait : « *She GAVE UP on 17<sup>th</sup> November 1973\*\*\*.* »

Dire — à QUI ?

Est-ce qu'il y a quelqu'un là-dedans, une seule personne, une seule âme, qui aurait écouté ? Si j'avais seulement tenté d'ouvrir la bouche, on aurait dit : oh ! voyez ce Satprem qui veut se donner des airs de tout savoir, il veut se rendre intéressant ou faire du scandale ou jouer les porte-parole de

Mère — il veut tout déranger notre joli petit enterrement. Ils en avaient marre de Mère, tous. La haine qui m'entoure maintenant, visiblement, officiellement si je puis dire, elle aurait éclaté quatre ans plut tôt et ils m'auraient tué avant que je puisse écrire ces trois volumes et sauver *l'Agenda*.

Forcer le barrage quand ils m'ont fermé la porte de Mère en mai 1973 ?... Non-non, il n'y avait qu'une solution, c'est que Mère descende dans la tombe pour faire la transformation à l'abri de ces sauvages. C'est tout. Quand Mère, en 72 encore, me disait une fois de plus « tu leur diras », je lui répondais : « Ils diront que je suis fou, moi. Ils ne me laisseront même pas entrer chez toi. » J'étais prophétique. Aller soulever la colère de Pranab en entrant de force dans Sa chambre? — mais il faut voir ce qui est tombé sur ce pauvre corps sans défense quand le 7 avril 73 Mère a tenté de dire quelque chose à Pranab. J'étais horrifié, je disais à Pranab « Non-non-non... » et Mère toute blanche, les yeux clos, à recevoir tout ça à vif. Ah ! mon cœur est navré. Ils m'accusent — ils m'accuseront de toutes les façons, je suis le grand coupable et la cause de tous les maux. Je porte toute leur noirceur sur le dos. C'est moi qu'ils ont choisi pour se soulager de leur misère. Moi, j'ai peiné, peiné, j'ai peiné dans ces livres et je peine de toutes les façons. Même dans mon sommeil j'en ai plein le cœur. Et puis je ferme les yeux une seconde, et Mère m'enveloppe. C'est tout blanc, c'est si tendre et si solide. J'ai envie de rester là et de ne plus bouger. Tout le reste est douleur.

C'est sans fin et sans solution. Tout est comme pourri d'avance, dans le Mental. Mais la question colle. Il faut être comme une prière vivante pour traverser tout ça.

Je n'ai pas « raison », et je ne sais pas si j'ai tort. Je n'ai aucune raison pour moi et je ne sais pas si j'ai des excuses pour ce que j'ai fait, voulu, essayé — ça s'est fait comme cela. J'ai beaucoup prié. Et si je me trompe, je prie encore. Quand je faisais les pires bêtises de ma vie, quand je descendais jusqu'au fond du trou et que je n'avais plus rien pour me couvrir d'excuses, je disais au Seigneur, comme un cri du bout de mon âme : « Même en enfer je T'aimerai. » Même si tout me tombe dessus, même si je me trompe, même si je suis le dernier des diables, je dirai encore je T'aime et je T'aime et je T'aime.

Alors c'est si chaud qu'on aime vraiment, et pour toujours. Alors on est au bout des peines. Ça brûle. Tout est brûlé.

Assez pour aujourd'hui...

T'embrasse avec tous mes amis merveilleux  
qui rendent cette vie plus supportable.

Satprem

## 6 mars 1978

Sortie *Agenda I*.

Où poserons-nous notre tête?

## 9 mars 1978

Delhi (C. P. N.) accepte projet du nouveau lieu.

\*

(*Lettre aux amis de Paris*)

Vos lettres du 4 mars, de toi, de Micheline, Carmen, Miel, Pierre, Rachel, la petite étudiante de Nantes et cette fille de Cernier, tout cela coule comme du miel avec toute la douceur de Mère, ça

fait si bien au cœur — enfin, il y a *un pays* sur Terre où Mère est reçue, fêtée. Même l'imprimeur d'Aubin a attrapé la vibration de Mère au passage. Comme tout cela console, met du baume, on avait presque oublié qu'il pouvait y avoir un « résultat » à tous ces efforts, cette lutte. Je regarde tout cela avec une sorte d'étonnement un peu émerveillé : vraiment c'est possible ? Ça répond ? On a tant vécu dans le négatif, la résistance, l'obstacle à surmonter, que cela paraît presque comme une histoire d'un autre monde. Alors je me rends compte à quel point, ici, on est englouti dans le monde du Mensonge, c'est comme si à chaque instant il fallait soulever un couvercle pour téter un peu d'oxygène. Je finissais par être une espèce de machine à broyer l'obstacle ou plutôt à me cogner contre l'obstacle, sans penser qu'un jour, quelque part, ça pouvait céder. Je vous regarde là-bas avec des yeux ahuris : c'est vrai, c'est donc vrai, ils comprennent ? Je n'arrivais plus à croire que cette Victoire de Mère pouvait être — j'étais seulement occupé à casser les cailloux du chemin. (...) Le 21 février, j'étais avec Sujata dans la jungle à boire la paix par tous les pores de ma peau. C'était le jour le plus gracieux de ma vie depuis bien des années. Une minute de Halte. Et pendant ce temps-là vous faisiez ces paquets et ces paquets... J'ai honte de me plaindre et de grogner. Mais c'est vrai, c'est dur ici. Vous me faites respirer. Hier, j'étais comme dans un brouillard de douleur (cette dermatose est réapparue). Ils croient que j'ai de la « haine » pour ceci et cela et celui-ci, celui-là, mais c'est une douleur ! Ça fait mal dans mon corps, c'est mon cœur qui saigne de leur misère, comme si c'était ma misère. J'ai leur misère. (...)

À l'instant Abhay Singh arrive : coup de téléphone de Delhi — le nouveau lieu accepté... Mes yeux papillotent. Tant de Grâce qui nous tombe dessus d'un coup — 9 mars. Je n'arrive pas à croire qu'on allait sortir de tout ça, qu'on allait arrêter de casser les cailloux et panser les dermatoses. Je me sens ému comme une bête et ahuri. Peut-être que dans quinze jours ce sera fini, tout ça, fini.

Sujata m'apporte une fleur de « grâce » qu'elle vient de dénicher dans le jardin — tous les matins je vais cueillir des fleurs, je ne l'avais pas vue ! Oui, dans le fond du cœur, on *sait*, on sait absolument la victoire, la grâce en toute chose, le processus exact, mais dans la conscience matérielle, on est si aveugle, pas à pas, comme un âne sur le chemin. J'avais tout perdu de vue tellement j'étais *dans* l'obstacle. Oh ! ce n'est pas fini mais on va respirer mieux maintenant. Dans quinze jours peut-être.

.....

Et puis, à la seconde, on m'apporte le courrier : une *première* lettre de l'Inde. L'Inde qui répond, enfin. C'était le silence complet dans l'Inde, et puis *un* homme répond. Alors, cela aussi c'est une Grâce. Si un homme de l'Inde répond, et répond aujourd'hui, 9 mars, c'est qu'il y a un sourire là aussi, ça va venir ici aussi, dans cette Inde si rebelle. Écoute (je veux écrire cette lettre de ma main comme pour invoquer la Grâce sur l'Inde) :

(traduction)

*Mon cher frère,*

*Je viens de recevoir une lettre de mes amis à Auroville (je suis le secrétaire de la Sri Aurobindo Society ici), selon laquelle les trustees de l'Ashram ont décidé de vous expulser de l'Ashram. Cette lettre m'a rendu très triste. Je ne peux pas imaginer qu'une personne capable d'écrire L'Aventure de la Conscience, Le Matérialisme Divin, Le Sannyasin puisse jamais agir, sentir ou penser en opposition aux idéaux de Sri Aurobindo et de la gracieuse Mère. Je vous demande de pardonner ces trustees ignorants, et si vous êtes réellement chassé de l'Ashram, je vous prie de bien vouloir accepter mon hospitalité ici. Vous êtes bienvenu ici et vous pouvez y séjourner aussi longtemps que je vivrai. Tout ce que j'ai par la grâce de Sri Aurobindo et de Mère, je le partagerai avec vous. Si vous n'avez pas assez d'argent pour voyager jusqu'ici, écrivez-moi et je vous l'enverrai. S'il vous plaît, pardonnez les trustees qui sont évidemment ignorants et n'ont pas compris ce que représentaient les*

Maîtres.

Affectueusement,

S. C. Gupta

Et ce premier homme de l'Inde, S. C. Gupta, de Roorkee [dans le Nord de l'Inde], est « *Reader in Mathematics, University of Roorkee* » ! Les Mathématiques à l'avant-garde partout. Cela me fait tellement plaisir pour l'Inde, et sa façon si indienne de tourner les choses. La grâce me comble aujourd'hui, j'avais tellement de peine pour l'Inde, cette menace d'expulsion de l'Inde me touchait dans le cœur comme si personne ici ne voulait de Mère vraie (ni de Sri Aurobindo, d'ailleurs, sauf en philosophie, à côté de Karl Marx et derrière Gandhi). Alors nous allons faire *l'Agenda* pour l'Inde, en Inde. (...)

Satprem, je ne sais pas où il est. Quelquefois j'ai des bouffées de Bernard breton comme des embruns, mais Satprem il a disparu dans la robe de Mère : il s'accroche là-dedans comme un bébé de plus en plus idiot. Il faut que Sujata m'explique les choses...

Les bandes [de *l'Agenda*], de grâce oui, gardez les chansons de Sujata et ses annonces du jour, cette petite voix-là, elle est charmante pour bien des temps à venir. (...)

Bien, continuez vos « méditations » du soir, c'est très essentiel pour se décrocher de toutes les vibrations environnantes. Ce silence-là, où il ne se « passe rien », est en fait plein d'un quelque chose qui met tout en ordre et clarifie les circonstances. C'est un silence très actif et positif — il se *fait* des tas de choses dans ce silence.

Satprem

**12 mars 1978**

(Lettre à Micheline et amis)

Micheline,

Reçu votre télégramme : « *Happywood* bravo, virement immédiat si nécessaire ». C'est merveilleux de rencontrer ce dévouement total — Mère regarde ça. Il y a certainement un rôle de Micheline, très spécial, que j'entrevois à l'instant. Mère s'intéressait beaucoup aux finances (je veux parler du jeu pur de la « force financière »). Il est bien possible que Micheline représente quelque chose de la « conversion » de cette force si mal employée, et surtout si égoïstement employée. C'est un élément très capital (avec la politique et le sexe). L'un des trois éléments à maîtriser pour la vie supramentale ou l'avènement du règne supramental — plus exactement : pour que le monde soit prêt. La clef de cette victoire si difficile, c'est la pureté. Si *un* être ayant des vrais moyens financiers à sa disposition, peut « mettre à la disposition » cet argent *sans ego*, je dis bien sans l'ombre d'un ego, c'est une très grande victoire. Il faut en quelque sorte que ce soit purement donné. Cette pureté est une merveille en soi. L'argent c'est justement ce qui traîne le plus d'ombre autour de soi. C'est l'un des fléaux qui a douloureusement marqué cette pauvre espèce juive. Si *un* être est juste, a l'acte juste dans cette zone de conscience-là, c'est vraiment une grande victoire sur l'Adversaire, et pour beaucoup d'autres : chaque acte juste a ses répercussions en chaîne.

Grâce à Micheline, *l'Agenda* a pu sortir matériellement. Ce n'est pas peu. (...) Mais c'est un signe divin, en vérité, qu'un argent pur se soit mis à la disposition de *l'Agenda de Mère*, c'est-à-dire, vraiment, du nouveau monde — ce qui va faire, ce qui *fait* le nouveau monde. Ça, c'est une affaire secrète entre Mère et Micheline. Je me souviens qu'elle (Micheline) avait vu ce trésor ou ce Véda une fois de plus englouti et qu'elle avait aidé à sauver, tirer du fond de l'eau vraiment, le secret de la prochaine espèce. Jusqu'à présent, chaque fois le secret a été « englouti », c'est-à-dire déformé, falsifié, dénaturé — « disparu sous ». Il y a un rôle de Micheline là-dedans. Tout arrive à

point. Il faut bien jouer jusqu'au bout. En fait, toujours, c'est une grâce merveilleuse de pouvoir se mettre « au service de ». Ça donne à la vie un goût et un sens exquis — sinon : de la poussière qui passe. Chacun doit trouver sa place unique et merveilleuse dans le Jeu de Mère : le grand jeu du nouveau monde. Cela porte en soi sa propre bénédiction.

.....

Je suis persuadé que Mère conduit tout très exactement et que rien n'arrive sans qu'Elle le *permette*. « Une force plus forte que les forces matérielles », disait-elle. Alors, au fond, il faut être très confiant. Lorsque nous apprenions hier les dernières saletés de ces gens (je te les passe), Sujata m'a dit de sa petite voix tranquille : « Pondichéry ira sous l'eau. Une longue période sous l'eau pour purifier tout cet endroit », et elle s'est soudain souvenue d'une vision plusieurs fois répétée, d'il y a bien des années : elle voyait l'eau envahir Pondichéry, une immense nappe d'eau, mais surtout avec l'image plus précise de la rue qui est devant chez Nolini, sous le balcon de Mère. Et dans cette eau, se débattaient d'innombrables bêtes, des gigantesques cancrelats, gros comme des tortues. Cela rejoint aussi une vision de Mère des années 57 ou 58, où elle voyait Pondichéry englouti, puis, des années après, Elle qui ressortait d'une caverne profonde où Elle était restée pendant tout cet engloutissement, et Elle essayait de parler en français à des gens qui ne comprenaient rien à cette langue bizarre\*... Les dimensions du temps nous échappent complètement évidemment. Mais voilà un petit programme de noyade pondichéryenne purifiante qui ne me paraît pas mal. Notre départ d'ici a peut-être plus d'un sens. Seulement il ne faut pas être pressé pour le temps.

La vraie famille de Mère est très jolie. Cette longue bataille nous a fait découvrir aussi cela. Mais tu sais, cette masse de haine organisée, pourrais-je dire, autour de moi, c'est douloureux. Je ne savais pas que des vibrations « subjectives » pouvaient avoir ce pouvoir concret. Chaque matin je me réveille avec ça (la plupart du temps vers 1 h du matin : je vois très constamment Barun) et ce n'est pas une douleur subjective, c'est comme si on était couvert de blessures dedans. Les cloisons entre le « dedans » et le « dehors » sont devenues très minces. Morisset est très féroce là-dedans, je ne sais pourquoi, avec l'autre. Quelquefois on aurait tellement envie de sortir, sortir complètement de tout ça — ça veut dire quitter ce corps. Le corps est complice de toute cette douleur, sinon il ne la sentirait pas. Pour la conscience physique, corporelle, la « pensée » de maladie c'est comme la maladie même. C'est une pensée créatrice de mort. Toutes ces vibrations fausses sont pleines de mort, comme la mort même. Les pensées, là, sont des actes. C'est ça, l'enfer. Peut-être que dans notre nouveau lieu je me sentirai mieux... Si je pouvais reprendre mon travail, plonger dans *l'Agenda*, ce serait un baume.

Satprem

### **13 mars 1978**

Pranab vient faire l'inspection de Nandanam...

### **15 mars 1978**

*(Lettre à Anne et amis)*

... La lettre d'Anne m'a fait infiniment de bien. Sujata et moi nous avons tellement ri au mot : « *The Ashram will collapse very well without you !* » [L'Ashram s'écroulera très bien sans vous.] Oui-oui-oui pour le nouveau lieu, c'est sûr. Mère ne tient pas à ce qu'on souffre ! Il reste toujours ce côté chrétien bien caché au fond : il faut souffrir, il faut porter la croix, faut pas se défilier...

Mère était assaillie

par les voix adverses et c'est seulement maintenant que je comprends ce que cela veut dire — c'est tellement habile, tellement intelligent, ça joue sur tous les « devoirs », toutes les moralités de la Terre. Ça culpabilise tout, à chaque instant on est en passe de trahison, et puis, alors, l'ego, c'est le sujet de choix. Ces voix-là vous bourrent d'ego, on se découvre innombrablement égoïste — et puis c'est seulement leur propre ombre qui se projette sur vous. Mais c'est infernal. Je vois maintenant comme Mère a souffert avec ces voix-là, et Elle était toute seule tandis qu'il y a Sujata pour me rattraper par les basques et me dire : voyons, ne sois pas idiot ! La première fois que j'ai décroché de l'Ashram, c'était un assaut si formidable et douloureux pour me convaincre que j'agissais comme un égoïste ambitieux. Enfin, ça passe, c'est passé... je crois. Jusqu'à la prochaine ! Oui, un lieu qui ne soit plus imprégné de ces voix-là, où on peut être simplement, joyeusement, comme un enfant du nouveau monde. J'ai tout d'un coup (après lecture de la lettre d'Anne) « piqué » l'adversaire dans ce petit susurrement si judicieux : « Est-ce qu'en allant dans ta jolie forêt là-haut, tu ne vas pas *sortir des conditions* du travail ? » — Oui, quelque chose qui tient absolument à ce qu'on souffre, comme si le poison était un titre de gloire ! Mais tout de même, tu sais, c'est très malin. L'atmosphère ici est bourrée de ces voix-là. Je me souviens, Mère me disait : « C'est plus cruel que tout ce qu'on peut imaginer de cruauté : “Eh bien, Sri Aurobindo, lui, il ne l'a pas fait, alors qu'est-ce que tu crois...” » Oui, quelquefois Elle en avait des larmes plein les yeux, et maintenant, quelquefois, je mesure avec une émotion poignante ce que je n'avais jamais osé croire ni penser : ce petit bonhomme, là, qu'on appelle Satprem, ça faisait du bien à Mère. Et un jour c'était fini, Elle ne pouvait plus me prendre la main, ni aucune main. Il n'y avait plus un être humain près d'Elle.

Je n'ai jamais cru que je pouvais « faire du bien à Mère » ! Cela m'aurait paru d'une prétention démesurée. Eh bien, quelquefois, je regrette de n'avoir pas eu cet ego. On est complètement voilé par la moralité spirituelle. On veut se minimiser, et c'est la dernière habileté de l'Asoura. La liberté, c'est aussi d'être grand.

Mais je crois que c'est surtout de savoir rire. Je n'ai jamais su rire. Peut-être que je vais apprendre dans ce nouveau lieu — si on riait un peu, ce serait peut-être la meilleure manière de faire tomber tous ces épouvantails du vieux monde (y compris les épouvantails spirituels).

Et puis cette phrase, miraculeusement repêchée dans *l'Agenda* 62 : « Tu comprends, ça vient de très haut, c'est quelque chose qui a été décidé de très haut et depuis très longtemps — très longtemps. » Quel baume ! Tout d'un coup je me suis dit, mais si c'était décrété, alors ce qui s'est passé après 73 était aussi décrété, décidé de « très haut », je ne me suis *pas* complètement trompé, Ils ne m'auraient pas laissé me tromper ! La deuxième phase était aussi importante, capitale, que la première quand Elle me parlait en me tenant la main. Elle continue de me tenir la main ! Oh ! comme on est idiot, comme on ne voit rien, comme on doute de tout, comme cette conscience physique est aveugle. Et puis on *fait* malgré tout. C'est cela que j'appelais « marcher dans le noir », chaque pas dans le noir. S'il y avait une certaine foi dans la conscience physique, ce serait aveuglant ! on verrait Mère ! Il y a probablement un dernier ego physique qui fait une ombre aussi énorme que l'ego spirituel. C'est cela, le « *magic spell* » [l'envoûtement], c'est seulement un « *spell* », et puis ça tombe. Si on faisait tomber cet envoûtement dans nos montagnes bleues ? Si on y croyait, vraiment croyait ?...

Enfin, tout d'un coup, j'ai eu la certitude que je ne m'étais pas trompé depuis quatre ans. Et que maintenant, *l'Agenda* c'était *inévitabile*. Ça aussi, c'est décrété — est-ce que ces gens-là sont plus forts que le Suprême ?

On rira bien, un jour, de tous ces épouvantails. Mais il faudrait pouvoir en rire *maintenant*. Quand on regarde derrière soi, c'est évident — il faudrait que ce soit évident sur le champ. Alors tout serait tellement rigolo rigolo ! On est très bête — peut-être qu'on va devenir un peu moins bête. Anne a tout à fait raison. Anne est un élément capital de ce nouveau Tournant du Rire.

Passons aux choses « sérieuses » (!)

Je voudrais signer un document par lequel je donne *tous* mes droits d'auteur, en toutes langues, y compris ceux qui sont pour le moment abusivement escroqués par Auropress ou par l'Ashram, à l'IRE — y compris aussi tous les droits cinématographiques et toutes les adaptations possibles. Ce, pour *tous* mes livres depuis *l'Orpailleur*. Si je me casse la pipe, il faut que tout soit réglementaire ! (...)

Voilà, nous comptons les jours... Lakshmi a déclaré qu'elle voulait amener sa vache et son veau et son chien avec nous !... une Arche de Noé !? Faisons une Arche très joyeuse, tous ensemble, dans l'amour de Mère.

Avec mon amour à chacun

Satprem

Et j'emporte les quatre pigeons blancs de *Deer House*.

### 16 mars 1978

(Extrait d'une lettre à une lectrice française)

... En effet, le temps n'est plus où le Monde Nouveau ni Mère peuvent s'enfermer dans les quatre murs d'une Institution. Elle est en marche sur le monde. Non, Elle n'est pas la « Mère de Pondichéry » mais la Mère de la Terre.

### 21-22 mars 1978

Minuit : déménagement de *Deer House*, Nandanam.

### 22 mars 1978

(Lettre personnelle)

Madras

Nous sommes enfin libres. C'était un 22 décembre que nous partions pour les Himalayas, c'est un 22 que nous quittons Pondichéry pour le nouveau cycle. C'était hier l'équinoxe. Je ne sais pas si je peux t'écrire d'une manière cohérente... J'étais hier à Madras avec Kireet à faire mille démarches auprès de l'*Immigration Office* pour me faire officiellement enregistrer à Madras en sautant par-dessus Pondichéry. Ils vont demander, ou ont demandé dès hier le transfert de mon dossier. ... Et hier soir je suis rentré à 10 heures à *Deer House* avec Roger filant sur Auroville, avertir une équipe d'Auroviliens + le van pour déménager la maison à minuit, par la petite porte. Il fallait faire vite, car la lettre de l'*Immigration Office* de Madras allait arriver ce matin à Pondichéry, donc les trustees aussitôt alertés. Un déménagement fou après une journée folle, à 1 h du matin tout *Deer House* était vide. Les Auroviliens = merveilleux d'amour, de silence, d'efficacité. Et Nicole vraiment très à la hauteur et avec beaucoup de cœur vrai... (elle est et a été très merveilleuse de dévouement quotidien, à faire mille courses en moto). Donc nous avons « dormi » quelques heures par terre, et ce matin à 8 h 30 nous quittons pour toujours *Deer House* en taxi, en laissant une lettre (rédigée par Kireet) que notre avocat remettra aux trustees, par laquelle nous leur enjoignons

de ne pas violer la maison et signifions qu'Abhay Singh avait la charge de nos clefs... Demain matin, 23, à 4 h 30 nous allons à Meenambakam pour nous envoler sur Coimbatore, puis re-taxi pour Ooty puis... *Harwood*... en camping, car le camion de notre déménagement suivra comme il peut, avec la vache de Lakshmi, le chien et les pigeons blancs. Et puis, à la dernière minute, le jour même où Kireet signait l'achat de *Harwood* à Ooty, le 20 mars, une déclaration du ministre du Tamil Nadu : on va couper la forêt là-bas pour faire les plantations de thé en faveur des rapatriés de Ceylan !... On dirait exactement le fantôme adverse qui veut tout de suite frapper. Le village était en émoi. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je crois que Mère est plus forte que tous les ministres du monde et que notre endroit est *décrété*. Étrange comme l'adversaire est acharné. Ce matin, comme nous sortions en taxi de Nandanam, la porte était bouchée par un autobus de la S. A. S. avec une cargaison de « visiteurs ». Nous avons attendu dix minutes pour trouver le chauffeur et faire déplacer l'autobus pour pouvoir passer (c'est finalement notre chauffeur qui a démarré lui-même le bus). Curieux.

Je suis trop fatigué pour te dire d'innombrables petits faits miraculeux et étranges. Je vais me tremper dans la baignoire et essayer de dormir un peu.

(...) Je vous embrasse tous très tendrement. J'étais si heureux dans le taxi ce matin, comme un gosse en vacances ! Un cycle de douceur, de beauté, de travail, d'harmonie, d'amour.

Satprem

**23 mars 1978**

*Harwood.*

**29 mars 1978**

*(Lettre aux amis)*

*Harwood*

La première lettre ici, le matin de notre première journée, c'était la lettre de Laffont, si gentille, rassurante après tous mes ??, et l'après-midi votre première lettre avec adresse de l'IRE au verso — c'est curieux, j'ai tout de suite senti la vibration de liberté qu'il y avait dans cette adresse, après ces mois, ou ces années, de clandestinité. Oui, on respire. C'est vraiment comme un manteau qui est tombé de mes épaules. Chaque fois que j'ai quitté Pondichéry, c'était la même expérience, dès Madras. Je crois (je suis sûr) qu'en dehors de leur atmosphère empoisonnée, il y avait quelque chose d'autre qui était directement et savamment, pourrais-je dire, dirigé sur moi. Cela faisait une sorte de fatigue constante, oui, comme un manteau de vieillesse sur les épaules. Combien de fois Mère m'a dit que ses épaules voûtées n'avaient aucune origine physique. Je n'arrive pas à penser que ces gens faisaient sciemment quelque chose, cela me semble tellement... je ne sais pas, inhumain. Je n'arrive pas à leur en vouloir. Mais quelle respiration tout d'un coup. Il y a environ un mois, j'avais vu Barun qui faisait toutes sortes de gestes bizarres, un mouvement circulaire des bras, comme s'il tournicotait quelque chose autour de moi, mais je riais — et il me disait avec cette sorte de sourire méchant : j'ai fait une « formation ». Je riais. Je ne leur crois pas ce pouvoir assez « savant », mais peut-être emploient-ils quelqu'un ? En tout cas, c'est fini, tombé, je suis hors d'atteinte. Et quand je pense qu'ils ont osé menacer Laffont de ruiner ses affaires, c'est incroyable, je n'arrive pas à croire que les enfants de Mère — parce que, *tous*, par un bout si minuscule soit-il, sont et se sentent les enfants de Mère — puissent faire cela sans immédiatement se sentir malades. Ils sont à ce point voilés ? Même ici, je continue (Sujata aussi) à les voir nuit après nuit qui

viennent m'attaquer, comme s'ils étaient tous bourrés dans un même camion, avec André en position directrice, et ils viennent m'attaquer. Cela ne me touche plus physiquement, mais ça continue. Ils doivent être furieux de *l'Agenda*. Et sais-tu que G. G. [de l'Institut] — vraiment il est innocent ou bouché par quelque coin — a envoyé *l'Agenda* à Sunil qui l'a immédiatement remis entre les mains d'André (j'ai appris cela avant mon départ). On n'a pas idée d'aller ainsi faciliter la sale besogne de ces gens ! Il ne comprend donc pas que les « gentils » amis ou frères, ça n'existe pas dans ces conditions, et que quand on choisit de ne pas choisir, on va immédiatement dans les rangs de l'Ennemi : on ne *peut pas* rester gentiment en dehors, ce n'est pas possible — qui n'est pas avec Mère activement, totalement, est instantanément dans les rangs de l'Adversaire, il y est forcé pourrait-on dire. Les forces se servent de tout et de tous et contraignent tout et tous à faire l'acte qui les mettra de ce côté-ci ou de ce côté-là. C'est inéluctable, pourrait-on dire. ... C'est une inconscience quelque part en G. G. et l'Adversaire sait toujours trouver le truc, un jour, pour presser le bouton de cette inconscience et faire la bêtise grave. On installe l'Ennemi dans la place — on a tous l'Ennemi installé dans un recoin et il faut avoir, je pourrais dire féroce-ment choisi, pour ne pas succomber à l'improvisiste, à un tournant inattendu. (...)

Quant à G. G., il y a seulement quelque chose qui est un peu enfant et croit à « l'idéal » comme à la suprême panacée : nous ne sommes plus au temps des idéaux ! nous sommes au temps du Feu automatique. Tous les idéaux se sont cassé la figure, et pour cause, ils sont mentaux : nous sommes au temps de la Matière et du Feu dans la Matière — c'est ça, « l'idéal ». Un idéal qui s'élabore automatiquement, sans mots et sans idée, comme le Feu « élabore » les impuretés.

(...) Je ne sais pas, en tout cas le nom de Micheline est venu s'ouvrir comme une fleur soudaine — c'est une très jolie fleur ! La clef, toujours, c'est la simplicité, et pas d'ego.

### 31 mars 1978

Cette compilation pour répondre à Sethna... Je ne *veux plus* répondre, j'ai trop souffert et besoin à répondre des milliers de fois, mais maintenant tout cela est comme une blessure si douloureuse au fond de moi que je ne peux plus y toucher sans avoir si mal dedans. Ils m'ont blessé d'une façon infiniment plus cruelle que la Gestapo et les horreurs humaines des camps de concentration — ça, on savait que c'était sauvage, mais les autres... C'est comme si toute l'humanité ou le sens humain était blessé au fond de moi. Il suffit d'un mot, d'une phrase, une remarque, un souvenir, et ça me fait mal dedans — comme si je ne voulais plus jamais toucher à ce monde-là. Ils m'ont rempli d'horreur. Je ne peux pas. Je ne peux plus « répondre » à leurs méchancetés. Je voudrais les *oublier* totalement. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! J'aimerais mieux te dire les mimosas, les eucalyptus et les oiseaux de la forêt, c'est si vastement paisible ici, mais il y a encore des choses pratiques à régler.

... En fait je ne suis pas encore au bout du voyage. Je suis ici en transit et je soufflerai vraiment quand j'aurai trouvé mon coin exact dans « *Land's End* » — il n'y a pas de doute que ce soit ma destination finale, *Harwood* n'est pas exactement chez moi malgré tout son charme et sa merveille. J'aspire tellement à arriver au bout du voyage et à poser vraiment ma tête quelque part où je serai dans ma vraie atmosphère (je veux dire capable de re-bâtir ma vraie atmosphère, celle que nous avons dû jeter par-dessus bord dans le naufrage de *Deer House*). Ce déménagement, c'était un vrai naufrage : meubles et caisses jetés pêle-mêle dans un camion, un vrai massacre. On aurait dû tout brûler derrière soi. Mais « *Land's End* »...

Mère aimait voir grand, c'est vrai. J'ai l'impression qu'Elle est très emballée (!) et que ce n'est pas pour rien qu'Elle nous a trouvé cet endroit miraculeux (y compris le timbre souriant surgi de la poche du propriétaire récalcitrant de *Land's End*). (...) Le *centre* de ce travail, c'est ici, pas Paris.

C'est *ici* que nous devons matérialiser. L'Inde est au centre du problème mondial et il faut dénouer le nœud ici (quel nœud obscur, aussi obscur que notre ashram symbolique). La seule façon de dénouer, c'est d'imprimer, matérialiser Mère dans l'air et diffuser ces livres en dépit du barrage organisé par l'Ashram chez tous les libraires de l'Inde (ils sont puissants, c'est une incroyable mafia). Il semblerait que l'exemption de douanes et le permis d'importation [des machines] soient possibles, grâce à Bejoy Singh Nahar, l'oncle de Sujata, qui fait partie du Comité directeur du parti Janata près de Morarji Desai, le premier ministre. (...)

Allons-nous, maintenant, entrer dans la marche joyeuse? J'aimerais tant, tant, entrer dans la vraie création et laisser disparaître de mes cellules, de mon corps, toute cette mémoire douloureuse.

Satprem

FIN DU TOME I